compl. 1 port 12 plts pp 4 B.

w. 18 plts

1 port

2 [illegible] [illegible] ports [illegible] 20 plates

coll. B [illegible]

2 [illegible]

NOUVEAUX MEMOIRES SUR L'ETAT PRESENT DE LA CHINE.

Par le P. LOUIS LE COMTE *de la Compagnie de* JESUS, *Mathématicien du Roy.*

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez JEAN ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe, au dessus de S. Cosme, à la Fleur-de-Lis de Florence.

M. DC. XCVI.

Avec Privilege du Roy.



CAM-HY
Empereur de la Chine et de la Tartarie orientale, agé de 41 an et peint a l'âge de 32.

AU ROY.

SIRE,

Ce n'est pas tant un Recueil de Lettres, que je prens la liberté d'offrir à Vostre Majesté,

que le Portrait du plus grand Prince de l'Orient. Il a receu le vostre avec des marques d'estime qui estonnérent toute sa Cour; & je puis dire, que ce fut en le voïant, qu'un Empereur de la Chine sentit pour la premiere fois, qu'il y avoit plus d'un Souverain dans le monde.

Jusqu'alors cette nation fiere & orgueilleuse, ne croyoit pas deshonorer les Rois, en les regardant tous comme soûmis à son Empire; les Ambassadeurs des Estats les plus florissans, qui n'y ont jamais esté receus que comme tributaires, avoient par leur propre aveu

establi plus fortement cette idée dans les esprits; & l'Europe entiere se trouvoit en quelque sorte sous le joug en Asie, lorsqu'elle se flatoit de la Monarchie universelle.

Le nom, SIRE, & si je l'ose dire, la seule ombre de Vostre Majesté, a effacé ces injustes préjugez. Dés que le Prince, dont j'ay l'honneur de vous parler, jetta les yeux sur vostre Portrait, il y trouva un air de grandeur si particulier, des traits si marquez d'authorité, de sagesse & de valeur, qu'il jugea deslors que l'Europe avoit un maître, comme l'Asie avoit le sien.

Que ne penſeroit-il point, SIRE, s'il voyoit comme nous en voſtre propre perſonne, ce que la peinture la plus parfaite ne peut que foiblement repreſenter? s'il y conſideroit un moment, ce que vos ennnemis n'ont jamais enviſagé ſans frayeur; ce que vos alliez ne regardent qu'avec confiance; ce que la Cour la plus delicate & la plus ſpirituelle voit toûjours avec un nouveau plaiſir; ce que vos peuples ne ſe laſſent point d'admirer; ce qu'on ne peut dire, & qu'on croit à peine, quand on vous a vû.

Quelque deſir ſecret qui ait pû là-deſſus échaper à ce Prin-

ce, il a bien conçu, que le Ciel en formant l'un pour le bonheur & la gloire de l'ancien monde, & donnant à l'autre l'Empire du nouveau, vous avoit apparemment separez pour toûjours. Mais s'il n'a pû esperer de voir Vostre Majesté, il s'est du moins appliqué tout entier à la connoître.

C'a esté pour nous, SIRE, une joye bien sensible, d'estre souvent obligez, pour obeïr à ses ordres, de luy faire l'histoire de vostre vie; de luy compter les heureux présages de vostre auguste naissance, les troubles de vostre minorité, les premiers miracles de vostre regne. Il a

voulu sçavoir par quelles routes, inconnuës jusqu'alors aux autres Souverains, vous estes parvenu en si peu de temps à ce haut point de grandeur, qui entretient depuis tant d'années, & la jalousie dans l'esprit de vos voisins, & la tranquillité dans le cœur de vos sujets.

Il avoit, SIRE, déja oüi parler de vos Victoires; car où le bruit ne s'en est-t-il pas répandu? mais plus touché de vos qualitez personnelles, que de tous ces succés, il s'est fait un plaisir singulier d'apprendre de nostre bouche, que Vostre Majesté avoit plus d'in-

trepidité dans la guerre que ſes propres capitaines, plus de conduite que ſes Generaux, plus de vües que ſes Miniſtres, plus de ſoins & d'exactitude que ſes moindres officiers : que dans le gouvernement politique, ſon application inſpiroit l'équité, la moderation, la politeſſe, l'ordre & la diſcipline à tous les membres de l'Etat : enfin que dans le domeſtique, voſtre égalité d'humeur, vos manieres douces, nobles & engageantes vous avoient attiré l'amour & l'admiration de tous ceux qui vous approchent.

Charmé luy-meſme, SIRE,

de ces qualitez de l'ame, qui forment le heros; il n'a pû douter que Vostre Majesté n'eust encore celles du corps, qui achevent de rendre le heros parfait. Pour contenter sur ce point la curiosité de ce grand Prince, nous n'avons pû nous dispenser, d'entrer dans un détail infini de ce qui vous regarde; de luy parler de cet air majestueux, de cette noble fierté, de cet agrément qui anime vos moindres actions & qui se mesle à tout ce que vous faites; de descendre enfin jusqu'aux plus petites choses, si néanmoins il y a quelque chose de petit dans un Roy, où

tout paroiſt grand, où tout eſt auguſte.

Voila, SIRE, *ce qu'un Empereur, qui fait gloire d'ignorer le reſte du monde, n'a pû s'empeſcher de connoiſtre. Un Prince de ce caractere mérite bien que Voſtre Majeſté le connoiſſe à ſon tour, & jette un moment les yeux ſur ſon Portrait & ſur ces mémoires, où elle verra ce que le ſang Tartare, temperé par une éducation Chinoiſe, luy a inſpiré pour le gouvernement, de force & de ſageſſe tout enſemble.*

Son pere à l'âge de ſix ans fit ſous la conduite d'un tuteur, la conqueſte entiere de

la Chine : celuy-ci encore enfant luy ſucceda, & affermit luy-meſme bientoſt aprés, ſon thrône chancelant. Il diſſipa les pirates des coſtes & des Royaumes maritimes. Il obligea les Roys de Canton *&* *de* Fokien *à ſe ſoumettre; il domta celuy de* Chenſi, *& reconquit toutes les Provinces du couchant. Il a depuis rendu tributaires de l'Empire, la pluſpart des Princes Tartares; il vient de repouſſer de ſes frontieres les Moſcovites, qui avoient porté le commerce & la guerre, juſqu'à la mer orientale.*

A preſent, il protege ſes vaſ-

ſaux ; il tient ſes peuples dans le devoir ; il vit tranquille, puiſſant, heureux ; & animé d'une portion de ce même genie, que le Ciel ſemble avoir versé tout entier dans voſtre Perſonne, il eſt devenu le plus grand Prince qui ait jamais gouverné la Chine.

Mais ce qui l'approche encore davantage de Voſtre Majeſté, c'eſt la protection qu'il donne en ſes Eſtats, à la Religion Chreſtienne. On n'eſt pas étonné, SIRE, *que vous la défendiez en Europe contre les efforts les plus violens de l'hereſie & de l'ambition. Vous devez ce zele à voſtre foy, aux*

éxemples de vos Anceſtres, à la qualité de Fils Aiſné de l'Egliſe, qui vous éleve au deſſus des autres Rois encore plus que toutes les autres prérogatives de voſtre Couronne. Vous le devez aux benedictions que Dieu a ſi abondament répanduës ſur voſtre glorieux regne, & à celles qu'il prépare encore à voſtre pieté, dont les augures certains ſont la juſte conſolation de vos peuples, & les eſpérances de toute la Chreſtienté.

Mais on ne peut aſſez admirer qu'un Empereur, né dans le ſein de l'idolatrie, imbu dés ſon enfance des erreurs popu-

*laires, élevé dans la ſuperſti-
tion, ſe ſoit de luy-meſme fait
jour au travers de ces épaiſ-
ſes tenebres : & que parmi tant
de fauſſes Religions, dont il
eſt environné, il ait demeſlé
la ſainteté & la verité de la
noſtre.*

*Il en fait ſouvent l'éloge ;
il enrichit nos autels de ſes of-
frandes ; il ſe proſterne devant
la Majeſté du Dieu que nous
adorons ; il vient tout récem-
ment de donner à ſes peuples
par un Edit, l'entiere liber-
té d'embraſſer publiquement la
Foy de Jeſus-Chriſt ; & ſans
les intereſts de la politique &
de la ſageſſe mondaine, peut-*

eſtre leur en euſt-il luy-meſme donné l'éxemple.

C'eſt à Voſtre Majeſté, SIRE, que nous devons particulierement cette grace, qu'on avoit depuis cent ans inutilement deſirée; & que ce Prince accorde aujourd'huy aux Miſſionnaires qu'elle luy a envoyez; comme ſi Dieu vouloit par là couronner voſtre zele, plûtoſt que récompenſer nos travaux, ou éxaucer nos foibles prieres.

Cet événement, l'un des plus mémorables qui ſoit arrivé depuis la naiſſance de l'Egliſe, eſt non ſeulement pour Voſtre Majeſté le ſujet d'une ſenſi-

ble consolation, mais encore un motif bien pressant d'achever ce grand ouvrage, qu'elle a si heureusement commencé.

Ce n'est pas, SIRE, dans le dessein d'agrandir vos Etats, que je viens de si loin solliciter ce nouveau secours. Le Ciel en vous faisant le plus puissant Prince de la terre, ne vous laisse rien plus à y desirer. Ce que nous souhaittons par là, c'est de vous engager à conquerir ces vastes Royaumes à Jesus-Christ; & d'avoir nous-mesmes occasion d'y contribuer de nos travaux & de nos vies. C'est aussi de faire connoistre à toute l'Europe, que

ſi noſtre profeſſion ne nous permet pas comme à tant d'autres, de nous ſacrifier aux intereſts de voſtre gloire ; nous ſommes du moins toûjours preſts de ſuivre les impreſſions de voſtre zele. Je ſuis, avec le plus profond reſpect & le plus parfait dévoüement,

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTÉ.

Le tres-humble, tres-obéiſſant, & tres-fidelle ſujet & ſerviteur, LE COMTE, de la Compagnie de JESUS.

AVERTISSEMENT.

JE ne ſçay quel eſt le plus à plaindre, ou d'un Voyageur qui donne trop aiſément des *relations* au public, où de celuy qui les lit ſans précaution & ſans diſcernement.

Ce genre d'écrire n'eſt pas tout-à-fait ſi facile qu'on ſe l'imagine. Pour y réuſſir, il faut non ſeulement de l'eſprit & du goût; mais encore de la bonne foy, de l'exactitude, un ſtile ſimple, naturel, & qui perſuade.

Il faut meſme de l'érudition : & comme un Peintre, pour eſtre parfait en ſon Art, ne doit rien ignorer de tout ce qui peut eſtre exprimé par les couleurs; de meſme, celuy qui entreprend de peindre les mœurs des peuples, & de répréſenter les Arts, les Sciences, les Religions du nouveau Monde, ne peut toucher avec ſuccés tant de differentes matieres, ſans une grande étenduë de connoiſſance, & ſans avoir en quelque ſorte un eſprit univerſel.

Tout cela meſme ne ſuffit pas, s'il n'a de plus eſté témoin de la plûpart des événemens qu'il raconte; s'il ne s'eſt inſtruit des coûtumes & de la Langue des Habitans; s'il n'a eu ſoin de lier commerce avec les honneſtes gens; & s'il n'a meſme pratiqué les perſonnes d'une qualité diſtinguée.

Enfin pour parler ſeûrement de l'abondance qui ſe trouve dans un Empire, de ſa beauté, de ſa puiſſance ; il eſt neceſſaire de conſiderer de ſes yeux la multitude des peuples, le nombre & la ſituation des Villes, l'étenduë des Provinces ; c'eſt-à-dire, qu'il faut employer une partie de ſa vie dans des courſes continuelles, & dans une recherche curieuſe de ce qu'il y a de plus rare dans le pays; ce qui ſans doute couſte un peu plus que de ſe trouver icy dans les aſſemblées des ſçavans ; ou meſme ſans ſortir de ſon cabinet, de parcourir en repos & à loiſir toute l'antiquité.

Cependant il y a peu de gens à qui on ſache moins de gré de leur travail, qu'aux Auteurs des *relations*.

Quelques-uns peu touchez des nouvelles étrangeres, ne s'arreſtent guere qu'à ce qui ſe paſſe ſous leurs yeux ; d'autres n'ont point de foy à tout ce qui vient de ſi loin ; ils ſe font un merite & une maxime de ne rien croire, amis de la verité, juſqu'à n'en vouloir reconnoiſtre aucune.

Il y en a qui ne peuvent ſouffrir dans les relations, ni miracle, ni événement extraordinaire, ni tout ce qui paſſe les préjugez les plus communs ; comme ſi la nature épuiſée à nous enrichir icy, n'avoit rien pû produire ailleurs de rare ; ou ſi Dieu eſtoit moins puiſſant dans les nouvelles Egliſes de

l'Orient, qu'il ne l'eſt encore aujourd'huy parmi nous.

Enfin il en eſt d'un caractere tout oppoſé, qui ne liſent ces ſortes d'ouvrages que pour y trouver du merveilleux : ils ne ſont jamais contens qu'ils n'admirent. Ce qui eſt naturel, leur paroît inſipide & indigne d'eſtre écrit ; & ſi on ne les réveille par des avantures inoüies, & des prodiges continuels, ils s'endorment ſur les hiſtoires les mieux écrites & les plus raiſonnables : de ſorte que pour leur plaire, il faudroit, ce ſemble, faire des peuples d'une nouvelle eſpece, & créer exprés, pour eux un nouveau Monde.

Il n'eſt pas aiſé de contenter tant de goûts differens; & les Voyageurs qui reviennent en leurs pays, n'ont guere moins de peine à ſe faire écouter de leurs Compatriotes, qu'ils en avoient eu peu de tems auparavant, à ſe faire entendre parmi les Etrangers.

Il eſt vray qu'ils ne meritent pas toûjours d'eſtre écoutez ; le vuide, le peu d'ordre qui ſe trouve ſouvent dans leurs relations, la paſſion qui y regne par tout, & qui fait quelquefois d'une hiſtoire, une ſuite continuelle de calomnies, mais ſur tout la hardieſſe avec laquelle on y debite, meſme dans les matieres indifferentes, des fables ridicules pour des veritez conſtantes, rebutent avec raiſon les honneſtes gens, & rendent meſme ſuſpects les Auteurs les

plus discrets & les plus sinceres.

Il arrive encore que plusieurs Voyageurs nous abusent, parce qu'ils ont esté trompez eux-mesmes les premiers. Combien s'en trouve-t-il qui arrivant dans un nouveau pays, s'imaginent pouvoir en un moment s'instruire de ce qui le regarde. A peine sont-ils débarquez qu'ils courent de toutes parts, comme des gens afamez, ramasser avec avidité tout ce qui se présente, & charger indifferemment leur recueil des contes publics & des discours populaires. Ce qui a fait dire fort plaisamment à un Espagnol; qu'un certain Auteur, au lieu d'intituler son livre; *Relation de ce qu'il y a de plus considerable dans le nouveau Monde*, eust beaucoup mieux fait de luy donner pour titre, *Relation de ce que toute la canaille des Indes, les Mores, les Cafres, les Esclaves, &c. m'ont fidellement rapporté, dans les entretiens que j'ay eu regulierement avec eux.*

D'autres quoyque plus reservez, sont naturellement portez à exagerer toutes choses. Et certainement quand on a fait cinq ou six mille lieuës par curiosité, on seroit bien fâché d'avoir entrepris un si pénible voyage, pour ne rien voir que ce qu'on a vû si souvent en Europe. Alors si l'on n'y prend garde, on estime tout, on louë tout, le climat, les coûtumes, l'esprit des Habitans; & ce qu'il y a de plus barbare devient

quelquefois un ſujet d'admirarion.

Mais quand on écrit aux autres ce qu'on a ſoy-meſme admiré, les idées groſſiſſent encore beaucoup plus ſous la plume, & deviennent avec le tems monſtrueuſes: ſoit qu'on veuille plaire à ſon lecteur, ou qu'on ſe faſſe une ſecrete vanité de luy enſeigner ce qu'il n'avoit jamais apris de perſonne.

J'en ay vû de plus ſcrupuleux en apparence, mais en effet auſſi peu ſinceres que les premiers, qui croyent raconter fidellement les choſes, lors meſme qu'ils abuſent ordinairement de nos termes. Je m'explique. Nous liſons tous les jours des Livres, qui parlent de certains Royaumes des Indes, comme nous parlons de ceux d'Europe. Les Villes capitales, les Provinces, les gouvernemens de Places frontieres, le Louvre, les Miniſtres d'Etat, les Généraux d'armées, & cent autres termes de cette nature entrent naturellement dans leurs diſcours; de ſorte qu'on s'imagine en les liſant voir Paris, Verſailles, & nos plus formidables armées. Cependant ce Louvre eſt une maiſon de bois mal entenduë; cette Cour & ces Miniſtres, une cohuë d'eſclaves à demi-nuds; ces Vice-Rois commandent à quinze ou vingt petits Villages diſperſez çà & là dans les bois, & ainſi du reſte.

Certainement ces termes qui réveillent en nous de ſi grandes idées, ne ſont nulle-

ment faits, pour ces ſortes de Royaumes équivoques, qui n'ont preſque rien de commun avec les noſtres que le nom. Pour moi je crois qu'on ne s'en doit ſervir qu'avec quelque précaution ; & qu'en uſer autrement, c'eſt mentir en quelque maniere, en diſant la vérité.

Mais quand le pays dont on écrit la relation, renferme en effet quelque choſe de grand & de ſingulier ; il eſt encore plus aiſé de s'y méprendre. Alors on ne ſe contente pas de l'eſtime, on veut attirer l'admiration. Dans ces rencontres il faut eſtre en garde contre ſon propre témoignage, ſi j'oſe m'expliquer de la ſorte, & en uſer comme ces perſonnes humbles & modeſtes, qui retranchent toûjours dans leur eſprit, la moitié du merite que leur imagination leur donne, & qui peut-eſtre n'en laiſſent encore que trop; afin d'approcher du moins un peu plus prés de la vérité.

Aprés tout il ne faut pas confondre par une injuſte prevention, les bonnes relations avec les mauvaiſes : Et comme c'eſt une grande imprudence de donner à tout, ſans choix, ſans examen, ſans diſtinction ; auſſi eſt-ce une affectation ridicule de rejetter indifferemment ce que les Voyageurs nous rapportent, quand leur état, leur deſintereſſement, & leur capacité nous les doivent rendre croyables.

Pour

Pour moy quelque passion que je me sois toûjours senti pour l'exacte verité, je n'ay pas osé entreprendre de rapporter dans un ouvrage entier, ce qu'un long sejour & une assez grande application m'ont fait connoître de l'Empire de la Chine; persuadé que le défaut de plusieurs autres qualitez, necessaires pour y réussir, ne seroit pas suffisamment compensé par ma bonne foy.

Cependant comme il est difficile de se taire tout-à-fait, quand on revient de si loin, & que pour ce qui regarde la Religion, je ne puis guere m'empescher de publier les progrés qu'elle fait dans l'Orient: j'avouë que j'ay esté bien aise d'en entretenir souvent ceux qui sont les mieux intentionnez, & qui ont quelque zele pour nôtre sainte foy.

C'est aussi ce qui m'a fait prendre la liberté d'écrire sur ce sujet à diverses personnes de qualité; soit pour satisfaire à l'obligation où j'estois, de leur rendre compte de mon voyage; soit pour obeïr à leurs ordres exprés, soit encore pour répondre à leurs honnestetez.

Comme ces Lettres sont un abregé des entretiens particuliers dont ils m'ont honoré, elles renferment une grande partie de ce qui regarde l'état present de la Chine; & j'ay crû que j'en pouvois donner le recueil au public, non pas comme une relation re-

guliere & univerſelle de ce grand Empire; mais comme des memoires, qui ne ſeront peut-eſtre pas tout-à-fait inutiles à ceux qui dans la ſuite, en voudroient compoſer l'hiſtoire. Au reſte l'on voit aſſez que dans l'arrangement des Lettres, je n'ay point eu d'égard à la qualité des perſonnes à qui je les adreſſe; mais que je les ay diſpoſées de la maniere la plus propre à conſerver l'ordre des matieres que j'y traite.

D'ailleurs je crains bien que ce qui a paru la premiere fois ſupportable dans le diſcours, plaiſe moins quand on l'examinera de prés. Les défauts ſont toûjours plus ſenſibles ſur le papier, & on n'y pardonne guere le déſordre, qui fait ſouvent l'agrément de la converſation. Mais enfin une perſonne, qui depuis dix ans, taſche d'oublier ſa langue, pour ſe remplir l'eſprit de mots barbares & d'idées étrangeres, quelque choſe qu'elle ait perdu d'ailleurs, a du moins acquis par là, le droit de mal écrire, ſans qu'on en ait beaucoup de la blâmer. Aprés que nous avons paſſé la *ligne* quatre ou cinq fois, il ſemble que noſtre ſtile ſoit au deſſus de la critique; & peut-eſtre meſme que trop de politeſſe dans un Miſſionnaire, édifieroit moins qu'un peu de negligence.

TABLE

des Lettres contenuës dans ce Volume.

Fautes à corriger.

PAGE *46. 55. liſez, 55ᵉ Page 71.* pourrois, *liſez*, pouvois. *Page 79.* il croyoit ? *liſez*, croyoit. *Page 79.* rolle, *liſez*, rôle. *Page 81.* dans une piece, *liſez*, d'une piece. *Page 88.* graces, *liſez*, faveurs. *Page 105.* mais que ſert cette confeſſion, *liſez*, mais cette confeſſion ne ſuffit pas. *Page 272.* on pourroit ſans ſcrupule, *liſez*, on pourroit peut-eſtre. *Page 429.* gouvernement populaire, *liſez*, gouvernement des peuples. *Page 432.* dans lieu, *liſez*, dans le lieu.

NOUVEAUX

NOUVEAUX MEMOIRES SUR L'ETAT PRESENT DE LA CHINE.

LETTRE A Monſeigneur DE PONTCHARTRAIN Miniſtre & Secretaire d'Etat.

Voyage de Siam juſqu'à Pekin.

MONSEIGNEUR,

Quoy-qu'on ſe faſſe ordinairement un plaiſir de parler de ſes voyages, & que celuy de la Chine, d'où je viens,

ſoit l'un des plus grands & des plus beaux qu'on puiſſe faire au monde, je n'ay pû juſqu'icy me réſoudre d'en écrire une Relation dans les formes. Le mot de *Relation* eſt à preſent ſi uſé, qu'on n'eſt plus guére curieux d'en lire de nouvelles: d'ailleurs le public eſt trop occupé des affaires du temps, des guerres, des negociations, des mouvemens où ſe trouve toute l'Europe, pour s'appliquer long-temps à ce qui touche les Païs éloignez. On n'a des yeux que pour voir la gloire de la France, qui ſeule, ſous le plus grand de ſes Rois, réſiſte à tant de puiſſances liguées ; & quand on jette la veuë ſur le prodigieux nombre d'ennemis qui l'attaquent, à peine ſe ſouvient-on qu'il y ait d'autres peuples & d'autres Royaumes dans le monde.

Pour vous, MONSEIGNEUR, dont l'eſprit eſt univerſel auſſi-bien que le zele, & qui eſtes du moins auſſi ſenſible aux victoires que Jeſus-Chriſt remporte ſur l'idolatrie dans les In-

des, qu'à toutes les batailles que nous gagnons en Europe, je ſuis perſuadé que vous trouverez toûjours du temps pour écouter les Miniſtres de l'Evangile. J'ay eû déja l'honneur de vous en entretenir à loiſir, & je puis dire, qu'aprés les motifs ſurnaturels & divins qui nous animent dans nos travaux, rien ne peut nous exciter davantage à les continuer, que l'intereſt que vous témoignez y prendre.

Et certes, le projet d'envoyer des Miſſionnaires Mathématiciens juſqu'au bout du monde, eſt ſi glorieux au regne du Roy, & d'un ſi grand avantage pour la Religion, que nos Miniſtres les plus éclairez n'ont rien oublié pour le faire réüſſir.

Monſieur Colbert non-ſeulement le fit agréer à Sa Majeſté, mais encore il donna ordre qu'on préparaſt les inſtrumens neceſſaires pour un nombre conſidérable d'obſervateurs, qui devoient tous ſe rendre à la Chine, les uns par la Moſcovie & la Tartarie, les autres par la Syrie & par la Perſe,

& les derniers par l'Océan, ſur les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes.

La mort de ce Miniſtre, qui arriva pour lors, ſuſpendit quelque temps l'exécution de ce grand deſſein; mais Monſieur de Louvois ne luy eut pas plûtoſt ſuccedé dans la charge de Surintendant des Arts & des Sciences, qu'il demanda par ordre du Roy à nos Supérieurs des ſujets ſçavans, zelez, capables d'entrer en toutes ces veûës, & diſpoſez à partir au premier embarquement. Il procura à ceux qui luy furent preſentez toute ſorte d'inſtrumens & de machines, des penſions, des lettres de recommandation pour les Princes de l'Orient, & generalement tout ce qui pouvoit contribuer au ſuccés de l'entrepriſe.

Monſieur de Seignelay jugeant dans la ſuite que ſans le ſecours de la Marine, il eſtoit difficile de ſoûtenir ces nouvlles Miſſions, ſouhaita d'en eſtre chargé, & obtint en effet qu'elles ſeroient d'oreſnavant attachées à ſon miniſtere. Cependant Monſieur de Lou-

vois ne les abandonna pas entierement : il contribua meſme de ſes liberalitez particulieres à chercher par terre un chemin facile juſqu'à la Mer Orientale, par la Pologne, la Moſcovie, la Siberie, & la grande Tartarie.

C'eſt ainſi, MONSEIGNEUR, que la Providence engageoit trois celebres Miniſtres à donner commencement à ce grand ouvrage, que vous devez ſans doute conduire à ſa perfection. Les raiſons particulieres que chacun d'eux a eû de s'y intereſſer, ſe trouvent toutes réünies en voſtre perſonne ; l'etabliſſement de la Religion, la gloire du Roy, l'avantage de ſes ſujets, vos emplois meſme qui regardent également le ſoin de la Marine & de la Navigation, & celuy des Arts & des Sciences.

Les effets, MONSEIGNEUR, que ces fervens Miſſionnaires ont déja reſſenti de voſtre protection, ne leur permettent pas de douter à l'avenir du ſuccés de leurs travaux ; & c'eſt ce qui les

oblige de lever pour vous les mains au Ciel avec toute la ferveur que leur peut inſpirer la converſion du nouveau monde.

Mais outre cette marque de reconnoiſſance, ils ont encore une obligation étroite de vous rendre compte de leurs actions, de leurs voyages, de l'uſage qu'ils ont fait des liberalitez du Roy. Ce ſont des Mémoires que voſtre zele éxige d'eux, & qui peuvent contribuer à l'augmenter. Ainſi je crois que vous agréerez la liberté que je prens de vous en écrire quelque choſe de leur part, pour ſuppléer à ce qui a pû m'échaper dans les diverſes audiances dont il vous a plû de m'honorer.

LE Roy pouſſé beaucoup plus encore par la paſſion qu'il a d'étendre en tous lieux la Religion Chrétienne, que par le deſir de perfectionner les ſciences; ordonna, il y a dix ans, à ſix de ſes ſujets Jeſuites, d'aller à la Chine en qualité de ſes Mathematiciens; afin qu'à la

faveur de ces connoiſſances naturelles, ils fuſſent en eſtat d'y répandre plus aiſément les lumiéres de l'Evangile. J'eûs le bonheur d'eſtre de ce nombre; & nous nous embarquaſmes au commencement de l'année 1685. ſur le vaiſſeau qui portoit Monſieur le Chevalier de Chaumont Ambaſſadeur Extraordinaire à Siam.

Juſques-là, la navigation fut tres-heureuſe, mais les vents contraires qui regnoient alors dans les Indes, ne nous permirent pas de paſſer outre, & nous fuſmes obligez de demeurer prés d'un an dans ce Royaume, pour attendre le temps ordinaire de l'embarquement.

Le Roy de Siam qui ſe piquoit d'Aſtrologie, voulut nous voir, nous connoiſtre, & obſerver les aſtres avec nous. Il admira ſur-tout la juſteſſe avec laquelle nous luy prédiſmes une éclipſe de Lune; & dés lors il eut la penſée de nous retenir tous auprés de ſa perſonne. Mais eſtant informé de nos ordres, il permit à quatre de nous, de paſſer à la Chine; à condition que le Pe-

re Tachard retourneroit en France, pour demander au Roy de nouveaux Mathématiciens, & que je demeurerois cependant en ſon Royaume.

Le Pere Tachard partit en effet pour l'Europe : je fus retenu à Siam, & les Peres de Fontaney, Gerbillon, de Viſdelou & Bouvet s'embarquerent pour Macao petite ville ſituée ſur la pointe d'une Iſle, à l'entrée de la Chine, où les Portugais ont une fortereſſe.

Noſtre fortune fut differente, ſelon les differens endroits où nous nous trouvaſmes. Le Pere Tachard arriva heureuſement à Paris avec les Ambaſſadeurs Siamois : mais ceux qui s'eſtoient embarquez pour la Chine, furent ſurpris peu de jours aprés leur départ d'une violente tempeſte, qui rompit le voyage, & qui les mit dans un extrême danger. Leur vaiſſeau appartenoit à Monſieur Conſtance, & paroiſſoit bon; mais il fut ſi tourmenté qu'en peu d'heures il commença à s'ouvrir de toutes parts.

Le Capitaine homme de teſte & fort

experimenté dans ſon art, animoit tout le monde, de la voix & par ſon exemple, à bien faire ſon devoir; mais on eût beau travailler & jetter à l'eau une partie de la charge; la Mer eſtoit ſi rude, & le vent qui fraîchiſſoit à tout moment, devint ſi furieux, que les matelots perdirent courage, & abandonnerent la manœuvre. Les Peres jugeant que tout eſtoit deſeſperé, ne ſongerent plus qu'à la mort. D'un coſté ils taſchoient par leurs exhortations, d'en procurer une bonne aux gens de l'équipage, qui dans ces ſortes d'occaſions paroiſſent toûjours penetrez des ſentimens d'une veritable penitence; & de l'autre ils ne ceſſoient d'offrir leur propre vie en ſacrifice à Jeſus-Chriſt, pour l'amour duquel, ils avoient ſi long-temps deſiré de la perdre parmi les infideles.

Dans la neceſſité de faire naufrage, on ne crût pas devoir tenir le vent, & le Pilote aima encore mieux échouer ſur la coſte avec quelque eſperance de ſe ſauver, que de ſe voir tout d'un coup enſeveli dans les flots. Dés qu'on

eut fait vent arriere pour y arriver, le vaisseau fit moins d'eau, & on eut le temps avant la nuit d'approcher des Terres qu'on ne connoissoit point. Le vaisseau toucha plusieurs fois sans s'ouvrir : enfin on se mit à l'abri derriere une Isle auprés de Cossomet, Province du Royaume de Siam, qui confine avec celuy de Camboje.

Dés-lors le Capitaine desespera de pouvoir continuer le voyage, soit à cause qu'on n'estoit pas en état de tenir la Mer, soit parce qu'estant tombé sous le vent, qui selon le cours ordinaire des saisons, devoit encore durer plusieurs mois, il estoit impossible de se relever, pour doubler la pointe de Camboje.

Cependant les quatre Missionnaires plus sensibles à ce retardement, qu'au danger qu'ils venoient de courir, resolurent de se rendre à Siam par terre, pour s'embarquer sur un vaisseau Anglois, qui partoit au mois d'Aoust pour Canton. Ils s'engagerent donc dans les bois, esperant trouver quelque village

& des guides ; mais ils s'égarerent bien-toſt, & leur vie ne fut pas moins expoſée ſur terre, qu'elle l'avoit eſté ſur mer peu de temps auparavant. Les ruiſſeaux groſſis par les pluyes rendoient les chemins impraticables : ils marchoient pieds nuds au travers des torrens & des campagnes inondées, où un nombre infini de ſangſuës, & une nüée de moucherons, qui dans les Indes ſont le fleau des Etrangers, les tourmentoient également. D'ailleurs les bois eſtoient pleins de ſerpens, de Tigres, de Bufles, & d'Elephans, qui ne leur permettoient pas de prendre un moment de repos.

Mais ce qui les preſſoit le plus, eſtoit la faim. Le peu de vivres qu'ils avoient porté avec eux fut bientoſt conſommé, & ils ſe trouverent dans une extrême diſette : de ſorte que ſans un village qu'ils découvrirent par haſard, ils ſeroient péris de miſere. Ce n'eſt pas que les habitans du lieu fuſſent en état de leur donner un grand ſecours, eſtant eux-meſmes dépourveûs de toutes choſes ; mais ils les remirent au

moins dans le chemin, & les conduisirent à leur vaisseau, où ils arriverent aprés quinze jours de voyage demi-morts de faim & de fatigues.

Je receûs ces tristes nouvelles à Siam par une Lettre du Pere Fontaney : elle estoit touchante & pleine de ces tendres sentimens, que l'amour des souffrances inspire : on ne pouvoit la lire sans en estre soy-mesme pénétré, & sans reconnoistre la difference de ce que sent une ame à l'oratoire, quand de loin elle desire la Croix de Jesus-Christ, & de ce qu'elle éprouve quand elle a le bonheur de la porter au milieu des bois & d'une affreuse solitude.

Cependant, MONSEIGNEUR, je n'estois guere moins embarassé de mon costé. Quand je demeuray à Siam, ce fut à condition que Monsieur Constance me placeroit dans une maison de *Talapoins*, c'est ainsi qu'on nomme les Prestres ou les Religieux du païs. Jusqu'alors on n'avoit pû en gagner aucun à la Religion Chrétienne, quoy-que ce soit de leur conversion, que dépende celle

du peuple. On croyoit que le ſeul moyen d'en venir à bout, eſtoit de vivre familierement avec eux, de s'habiller à leur maniere, & de mener une vie auſſi auſtere que la leur. Je ſçavois que cet expedient avoit eû un grand ſuccés dans la Miſſion de Maduré, & je me perſuadois avec pluſieurs autres qu'il réüſſiroit également à Siàm. Mais la conjuration des Malaïes & des Macaſſars qui arriva en ce temps-là, donna tant d'occupation à Monſieur Conſtance, qu'il n'eut pas le temps de ſonger à moy. Le Roy, qui favoriſoit la Religion Chrétienne, & ſon Miniſtre qui en eſtoit le plus ferme appui, furent ſur le point d'eſtre égorgez une nuit, avec tous les Chrétiens du Royaume. Mais enfin noſtre Seigneur nous retira de cét extréme danger, & le mal finit par la mort de la pluſpart des conjurez.

Cét accident donna le temps aux Peres qui eſtoient partis pour la Chine, de retourner à Siam avant que je fuſſe bien engagé dans la nouvelle

vie que je méditois : & lors qu'ils furent arrivez, ils ſouhaitérent que je m'embarquaſſe avec eux, dés que la ſaiſon ſeroit venuë, puis qu'auſſi-bien, c'eſtoit à peu-prés en ce temps-là que le Pere Tachard devoit eſtre de retour avec un bon nombre de Miſſionnaires & de Mathematiciens.

Ce fut donc en l'année 1687. le 17. de Juin que nous partîmes pour *Nimpo*, ville & port conſidérable de la Chine dans la Province de *Chékiam* : car nous ne cruſmes pas devoir aller à Macao, comme l'année precedente; parce qu'on nous avertit que nous ne ferions pas plaiſir aux Portugais; & que ſi nous y allions, ils eſtoient encore moins diſpoſez à nous en faire.

Je ne ſçay, MONSEIGNEUR, ſi vous feriez bien-aiſe de voir le détail de ce voyage, & la route que nous en avons dreſſée. Ces ſortes de relations, où l'on ne parle preſque jamais que de Nord & de Sud, d'Eſt & d'Oueſt; où l'on s'explique toûjours en termes durs & barbares, qui ſemblent n'eſtre faits

que pour gourmander les vents, ne ſont guéres d'un gouſt auſſi delicat que le voſtre. Elles ne laiſſent pas d'eſtre tres-utiles aux voyageurs, & je ſuis ſeur que ceux qui travaillent à perfection-ner la navigation, en trouveroient le ſtyle ſupportable. Je prendray mon temps pour vous le preſenter avec quelques autres mémoires de Geographie : cependant agréez s'il vous plaiſt que je continue de vous dire ce qui nous re-garde.

Malgré les ſoins de Madame Conſtance & les ordres du Roy de Siam, rien, par la grace de Dieu, ne nous manquoit, de ce qui peut contribuer à une véritable mortification. Nous eſtions dans un petit vaiſſeau Chinois, que les Portugais appellent *Somme*, placez jour & nuit dans un lieu décou-vert & expoſé à la pluye; ſi fort à l'é-troit que nous n'avions pas aſſez d'eſ-pace pour nous étendre; auprés d'une Idole noircie de la fumée d'une lam-pe qui brûloit continuellement en ſon honneur : &, ce qui nous cauſoit en-

core plus de déplaiſir, reverée chaque jour à nos yeux avec des ſuperſtitions diaboliques. Le Soleil eſtoit alors directement ſur nos teſtes, & nous n'avions preſque point d'eau pour temperer la ſoif que nous cauſoient les extrêmes chaleurs de la ſaiſon : on ſe contentoit de nous donner du ris trois fois le jour & rien plus. Il eſt vray que le Capitaine nous faiſoit quelquefois preſenter de la viande, quand on en ſervoit à l'equipage; mais comme on l'offroit toûjours auparavant à l'idole, nous ne puſmes jamais nous réſoudre d'en manger. Nous paſſâmes ainſi plus d'un mois, taſchant par noſtre patience & par nos priéres, d'inſpirer à ces idolâtres de l'eſtime pour noſtre Sainte Religion : car nous ne ſçavions pas aſſez la langue, pour leur en faire connoître la verité.

Nous ne laiſſions pas néanmoins de leur parler quelquefois par interprete, des erreurs où leur naiſſance les avoit malheureuſement engagez: ſur tout un jour que les matelots s'atreuperent,

on diſputa avec chaleur; & à l'occaſion de ce que noſtre interprete leur expliquoit, ils s'échaufferent, de maniere que nous fuſmes malgré nous obligez de finir la diſpute. Les matelots ſont naturellement bruſques, & la nation du monde la moins traitable: ceux-cy parurent outrez de ce qu'on avoit mal parlé de leur idole, & peu de temps aprés ils vinrent à nous armez de lances & de demi-piques, avec un air qui nous fit douter de leur intention. Et certes dans ce moment nous aurions eû quelque raiſon de craindre, ſi la mort pour des Miſſionnaires euſt eſté un ſujet d'apprehenſion: mais peut-on craindre de mourir pour ſa Religion? Pour moy, Monseigneur, je vous avoûe que non-ſeulement j'irois juſques aux Indes, mais que je ferois volontiers pluſieurs fois le tour du monde, ſi aprés toutes ces courſes, je croyois trouver l'occaſion de donner ma vie pour Jeſus-Chriſt. C'eſt cette eſpérance, qui nous anime durant les voyages, qui nous conſole

dans nos travaux, qui nous fortifie dans les perſecutions. Nous menons volontiers une vie dure & pleine d'amertume, haïs des infideles dans l'Orient, calomniez par les hérétiques en Europe, & devenus à l'imitation de l'Apoſtre, le rebut de toutes les nations; dans la veüë que peut-eſtre cette vie humiliante ſera un jour couronnée d'une glorieuſe mort.

Aprés avoir attendu avec impatience la réſolution de ces infideles, nous nous apperceûmes enfin, que le danger n'eſtoit pas ſi grand: les matelots n'avoient pris les armes qu'afin de ſe préparer à une proceſſion, dont ils vouloient honorer leur idole; peut-eſtre pour réparer le tort que la diſpute luy avoit fait. Il n'y a gueres de peuples au monde plus ſuperſtitieux que les Chinois, ils rendoient un culte divin, à la bouſſole meſme de leur vaiſſeau, brûlant continuellement en ſon honneur des paſtilles, & luy offrant des viandes en ſacrifice. Ils jettoient régulierement deux fois le jour de la

monnoye de papier doré dans la mer, comme pour la tenir à leurs gages, & l'empeſcher par là de ſe ſoulever : quelquefois ils y joignoient des gondoles de ce meſme papier, afin qu'étant occupée à renverſer & à devorer ces petits vaiſſeaux, elle épargnaſt plus facilement le noſtre. Mais lors que la Mer, malgré toutes ces précautions, ſe mettoit en colere, & que l'eſprit qui ſelon eux la gouverne, l'agitoit extraordinairement; on mettoit ſur le feu beaucoup de plumes, dont la fumée & la mauvaiſe odeur qui empeſtoit tout l'air, devoient aſſeûrément l'éloigner, s'il euſt eſté capable de ſentiment.

Un jour que nous paſſâmes auprés d'une montagne, où l'on a baſti un petit temple d'idoles, ils ſe ſurpaſſerent eux-meſmes dans leurs ſuperſtitions. Car outre les cérémonies ordinaires, qui conſiſtent à offrir des viandes, à allumer des cierges, à bruſler des parfums, à jetter en mer diverſes figures de papier doré, à faire une infinité d'inclinations juſques à terre; ou-

tre cela, dis-je, ils preparerent dans les formes durant cinq ou six heures un vaisseau fait de planches, & long d'environ quatre pieds. Tous les matelots furent occupez à ce bastiment; il avoit ses masts, ses cordages, ses voiles & ses banderoles, sa boussole, son gouvernail, sa chaloupe, ses armes, sa baterie de cuisine, ses vivres, ses marchandises & son livre de compte. On y avoit placé en differens endroits autant de petites figures de papier barboüillé, qu'il y avoit d'hommes en nostre *somme*. Ce vaisseau qui portoit sur un large brancard, capable de le bien soustenir, fut élevé avec beaucoup de cérémonie au bruit du tambour & d'un bassin de cuivre: un matelot habillé en Bonze conduisoit la marche, s'escrimant avec un baston à deux bouts, & jettant souvent des cris de joye. Enfin la machine mystérieuse fut descendue lentement dans l'eau, suivie des yeux, autant qu'elle put estre veûë, & accompagnée des acclamations du Bonze qui estoit sur la du-

nette & qui crioit de toutes ſes forces. Cette ridicule feſte divertiſſoit l'équipage, durant que nous eſtions ſenſiblement touchez d'eſtre témoins d'un aveuglement ſi pitoyable, & de ne pouvoir y remedier.

Il arriva peu de temps aprés un accident qui occupa d'abord l'equipage avec moins de plaiſir, & qui ne laiſſa pas de nous divertir dans la ſuite. Les matelots apperceûrent un baſtiment, dans un parage où l'on trouve ordinairement des corſaires. On avoit d'excellentes lunettes d'approche, avec leſquelles pluſieurs diſtinguerent les maſts, les voiles & preſque les cordages. Aprés s'en eſtre bien aſſeûré, on ne douta point à ſa manœuvre qu'il ne vouluſt tomber ſur nous & nous attaquer. Tout fut en mouvement pour ſe mettre en eſtat de deffenſe: les Chinois, gens s'il y en a au monde, qui ne veulent point mourir, eſtoient fort troublez; & l'air effrayé avec lequel ils préparoient leurs ſabres, leurs piques, & leurs perriers, car ils n'avoient point

de canon, nous causoit plus de crainte que les ennemis, qui nous en donnoient pourtant beaucoup; car il faut avoüer de bonne foy que nous estions devenus alors aussi Chinois que les Chinois mesmes. Il n'estoit plus question de Religion ni de Martyre, il s'agissoit d'estre égorgez en moins d'un quart d'heure par des voleurs, qui en ces occasions ne font jamais quartier à personne. C'est leur coustume, qu'ils n'auroient pas changée pour l'amour de nous. Tout le remede estoit de se jetter dans la mer & de differer sa mort, en se noyant deux ou trois heures plus tard; mais le remede estoit violent & n'empeschoit pas que nous ne fussions allarmez. On regardoit de temps en temps avec des lunettes; cependant nous estions fort surpris, de voir qu'à mesure qu'on s'approchoit, le vaisseau devenoit plus petit: cette reflexion commença à nous rasseûrer, & nous doutasmes que ce fust un vaisseau. Ce fut durant quelque temps un monstre marin, & puis une isle flotante; en-

ſuite je ne ſçay quoy, qui nous tenoit en admiration, & que nous ne pouvions démeſler. Enfin on reconnut que c'eſtoit un arbre : un vent violent l'avoit détaché de la coſte, les racines chargées de terre & de cailloux le tenoient à plomb dans l'eau, de ſorte que tout le tronc qui eſtoit droit & extrémement grand, paroiſſoit de loin comme un maſt : de longues branches étenduës à droite & à gauche faiſoient la vergue, d'autres plus petites, à demi-rompuës, & de couleur griſe, repreſentoient aſſez bien les cordages : d'ailleurs le vent qui le pouſſoit & la Mer qui briſoit tout au tour, faiſoient un ſillage ſemblable à celuy d'un vaiſſeau ; enfin des gens qui trembloient en tenant la lunette, pouvoient aiſément s'y méprendre.

Dés que l'ennemi fut connu, on ceſſa de travailler. Ce fut à regret ; car tout l'equipage proteſta qu'il euſt eſté ravi de ſe battre : mais ce courage eſtoit nouveau, & ne s'échauffa que quand il n'y eut rien à apprehender. Pour nous,

qui connuſmes alors entre les mains de qui nous eſtions, nous continuaſmes de craindre juſqu'à la fin du voyage.

Nous en euſmes encore d'autres ſujets dans la ſuite. A peine fuſmes-nous à la hauteur d'Emoüis, Iſle de la Chine, célebre par la bonté de ſon Port, & par le grand nombre des vaiſſeaux qui s'y rendent de toutes parts, que les vents contraires, & enſuite un calme obſtiné, joint à des nuages obſcurs qui occupoient tout l'horiſon, furent au jugement des Pilotes un ſigne preſque ſeûr de quelque Typhon. Rien n'eſt plus à craindre dans les Mers de la Chine & du Japon; & à moins qu'on n'ait un tres-bon vaiſſeau, un Capitaine experimenté & un équipage nombreux, il eſt rare qu'on évite le naufrage. C'eſt un vent furieux, ou plûtoſt c'eſt l'aſſemblage de tous les vents qui preſque en meſme temps ſoufflent des quatre parties du monde; de maniere que les flots confondus & pouſſez irréguliérement les uns ſur les autres, aſſiegent un vaiſſeau de toutes parts, ſans luy

luy donner un moment pour ſe relever. Le vent eſt ſi violent qu'on n'oſe porter aucune voile, & ſi opiniaſtre, qu'il dure ordinairement trois jours. Au commencement le travail & l'adreſſe des matelots réſiſtent à la tempeſte, mais à la continuë on ſe décourage & l'on cede. Les maſts ſe rompent, le gouvernail eſt emporté, le vaiſſeau s'entrouvre, ou s'il eſt encore aſſez fort pour tenir contre les ſecouſſes & les coups de mer, dont il eſt continuellement battu, comme les terres ſont proches, on échoüe bientoſt & l'on ſe briſe ſur les rochers, ſans que perſonne puiſſe eſperer de ſe ſauver.

Nous eſtions depuis quatre jours dans l'attente d'une ſemblable tempeſte, & les ſignes qui nous en menaçoient, augmentant à chaque moment, nous avertiſſoient de nous préparer à tout ce que la Providence en voudroit ordonner; quand il nous vint en penſée de nous adreſſer à Saint François Xavier, qui a rendu autrefois ces mers ſi fameuſes par ſes miracles. Nous le

priaſmes de détourner cét orage, & nous fiſmes meſme à ſon honneur un vœu pour cela. A peine nos prieres eſtoient-elles achevées, que, ſoit miracle, ſoit que ce fuſt le cours ordinaire de la nature, il s'éleva un vent favorable, qui nous porta à la route, & qui en peu de jours conduiſit noſtre vaiſſeau au milieu des Iſles qui ſont à l'entrée du port ou nous devions aller.

Je n'ay jamais rien veû de ſi affreux que cette multitude infinie de rochers & d'Iſles deſertes, au travers deſquelles il falloit naviger. Elles ſont ſi prés les unes des autres, qu'on en paſſe ſouvent à dix pas, en danger à tout moment de ſe briſer. Nous traverſames néanmoins une baye aſſez large, dans laquelle les Chinois ont coûtume de garder un profond ſilence; de crainte, diſent-ils, de réveiller le Dragon qui habite dans les montagnes voiſines: il fallut nous taire à leur exemple. Je ne ſçay comment on nomme ce lieu, qui eſt fort celebre dans le pays : pour

nous, nous l'appellaſmes la Baye des Muets.

Aprés avoir long-temps continué noſtre route au-travers de ces rochers, nous découvriſmes enfin une petite ville nommée , *Tim-haï* , c'eſt-à-dire ville qui arreſte la mer : elle eſt ſituée à l'emboucheûre d'une riviere où nous entraſmes avec la marée, & dans laquelle nous moüillaſmes à trois lieuës plus haut, auprés de la ville de Nimpo, qui eſtoit le terme de noſtre voyage, où nous arrivaſmes enfin aprés trente-ſix jours d'une navigation, que les dangers continuels, les chaleurs exceſſives, la faim, la ſoif, & l'incommodité du vaiſſeau, avoient rendue extremement rude.

Ce fut avec une joye bien ſenſible que nous apperceûmes pour la premiere fois la terre, où nous ſouhaitions depuis tant d'années porter la lumiere de l'Evangile. Alors nous ſentiſmes une nouvelle ferveur, & la ſeule veûe de ce grand champ que tant de zelez Miſſionnaires avoient déja conſacré par

leurs travaux, nous fit oublier ceux que nous avions soufferts dans le voyage.

Cependant, quoy-que nous touchassions à la ville, il n'estoit pas si facile d'y entrer. La Chine est un pays de formalitez, où les François plus que toute autre nation ont besoin de phlegme, & où tous les Estrangers trouvent matiere de patience. Quand nous arrivasmes, le Capitaine du vaisseau jugea à propos de nous cacher; on nous mit au fond de cale, où les chaleurs qui augmentoient auprés des terres, & mille autres incommoditez nous reduisirent à l'extremité. Néanmoins malgré les précautions qu'on prenoit, nous fusmes reconnus; un Commis de la Doüane nous remarqua; & aprés avoir fait un estat de la charge du vaisseau, il y mit un garde, & se retira pour en avertir son maistre. Ce Mandarin qui est immediatement deputé de la Cour, & pour cela mesme fort considerable dans la Province, donna ordre qu'on nous conduisist à son tribunal, où il se

trouva accompagné de ſes Aſſeſſeurs & de pluſieurs Officiers ſubalternes : nous nous y rendiſmes ſuivis d'une multitude infinie de peuple, plus curieux encore de connoiſtre les Européens, que nous ne le ſommes icy de voir les Chinois.

Dés que nous fuſmes dans la ſale d'audience, au fond de laquelle les Officiers eſtoient aſſis chacun en ſon rang, on nous avertit de nous mettre à genoux, & de courber la teſte neuf fois juſques à terre, pour ſaluer, ſelon la coûtume du pays, le premier Mandarin, qui en cét eſtat repreſente la perſonne de l'Empereur. Ces Meſſieurs ſont d'un grand froid, & paroiſſent avec un air de gravité capable d'attirer le reſpect, & d'inſpirer la crainte ; laquelle augmente encore à la veüë des Officiers de juſtice qui les environnent, dont quelques-uns portent des chaiſnes, & les autres de gros baſtons, toûjours preſts au moindre ſigne, de lier & de charger de coups ceux que le Mandarin voudroit faire punir.

Aprés nous avoir relevez, il nous demanda qui nous estions, & ce que nous pretendions faire à la Chine. Seigneur, luy dismes-nous par nostre interprete, nous avons appris en Europe, que plusieurs de nos freres, & en particulier le Pere Verbiest, travailloient icy avec succés, à faire connoistre la sainteté & la verité de nostre Religion ; le mesme zele nous a portez à les suivre ; & l'idée que nous avons conceûë de la grandeur de la Chine, de l'esprit & de la politesse de ses peuples, nous a fait prendre la résolution de leur procurer la seule chose qui manque à un si florissant Empire, à sçavoir la connoissance du vray Dieu, sans laquelle il n'y a point de veritable grandeur. D'ailleurs nous sommes instruits des graces extraordinaires que l'Empereur a faites à nos Freres, & nous esperons que les Mandarins qui connoissent en cela son inclination, auront aussi la bonté de nous souffrir.

La declaration parut hardie dans une Province où nostre Religion estoit

à peine tolerée, & dans une ville où il n'y avoit pas un ſeul Chrétien. C'eſt ce que nous ne ſçavions pas encore : nous nous imaginions que les Eſtrangers, depuis que les ports eſtoient ouverts pour le commerce, avoient droit d'entrer dans les terres & de s'y établir ; ce qui eſtoit expreſſément contre les loix. Le Mandarin qui devoit eſtre extrémement ſurpris de noſtre liberté, diſſimula ſes ſentimens ; & comme s'il euſt approuvé noſtre zele, il nous dit que l'Empereur en effet conſideroit particulierement le Pere Verbieſt, dont le mérite eſtoit fort connu dans l'Empire, que pour luy il deſiroit en ſon particulier nous rendre ſervice. Je parleray, ajoûta-t-il, au Gouverneur de la ville, & nous verrons enſemble ce qu'il y a à faire pour vous. Cependant retournez dans voſtre vaiſſeau, où je vous feray ſçavoir noſtre détermination.

Quelques jours aprés, le Général des troupes Chinoiſes, qui eſtoient dans la ville ou aux environs au nom-

bre de quinze à vingt mille hommes, fut bien aiſe de nous voir chez luy : il nous traita de la maniere du monde la plus honneſte ; & quand nous ſortiſmes de ſa maiſon pour nous rendre à celle du Gouverneur, il l'envoya prier par un Officier de nous bien recevoir, l'aſſeûrant que nous eſtions de fort bonnes gens. Le Gouverneur nous traita avec quelques marques de diſtinction , mais il ne voulut rien reſoudre juſques à ce qu'il euſt conferé de nos affaires avec les premiers Officiers de la ville ; de ſorte qu'il fallut encore revenir au vaiſſeau , qui eſtoit pour nous une priſon tres-rigoureuſe.

Pluſieurs de nous eſtoient malades, & les autres eſtoient ſur le point de le devenir ; mais noſtre Seigneur qui permettoit tous ces délais pour éprouver noſtre patience, fléchit enfin les cœurs, & tourna les eſprits de ces Payens en noſtre faveur. Aprés huit jours de conſultations ; le Mandarin de la Doüane parut dans un lieu peu éloigné de noſtre Navire, où ſes commis tenoient

ordinairement leur bureau : c'eſt là que nous nous rendiſmes par ſon ordre, & où l'on fit auſſi porter tous nos balots, remplis de livres, d'images de devotion, de machines & d'inſtrumens de Mathematique. Il ſe contenta d'ouvrir trois coffres ; & ſans prendre les droits qui luy eſtoient deûs, il nous permit de nous loger dans le faux-bourg, juſqu'à ce qu'on euſt receû nouvelle du Vice-Roy de la Province, à qui le Gouverneur avoit donné avis de noſtre arrivée. Cependant nous profitaſmes de l'honneſteté du Mandarin, & nous commençaſmes dans noſtre nouvelle demeure, de gouſter le repos, dont nous avions un extréme beſoin.

Avant que de paſſer outre, vous voulez bien, Monſeigneur, que je vous donne une idée générale de ce grand Empire, formée non-ſeulement ſur les mémoires de nos premiers Geographes, mais encore ſur ceux que nous y avons faits dans la ſuite avec beaucoup de ſoin.

La Chine, que les gens du pays ap-

pellent * *le Royaume du Milieu* parce qu'autrefois ils ſe croyoient placez au milieu du monde, eſt diviſée en quinze grands gouvernemens. *Quamtom*, *Fokien*, *Chekiam*, *Nankin*, *Chanton* & *le Pechely* s'eſtendent tout le long de la mer Orientale, depuis le Midy juſques au Nord. Du Nord au Midy en tournant par l'Occident, on trouve le *Chanſi*, le *Chenſi*, *Sout-choüen*, *Yünnan* & *Kouanſi*. Ceux de *Koüei-tchéou*, de *Kianſi*, de *Houquam*, & de *Honan* ſont renfermez dans les terres & font preſque le milieu du Royaume. Il n'eſt diviſé que par un bras de Mer, du Japon & de l'Iſle de Formoſe ; & une muraille extraordinairement longue, le ſepare de la Tartarie.

Surquoy il faut, s'il vous plaiſt, MONSEIGNEUR, pour vous faire un plan juſte de ſa véritable ſituation, remarquer que les Geographes ont fait icy deux fautes conſiderables. La premiere, en plaçant toute la Province de Leauton, au-deça de cette grande mu-

* *Tchoum-coüé.*

raille. Il eſt certain qu'elle eſt au-delà, quoy-qu'elle ait toûjours appartenu à la Chine. C'eſt un point ſur lequel on ne doit plus diſputer, & il ne faut qu'avoir eſté comme nous ſur les lieux, pour s'en convaincre. La ſeconde faute des Geographes, eſt de mettre tout l'Empire de la Chine du coſté de l'Orient, environ cinq cens lieuës plus loin qu'il n'eſt en effet. Cela ne ſe decouvre pas à la veûë, mais les obſervations que nous avons faites ſur les coſtes Orientales ne laiſſent aucun lieu d'en douter : deſorte que la Chine ſe trouve beaucoup plus prés de l'Europe qu'on ne s'eſtoit imaginé.

Si les obſervateurs dans la ſuite pouvoient chaque fois nous la rapprocher d'autant de lieuës ; bientoſt nous ne ſerions plus obligez de faire de ſi longs voyages, & ceux qui ſouhaitent avec paſſion de voir ce pays, n'auroient pas tant de peine à contenter leur curioſité: mais par malheur cela n'arrivera pas ; & je puis dire que nos obſervations, jointes à celles de l'Academie Royale

des Sciences, ſont de nature à ne laiſſer rien à eſperer de ce coſté-là, à moins que M[r] V... qui a ſi fort blaſmé noſtre methode, n'y aille luy-meſme la réformer. Car en ce cas, je ne deſeſpererois pas de voir dans ſa nouvelle Carte, la Chine au-delà du Japon, ou le Japon auprés du Mexique.

Outre ces deux fautes eſſentielles, on a encore manqué dans la ſituation de toutes les villes particulieres; mais ce n'eſt pas icy le lieu de vous en faire le détail. Le Pere Gouye Mathématicien du College de Loüis le Grand, à qui j'ay laiſſé les Mémoires de nos Obſervations, les doit bientoſt donner au public. Cependant, MONSEIGNEUR, vous ſerez bien-aiſe de ſçavoir en general la véritable eſtenduë de cét Empire. Depuis la ville de Canton, que nous eſtabliſſons un peu au-deſſus du 23. degré, juſqu'à Pekin, qui eſt au 40. il y a du Nord au Sud 17. degrez; mais nous en pouvons mettre 18. parce qu'au de-là de Pekin & de Canton, l'on conte encore vingt lieuës ou

environ, juſques aux confins du Royaume. Ces 18. degrez font 450. lieuës communes, & la longueur entiere de l'Empire en Latitude. Son eſtenduë de l'Orient à l'Occident, qu'on nomme la Longitude n'eſt guere moindre : d'ailleurs la Chine eſt preſque ronde, de ſorte qu'elle a prés de quatorze cens lieuës de tour : ces meſures ſont juſtes & fondées ſur des obſervations exactes.

Je ne compte pas, comme vous voyez, MONSEIGNEUR, les Iſles de Formoſe, de Haynan, & pluſieurs autres moins conſiderables, qui toutes enſemble feroient un fort grand Royaume, non plus que le *Leauton*, qui eſt au-dela de la grande muraille. Pour ce qui regarde la Corée, le Tunquin & Siam, ils doivent à la verité un tribut reglé à l'Empereur, qui outre cela en nomme les Rois ou les approuve quand ils prennent poſſeſſion de la Couronne ; mais néanmoins tous ces Eſtats ont leur gouvernement particulier, & ſont en effet tres-differens de la Chine, ſoit

qu'on ait égard à la fertilité des terres, au nombre, à la beauté, & à la grandeur des villes ; soit qu'on considere l'esprit, la politesse, la religion & les mœurs des habitans. Aussi les Chinois les regardent-ils si fort au-dessous d'eux pour toutes choses, qu'ils les traitent tous de barbares, évitant avec soin leurs alliances, aussi-bien que celles des autres Indiens ; de crainte de perdre, par ce mélange, quelque chose de leur ancienne noblesse.

Je ne parle pas non plus de la Tartarie, qui est en partie soumise à la Chine, ce qui augmente beaucoup sa puissance : car les peuples en sont braves & ont mesme de l'esprit. D'ailleurs, quoy-que la Tartarie soit pleine de forests & de sables, elle n'est pourtant pas tout-à-fait sterile : ces belles peaux de zibelines, de renards, de tygres qui servent aux fourrures ; beaucoup de racines & de Simples tres-utiles dans l'usage de la Medecine ; une infinité de chevaux qu'on en tire pour la remonte des troupes, sont d'un commerce pref-

que neceſſaire à la Chine. Cependant quelque profit que les Chinois y trouvent, c'eſt avec un extréme déplaiſir qu'ils ſe voyent obligez d'avoir une étroite union avec ces peuples : il faut connoiſtre leur vanité & l'idée outrée qu'ils ont de leur propre grandeur, pour concevoir l'excés de l'humiliation où le joug des Tartares les a réduits. Car vous ſçavez, MONSEIGNEUR, que les Tartares ſe ſont rendus Maiſtres de la Chine : peut-eſtre n'avez-vous pas eu le loiſir d'apprendre la maniere dont on a fait une ſi grande conqueſte. Voicy en peu de mots comme la choſe s'eſt paſſée.

L'un des petits Rois de la Tartarie Orientale (car il y en a un tres-grand nombre) dont les ſujets, nommez *Mouant-chéou*, faiſoient un commerce reglé auprés de la grande muraille, s'eſtant plaint à Pekin de l'injuſtice des Marchands Chinois, & n'en ayant receû aucune ſatisfaction, entra, pour s'en venger, dans le Leauton à la teſte d'une nombreuſe armée. L'Empereur de

ſon coſté y envoya une partie des troupes qui ſe trouverent alors auprés de ſa perſonne, & la guerre ſe fit durant quelque temps avec un égal avantage de part & d'autre. Un Chinois nommé *Li*, prit ce temps pour faire revolter les provinces les plus éloignées de la Cour. Ce ſeditieux qui fut ſuivi d'une infinité de mécontens, aprés s'eſtre emparé de pluſieurs villes conſiderables, inonda comme un torrent tout le pays, & eût la hardieſſe de marcher droit à Pekin, dont il ſçavoit que les meilleures troupes eſtoient ſorties.

L'Empereur * y avoit néanmoins encore ſoixante & dix mille hommes de garniſon, mais preſque tous déja gagnez par les Emiſſaires des revoltez. Ainſi tandis que les uns le retenoient en ſon Palais ſous divers pretextes, les autres firent ouvrir les portes de la ville au Chef des rebelles, qui commença par mettre tout à feu & à ſang. Dés que ce pauvre Prince ſe vit trahi, il reſolut de ſortir de ſon Palais à la

* *goum-chim.*

teſte de ſix cents de ſes gardes qui luy reſtoient encore, & de mourir au moins glorieuſement les armes à la main. Mais parmi ce petit nombre il ne s'en trouva pas un ſeul qui vouluſt le ſuivre. Alors croyant que le plus grand de tous les maux, eſtoit de tomber vif entre les mains des rebelles, il ſe retira dans un jardin avec ſa fille, où aprés avoir écrit de ſon propre ſang ces paroles ſur le bord de ſa veſte; *les miens m'ont abandonné, fais de moy ce qu'il te plaira, mais épargne mon peuple;* il fit tomber à ſes pieds d'un coup de ſabre cette jeune Princeſſe, dont les larmes & les cris devoient flechir le cœur le plus barbare; & il ſe pendit enſuite luy-meſme à un arbre; plus injuſte à l'egard de ſa fille, & plus barbare envers ſoy-meſme, que ne l'euſt eſté ſon plus cruel ennemi.

Aprés ſa mort, tout plia ſous la puiſſance de l'uſurpateur, excepté le Prince *Ouſanguëy* qui commandoit les troupes Chinoiſes en Tartarie, & qui ne voulut jamais le reconnoiſtre, aimant

mieux détruire la tyrannie, que de la partager honteusement. Le nouvel Empereur aprés l'avoir inutilement assiegé dans le Leauton; pour l'obliger enfin de se rendre, luy fit voir son pere chargé de fers, & protesta qu'il l'égorgeroit à ses yeux, s'il differoit à se soumettre. Ce grand homme, à qui la mémoire de son Prince estoit encore plus chere que la vie de son pere, sacrifia toute sa tendresse naturelle à son devoir; & le sang qu'il vid répandre ne fit que l'animer davantage, en luy inspirant le desir d'une double vengeance. Il appella à son secours le Tartare, avec qui il menagea secretement la paix, & dés que par cette union il se vit en estat de combattre, il marcha droit à l'ennemi, résolu de périr ou de vaincre. Mais l'usurpateur plus lasche encore qu'il n'estoit cruel, n'osa tenir contre ces deux armées. Il regagna Pekin, & aprés avoir bruslé le Palais & tout ce qui avoit échapé à sa premiere fureur, il s'enfuit dans la Province de Chensi, chargé des dépouilles de

l'Empire, & de la malediction des peuples. On le ſuivit inutilement, car il ſe cacha avec tant de ſoin, qu'on ne put jamais le découvrir, ni meſme ſçavoir ce qu'il eſtoit devenu.

Cependant les Tartares entrerent dans Pekin, & tournerent tellement les eſprits en leur faveur, qu'on les pria meſme de prendre le ſoin de l'Empire; dont ils ſe rendirent enſuite les maiſtres abſolus, ſoit par force, ſoit par adreſſe. En quoy il eſt difficile de dire ce qu'on doit admirer davantage, ou le courage & la politique de cette nation, qui réüſſit dans l'entrepriſe du monde la plus difficile; ou la laſcheté & la meſintelligence des Chinois, qui ſe ſoumirent à une poignée de gens, qu'ils n'auroient pas voulu peu de temps auparavant reconnoiſtre pour leurs ſujets. Tant il eſt vray qu'en ce monde, nous ne devons rien regarder au-deſſous de nous; toutes les grandeurs humaines eſtant ſujettes à la révolution, & n'y ayant rien de conſtant que la viciſſitude & le changement de la fortune.

Le Roy Tartare, nommé *Tsonté*, n'eut pas le temps de joüir de sa nouvelle conqueste: il mourut en y entrant, & laissa à Amavan son frere le gouvernement de l'Estat & le soin de l'education de son fils, qui n'estoit encore âgé que de six ans. Ce fut cét Amavan qui acheva de soûmettre toutes les Provinces durant le temps de la minorité; Prince veritablement grand par son courage, par sa sagesse, par ses succés, mais plus recommendable encore par sa fidelité & par son desinteressement. Car pouvant ensuite retenir l'Empire pour luy, il le remit entre les mains de son neveu, dés que le jeune Monarque eut atteint l'âge de gouverner, & prit autant de soin de l'établir sur le Thrône, qu'il en avoit eû auparavant de s'en rendre le maistre.

Il s'est fait par l'union de ces deux nations un seul Empire d'une estendue prodigieuse: car, quoy-que toute la Tartarie n'appartienne pas à l'Empereur de la Chine, il est pourtant vray, que la plus grande partie des

Etats qui la compoſent, luy obéïſſent ou ſont devenus ſes tributaires. Au reſte ce qu'on appelloit autrefois le grand Kam de Tartarie, ce puiſſant, ce formidable Prince, à qui les Chinois meſme payoient tribut, eſt une chimere. Mais il ne faut pas s'eſtonner que les Européens fuſſent ſi mal inſtruits ſur un point, que Monſieur Conſtance luy-meſme, qui avoit tant de communication avec les Chinois, ignoroit auſſibien que nous. Je ne ſçay ſur quels mémoires il s'eſtoit perſuadé que la Tartarie obéïſſoit à un ſeul Empereur, dont la Chine ne ſe deffendoit qu'à force de preſens & d'argent. Cela me fait comprendre, qu'en matiére de relation on ne ſçauroit trop eſtre ſur ſes gardes, & que quand on s'en fie aux bruits communs, on eſt preſque toûjours en danger de ſe tromper.

Depuis la paix que les Chinois ont concluë avec les Moſcovites, il eſt aiſé de marquer au juſte les bornes de leur Empire, parce qu'on eſt convenu de ſes limites. Elles ont eſté fixées au

55. degré. Le reste du pays qui s'étend entre le Nord & l'Orient est demeuré indécis dans le traité. Ainsi en comptant depuis la pointe la plus méridionale de Haynan, jusques à l'extrémité de la Tartarie, qui appartient à l'Empereur de la Chine, on trouvera que les Estats de ce Prince ont plus de * neuf cens lieuës d'estenduë. Toutes ces terres ne sont pas également cultivées: mais il est certain qu'on peut par tout y faire une grande récolte pour la Religion, & que tous les Missionnaires du monde auroient dequoy occuper utilement leur zele, s'ils estoient tous employez dans un champ si vaste.

Dés que nous arrivasmes à Nimpo, nous estions assez instruits des biens qu'on y pouvoit faire, & nous le regardions déja comme le partage que le Pere de famille avoit fait en nostre faveur, tout prests d'y entrer & d'en joüir; quand on nous signifia que le

* *Ces 900. lieuës sont des lieuës communes de France, de 25. au degré.*

Vice-Roy de la Province avoit trouvé fort mauvais qu'on nous euſt permis de ſortir de noſtre bord, & qu'il eſtoit reſolu de nous renvoyer dans les Indes. Il écrivit en effet au Gouverneur de Nimpo, une lettre dure & menaçante. Il donna en meſme temps avis de noſtre arrivée, au grand Tribunal de Pekin, qui prend ſoin des affaires eſtrangeres, & qui a eſté de tout temps declaré contre la Religion Chrétienne. Il le fit meſme de ſi mauvaiſe foy, que bien qu'il fuſt parfaitement inſtruit de nos véritables intentions, il ne parla de nous que comme de cinq Européens, qui par curioſité ou pour leur intereſt particulier, vouloient s'établir dans la province contre les loix de l'Eſtat. Ainſi le Tribunal conclut à nous chaſſer, & en preſenta ſelon la couſtume l'Arreſt à l'Empereur, pour en obtenir la confirmation.

Si cét ordre euſt eſté executé, nous eſtions perdus, & peut-eſtre que les Mandarins de Nimpo qui nous avoient traitez avec tant d'honneſteté, l'eſ-

toient auſſi. Le Vice-Roy, homme avare & ennemi des Chrétiens, ſe ſeroit emparé de tous nos balots, & pour punir le Capitaine de noſtre vaiſſeau, il en auroit confiſqué la charge avec ordre de ſe retirer ſur le champ & de nous remener avec luy : deſorte que cét homme, dont nous euſſions cauſé la ruine, nous auroit aſſeûrément jettez dans la mer.

Ce danger où nous nous trouvaſmes alors, eſtoit inévitable, ſans la précaution que nous priſmes en arrivant. Par bonheur nous avions écrit au Pere Intorcetta Miſſionnaire Italien, & Supérieur General des Jeſuites dans ces Miſſions, pour nous mettre ſous ſon obéïſſance. Le Pere de Fontaney avoit auſſi donné avis de noſtre arrivée au Pere Verbieſt, & le prioit de nous marquer la maniere dont il falloit ſe comporter dans un pays que nous ne connoiſſions pas encore. Ce Pere avoit de grandes raiſons de nous abandonner à noſtre conduite & à la providence : car en nous protégeant il s'expoſoit

ſoit à l'indignation du Vice-Roy de Goa & du Gouverneur de Macao, dont il avoit receû des Lettres, qui aſſeûrément n'eſtoient conformes ni aux intentions du Roy de Portugal, ni à la charité Chrétienne. Mais un homme toûjours preſt de donner ſa vie pour le ſalut des Idolâtres, n'eſtoit guére diſpoſé à voir froidement périr ſes freres, qui venoient du bout du monde le ſecourir dans ſes travaux. Quand il receût nos lettres, l'Empereur eſtoit en Tartarie; de ſorte que ce Pere fut obligé, pour luy donner avis de noſtre arrivée, d'en écrire un mot à un Gentilhomme du Palais. Il fit gliſſer ſon billet dans un paquet qui devoit tomber entre les mains de l'Empereur, lequel ne manqua pas, comme ce Pere l'avoit préveû, de l'ouvrir & de le lire. Ainſi quand le Tribunal preſenta ſon Arreſt pour en avoir la confirmation, ce Prince déja prévenu en noſtre faveur, répondit qu'il éxamineroit cette affaire à Pekin, & paſſa encore quinze jours à prendre le divertiſſement de la

chaſſe. Ce retardement étonna le Tribunal, parce que l'Empereur, ſelon la couſtume, doit aprés trois jours ſigner ou rejetter ces ſortes de Requeſtes. Le Pere Verbieſt paroiſſoit encore plus en peine du ſuccés de ſa lettre, & du parti que l'Empereur prendroit en la liſant. Pour nous qui eſtions à Nimpo, attendant chaque jour ce que la providence en ordonneroit, nous taſchions par nos priéres de nous rendre favorable celuy qui tient en ſa main les cœurs des Rois.

Le Pere Intorcetta Supérieur Général des Miſſions, qui connoiſſoit mieux que perſonne l'extréme danger où le Vice-Roy nous avoit jettez, faiſoit auſſi pour cela des priéres publiques dans ſon Egliſe de *Hamt-chéou*; & eſtant perſuadé que les cris des innocens, & la loüange qui vient de leur bouche, ont un pouvoir particulier auprés de Dieu: il aſſembloit tous les jours dans l'Egliſe les enfans des Chrétiens, depuis l'âge de trois ans juſques à dix; leſquels aprés s'eſtre proſternez pluſieurs fois

juſques à terre, levoient tous les mains au Ciel, & repetant ce qu'on leur faiſoit dire. * *Répandez Seigneur,* diſoient-ils, *voſtre colére ſur les Nations qui ne vous ont pas connu, & ſur les Royaumes où voſtre Nom n'a pas eſté invoqué, mais protegez ceux qui vous adorent comme nous, & n'abandonnez pas aux beſtes féroces vos ſerviteurs, qui viennent de l'extremité du monde, pour confeſſer icy voſtre Saint Nom, & pour l'y faire connoiſtre.* Ces paroles que ces petits innocens repetoient pluſieurs fois, attiroient toûjours les larmes des Chrétiens, & ſur tout celles du Pere Intorcetta, qui les répandoit en la preſence de Dieu avec des gémiſſemens dignes de la charité, d'un des plus fervens Miſſionnaires de la Chine. Il a eû l'honneur de confeſſer Jeſus-Chriſt devant les Tribunaux des Gentils, & de ſouffrir pour ſon Saint nom les chaiſnes, les priſons, & l'exil. Ainſi luy ſeul eſtoit capable d'at-

* Effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt, *Pſal. 78.*
Ne tradas beſtiis animas confitentes tibi. 73.

tirer ſur nous les benedictions du Ciel.

L'Empereur ne fut pas plûtoſt de retour à Pekin, qu'il apprit plus diſtinctement du Pere Verbieſt, que nous eſtions ſes Fréres, & que la connoiſſance que nous avions des Mathématiques, pouvoit eſtre de quelque utilité à ſa Majeſté; ce qui luy fit dire, *ce ne ſont pas des gens de ce caractére qu'il faut chaſſer de nos Eſtats.* Il aſſembla ſon Conſeil Privé où les Princes du Sang ont ſéance, & il prit avec eux la réſolution de nous appeller tous à la Cour avec quelques marques de diſtinction. L'ordre en fut donné au *Lipou*, c'eſt ainſi que ſe nomme le Tribunal dont j'ay déja parlé; & le Lipou l'envoya au Vice-Roy de Hamt-chéou pour l'exécuter: de ſorte que par une providence particuliere, celuy qui avoit taſché de nous chaſſer honteuſement de la Chine, fut obligé de nous en procurer luy-meſme l'entrée, & de nous y établir beaucoup plus avantageuſement, qu'il n'euſt pû faire par toute ſon autorité particuliére. Ce fut pour

luy un chagrin d'autant plus grand, que ſans nous faire aucun tort, il s'eſtoit mis au haſard d'encourir la diſgrace de l'Empereur par les inſtructions peu ſincéres qu'il avoit données. Auſſi eüt-il beaucoup de peine à éxécuter ſes ordres, & ce ne fut que quinze jours aprés les avoir receûs, qu'il put ſe réſoudre à nous les communiquer.

Cependant le long ſéjour que nous fiſmes à Nimpo, nous donna occaſion de connoiſtre plus particulierement les Mandarins; quelques-uns nous envoyérent des preſens, d'autres nous invitérent à manger, & tous nous donnerent des marques d'une eſtime particuliere. Nous cherchions à profiter du temps pour la Religion, & à leur inſpirer de bons ſentimens: mais il eſt difficile de faire gouſter les choſes du Ciel, à des eſprits enſevelis dans la chair & dans le ſang. Néanmoins le Gouverneur de la ville fit une démarche qui nous donna d'abord quelque eſpérance de ſa converſion. Voicy comme la choſe ſe paſſa.

Depuis cinq mois on n'avoit point

eû de pluye dans la Province, les ruisſeaux & les canaux dont les Chinois ſe ſervent pour arroſer les terres eſtoient à ſec, & faute d'eau on appréhendoit la famine. Les Preſtres du pays offroient continuellement des ſacrifices, & les Mandarins eux-meſmes n'oublioient rien, pour fléchir la colére de leurs Dieux. Ils nous avoient ſouvent demandé de quel moyen nous nous ſervions en Europe en ſemblables occaſions; & ayant ſçeû que les Chrétiens s'humilioient, & prioient avec ferveur le Seigneur du Ciel & de la Terre, ils crurent auſſi par des priéres publiques obliger leurs Idoles de les ſecourir: mais ils prioient des Dieux qui ont des oreilles & qui n'entendent point: deſorte que le Gouverneur de la ville réſolut enfin d'invoquer le ſeul Dieu à qui la nature obéït. Il ſçavoit que dans noſtre maiſon nous avions pratiqué une Chapelle aſſez propre, où nous célébrions tous les jours les divins myſtéres; il nous envoya demander ſi nous trouverions bon qu'il y vinſt luy-

meſme en cérémonie joindre ſes priéres aux noſtres. Non-ſeulement, répondiſmes nous, il peut venir, mais nous ſouhaitons de tout noſtre cœur, que tous les peuples qu'il gouverne ſuivent ſon exemple: nous pouvons meſme l'aſſeûrer par avance, que ſi ſa priére eſt ſincére & ſa foy bien vive, il obtiendra facilement ce qu'il demande. Dés ce moment nous réſoluſmes d'orner extraordinairement noſtre Chapelle, & nous prenions déja d'autres meſures pour rendre cette action éclatante, quand le Secretaire du Gouverneur nous avertit, que ſon maiſtre viendroit le lendemain de grand matin, parce qu'à huit heures, il devoit ſe rendre ſur une montagne voiſine avec tous les Mandarins, afin d'y ſacrifier à un dragon. Nous fuſmes bien étonnez de ſa réſolution, & nous luy envoyaſmes ſur le champ noſtre Interpréte, pour luy repreſenter que le Dieu des Chreſtiens eſtoit un Dieu jaloux, qui ne ſouffroit point qu'on partageaſt avec d'autres des honneurs qui n'eſtoient

deûs qu'à luy, & qu'on miſt ſa confiance en des ſtatues ou en des créatures impuiſſantes; que nous le prions tres-humblement de mépriſer ces ſuperſtitions populaires, indignes d'un homme d'eſprit, & de s'attacher uniquement au ſervice du Seigneur du Ciel, que la raiſon ſeule luy devoit découvrir. Je crois qu'il n'eſtoit pas éloigné de ces ſentiments; mais il avoit donné ſa parole aux autres Mandarins, & le reſpect humain l'empeſcha de ſe dédire: ainſi il adora de fauſſes divinitez, qu'il deſavoûoit peut-eſtre en ſon cœur; & abandonna le véritable Dieu qu'il commençoit de reconnoiſtre.

Pour lors, MONSEIGNEUR, touchez de l'aveuglement des Idolâtres, & indignez de la victoire que le Demon venoit de remporter, nous euſmes la penſée, à l'exemple de Saint Xavier, de propoſer aux Mandarins d'élever au milieu de leur Ville une grande Croix, avec ces deux conditions. La premiere, que nous nous

obligerions d'obtenir par nos priéres la pluye dont ils avoient un extréme beſoin ; la ſeconde, qu'ils s'engageroient de leur coſté avec tout le peuple, en cas que Dieu leur fiſt cette grace, de renverſer les Idoles, & de reconnoiſtre uniquement le Dieu des Chrétiens. Les ſentiments, parmi nous, furent partagez, ſelon que chacun ſe ſentoit inſpiré ; quelques-uns pleins d'une foy, que les ſecours miraculeux de la providence avoient animée, parmi les dangers continuels d'un long voyage, ne doutoient point du ſuccez d'une ſi ſainte entrepriſe ; les autres qui ne ſentoient pas la meſme ardeur, & qui eſtoient perſuadez que la prudence doit eſtre noſtre regle ordinaire, quand Dieu ne nous découvre pas évidemment d'autres voyes ; crurent que nous ne devions rien faire qui puſt expoſer la Religion. Ainſi nous nous contentaſmes de gémir dans le ſecret de nos cœurs, & de demander à Dieu, qu'au lieu de pluye, il répandiſt ce feu celeſte que Jeſus-Chriſt

avoit apporté ſur la terre, & dont il ſouhaitoit que tous les peuples fuſſent embraſez.

Durant que nous nous occupions à inſpirer de l'eſtime & de l'amour pour noſtre Sainte Religion, le Vice-Roy ſongeoit à éxécuter les ordres de l'Empereur. Il chargea le Gouverneur de Nimpo de tout ce qui regardoit noſtre voyage juſques à *Hamt-chéou*: on nous fournit des barques, & on nomma un petit Mandarin pour nous y accompagner, afin que rien ne nous manquaſt en chemin. C'eſtoit un voyage de cinq jours, & nous y arrivaſmes avec tous nos balots & tous les gens de noſtre ſuite, ſans aucun de ces accidens auſquels ſont ſujets les Eſtrangers, quand on les ſoupçonne de porter des choſes précieuſes. Les Chrétiens de la Ville de Hamt-chéou qui s'eſtoient ſi fort intéreſſez dans noſtre affaire, ſe ſurpaſſerent eux-meſmes quand nous y arrivaſmes. Ils vinrent en foule au-devant de nous ſur le bord de la riviere, d'où ils nous conduiſirent com-

me en triomphe juſques à l'Egliſe, peut-eſtre avec plus de zele que de prudence. Car ſans demander avis au Pere Intorcetta Miſſionnaire de cette Province, ils avoient fait préparer pour chacun de nous une chaiſe à bras, portée par quatre hommes, & ſuivie de quatre autres, dans laquelle nous fuſmes obligez de nous laiſſer conduire, ſans prévoir encore ce qu'ils prétendoient; parce que ne ſçachant pas la langue, nous ne pouvions les faire expliquer. Cependant dés qu'ils nous y eûrent engagez, en partie par adreſſe, & en partie par force, il n'y eut pas moyen d'en ſortir, & il fallut ſuivre malgré nous le cortége. Ils avoient conduit dix ou douze joüeurs d'inſtrumens avec quelques trompettes qui marchoient à la teſte; enſuite venoient des gardes à cheval portans divers eſtendarts, d'autres à pied eſtoient armez de lances & de piques: ceux-cy eſtoient ſuivis de quatre officiers, chargez chacun d'un grand ais de vernis rouge, ſur lequel on liſoit ces paroles écrites en gros ca-

ractéres d'or ; *Docteurs de la Loy celeste appellez à la Cour.* Nous fermions la marche entourez d'un gros de Chrétiens, & d'une foule de Gentils que ce nouveau spectacle avoit attirez. Nous traversasmes toute la Ville, c'est-à-dire que nous fismes une bonne lieuë en cét équipage, tres-mortifiez de n'avoir pas préveû le zele indiscret des fideles, & bien résolus en arrivant de nous en plaindre. Le Pere Intorcetta nous attendoit à la porte de son Eglise, d'où il nous mena jusques à l'Autel. Aprés nous y estre prosternez neuf fois jusques à terre, & avoir rendu de ferventes actions de graces à la Majesté divine, qui nous avoit enfin miraculeusement conduits dans la terre promise, au travers des Mers & malgré la résistance de nos ennemis, nous revinsmes trouver les Chrétiens les plus considérables, à qui nous fismes dire par le Pere Intorcetta, que nous estions bien sensibles à tous les témoignages de leur affection, & tres-édifiez de leur zele pour la gloire du véritable Dieu, mais que la manié-

re éclatante dont ils nous avoient receûs, eſtoit peu conforme à l'humilité Chrétienne ; * *qu'il n'appartenoit qu'aux Payens d'accompagner ainſi leurs triomphes des ornemens de la vanité mondaine, & que les Chrétiens pour triompher, n'employoient que le Nom du Seigneur.* Ces bonnes gens ne nous répondirent qu'en ſe jettant à genoux, & en nous priant de leur donner noſtre bénédiction. Cette ferveur & un certain air de modeſtie & de devotion, que les Chinois prennent mieux que nation du monde, quand ils veulent, nous deſarma : nous pleurions tous de joye & de tendreſſe ; & je vous avoüe, MONSEIGNEUR, que ce ſeul moment de conſolation, eſtoit capable de me faire oublier toutes mes peines.

Mais quel plaiſir quand il nous fut permis de nous retirer, & de joüir des premiers embraſſemens du Pere Intorcetta, dont Dieu s'eſtoit ſervi pour ménager noſtre entrée ! Nous reſpe-

* Hi in curribus & in equis, nos autem in nomine Domini.

ctions déja en luy les glorieuſes marques de Confeſſeur de Jeſus-Chriſt qu'il auoit receûës dans les chaiſnes & dans les priſons de Pekin; mais nous fuſmes encore plus touchez de ſa douceur, de ſa modeſtie, de ſa charité, qui luy avoient gagné les cœurs de tous les Chrétiens, & qui nous charmerent nous-meſmes, & nous le firent dés-lors regarder comme le modele d'un parfait Miſſionnaire. Durant que nous fuſmes à *Hamt-chéou*, la qualité d'*Appellez* à la Cour par l'Empereur, qui eſt auſſi conſiderable que celle d'un Envoyé, nous obligea de viſiter les principaux Mandarins, & d'en receuoir auſſi les viſites. Le Vice-Roy qui s'eſtoit ſi ouvertement oppoſé à noſtre entrée, eut honte de nous voir, & nous fit dire que les preſſantes occupations dont il eſtoit accablé, l'empeſchoient d'avoir cét honneur: mais au contraire le Général des Tartares nous receut avec mille démonſtrations d'amitié, & joignit à toutes ſes careſſes un preſent conſiderable.

Cependant quand il fallut partir, le Vice-Roy qui craignit qu'on ne luy fiſt auprés de l'Empereur une méchante affaire, envoya des chaiſes, pour nous porter juſques à la barque Impériale, qu'il nous avoit fait préparer : il ordonna qu'on fiſt embarquer avec nous une troupe de joûeurs de haut-bois, & quelques trompettes : il nous fit meſme preſent de dix piſtoles, & nous remit un ordre particulier de la Cour, qu'on nomme *Cam-ho*, en vertu duquel on devoit par tout nous fournir des barques bien équipées, quand nous irions par eau, avec 62. portefaix ; & meſme plus, s'il eſtoit beſoin, quand les glaces nous obligeroient de prendre le chemin de terre. Outre cela chaque Ville par où nous paſſions, nous donnoit environ demi-piſtole. C'eſt ainſi qu'on en uſe à l'égard des principaux Mandarins, qui ſont cenſez défrayez par l'Empereur, quoy-que cela ne ſuffiſe pas pour la dixiéme partie de leur dépenſe. De plus le Vice-Roy, donna ordre à un Mandarin de nous accompagner juſ-

ques à Pekin, & de nous faire rendre par tout, les honneurs qui ſont deûs à la qualité d'Appellez. Nous avions beau nous en deffendre ; l'eſtat, où la Providence nous avoit engagez, ſans que nous y euſſions rien contribué de noſtre part, ne nous permettoit plus de réſiſter.

La barque que nous montaſmes eſtoit du ſecond ordre, large de ſeize pieds en dedans, longue de ſoixante-& dix, & profonde à proportion. Outre la cuiſine, les chambres du patron & de ſa famille (car il n'a point d'autre maiſon) celles des mariniers, & une autre pour les valets ; il y avoit encore une aſſez grande ſalle où nous mangions, & trois chambres de plein-pied où ſix perſonnes pouvoient commodément coucher. Tout eſtoit orné de vernis, de peintures & de dorures : voicy l'ordre qu'on tenoit chaque jour. Dés qu'on levoit l'ancre, les haut-bois & les trompettes commençoient à joüer, on tiroit enſuite le coup de partance avec une eſpece de boëte, compoſée

de trois canons de fer, qui font plus de bruit que les plus gros mouſquets: on ne les tiroit pas tout à la fois, mais aprés chaque coup les trompettes ſonnoient une fanfare, & continuoient enſuite durant quelque temps, aprés le commencement de la marche. Toutes les fois que nous rencontrions une barque de Mandarin, ou que nous approchions des villages, ils recommençoient encore, & dés que nous eſtions obligez de moüiller, ſoit à cauſe du vent contraire ou à cauſe de la nuit, on ſonnoit & l'on tiroit comme le matin. C'eſt pour les Mandarins, non-ſeulement une marque d'honneur, mais encore un divertiſſement; mais pour nous c'eſtoit un concert aſſez deſagreable, & je puis dire des plus ennuyans, qui nous faiſoit payer bien cher l'honneur qu'on pretendoit nous faire.

Outre cela on faiſoit la garde exactement toute la nuit devant noſtre barque, & voicy comme cela ſe pratiquoit. Environ les huit heures du ſoir, dix ou douze habitans du village

où nous nous arreſtions, ſe rangeoient en file ſur le bord du canal : noſtre patron paroiſſoit alors ſur la dunette, & commençoit par leur faire un long diſcours ſur l'obligation où ils eſtoient de conſerver avec ſoin tout ce qui appartenoit à l'Empereur, & de veiller à la ſeûreté des Mandarins, qui veilloient eux-meſmes à la ſeûreté du peuple, & à la tranquillité de l'eſtat. Enſuite il leur expliquoit en détail, les accidens qu'on pouvoit craindre, le feu, les voleurs & l'orage, leur ordonnant d'y prendre garde, & les chargeant de tout le mal, qui arriveroit par leur negligence. Ils répondoient à chaque article par un grand cry, aprés quoy ils ſe retiroient plus loin, comme pour faire un corps de garde, & laiſſoient auprés de la barque une ſentinelle qui ſe promenoit ſur le quay, frappant continuellement deux baſtons l'un ſur l'autre, afin qu'on fuſt ſeûr qu'elle ne s'endormoit pas. Elle continuoit ainſi durant une heure, juſques à ce qu'elle fuſt relevée par un de ſes

camarades, qui faiſoit le meſme manege & le meſme bruit: de-ſorte qu'il y avoit toute la nuit des gens gagez pour nous empeſcher de dormir. C'eſt ainſi qu'on en uſe à l'égard de tous les Mandarins.

Cependant il faut avoüer que de toutes les voitures, il n'y en a point de ſi douce que celle-cy. Aprés treize jours de voyage, nous arrivaſmes à la Ville de * *Yamt-chéou*, auſſi frais que ſi nous euſſions toûjours eſté dans noſtre maiſon. Ce fut là que le R. P. Aleoniſa Franciſcain, Provicaire de Monſieur l'Eveſque de Baſiléé, & le Pere Gabiani Jéſuite vinrent au-devant de nous; le premier pour nous offrir de la part de ce Prelat tout ce qui dépendoit de luy dans ſon Dioceſe, & l'autre pour nous faciliter par ſon credit & par ſon expérience ce qui nous reſtoit de chemin à faire. L'un & l'autre ſçavoient que nous avions des lettres de recommandation du Roy, & ils vouloient nous marquer par là les égards qu'on

* Nous arrivons à Yamt-chéou le 3. Janv.

devoit avoir pour tout ce qui appartient à ce grand Monarque. Aussi avons-nous receü d'eux dans la suite des services si essentiels que nous ne pouvons assez leur en témoigner nostre reconnoissance.

C'est icy que nous laissasmes le grand canal, qui commençoit à n'estre plus navigable à cause des glaces : on fournit des chevaux à nos gens, & un grand nombre de portefaix pour nos balots. Pour nous, les neiges & le froid extréme nous obligerent de prendre des litieres, que quelques cavaliers escortoient pour une plus grande seûreté. Nous changions de portefaix à chaque ville, & souvent à tous les gros villages ; & c'est une chose estonnante qu'en moins d'une heure on en rencontroit par tout plus de cent, aussi facilement qu'on en auroit trouvé cinq ou six en France. A mesure que nous avançions, le froid augmentoit, & il devint si violent, que nous trouvasmes le *Hoamho*, l'un des plus grands fleuves de la Chine, presque tout pris :

de ſorte qu'il fallut travailler un jour entier à en rompre la glace; & ce ne fut pas ſans une peine & un danger extrémes, que nous le traverſaſmes. Nous eſtions partis de Nimpo le 26. de Novembre, de l'année 1687. & nous arrivaſmes à Pekin le 8. de Février de l'année ſuivante : mais comme nous nous arreſtaſmes en differens endroits ſur la route, on peut compter que nous ne fuſmes proprement qu'un mois & demi en chemin.

Toutes ces marques de diſtinction dont l'Empereur nous avoit honorez, & l'heureux ſuccés d'un ſi long voyage nous devoient faire quelque plaiſir, dans la penſée que la Religion en retireroit des avantages conſiderables; quand on nous apprit, à la veûë meſme de Pekin, la mort affligeante du Pere Verbieſt. Ce fut pour nous un de ces coups dont la douleur accable & eſtourdit dans les commencemens, & que le temps ne diminuë que pour la faire enſuite reſſentir plus vivement. C'eſt luy qui nous avoit procuré l'en-

trée de la Chine: outre cela en nous retirant des mains du Vice-Roy de Hamt-chéou, il nous avoit ſauvé la vie, & ce que nous eſtimions beaucoup plus que noſtre propre vie, il eſtoit reſolu d'appuyer de ſon authorité les deſſeins que nous avions pour la gloire de Dieu & pour l'établiſſement de noſtre Sainte Foy.

Au reſte, il n'y eût preſque perſonne dans la Chine qui ne perdiſt à ſa mort: on devoit à ſes ſoins, à ſon zele, à ſa prudence, le rétabliſſement de la Religion Chreſtienne deſolée & preſque entierement ruinée par la derniere perſecution. Il conſervoit la ferveur des anciens fideles, & il ſoutenoit la foibleſſe des nouveaux, par l'intereſt qu'il prenoit en toutes leurs affaires; il donnoit par ſes lettres de recommandation, du credit aux Miſſionnaires des Provinces; il avoit ſauvé Macao qui devenoit ſuſpect aux Tartares; l'Eſtat meſme, qu'il avoit ſervi en pluſieurs occaſions importantes, ne luy eſtoit pas peu redevable; de ſorte que

les Européens, les Chinois, & l'Empereur le regardoient preſque également comme leur pere. Ce grand homme ſi honoré dans l'Orient, méritoit bien, MONSEIGNEUR, que vous le connuſſiez, & dans le deſſein que j'ay eû de me borner en cette lettre, au voyage de Siam juſques à la capitale de la Chine, je ne pourrois finir par un endroit qui fuſt plus capable d'attirer voſtre eſtime. Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur,
L. J.

LETTRE
A Madame
la Duchesse de Nemours.

La Maniere dont l'Empereur nous receût, & ce que nous viſmes dans la Ville de Pekin.

MADAME,

Il faut avoir un eſprit capable de tout, & un zele pour la Religion que rien ne borne, pour s'occuper avec plaiſir comme vous faites de ce qui ſe paſſe à l'extremité de l'univers. Non-contente des belles connoiſſances que l'Europe nous fournit, vous avez cherché dans les pays les plus reculez tout ce qu'il y a de curieux & d'édifiant; & je puis dire ſans flaterie, que l'Orient n'a preſque point de ſecrets que vous ne connoiſſiez, ni de beautez que vous n'ayez découvertes.

J'ay

J'ay moy-meſme appris de Voſtre Alteſſe des choſes que la pluſpart de nos voyageurs ont ignorées ; & aprés avoir eſté juſques au bout du monde, je ſuis obligé d'avoüer que voſtre eſprit vous a conduit encore beaucoup plus loin que moy.

Aprés cela, MADAME, que puis-je vous dire de la Chine que vous ne ſçachiez depuis long-temps ; ſi ce n'eſt peut-eſtre quelques particularitez de mon voyage, le dernier que les Européens y ayent fait, & qui par cét endroit aura du moins l'agrément de la nouveauté ? Comme j'ay eſté obligé d'en rendre compte à un grand Miniſtre, je prens la liberté, MADAME, de vous communiquer la Lettre, que je luy en écrivis il y a quelques jours ; celle que j'ay l'honneur d'adreſſer à preſent à voſtre Alteſſe en ſera, s'il vous plaiſt, la continuation, & un témoignage de la déférence & du profond reſpect que j'ay pour tous ſes ordres.

QUand nous arrivaſmes à Pekin la

Cour portoit le deüil de l'Imperatrice Doüairiere: les Tribunaux estoient fermez, & l'Empereur ne parloit à personne. Mais ce Prince aprés les 27. jours de solitude, que les loix luy prescrivent en cette occasion, envoya un de ses Officiers en nostre maison, pour apprendre de nos nouvelles, & pour nous faire diverses questions. Ce Gentilhomme nous dit de sa part mille choses obligeantes & en particulier, que l'Empereur n'auroit pas moins d'estime & d'affection pour nous, qu'il en avoit eû pour les autres Peres de sa Cour, puis que nous estions tous de la mesme Compagnie.

Ensuite il voulut sçavoir ce qu'on pensoit en France de ses voyages de Tartarie, & de la defaite d'*Ousanguay*. C'estoit un Chinois revolté qui luy avoit donné beaucoup de peine. Il nous demanda aussi en quel estat estoient les Sciences, & jusqu'à quel point de perfection on les avoit portées; s'il y avoit quelque nouvelle invention en Europe ou quelque dé-

couverte conſiderable. Enſuite, il s'étendit ſur les honneurs que l'Empereur avoit deſſein de faire à la Memoire du Pere Verbieſt qu'il aimoit tendrement. Ce nom, MADAME, ne vous eſt pas inconnu, & vous prenez trop de part à ce qui touche la Religion dans l'Orient, pour ne ſçavoir pas la perte qu'elle a faite par la mort de cét illuſtre Miſſionnaire.

Nous répondiſmes tous, que nous eſtions infiniment ſenſibles aux marques de bonté que ſa Majeſté nous donnoit, mais que parmi les cérémonies dont les Chinois uſoient pour honorer les morts, il y en avoit qui paroiſſoient contraires à la Sainteté de la Religion Chrétienne. Comment, repartit ce Gentilhomme, ſi l'Empereur le veut, vous y oppoſerez-vous? A quoy l'un des Peres répondit, Seigneur, l'Empereur eſt le maiſtre de nos vies; il peut nous faire mourir, mais rien au monde n'eſt capable d'alterer tant ſoit peu la pureté de noſtre foy. Je n'ay rien à vous dire là-deſſus, ajouſta cét Officier;

mais j'ay ordre de vous demander le placet que vous devez preſenter ſelon la couſtume, à l'occaſion de la mort de ce Pere. L'Empereur, par une faveur, ſans exemple, eſt bien-aiſe de le revoir en particulier & de le corriger luy-meſme, en cas qu'il y ait quelque choſe à y réformer; mais il vous ordonne là-deſſus un profond ſecret.

Tout ce qu'on preſente à l'Empereur doit eſtre conceû en des termes ſi conformes aux loix, à la coûtume, à la qualité de celuy qui parle, à la nature des affaires dont il traite, que ce n'eſt pas un petit embarras, ſur tout pour un Eſtranger. Un mot mis de travers, une lettre hors de ſa place, une expreſſion peu propre, ſuffit quelquefois pour ruiner la fortune d'un Mandarin, & il y en a qui ont perdu leur Charge pour avoir commis de ſemblables fautes, meſme par mégarde ou par ignorance. L'Empereur parfaitement inſtruit de ces formalitez ſe défioit en cette matiere de noſtre capacité, & ne voulut point s'en rapporter

à un autre ; ainſi par une bonté qu'on ne peut aſſez admirer, il s'appliqua luy-meſme à le compoſer, afin que les plus critiques n'y trouvaſſent rien à redire.

Quelques jours aprés, le meſme Gentilhomme revint encore nous faire d'autres queſtions. Il nous interrogea particulierement ſur les motifs de la derniere guerre de Hollande, & ſur le fameux paſſage du Rhin. Car enfin, dit-il, ce qu'on en a rapporté à l'Empereur n'eſt pas croyable. Peut-eſtre que ce fleuve eſt moins large, moins profond, moins rapide qu'on ne dit : peut-eſtre auſſi que les Hollandois avoient leur raiſons pour ne ſe pas oppoſer avec plus de vigueur à ce conquérant.

Ce fut alors, MADAME, que nous ſouhaitaſmes ſçavoir parfaitement la langue Chinoiſe, pour faire connoiſtre la grandeur d'ame, le bonheur, l'intrepidité de Loüis le Grand, dont les troupes ne trouvent rien d'impoſſible lors qu'elles combattent à ſa veûë, & qu'elles ſont animées par ſon exem-

ple. Le Pere qui nous servoit d'interprete luy en dit néanmoins assez pour luy persuader, qu'il n'apartient qu'à un Heros de former & d'executer heureusement de semblables entreprises. Le détail que nous en fismes l'étonna, & il se leva sur le champ pour aller au plûtost en faire le recit à l'Empereur.

En sortant, il se tourna de nostre costé, & nous dit. Tout ce que j'ay oûy, Messieurs, est extraordinaire; mais ce que je vois ne l'est guere moins. Est-il possible que ces Peres, qui demeurent icy depuis long-temps, qui sont d'une nation différente de la vostre, qui ne vous connoissent point, vous regardent néanmoins comme leurs freres? Vous les traitez de mesme, & vous en usez les uns à l'egard des autres, comme si vous vous estiez veûs toute vostre vie; seulement, parce que vous estes unis par les liens d'une mesme Religion. En verité cette charité me charme, & ne me permet pas de douter un moment des veritez que vous nous preschez. Une declaration

ſi ouverte pouvoit faire croire que cét Officier n'eſtoit pas éloigné du Royaume de Dieu, & en effet, il croyoit ? Mais helas ! que ſert la foy, qu'à nous rendre plus coupables, quand nous n'avons pas le courage de pratiquer ce qu'elle enſeigne ?

Si noſtre entrée à la Chine euſt eſté ſecrete, nous n'aurions rien eû à démeſler avec les Mandarins de la Cour, mais nous eſtions venus à Pekin, en vertu d'un Arreſt du *Lipou*, l'un des grands Tribunaux de l'Empire ; le Vice-Roy de la Province d'où nous eſtions partis, nous remettoit entre ſes mains, & c'eſt par ce canal que nous devions aller à l'Empereur. Ainſi dés que le grand deüil de la Cour eût fini, nous fuſmes citez à comparoiſtre devant les Mandarins de ce Tribunal, avec ordre d'y tranſporter tous nos inſtrumens & nos autres machines de Mathematique dont ils avoient déja le rolle.

L'Empereur, qui ne vouloit pas que nous fiſſions la moindre démarche ſans ſon avis, en fut averti, & nous envoya

dire qu'il n'eſtoit point à propos de faire paroiſtre nos inſtrumens ; que nous pouvions meſme nous excuſer ſous divers pretextes d'y aller en perſonne. Nous y fuſmes néanmoins, parce qu'on nous invita pluſieurs fois, d'une maniere fort obligeante, & nous cruſmes qu'il ne falloit pas, par un refus hors de ſaiſon, choquer un corps auſſi puiſſant que celuy-là, qui eſt le Juge né des Eſtrangers, & qui n'eſtoit déja que trop animé contre la Religion.

Quelques Députez du premier Preſident, nous y receûrent avec pluſieurs marques de diſtinction : on nous fit aſſeoir, & les Mandarins nous obligerent de prendre du thé avant que d'en avoir pris eux-meſmes, ce qu'ils ne font pas aux Ambaſſadeurs, comme nous l'aſſura le Pere Pereira Portugais de nation, qui quelques années auparavant, avoit eſté témoin de la maniere dont on avoit receû ceux du Roy de Portugal.

Cette viſite n'eſtoit proprement qu'une formalité : on vouloit pouvoir dire

à l'Empereur, que nous eſtions arrivez comme ſa Majeſté l'avoit ſouhaité. Ainſi aprés quelques civilitez, ces Meſſieurs nous prierent de nous rendre le lendemain au Palais, où ils devoient particulierement s'inſtruire de ce qui nous regardoit.

Nous nous y trouvaſmes au temps marqué, & aprés avoir attendu pluſieurs heures dans une vaſte cour où les Mandarins s'aſſemblent pour leur audience. Enfin le premier Preſident du *Lipou*, nous apporta la réponſe au placet qu'il avoit preſenté à l'Empereur, écrite ſur une petite planche de bois verniſſée, & enveloppée dans une piece de taffetas jaune; par laquelle il nous eſtoit permis d'uſer de nos inſtrumens, & de nous établir en quelque Province de l'Empire que nous voudrions, conformément aux premiers ordres de la Cour, quand on nous y avoit appellez; que cependant le *Lipou* nous pouvoit remettre entre les mains des autres Peres qui nous preſenteroient à l'Empereur, quand il jugeroit à propos de

nous admettre en ſa preſence.

Néanmoins l'intention de ce Prince n'eſtoit pas de nous laiſſer ſortir de Pekin : au contraire il vouloit nous y retenir tous & nous loger en ſon Palais. Il s'eſtoit meſme expliqué ſi clairement là-deſſus, que nous euſmes beſoin de toute l'application & de toute l'adreſſe du Pere Pereira, pour conjurer la tempeſte. Ce Pere, Superieur pour lors des Miſſions, touché de voir pluſieurs Egliſes abandonnées faute d'ouvriers, ſe perſuada que nous ſerions d'un grand ſecours dans les Provinces : d'ailleurs il connoiſſoit l'averſion que nous avions pour la Cour, & nous ne ceſſions tous les jours de la luy repreſenter. Tout cela & beaucoup d'autres raiſons l'obligerent de s'employer efficacement auprés de l'Empereur pour obtenir noſtre congé, & ſon zele luy ſuggera tant d'expediens, qu'enfin ce bon Prince ſe relaſcha, à condition néanmoins, dit-il à ce Pere, que nous partagerons le differend : j'en retiendray deux pour moy, que vous

choiſirez vous-meſme, & j'en laiſſeray trois à voſtre diſpoſition : vous n'avez pas ſujet de vous plaindre, puis que je vous abandonne la meilleure part.

Juſques icy nous n'avions point eû l'honneur de voir l'Empereur ; il falloit que ces formalitez du *Lipou* precedaſſent noſtre audience : mais dés que le premier Preſident de ce Tribunal nous eût remis entre les mains de nos Peres, deux Eunuques vinrent au College avertir le Superieur de ſe trouver le lendemain avec tous ſes compagnons dans une cour du Palais qu'il luy marqua. On nous inſtruiſit des cérémonies qu'il faut obſerver dans ces occaſions ; nous eſtions déja devenus Chinois, & on n'eût pas de peine à nous former.

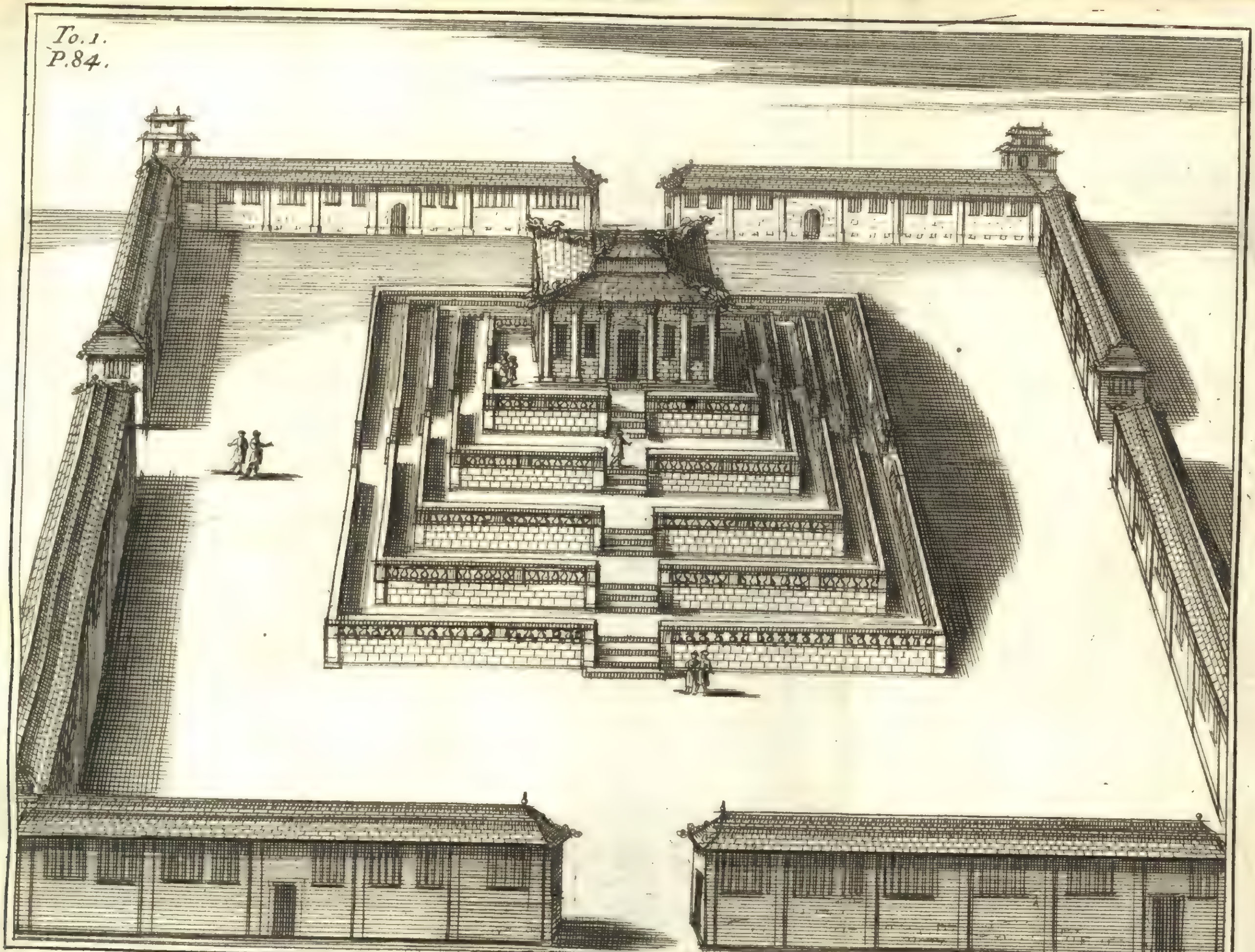
Il fallut aller en chaiſe juſqu'à la premiere porte ; d'où nous traverſaſmes à pied huit cours d'une longueur ſurprenante, entourées de corps de logis de differente architecture, mais d'une beauté fort médiocre, excepté les gros pavillons quarrez, baſtis ſur les portes

de communication qui avoient quelque chose de grand & de magnifique. Ces portes par lesquelles on passe d'une cour à l'autre, estoient d'une épaisseur extraordinaire, larges, hautes, bien proportionnées & basties d'un marbre blanc, dont le temps avoit diminué le poli & la beauté. L'une de ces cours estoit coupée par un ruisseau d'eau vive, qu'on passoit sur plusieurs petits ponts d'un marbre pareil, mais plus blanc & mieux travaillé.

Il est difficile, MADAME, de descendre dans un grand détail, & de faire une description de ce Palais qui vous plaise, parce que sa beauté ne consiste pas tant dans les differens morceaux d'architecture qui le composent, que dans un amas prodigieux de bastimens & une suite infinie de cours & de jardins placez régulierement, dont le tout est véritablement auguste, & marque la puissance du maistre qui l'habite.

L'unique chose qui me frappa, & qui me parut singuliere en son genre, fut

To. 1.
P. 84.



Le Trône de l'Empereur de la Chine, placé au milieu d'une des plus grandes cours du Palais, et élevé sur cinq bases de Marbre blanc.

le Thrône de l'Empereur. Voicy l'idée que j'en ay retenuë. Au milieu d'une de ces vaſtes cours on voit une baſe ou un maſſif d'une grandeur extraordinaire, quarré & iſolé de toutes parts, qui porte tout au tour ſur ſon piédeſtal une baluſtrade, dont l'ouvrage eſt aſſez de noſtre gouſt. Cette premiere baſe eſt ſurmontée d'une autre qui va en rétreciſſant, ornée d'une ſeconde baluſtrade ſemblable à la premiere. L'ouvrage s'éleve de cette maniere juſques à cinq étages, les uns plus petits que les autres; au-deſſus deſquels on a baſti une grande ſale quarrée de maçonnerie, dont le toit couvert de tuiles dorées porte également ſur les quatre murs & ſur une ſuite réguliere de groſſes colonnes de vernis, qui ſoûtiennent la charpente, & qui renferment au dedans le Throſne de l'Empereur.

Ces vaſtes baſes, ces cinq baluſtrades de marbre blanc qui s'élevent les unes au deſſus des autres, & qui, quand le ſoleil luit, paroiſſent couronnées

d'un palais brillant d'or & de vernis, ont quelque chose de fort magnifique, d'autant plus qu'elles sont placées au milieu d'une grande cour, & entourées de quatre corps de logis. Que si l'on ajoûtoit à ce dessein les ornemens de nostre architecture, & cette belle simplicité qui donne tant de relief à nos ouvrages, ce seroit peut-estre le plus beau Throsne que l'art ait jamais élevé à la gloire des plus grands Princes.

Enfin, aprés avoir marché plus d'un quart d'heure nous arrivasmes à l'appartement de l'Empereur. L'entrée n'avoit rien de magnifique; mais l'antichambre estoit ornée de sculpture, de dorures & de marbres, dont la propreté & le dessein relevoient encore la matiere. Pour la chambre elle paroissoit à cause du petit deuïl qui continuoit encore, tout-à-fait dégarnie, & n'avoit rien de recommandable que la personne du Prince, qu'on voyoit assis à la Tartare sur une estrade ou un Sopha élevé de trois pieds, & couvert seulement d'un tapis blanc tout uni &

fort ſemblable à noſtre feutre, qui occupoit le fond de la chambre dans toute ſa largeur. Il avoit auprés de luy des livres, de l'ancre & quelques pinçeaux: ſon habit eſtoit de ſatin noir, fourré de zibeline : à droite & à gauche paroiſſoient debout deux files de jeunes Eunuques, vétus d'une maniere aſſez negligée, ſans armes, les pieds joints l'un auprés de l'autre, les bras pendans & ſerrez par reſpect le long des coſtez.

C'eſt dans cét eſtat le plus ſimple & le plus modeſte qu'un particulier eûſt pû choiſir, qu'il affecta de paroiſtre, aimant mieux que nous remarquaſſions ſa piété envers l'Imperatrice ſa mere, & la douleur qu'il reſſentoit encore de ſa perte, que la grandeur & l'eclat dont il a coûtume d'eſtre environné.

Dés que nous fuſmes à la porte, nous couruſmes aſſez viſte, car il faut ſe preſſer, juſques à ce que nous fuſſions arrivez au fond de la chambre, qui eſtoit vis-à-vis de l'Empereur. Pour lors eſtant tous de front ſur une meſ-

me ligne, nous demeurasmes un moment debout, tenant les bras étendus sur les costez.

Ensuite ayant fléchi les genoux, & porté les mains jointes jusques à la tête, de maniere que nos bras & nos coudes estoient élevez à la mesme hauteur, nous nous courbasmes jusques à terre, à trois differentes reprises; aprés quoy nous nous relevâmes comme nous estions au commencement. Un moment aprés il fallut refaire les mesmes cérémonies une seconde fois, & encore une troisiéme, jusques à ce qu'on nous avertit de nous avancer & de nous tenir à genoux auprés de l'Empereur.

Ce bon Prince, dont je ne sçaurois assez admirer la douceur, aprés nous avoir interrogé sur la grandeur & sur l'état present de la France, sur la longueur & les dangers de nostre voyage, sur la maniere dont les Mandarins en avoient usé à nostre égard, nous dit à la fin: *Voyez, si je puis encore ajoûter quelque chose aux graces que je vous ay*

faites. Que ſouhaitez-vous de moy ? Vous pouvez librement icy-meſme me le demander. Nous luy rendiſmes de tres-humbles actions de graces, & nous le priaſmes d'agréer, pour marque de noſtre parfaite reconnoiſſance, que nous levaſſions tous les jours de noſtre vie les mains au Ciel, afin d'attirer ſur ſa perſonne Royale & ſur ſon Empire les benedictions du veritable Dieu, qui peut ſeul rendre les Princes de la terre ſolidement heureux.

Il parut content de noſtre réponſe & nous permit de nous retirer : ce qui ſe fait ſans aucune cérémonie. Le reſpect que la preſence du plus grand Roy de l'Aſie nous inſpiroit, n'empeſcha pas que nous ne le regardaſſions aſſez fixement : & dans la crainte qu'un peu trop de liberté ne fuſt un crime, car en ce qui touche l'Empereur, on ne fait point à la Chine de petite faute, nous luy en avions auparavant demandé la permiſſion.

L'Empereur me parut d'une taille au deſſus de la médiocre, plus gros que

ne ſont les gens ordinaires qui ſe piquent en Europe d'eſtre bienfaits, mais un peu moins qu'un Chinois ne ſouhaite de paroiſtre; il a le viſage plein & marqué de petite vérole, le front large, le nez & les yeux petits à la maniere des Chinois, la bouche belle & le bas du viſage fort agréable. Enfin quoy-qu'on ne voye rien de fort grand en ſa phyſionomie, il a l'air bon, & on remarque dans ſes manieres & dans toute ſon action quelque choſe qui ſent le maiſtre & qui le diſtingue.

Nous ſortiſmes de ſon appartement pour entrer dans un autre, pavé de marbre & aſſez propre, où un Gentilhomme aprés nous avoir fait boire du thé, nous offrit de ſa part environ cent piſtoles. Ce preſent eſtoit mediocre pour un auſſi grand Roy que celuy de la Chine, mais ce n'eſt pas peu, ſi on a égard aux couſtumes du païs, où les grands Seigneurs ſe font une maxime de recevoir beaucoup, & de ne donner preſque rien. En récompenſe il nous combla d'honneurs, & il voulut qu'un

de ſes Officiers nous conduiſiſt juſques à noſtre maiſon.

Je vous avoüë, MADAME, qu'il faut eſtre tout-à-fait inſenſible aux choſes de la terre pour n'eſtre pas touché de quelque ſecrette complaiſance, quand on ſe voit honoré par l'un des plus puiſſans Monarques de l'Univers. Cependant on ne doit pas tout-à-fait juger de noſtre diſpoſition à cét égard, par celle où ſe trouvent d'ordinaire les gens du monde en ſemblables occaſions.

Le plaiſir que donne icy la faveur des Princes, vient ordinairement de l'intereſt. On ſçait que les honneurs ſont toûjours accompagnez de quelque choſe de plus ſolide, & un courtiſan ſeroit aſſeurément moins ſenſible à un bon mot ou à une marque de l'affection de ſon Roy, s'il n'eſperoit en tirer de grands avantages pour ſa fortune : mais pour nous que l'eſtat de Religieux & de Miſſionnaires a dépoüillez de toutes ces eſpérances, nous comptions preſque pour rien, tout ce

que le monde, & ſur tout ce nouveau monde, pouvoit faire d'éclatant en noſtre faveur.

Il eſt vray que Dieu prend quelquefois plaiſir d'honorer la Religion dans la perſonne de ſes Miniſtres; que c'eſt ſouvent par de ſemblables voyes qu'il fortifie la foibleſſe des nouveaux Chrétiens; leſquels, comme des enfans dans la foy, ont beſoin d'eſtre preparez aux épreuves & aux tentations par ces ſoulagemens naturels; que les Gentils meſme ſont par là plus diſpoſez à recevoir les premieres impreſſions du Chriſtianiſme. C'eſt auſſi dans cette veüë que nous eſtions touchez de toutes ces marques de diſtinction dont l'Empereur nous honoroit, ou plûtoſt c'eſt ce qui nous les rendoit ſupportables.

Vous devez ſans doute, MADAME, eſtre ſurpriſe de voir le Prince d'un peuple idolâtre, favoriſer ſi ouvertement la Religion, & peut-eſtre ſerez-vous bien-aiſe d'apprendre les motifs qui l'obligent à en uſer de la ſorte. Cette bienveillance pour des Eſtrangers comme

nous, vient ſans doute de l'eſtime ſinguliere qu'il a conceûë depuis longtemps pour les Miſſionnaires de Pekin: outre la ſcience qui les a rendus recommandables; il a toûjours reconnu en eux de la droiture, de la bonne foy, un zele ardent pour ſon ſervice, un entier dévoûëment à toutes ſes volontez, quand la Religion n'y a pas eſté intereſſée, une innocence de vie qu'il ne peut aſſez admirer, un deſir immenſe de faire connoiſtre le vray Dieu.

Il eſt ſur tout ſi convaincu que c'eſt là l'unique motif de toutes leurs entrepriſes, qu'il ſe fait un plaiſir ſecret de contribuer à l'établiſſement du Chriſtianiſme, malgré l'averſion qu'on luy en a voulu inſpirer, dans la penſée qu'il ne ſçauroit par aucune autre voye, payer les ſervices que ces Peres taſchent de luy rendre.

Auſſi le Pere Verbieſt eſtant à l'extremité, laiſſa un écrit pour luy eſtre preſenté, dans lequel entre autres choſes, il luy diſoit, *Sire, je meurs content,*

puiſque j'ay employé preſque tous les momens de ma vie au ſervice de Voſtre Majeſté. Mais je la prie tres-humblement de ſe ſouvenir aprés ma mort, qu'en tout ce que j'ay fait, je n'ay eû d'autre veûë que de procurer en la perſonne du plus grand Roy de l'Orient, un Protecteur à la plus ſainte Religion de l'Univers.

Peut-eſtre, MADAME, avez-vous veû certains libelles diffamatoires, car on ne peut guéres leur donner d'autres noms, où l'on fait paſſer les Jeſuites pour des gens poſſedez de l'eſprit d'avarice & d'ambition, qui vont juſques au bout du monde, afin de s'enrichir par un commerce ſacrilege & ſcandaleux. Vous n'aurez pas eſté ſurpriſe que la calomnie toûjours attachée à l'eſprit de ſecte & d'héréſie, non contente de perſecuter la Religion en Europe, vienne à l'extremité de l'Univers, noircir ceux qui taſchent de l'y établir, pure, ſainte & telle que nous l'avons receûë de nos Peres. Vous ſerez néanmoins bien-aiſe d'apprendre, que l'idolatrie meſme

que nous détruiſons, ne peut s'empeſcher de rendre témoignage à nos bonnes intentions, & que ſi la Chine voyoit le portrait qu'on fait icy de ſes Miſſionnaires, elle auroit de la peine à les reconnoiſtre; mais ce n'eſt pas auprés de voſtre Alteſſe qu'il faut les juſtifier.

Parmi toutes les choſes qui ſe paſſerent alors à Pekin, il n'y en eût aucune, ni plus touchante, ni plus honorable pour nous, que les obſeques du Pere Verbieſt qui avoient eſté differées par ordre exprés de l'Empereur, juſques à ce qu'on euſt rendu les derniers honneurs à l'Imperatrice. Le Pere Thomas Jeſuite, qui prit depuis ſa place dans le Tribunal des Mathematiques, a décrit toute cette cérémonie. Je ſuis perſuadé, MADAME, que vous lirez avec plaiſir l'extrait que j'en ay fait, non-ſeulement parce qu'il vous donnera quelque idée de ce qui ſe paſſe en de ſemblables occaſions, mais encore parce qu'il vous fera connoiſtre plus particulierement un homme, que

ſon mérite a rendu célébre dans tout le monde. Voicy donc à peu prés ce qu'il en écr it

Il a plû à la bonté divine de retirer de cette vie mortelle le Pere Ferdinand Verbieſt, Flamand de nation, pour le faire joüir de la récompenſe de ſes Saints. Il n'eſt pas aiſé d'expliquer la douleur que ſa mort a cauſé aux Miſſionaires de la Chine; mais il eſt encore plus difficile de dire, par combien de vertus & de ſervices importans, il avoit merité leur eſtime & leur reconnoiſſance.

Parmi ſes autres qualitez, on a particulierement admiré ſa grandeur d'ame, qui l'a ſoûtenu au milieu des plus cruelles perſecutions, dans leſquelles il a toûjours triomphé des ennemis de noſtre ſainte Foy: on luy offrit dés le commencement, la direction des Mathematiques, & il receût cette dignité, pour eſtre en eſtat de relever les Miſſions qui ſe trouvoient alors preſque entierement ruinées.

Il obtint en effet, le rétabliſſement des

des ouvriers Evangeliques, qui aprés un long exil furent enfin renvoyez dans leurs Egliſes. Il étouffa dans leur ſource les perſecutions naiſſantes, & il en prévint pluſieurs autres dont on eſtoit menacé. Les Mandarins l'eſtimerent dés qu'ils le connurent, & l'Empereur conceût une ſi haute idée de ſa vertu & de ſa capacité qu'il le tint durant plus de trois mois auprés de ſa perſonne, paſſant chaque jour avec luy dans ſon cabinet trois & quatre heures, à parler de ſciences & ſur tout de Mathematique.

Ce fut dans ces entretiens que ce fervent Miſſionnaire taſcha de luy inſpirer de l'amour pour la Religion; il luy en expliquoit les myſtéres les plus ſublimes; il luy en faiſoit remarquer la ſainteté, la verité, la neceſſité: de ſorte que ce Prince frappé de ces grandes veritez, proteſta ſouvent qu'il croyoit un Dieu: il luy donna meſme par écrit ce témoignage de ſa foy; marquant en particulier que les Religions de l'Empire luy ſembloient tou-

tes ſuperſtitieuſes, que les Idoles n'eſtoient rien, & qu'il prévoyoit que le Chriſtianiſme s'éleveroit un jour ſur leurs ruines. Un Docteur dans un de ſes livres, ayant eû la hardieſſe de mettre la Religion des Européens au nombre des héréſies qui avoient cours dans la Chine; ce Prince à qui le Pere s'en plaignit fortement, effaça luy-meſme ces lignes; ajoûtant qu'il feroit connoiſtre à tout l'Empire ce qu'il venoit de faire.

Le credit du Pere Verbieſt fut ſi grand, qu'il renverſa les anciennes machines, élevées depuis tant de ſiecles ſur la plateforme de l'Obſervatoire, pour y en ſubſtituer d'autres de ſa façon. Il fit des canons de fonte qui furent le ſalut de l'eſtat; il travailla à une infinité d'ouvrages, tous utiles au public, ou propres à contenter la curioſité de l'Empereur; de ſorte qu'en ce dernier point, on peut dire qu'il a épuiſé tout ce que les arts & les ſciences nous ont juſqu'icy découvert de plus rare & de plus ingénieux.

Toute la Cour le regardoit comme le plus habile homme de ſon temps ; mais elle eſtoit ſur-tout charmée de ſa modeſtie ? il eſt vray qu'on ne pouvoit eſtre plus doux & plus humble qu'il l'eſtoit ; il s'humilioit & il s'abbaiſſoit devant tout le monde, d'autant plus que tout le monde ſembloit s'empreſſer à l'élever ; inſenſible à toutes les choſes de la terre, excepté quand elles avoient quelque rapport à celles de la Religion : car alors, ce n'eſtoit plus le meſme homme, & comme s'il euſt eſté animé d'un nouvel eſprit, ſon air, ſes paroles, ſes ſentimens, tout devenoit grand en luy & digne d'un Héros Chrétien. L'Empereur meſme en ces occaſions ſembloit le craindre, & ne l'admettoit pas facilement en ſa preſence. *Il ſe portera*, diſoit-il, à *quelque excés*, & *peut-eſtre ſerois-je obligé malgré moy, d'en témoigner du reſſentiment.*

Cette ſainte hardieſſe venoit d'une vive foy & de l'extréme confiance qu'il avoit en Dieu : il ne ſe rebutoit de

rien, lors mesme que tous les secours humains luy manquoient. *Il faut*, disoit-il souvent, *avoir toûjours en veûë ces deux grandes maximes de la morale Chrétienne. La premiere; quoy-que tout semble appuyer nos projets, ils échoûëront infailliblement, si Dieu nous abandonne à nostre prudence. La deuxiéme; en vain l'univers entier s'armeroit pour détruire l'ouvrage de Dieu: tout est foible contre le Tout-puissant, & tout réussit quand le Ciel s'en mesle.* Ainsi il n'entreprenoit jamais rien sans avoir imploré son secours: quoy-que d'ailleurs il ne negligeast aucun des moyens que la raison & la prudence Chrétienne luy avoient suggerez.

C'est par là que son zele devenoit tous les jours plus pur & plus ardent; il ne songeoit qu'à établir solidement la Foy; & tout ce qui n'avoit aucun rapport à la Religion, luy devenoit une croix, dés qu'on l'obligeoit à s'y occuper. Il retranchoit toutes les visites & toutes les conversations inutiles; il ne pouvoit souffrir qu'on s'appliquast

à la lecture des livres, où la curioſité avoit quelque part ; il ne liſoit pas meſme les nouvelles qui venoient d'Europe, & qui ont ordinairement tant de charmes pour ceux qui en ſont éloignez ; mais il ſe contentoit d'en apprendre les points principaux quand on les luy vouloit dire en peu de paroles : il paſſoit tout le jour, & perçoit ſouvent la nuit à écrire des lettres de conſolation, d'inſtruction ou de recommandation pour les Miſſionnaires ; à faire divers ouvrages pour l'Empereur, ou pour les principaux Seigneurs de la Cour ; à compoſer le Calendrier de l'Empire, calculant chaque année avec un travail infatigable les mouvemens des aſtres.

Tout cela joint à la ſollicitude de toutes les Egliſes, diminua tellement ſes forces, que malgré la bonté naturelle de ſa conſtitution, il tomba enfin dans une eſpece d'épuiſement ; ce qui ne l'empeſchoit pas néanmoins de former toûjours de grands deſſeins pour l'avancement de la Religion ; il avoit pris

des mesures si justes pour l'établir dans les Provinces les plus reculées de la Chine, dans la Tartarie Orientale, & jusques dans le Royaume de Corée, que la mort seule fut capable de les rompre.

Pour ce qui regarde sa conduite particuliere, voicy ce qu'on en a remarqué. Dés son entrée dans nostre Compagnie, ce fut un tres-bon Religieux, exact dans l'observance des regles, appliqué à tous ses devoirs, obéïssant & facile à recevoir toutes les impressions des superieurs, aimant sur-tout l'étude & la retraite, qualitez qu'il conserva mesme dans le grand monde & dans la foule de ses occupations, où il paroissoit aussi recueilli, qu'on a coustume de l'estre dans la solitude.

Il eût toute sa vie une delicatesse de conscience qui alloit jusqu'au scrupule, de sorte qu'on ne peut prendre plus de précaution qu'il en prenoit, pour estre à tout moment en estat de paroistre devant celuy qui trouve des taches dans les Saints & dans les An-

ges. Pour conſerver ſon innocence, outre un grand nombre d'auſteritez corporelles dont il uſoit régulierement, jamais il ne ſortoit de la maiſon ſans prendre un rude cilice ou une chaiſne de fer; & il avoit couſtume de dire qu'il eſtoit honteux à un Religieux de paroiſtre aux yeux des Anges vétu de ſoye, & avec les livrées du monde, ſans porter en meſme temps les livrées de noſtre Seigneur.

Il avoit naturellement l'ame grande, & quand il s'agiſſoit de pourvoir aux beſoins des autres, ſa charité ne connoiſſoit preſque point de bornes: mais il eſtoit dur à ſoy-meſme, & il aimoit la pauvreté juſques ſous la ſoye; de ſorte que l'Empereur, qui l'examinoit de prés, luy a ſouvent envoyé des étoffes, avec ordre de s'en ſervir & d'eſtre plus propre. Son lit, ſa table, tous ſes meubles faiſoient honte au Mandarin; car il comptoit pour rien ſa dignité, quand il s'agiſſoit de remplir les devoirs de l'eſtat Religieux. Il proteſta meſme que jamais il n'au-

roit accepté cette charge, s'il n'euſt eſperé, en devenant par là aux yeux des Idolatres le chef de la Religion, attirer ſur luy leur envie, & porter le premier tout le poids des perſecutions.

Cette eſpérance de mourir un jour pour Jeſus-Chriſt luy faiſoit aimer ſon eſtat, & l'on voit dans ſes papiers de devotion, des deſirs ſi ardens du martyre, que rien, ce ſemble, ne luy a manqué pour eſtre martyr, que le martyre meſme; il l'eſtoit pourtant en quelque maniere, parce qu'il le demandoit à Dieu avec ces gemiſſemens du cœur, qui font ſouffrir un martyre continuel à ceux qui ne le peuvent obtenir. *Mettez-moy, Seigneur*, dit-il ſouvent dans ſon recüeil, *en la place de ceux qui ont voulu, & qui n'ont pû répandre leur ſang pour vous. Je n'ay ni leur innocence, ni leurs vertus, ni leur courage; mais vous pouvez m'appliquer leurs mérites, & ce qui me rendra beaucoup plus agréable à vos yeux, me reveſtir de tous les voſtres. C'eſt ſous ce voile de vôtre miſericorde infinie que j'oſe vous offrir*

ma vie en ſacrifice. J'ay eû le bonheur, mon Dieu de confeſſer voſtre Saint Nom parmi le peuple, à la Cour, au milieu des Tribunaux, ſous le poids des chaiſnes & dans l'obſcurité des priſons; mais que me ſert cette confeſſion, ſi je ne la ſigne de tout mon ſang?

Penetré de ſentimens ſi héroïques & déja meur pour le Ciel par la pratique de toutes les vertus Chrétiennes, il fut attaqué de la maladie dont il mourut: elle commença par une langueur & un épuiſement univerſel, qui degenererent en une eſpece de Phtiſie. Les Medecins de l'Empereur le ſoûtinrent durant quelque temps à force de remedes, & ſur tout de cordiaux, qui ſont admirables à la Chine; mais la fievre augmentant tous les jours, il fallut enfin que l'art cedaſt à la nature. Il receût ſes Sacremens avec une ferveur qui charma tout le monde, & quand il rendit l'eſprit, tous les aſſiſtans furent également penetrez de devotion & de triſteſſe.

L'Empereur qui le jour precedent,

avoit perdu l'Imperatrice ſa mere, ſentit renouveller ſa douleur, quand il apprit la mort du Pere Verbieſt: il voulut qu'on en differaſt l'enterrement juſqu'à ce que la Cour euſt quitté le grand deüil: alors il envoya deux Seigneurs de marque, pour luy rendre de ſa part les meſmes devoirs, dont les particuliers à la Chine ont accouſtumé d'honorer la mémoire des morts. Ils ſe mirent à genoux devant le cercuëil qu'on avoit expoſé dans une ſale, ils ſe proſternerent pluſieurs fois, tenant la face colée à terre, ils pleurerent enſuite, ils pouſſerent de longs gémiſſemens, car c'eſt ainſi qu'on en uſe: & aprés pluſieurs autres marques de douleur, ils leûrent tout haut l'eloge du mort que l'Empereur avoit luy-meſme composé, & qui devoit eſtre attaché auprés du corps. Voicy comme il eſtoit conceû.

» Je conſidere ſérieuſement en moy-» meſme, que le Pere Ferdinand Verbieſt » a quité de ſon propre mouvement l'Eu-» rope pour venir dans mon Empire, &

qu'il a paſſé une grande partie de ſa vie « à mon ſervice. Je luy dois rendre ce té- « moignage, que durant tout le temps « qu'il a pris ſoin des Mathematiques, « jamais ſes predictions ne ſe ſont trou- « vé fauſſes ; elles ont toûjours eſté con- « formes au mouvement du Ciel. Outre cela, bien loin de negliger l'execution « de mes ordres, il a paru en toutes « choſes exact, diligent, fidele & conſ- « tant dans le travail juſqu'à la fin de « ſon ouvrage, & toûjours égal à luy- « meſme. Dés que j'ay appris ſa mala- « die, je luy ay envoyé mon Medecin, « mais quand j'ay ſceû que le ſommeil « de la mort l'a enfin ſeparé de nous, « mon cœur a eſté bleſſé d'une vive « douleur. J'envoye deux cens écus « d'or & pluſieurs pieces de ſoye pour « contribuer à la dépenſe de ſes ob- « ſeques, & je veux que cét Edit, « ſoit un témoignage public de la ſin- « cere affection que je luy porte. »

Les Mandarins du premier rang, & pluſieurs Seigneurs de la Cour ſuivirent l'exemple du Prince. Quelques-

uns écrivirent des discours à sa loüange sur de grandes pieces de satin, qu'ils suspendirent dans la salle où le corps estoit exposé; d'autres luy envoyerent des presens : tous le pleurerent. Enfin dés qu'on eût pris jour pour l'enterrement, il n'y eût presque personne qui ne voulust contribuer de quelque chose à la cérémonie.*

Dés le matin l'Empereur envoya son beaupere, qui est aussi son oncle, avec un des premiers Seigneurs de la Cour, accompagnez d'un Gentilhomme de la chambre & de cinq officiers du Palais, pour y tenir sa place; ils commencerent tous par se prosterner devant le corps & le pleurerent assez long-temps, durant que tout se disposoit pour la marche.

Le College est placé auprés de la porte méridionale, d'où l'on va à celle du septentrion par une ruë tirée au cordeau, large environ de cent pieds, & longue d'une grande lieuë : vers le milieu elle est coupée d'une autre ruë

* *Le 11. Mars 1688.*

parfaitement ſemblable à celle-cy, qui aboutit d'un coſté à la porte de l'Oueſt, éloignée de ſix cens pas du lieu de noſtre ſepulture, que l'Empereur *Vanli* avoit autrefois donnée au Pere Ricci, & qui, par une faveur ſpeciale du Prince qui regne à preſent, nous a eſté renduë aprés la derniere perſecution. Ce fut par ces deux grandes ruës que paſſa le convoy dans l'ordre que je vas dire.

On voyoit d'abord une machine élevée de trente pieds, ſur laquelle on avoit écrit en gros caractéres d'or ſur un fond de vernis rouge, le nom & les qualitez du Pere Verbieſt; c'eſtoit comme le ſignal de la pompe qui devoit ſuivre, & qui commençoit enſuite par une grande croix ornée de banderolles, & portée entre deux rangs de Chrétiens tous habillez de blanc, tenant un cierge allumé dans une main & un mouchoir dans l'autre pour eſſuyer leurs larmes. Les Gentils en ſemblables occaſions n'en verſent que de feintes, mais ceux-cy avoient fait une

perte, qui les obligeoit d'en répandre de véritables. A quelque distance de la Croix, suivoit en mesme ordre & entre deux rangs de luminaires l'Image de Nostre-Dame dans un cadre entouré de plusieurs pieces de soye, plicées de diverses manieres, & formées en cartouche: on portoit ensuite le tableau de Saint Michel avec des ornemens semblables. Au reste les Chrétiens en deuïl qui marchoient des deux costez, & qui prioient devotement, inspiroient, mesme aux Gentils de la vénération pour ces precieuses marques de nostre foy.

Immédiatement aprés, paroissoit l'eloge du Pere, composé par l'Empereur, & écrit sur une grande piece de satin jaune; une foule de Chrétiens l'entouroit, & deux rangs de ceux qu'on avoit invitez à la cérémonie le suivoient avec respect. Enfin le cercüeil fait d'un bois ordinaire, mais verni & doré à la mode du pays, estoit porté par soixante personnes & accompagné des Missionnaires, des deputez de

la Cour, & d'une foule de Seigneurs & de Mandarins qui fermoient la marche : elle s'étendoit plus de mille pas, bordée des deux coſtez d'un peuple infini qui s'eſtoit rangé en haye, ſurpris de voir les cérémonies des Chrétiens triompher de la ſuperſtition Payenne, juſques dans la Capitale de l'Empire.

Dés qu'on fut arrivé au lieu de la ſepulture, les Miſſionnaires en ſurplis firent à la veûë des Mandarins, les prieres de l'Egliſe; on jetta pluſieurs fois de l'eau beniſte, & on fit les encenſemens ordinaires, aprés leſquels le corps fut deſcendu dans un tombeau fort profond, de figure quarrée & entouré de quatre bonnes murailles de briques, qu'on devoit fermer par une voûte; c'eſtoit une eſpece de chambre ſoûterraine, & pour parler le langage de l'Ecriture, ce fut pour le Pere la maiſon de ſon éternité. Aprés y avoir prié aſſez long-temps, nous écoûtames à genoux ce que le beau-pere de l'Empereur vouloit nous dire

de ſa part. Voicy de quelle maniere il
» nous parla. Le Pere Verbieſt a rendu
» de grands ſervices à l'Empereur & à
» l'Etat : ſa Majeſté qui en eſt tres-per-
» ſuadée m'a aujourd'huy envoyé avec
» ces Seigneurs pour en rendre un té-
» moignage public ; afin que tout le
» monde ſçache l'affection ſinguliere
» qu'elle a toûjours eüë pour ſa perſon-
» ne, & la douleur qu'elle a de ſa mort.

Nous eſtions ſi touchez de la céré-
monie, des cris continuels des Chré-
tiens, de noſtre propre perte, & des fa-
veurs ſurprenantes de l'Empereur, qu'à
peine pouvions-nous ouvrir la bouche.
Il n'y en avoit aucun parmi nous qui
ne fondiſt en pleurs : de ſorte que ce
Prince fut obligé de nous preſſer de
répondre. Enfin le Pere Pereira répon-
dit au nom de tous de cette maniere.

» Ce n'eſt pas tant la douleur, Sei-
» gneur, qui nous empeſche de parler,
» que l'extréme bonté de l'Empereur :
» car que dire & que penſer quand on
» conſidere que ce grand Prince traite
» des Eſtrangers, inconnus, inutiles, &

peut-eſtre incommodes, comme s'ils « avoient l'honneur de luy appartenir? Il « nous aime comme ſes enfans, il prend « ſoin de noſtre ſanté, de noſtre répu- « tation, de noſtre vie; il honore meſ- « me noſtre mort, non-ſeulement par « ſes éloges, par ſes liberalitez, par la « preſence des plus grands Seigneurs « de ſa Cour, mais encore, ce qu'on ne « ſçauroit aſſez eſtimer, par ſa douleur. « Aprés cela, Seigneur, comment pou- « vons-nous répondre, je ne ne dis pas « à toutes ces faveurs, mais auſſi à ce « que vous nous avez fait l'honneur de « nous declarer de ſa part? Tout ce que « nous vous prions de luy dire, c'eſt « que nous pleurons aujourd'huy, parce « que nos larmes peuvent bien faire « connoiſtre la grandeur de noſtre affli- « ction; mais que nous n'oſons parler, « parce que nos paroles ne ſont pas « capables d'exprimer noſtre recon- « noiſſance. «

On rapporta à l'Empereur ce qui s'eſtoit paſſé, & quelques jours aprés le Tribunal ſouverain des Rites luy

presenta une Requeste pour le prier de souffrir qu'on decernast encore de nouveaux honneurs à cét illustre défunt. Ce Prince, non-seulement y consentit, mais il ordonna que dans la déliberation, la Cour fist reflexion qu'un étranger aussi distingué par son mérite que celuy-cy, ne devoit pas estre traité comme un homme ordinaire. Dés la premiere séance on destina sept cens écus d'or à luy élever un mausolée; il fut résolu qu'on y graveroit sur une table de marbre l'eloge que l'Empereur avoit luy-mesme composé, & qu'on députeroit pour la derniere fois des Mandarins, afin de luy rendre au nom de l'Empire les derniers devoirs. Enfin on luy donna une nouvelle dignité, c'est-à-dire un titre d'honneur plus considerable que ceux qu'il avoit portez durant sa vie.

Tandis que l'Empereur s'appliquoit à l'honorer sur la terre, ce saint homme prioit sans doute pour luy dans le Ciel: car c'est une chose digne de remarque, que jamais ce Prince n'a paru

plus inquiet ſur le point de la Religion, qu'il le paroiſſoit alors; il envoyoit continuellement un de ſes Gentilshommes aux Peres pour s'inſtruire de l'eſtat des ames en l'autre monde, de l'Enfer, du Paradis, du Purgatoire, de l'exiſtence de Dieu, de ſa Providence, des moyens neceſſaires au ſalut: de ſorte que Dieu paroiſſoit agiter extraordinairement ſon cœur, & y mettre ce ſaint trouble qui a coûtume de preceder la converſion; ce qui néanmoins n'eût alors aucun effet. Cét heureux moment n'eſtoit pas venu; mais qui ſçait ſi les prieres du Pere Verbieſt & les ſoins de pluſieurs fervens Miſſionnaires qui luy ont ſuccedé, ne haſteront point l'execution des deſſeins que la providence ſemble avoir ſur ce grand Prince. Je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

Voſtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur,
L. J.

LETTRE
A Monseigneur le Cardinal de Furstemberg.

Des villes, des bastimens & des ouvrages les plus considerables de la Chine.

MONSEIGNEUR,

Parmi les differens Empires qui ont jusqu'icy partagé le monde, celuy de la Chine s'est toûjours si fort distingué, qu'un Prince ne peut entierement ignorer ce qui le regarde, sans negliger l'une des connoissances les plus propres de sa dignité & de son estat.

C'est sans doute, MONSEIGNEUR, ce qui a porté vostre Altesse à s'en instruire avec tant de soin, & ce qui luy fait encore souhaiter aujourd'huy d'avoir quelque mémoire particulier tou-

chant le nombre & la grandeur de ſes Villes, la multitude de ſes habitans, la beauté de ſes ouvrages publics, & la forme particuliere de ſes Palais.

On voit aſſez par là, MONSEIGNEUR, que ce grand genie avec lequel vous eſtes né pour les affaires publiques, ne diminuë rien du gouſt exquis que vous avez toûjours eû pour les beaux Arts, & ſur tout pour l'Architecture, dont nous avons des modelles parfaits dans les excellens ouvrages qu'on a élevez par vos ordres à Modave, à Saverne, à Berni, à Saint Germain, & ſur tout dans la magnifique Egliſe de Straſbourg.

Comme j'ay eſté obligé de parcourir preſque toute la Chine, où j'ay fait en cinq ans plus de deux mille lieuës; il m'eſt peut-eſtre plus facile qu'à aucun autre de contenter ſur ce point voſtre Alteſſe, & de luy dire à peu prés la juſte idée qu'on s'en doit former. Voicy ce qui ma paru en cette matiere de plus conſiderable.

Pekin, c'eſt-à-dire la Cour du Sep-

tentrion, eſt la capitale de la Chine, & le ſiege ordinaire des Empereurs; on l'a nomme ainſi pour la diſtinguer de Nankin autre Ville tres-conſiderable, qui veut dire la Cour du Midi. Ce nom luy avoit autrefois eſté donné parce que l'Empereur y reſidoit, comme dans la Ville la plus belle, la plus commode, la mieux ſituée qui fuſt dans l'Empire; mais les irruptions continuelles des Tartares, peuples inquiets & belliqueux, l'obligerent à tranſporter ſa Cour dans les Provinces du Nort, afin d'eſtre toûjours en eſtat de s'y oppoſer, avec le grand nombre de troupes qu'il tient ordinairement auprés de ſa perſonne.

On choiſit pour cela Pekin, à 40. degrez d'élevation, ſitué dans une plaine abondante, & peu éloignée de la grande muraille. Le voiſinage de la Mer à l'Orient, & le grand canal du midy luy donne communication avec pluſieurs belles Provinces, dont il tire en partie ſa ſubſiſtance.

La Ville, de figure parfaitement

quarrée, avoit autrefois quatre grandes lieuës de tour, mais les Tartares en s'y plaçant, obligerent les Chinois de ſe loger hors des murailles, où ils baſtirent en peu de temps une nouvelle cité, qui eſtant plus longue que large fait avec la ville une figure irreguliere. De maniere que Pekin eſt composé de deux Villes ; l'une ſe nomme la Ville des Tartares, parce qu'il n'y a qu'eux qui s'y puiſſent établir : on appelle l'autre, la Ville des Chinois, auſſi grande, mais beaucoup plus peuplée que la premiere. Toutes deux enſemble font ſix grandes lieuës de tour, de trois mille ſix cens pas chacune ; ces meſures ſont juſtes, & on les a priſes avec le cordeau par ordre exprés de l'Empereur.

Cela, MONSEIGNEUR, paroiſtra extraordinaire à ceux qui ne connoiſſent que l'Europe, & qui s'imaginent que Paris eſt la plus grande, comme elle eſt ſans doute la plus belle Ville du monde : cependant il y a bien de la difference entre l'une & l'autre. Paris,

ſelon le plan qu'en a tracé M[r] Blondel par l'ordre de Meſſieurs de l'Hôtel de Ville, pour ſervir au deſſein qu'on a de l'entourer de nouveaux remparts, n'a dans ſa plus grande longueur, que deux mille cinq cens pas, * & par conſequent, quand bien meſme on la ſuppoſeroit quarrée, elle n'auroit que dix mille pas de circuit, c'eſt-à-dire qu'elle ſeroit moins grande de la moitié que la ſeule ville des Tartares; ainſi Paris n'eſt tout au plus que la quatriéme partie de Pekin.

Mais d'ailleurs, ſi l'on fait reflexion que les maiſons à la Chine ne ſont ordinairement que d'un étage, & qu'on peut icy, l'un portant l'autre, les ſuppoſer de quatre; on verra que Pekin ne contiendra pas plus de logement que Paris, & meſme en contiendra un peu moins, parce que ſes ruës ſont incomparablement plus larges; que le Palais de l'Empereur eſt extraordinairement vaſte & peu habité;

* *Les plans ne ſont pas en proportion réciproque de leur circuit.*

qu'il

qu'il y a des magazins de ris pour plus de deux cent mille hommes, & de fort grands eſpaces remplis de hutes ou de petites maiſons pour les examens des Docteurs ; ce qui eſtant joint enſemble feroit une ville tres-conſiderable.

Il ne faut pas néanmoins conclure de là, qu'il y ait à Paris & à Pekin un égal nombre d'habitans ; car les Chinois ſont extraordinairement preſſez dans leur maiſons, de maniere que vingt perſonnes & plus encore ſe placeront où nous nous contentons d'en mettre dix ; & il faut bien que cela ſoit ainſi, puiſque la multitude des gens qui paroiſſent continuellement dans les ruës, eſt ſi grande qu'on en eſt effrayé ; de ſorte qu'il eſt neceſſaire en pluſieurs endroits, que les perſonnes de qualité ſoient precedez d'un cavalier qui écarte la foule, ſans quoy ils ſeroient tres-ſouvent obligez de s'arreſter.

Preſque par-tout & meſme dans les grandes ruës, il y a de l'embarras. A voir les chevaux, les mulets, les chameaux,

les chariots, les chaises, les pelotons de 100. & de 200. personnes qui s'assemblent d'espace en espace pour écouter les diseurs de bonne avanture, on croiroit que toute la Province est venue fondre à Pekin pour quelque spectacle extraordinaire. Et certainement à en juger par les apparences, nos villes les plus peuplées ne sont en comparaison que des solitudes; sur tout si on considere que le nombre des femmes surpasse de beaucoup celuy des hommes; & que cependant dans cette prodigieuse multitude qui paroist au dehors, on n'y en rencontre presque jamais aucune. C'est apparemment ce qui a fait juger à quelques-uns qu'il y avoit six ou sept millions d'ames dans les deux villes, ce qui neanmoins est bien éloigné de la verité.

Voicy, MONSEIGNEUR, quelques reflexions là-dessus, qui feront peut-estre comprendre qu'on ne doit pas tout-à-fait juger de la multitude des habitans, par la foule qui y paroist.

Premierement, de tous les lieux voi-

ſins, il ſe rend tous les jours à Pekin un tres-grand nombre de paiſans qui portent une infinité de choſes pour les uſages ordinaires de la vie. Comme il n'y a point de riviere dans la ville, le tranſport des denrées multiplie les voituriers, les chariots, les chameaux & les autres beſtes de charge. Ainſi tous les matins quand on ouvre les portes de la ville, & les ſoirs, quelques temps avant qu'on les ferme, il y a une ſi grande foule d'étrangers qui entrent ou qui ſe retirent, qu'on eſt preſque toûjours obligé d'attendre fort long-temps ſans pouvoir paſſer. Or tout ce peuple qui ſe répand dans les ruës, ne doit pas eſtre compté parmi les habitans.

Secondement, la pluſpart des ouvriers à la Chine travaillent dans les maiſons des particuliers. Par exemple, quand on veut ſe faire faire un habit, le Tailleur vient le matin dans la maiſon & s'en retourne le ſoir dans la ſienne; & il en eſt ainſi des autres ouvriers. Ils courent continuellement la ville

pour chercher de la pratique, juſques au forgerons meſme, qui portent avec eux leurs inſtrumens, leur enclume & leur fourneau pour les ouvrages ordinaires: ce qui augmente ſans doute la foule.

Troiſiémement, toutes les perſonnes, meſme celles qui ſont d'une médiocre condition, ſortent ordinairement à cheval ou en chaiſe, ſuivies de pluſieurs domeſtiques. Si à Paris, tous les Officiers, les Gentilshommes, les Advocats, les Medecins, les riches Bourgeois alloient toûjours avec un équipage nombreux, les ruës ſeroient bien autrement embarraſſées.

Quatriémement, quand un Mandarin marche, tout ſon tribunal le ſuit en ceremonie; de ſorte que c'eſt une eſpece de proceſſion. Les Seigneurs de la Cour & les Princes du Sang paroiſſent auſſi accompagnez d'un gros de cavalerie. Et parce qu'ils ſont obligez de ſe rendre preſque tous les jours au Palais, leur train ſeul eſt capable d'embaraſſer la ville,

On ne peut nier que toutes ces coûtumes, qui ſont particulieres à la Chine, n'augmentent extraordinairement le monde dans les ruës, & il ne faut pas s'eſtonner que Pekin paroiſſe ſi peuplé, quoy-qu'il n'y ait peut-eſtre pas tant d'habitans qu'on s'imagine. Mais ce qui doit nous en convaincre, c'eſt que, comme je l'ay fait voir, il y a à Paris plus de logement qu'à Pekin. Quand donc il ſeroit vray qu'il ne faut pour vingt ou vingt-cinq perſonnes, qu'autant de place que nous en donnons icy à dix (car ils ſont beaucoup plus preſſez que nous) il faut conclure que Pekin n'a preſque que le double d'habitans que nous comptons à Paris. Ainſi je crois que je puis luy donner deux millons de perſonnes, ſans craindre de m'éloigner beaucoup de la verité.

Je me ſuis étendu ſur ce point, parce que je vois que c'eſt une des choſes que les Hiſtoriens ont le moins examinées. Il n'eſt rien qui trompe comme le nombre, quand on en juge ſeu-

lement à la vûë & par l'imagination. On croit en voyant le Ciel que la multitude des étoiles eſt infinie, & quand on les compte, on eſt eſtonné d'en trouver ſi peu. Une armée de cent mille hommes qui campe, paroiſt un monde; & ceux meſme qui y ſont faits, s'ils n'y prennent garde, s'y trompent facilement.

Il eſt bon d'examiner tout par ſoy-meſme, ſans ſe laiſſer aller au torrent; ſur-tout à la Chine où l'on eſt accoûtumé de compter par millions; & quoy qu'en ces matieres il ne ſoit pas poſſible d'en venir à la derniere préciſion, on peut neanmoins, ſi l'on veut, s'approcher aſſez de la verité, pour ne pas abuſer de la curioſité de ceux qui nous interrogent.

Les ruës de cette grande ville ſont preſque toutes tirées au cordeau; les plus grandes ſont larges d'environ ſix-vingt pieds, & longues d'une bonne lieuë, bordées preſque toutes par des maiſons marchandes, dont les boutiques ornées de ſoye, de porcelaine

& de vernis, font une agreable perſpe-ctive. Les Chinois ont une coûtume qui contribuë encore à leur embelliſ-ſement : chaque Marchand place de-vant ſa porte ſur un petit piedeſtal, une planche haute de ſept ou huit cou-dées, peinte, vernie, & ſouvent dorée, ſur laquelle il écrit en gros characte-res les differentes choſes dont il trafi-que. Ces eſpeces de pilaſtres rangez des deux coſtez des maiſons, & preſ-que dans une égale diſtance, font une colonnade qui a quelque choſe de ſin-gulier. Cela eſt commun a preſque tou-tes les villes de la Chine, & j'en ay vû en certains endroits de ſi propres, qu'il ſembloit qu'on euſt voulu fai-re de la ruë une décoration de thea-tre.

Deux choſes neanmoins diminuent la beauté de ces ruës. La premiere eſt le peu de proportion quelles ont avec les maiſons, qui ne ſont ni bien baſties, ni aſſez élevées. La deuxiéme vient de la bouë ou de la pouſſiere qu'on y trouve. La Chine ſi policée

en toute autre matiere, ne se reconnoist pas en celle-cy. L'hyver & l'esté sont également incommodes pour ceux qui sortent, & c'est en partie pour cela qu'on est obligé d'aller à cheval ou en chaise. La bouë gaste les bottes de soye dont on se sert ; & la poussiere s'attache aux étoffes, sur-tout aux satins qu'en prepare à l'huile, pour leur donner plus de lustre. Cette poussiere élevée par le grand nombre des chevaux qui passent, enveloppe continuellement la ville d'un gros nuage, qui penetre dans les maisons & qui s'insinuë dans les cabinets les mieux fermez ; de sorte que quelque précaution qu'on prenne pour s'en défendre, les tables & les meubles en sont toûjours couverts. On tache de diminuer cette incommodité par l'eau qu'on jette continuellement dans les ruës, mais on ne laisse pas d'en souffrir beaucoup, & pour la propreté & pour la santé.

De tous les bastimens qui composent cette grande ville, le seul qui mérite d'estre consideré, est le Palais Im-

perial, dont j'ay déja eu l'honneur de parler à voſtre Alteſſe. J'adjoûteray, pour luy en donner une connoiſſance plus exacte, qu'il ne comprend pas ſeulement les appartemens & les jardins du Prince, mais encore une petite ville où logent dans leurs maiſons particulieres les differens Officiers de la Cour, & un grand nombre d'ouvriers qui ſont pour le ſervice & aux gages de l'Empereur; car nul ne couche dans les appartemens du dedans que les Eunuques. Cette ville exterieure eſt entourée d'une bonne muraille, & ſéparée du Palais interieur par une autre moins conſiderable. Les maiſons en ſont toutes fort baſſes & moins belles encore que celles de la ville des Tartares; de maniere que la ſeule qualité des perſonnes qui les occupent, & la commodité qu'on y a d'eſtre à la Cour, en rendent le ſejour plus deſirable.

Le Palais interieur conſiſte en neuf grandes cours de plein-pied, toutes ſur une meſme ligne, car je ne compte pas celles qu'on a pratiqué ſur les aiſles

pour les Offices & pour les Ecuries. Les portes de communication ſont de marbre, & portent de gros pavillons d'une architecture gotique, dont la charpente, qui eſt à l'extrêmité du toit, devient un ornement aſſez bizarre, par un grand nombre de pieces de bois poſées en ſaillies les unes ſur les autres en forme de corniche, ce qui de loin fait un aſſez bel effet.

Les aiſles des cours ſont fermées ou par de petits corps de logis, ou par des galeries; mais quand on vient aux appartemens de l'Empereur, les portiques ſoûtenus par de groſſes colonnes, les degrez de marbre blanc par leſquels on monte dans les ſales avancées, les toits éclatans de tuiles dorées, les ornemens de ſculpture, le vernis, les dorures, les peintures, les pavez qui ſont preſque tous de marbre ou de porcelaine; mais ſur tout le grand nombre des differentes pieces qui les compoſent, tout cela, dis-je, a quelque choſe de magnifique, & reſſent le Palais d'un grand Prince. Mais auſſi les

idées imparfaites que la nation Chinoiſe a toûjours eûës pour toutes ſortes d'Arts, laiſſent entrevoir des fautes eſſentielles dans tout l'ouvrage. Les appartemens ne ſont point ſuivis, les ornemens ſont peu reguliers: on n'y voit point cette communication qui fait l'agrément & la commodité de nos palais. Enfin il y a par-tout je ne ſçay quoy d'informe, ſi j'oſe m'expliquer de la ſorte, qui déplait aux Européens, & qui doit choquer tous ceux qui ont quelque gouſt pour la bonne architecture.

Certaines relations ne laiſſent pas d'en parler comme d'un chef-d'œuvre: cela vient de ce que les Miſſionnaires qui les ont faites n'avoient peut-eſtre rien vû de meilleur en Europe, ou bien de ce qu'aprés une longue ſuite d'années ils s'y ſont accoûtumez: car ſi l'on n'y prend garde, ce qui choque au commencement devient par l'uſage ſupportable. L'imagination s'y fait, & c'eſt pour cela qu'en ces matieres, un Européen qui a demeuré vingt ou tren-

te ans à la Chine, eſt ſouvent un plus méchant juge de ce qu'on y voit, que celuy qui n'a fait qu'y paſſer. Car comme le bon accent ſe corrompt parmi des gens qui parlent mal; de meſme le bon gouſt ſe perd quelquefois parmi ceux qui n'en ont point.

Les ſoldats des gardes qu'on voit aux portes & aux avenuës du Palais n'ont pour armes que le ſabre, & ne ſont pas en ſi grand nombre que je m'eſtois imaginé; mais il y a une multitude ſurprenante de Mandarins & de Seigneurs qui s'y rendent au temps de leur audience pour les affaires publiques. Autrefois tous les appartemens eſtoient pleins d'Eunuques, dont le pouvoir devenu preſque ſouverain par la foibleſſe du gouvernement, eſtoit inſupportable aux Princes de l'Empire; mais ſous les derniers Empereurs Chinois, & ſur-tout ſous les Tartares, on les a tellement humiliez, qu'ils ne font à la Cour aucune figure. Les plus jeunes ſervent de pages; on occupe les autres dans les appartemens aux offi-

ces les plus vils : ils ſont obligez de les balier & de les tenir propres ; pour peu qu'ils ſe negligent on les chaſtie ſévérement, & les contrôlleurs qui ont inſpection ſur eux, ne leur pardonnent rien.

Le nombre des femmes ou des concubines de l'Empereur ne nous eſt pas ſi connu, & parce qu'il eſt trop grand, & parce qu'il n'eſt pas reglé : on ne les voit jamais ; à peine oſe-t-on s'informer de ce qui les regarde. Ce ſont des filles de qualité que les Mandarins des Provinces choiſiſſent, & dés qu'elles ſont dans le Palais, elles n'ont plus de communication avec leurs parens, non pas meſme avec leurs peres. Cette ſolitude forcée & continuelle (car la pluſpart ne ſont pas connuës de l'Empereur) les intrigues qu'elles font joûër pour s'en faire connoiſtre, la jalouſie qui y regne, & qui répand les ſoupçons, l'averſion, la haïne dans tous les eſprits, les rendent preſque toutes malheureuſes. Parmi celles qui ont l'avantage de plaire, on en choiſit

trois qui portent la qualité de Reines. Celles-cy sont fort distinguées des autres : elles ont chacune un appartement séparé, une Cour nombreuse, des suivantes, des Dames d'honneur.

Rien ne leur manque de ce qui peut contribuer à leur plaisir. Leurs meubles, leurs habits, leur suite, tout en est magnifique : il est vray que leur bonheur consiste à se rendre agreables au Prince : car on ne leur communique aucune affaire ; & comme elles ne contribuent en rien de leur conseil au bon ordre de l'Estat, elles ne le troublent point aussi par leurs intrigues & par leur ambition.

Les Chinois ont là-dessus des maximes fort differentes des nostres ; ils disent ordinairement, que le Ciel a donné aux femmes la douceur, la pudeur, l'innocence en partage, pour s'appliquer dans les familles à l'éducation des enfans ; mais que les hommes, qui ont receu de la Nature la force, la grandeur d'ame, la fermeté d'esprit, sont nez pour gouverner le monde. Ils

ſont ſurpris d'apprendre que parmi nous, les Princeſſes ſuccedent quelquefois aux Rois, & ils nous diſent ſouvent en riant, que l'Europe eſt le Royaume des femmes.

Voilà, MONSEIGNEUR, en général ce qu'on peut dire du Palais de l'Empereur de la Chine, qu'on vante tant dans les Hiſtoires, peut-eſtre, parce que dans tout Pekin il n'y a en matiere de baſtiment, que celuy-là qui mérite d'eſtre eſtimé: car tout le reſte eſt ſi peu de choſe, que c'eſt avilir, & ſi j'oſe dire, dégrader nos termes, que de donner aux maiſons des Grands, le nom de Palais. Ils ſont ſeulement d'un étage, comme les maiſons ordinaires. Il eſt vray que le grand nombre des appartemens qui ſervent à loger les Officiers, ſupplée en quelque façon à leur beauté & à leur magnificence. Ce n'eſt pas que les Chinois n'aiment le faſte & la dépenſe; mais la couſtume du païs & le danger qu'il y a de ſe diſtinguer les arreſte malgré eux.

Quand j'eſtois à Pekin, un des plus

grands Mandarins, je crois mesme que c'estoit un Prince, avoit basti un Hostel plus élevé & plus magnifique que les autres; on luy en fit un crime, & ceux qui sont établis pour la police l'en accuserent devant l'Empereur; mais durant qu'on examinoit l'affaire, le Mandarin en apprehenda si fort les suites qu'il fit abbatre sa maison avant mesme que la Sentence fust portée. Cette politique a esté autrefois pratiquée à la fondation des plus grandes Monarchies, & si les Romains eussent pû s'y maintenir, ils seroient peut-estre encore aujourd'huy plus puissans en Europe que les Chinois ne le sont dans l'Asie.

Les Tribunaux où se rend la Justice ne sont guere plus superbes. Les cours en sont grandes, les portes élevées, on y voit mesme quelquefois des ornemens de sculpture d'assez bon goust, mais les Sales intérieures, & les Chambres d'Audiences, n'ont ni magnificence ni propreté.

La Religion a esté un peu mieux

partagée; on voit par-tout des Temples conſacrez aux Idoles, que les Princes & les peuples également ſuperſtitieux, ont baſti avec beaucoup de dépenſe & ornez d'un grand nombre de ſtatuës. Les toits en ſont ſur-tout remarquables par la beauté de leurs briques couvertes d'un vernis jaune & verd, bordez de toutes parts de figures tres-bien travaillées & enrichis aux extrêmitez de dragons en ſaillie de meſme couleur. Les Empereurs en ont élevé pluſieurs dans l'enceinte extérieure du Palais, parmi leſquels on en voit deux conſiderables, baſtis par le feu Roy à la ſollicitation de la Reine ſa mere, qui eſtoit fort enteſtée de la Religion des *Lamas*, Preſtres Tartares, & les plus ſuperſtitieux de tous les Bonzes.

Il ne nous fut pas permis d'entrer dans ces Temples, parce qu'on nous dit que ces viſites tiroient à conſequence, & que les Chrétiens en ſeroient ſcandaliſez; de-ſorte que noſtre curioſité céda à l'édification. Mais nous

voulusmes du moins nous contenter sur ce qui regarde l'observatoire Impérial, si fameux dans l'Orient & si celebre dans toutes les Relations. Voici, MONSEIGNEUR, comme en parle l'un de nos plus habiles Mathematiciens * sur la foy de quelques voiageurs. *On ne voit rien*, dit-il, *en Europe de comparable, soit pour la magnificence du lieu, soit pour la grandeur des machines de bronze qui sont faites depuis sept cens ans, & qui estant exposées depuis plusieurs siecles sur les plate-formes de ces grandes tours, sont encore aussi entieres & aussi nettes, que si elles ne faisoient que de sortir de la fonte. Les divisions en sont tres-exactes, la disposition tres-propre à observer; tout l'ouvrage tres-delicat. En un mot il sembloit que la Chine insultoit à toutes les autres nations, comme si avec toute leur science & avec toutes leurs richesses, elles ne pouvoient rien produire de semblable.*

En verité, si la Chine nous insulte par la magnificence de son observatoire,

* *Dans l'Epist. de sa Géometrie.*

elle a raiſon de nous inſulter à ſix mille lieuës loin; car de prés elle auroit honte de ſe comparer à nous. Nous y fuſmes, tout prévenus de ces grandes idées, & voici ce que nous y remarquaſmes. Aprés eſtre entrez dans une cour d'une médiocre grandeur, on nous montra un petit corps de logis où demeurent ceux à qui l'on a confié la garde de l'Obſervatoire. A droite en entrant on monte par un eſcalier fort étroit ſur une tour quarrée, ſemblable à celles dont nous avions couſtume autrefois de fortifier les murailles des villes. Elle eſt en effet attachée en dedans aux murs de Pekin, & élevée ſeulement au-deſſus du rempart de dix ou douze pieds. C'eſt ſur la platte-forme de cette tour que les Aſtronomes Chinois avoient placé leurs machines, qui, quoy-qu'en aſſez petit nombre, en occupoient tout l'eſpace. Mais le Pere Verbieſt Directeur de l'Obſervatoire, les ayant jugées inutiles pour les obſervations Aſtronomiques, perſuada à l'Empereur de les retirer, pour

faire place à plusieurs instrumens de sa façon. Ces machines sont encore dans une sale qui joint la tour, ensevelies dans la poussiere & dans l'oubli: nous ne les vismes qu'autravers d'une fenestre grillée ; elles nous parurent fort grandes & bien fonduës, d'une forme approchante de nos anneaux Astronomiques : c'est tout ce que nous pusmes en découvrir. On avoit neanmoins jetté dans une cour écartée un globe celeste de bronze, de trois pieds ou environ de diametre ; nous le vismes de plus prés, sa figure estoit un peu ovale, les divisions peu exactes, & tout l'ouvrage assez grossier.

On a tout auprés, dans une sale basse, pratiqué un *Gnomon*. La fente par où passe le rayon du soleil, élevée environ de huit pieds, est horizontale & formée de deux portions de cuivre, soûtenuës en l'air, qui peuvent en tournant s'approcher ou s'éloigner l'une de l'autre, pour agrandir ou retrécir l'ouverture. Plus bas est une table garnie de bronze, dans le milieu & sur

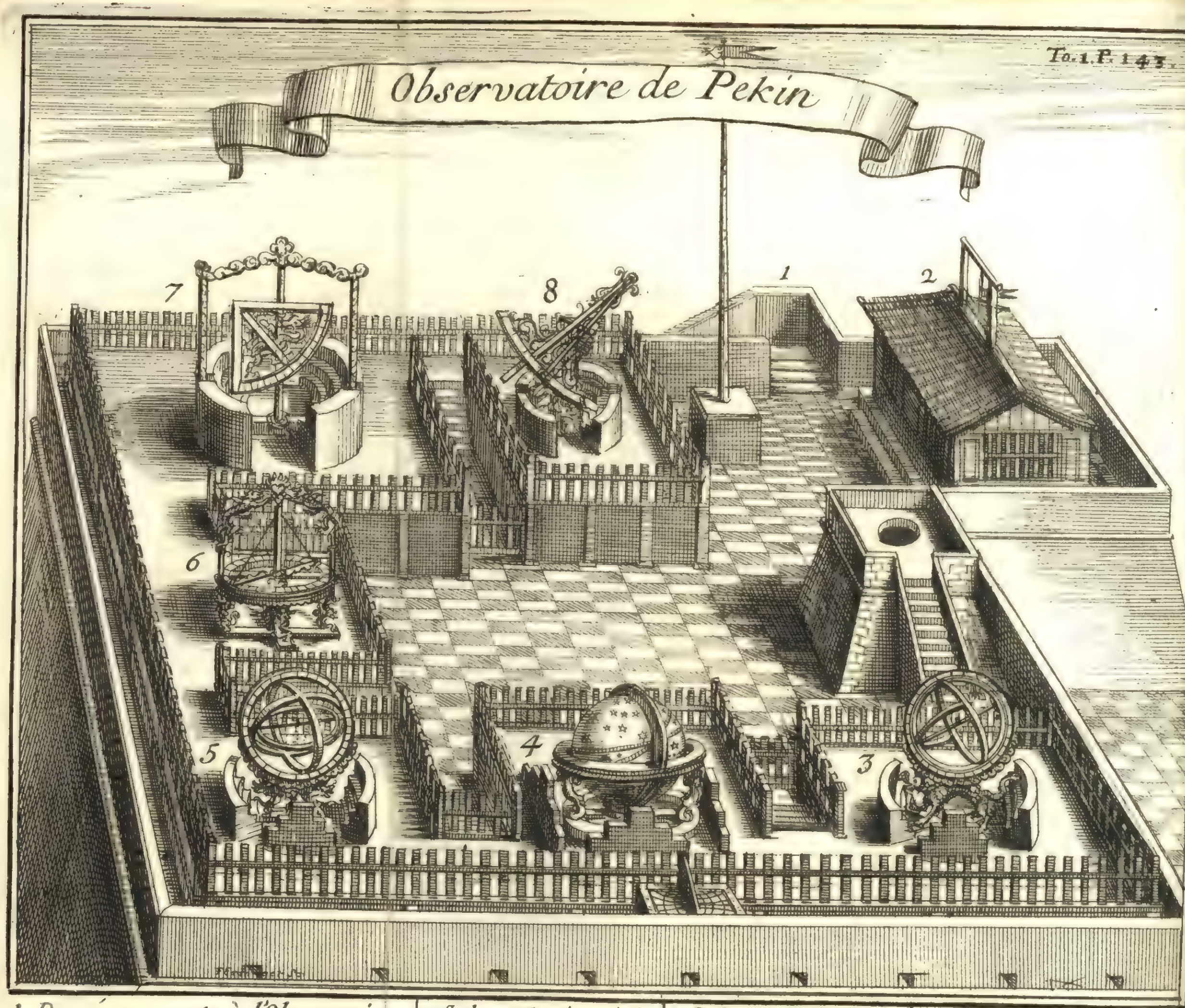
la longueur de laquelle on a tracé une ligne méridienne de quinze pieds, diviſée par des lignes tranſverſales, qui ne ſont ni fines ni fort exactes. Tout-au-tour de la table, on a creuſé de petits canaux pour recevoir l'eau qui ſert à la mettre de niveau : c'eſt en matiere d'ouvrage Chinois ce que j'ay vû de moins mauvais, & qui pourroit eſtre de quelque uſage entre les mains d'un bon obſervateur ; mais je doute fort que les Chinois ſçachent prendre toutes les précautions qui ſont neceſſaires pour s'en bien ſervir.

Cet Obſervatoire peu conſiderable par les anciennes machines, beaucoup moins encore par ſa ſituation, par ſa figure & par le baſtiment, eſt à preſent enrichi de pluſieurs inſtrumens de bronze que le Pere Verbieſt y a placez. Il ſont grands, bien fondus, ornez par-tout de figures de dragons, tres-bien diſpoſez pour l'uſage qu'on en doit faire ; & ſi la fineſſe des diviſions répondoit au reſte de l'ouvrage, & qu'au lieu de pinnules, on y appli-

quaſt des lunettes, ſelon la nouvelle méthode de l'Académie Royale, nous n'aurions rien en cette matiere qui leur puſt eſtre comparé. Mais quelque ſoin que ce Pere ait pris de faire diviſer exactement les cercles; l'ouvrier Chinois, ou s'eſt beaucoup negligé, ou n'a pû ſuivre fidelement ce qu'on luy avoit marqué; de-ſorte que je compterois plus ſur un quart de cercle de la façon de nos bons ouvriers de Paris, qui n'auroit qu'un pied & demi de rayon, que ſur celuy de ſix pieds qui eſt à la Tour.

Peut-eſtre que voſtre Alteſſe ſera bien-aiſe d'en voir tout-d'un-coup la diſpoſition dans une figure. Le deſſein que j'en ay fait eſt tres-conforme à l'original; & meſme bien loin que la graveure le flatte, comme il arrive preſque toûjours en matiere de portraits & de taille douce, je puis dire, quelle n'en exprime pas toute la beauté.

Mais parce que chaque piece ne paroiſt que confuſément dans un eſpace



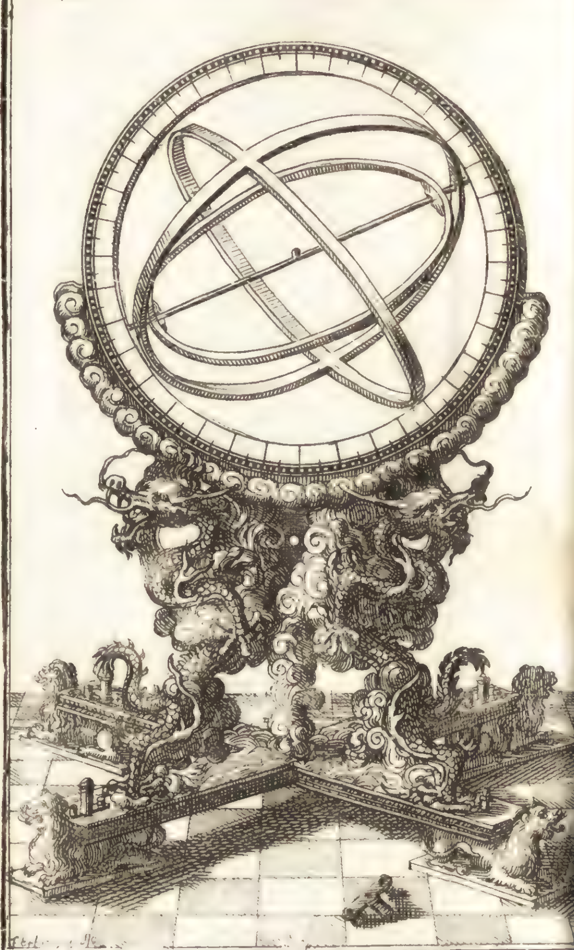
1. Degré pour monter à l'Observatoire.
2. Salle ou se retirent les observans.

3. Sphere Equinoxiale.
4. Globe Celeste.

5. Sphere Zodiacale.
6. Horizon Azimut.

7. Quart de Cercle.
8. Sextant.

P. 143.



Sphere Armillaire Zodiacale
1. Machine.

auſſi borné que celuy-cy, j'ay crû qu'il eſtoit bon de leur donner toute leur étenduë, & d'ajoûter en peu de mots une explication des ornemens & de la forme de ces magnifiques inſtrumens.

Sphere Armillaire Zodiacale de 6. pieds de diametre. Premiere machine.

Cette Sphere porte ſur quatre teſtes de dragons, dont les corps aprés divers replis s'arreſtent aux extrêmitez de deux poutres d'airain miſes en croix, afin de ſoûtenir tout le poids de la machine. Ces dragons qu'on a choiſis parmi les autres animaux, parce qu'ils compoſent les armes de l'Empereur, ſont repreſentez ſelon l'idée que les Chinois s'en forment, enveloppez de nuages, couverts au-deſſus des cornes d'une longue chevelure, portant une barbe toufuë ſous la machoire inférieure, les yeux allumez, les dents longues & aiguës, la gueule beante, & vomiſſant toûjours un torrent de flammes. Quatre lionceaux de meſme matiere ſont chargez des extrêmitez des

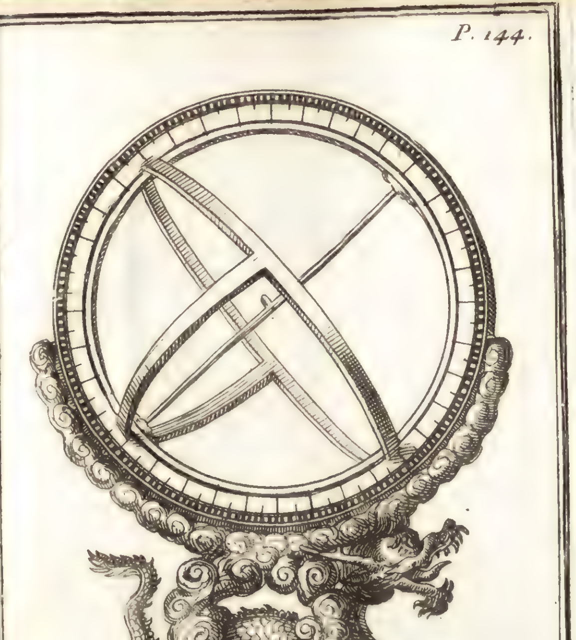
poutres, dont les testes se haussent ou se baissent selon l'usage qu'on en veut faire, par le moyen des vis qui y sont engagées. Les cercles sont divisez sur leur surface extérieure & intérieure en 360. degrez; chaque degré, en soixante minutes par des lignes transversales; & les minutes de dix en dix secondes par le moyen des pinnules qu'on y applique.

Sphere Equinoxiale de 6. pieds de diametre. Seconde machine.

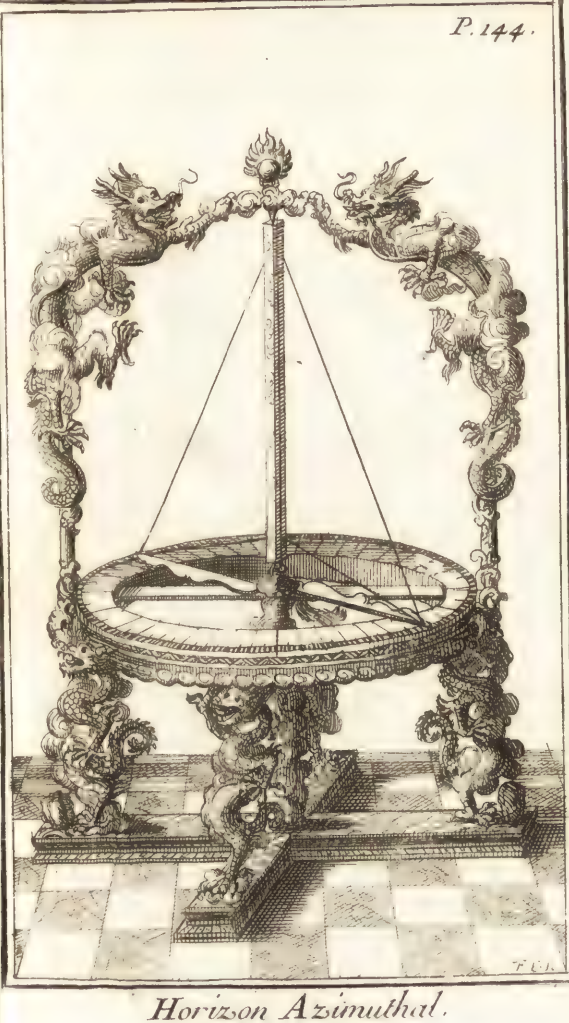
Cette Sphere est soûtenuë par un dragon qui la porte sur son dos courbé en arc, dont les quatre griffes, qui s'étendent en quatre endroits opposez, saisissent les extrêmitez du piédestal, formé comme le précedent par deux poutres croisées a angles droits & terminées par quatre petits lions, qui servent à le mettre de niveau. Le dessein en est grand & bien executé.

Horizon Azimuthal de 6. pieds de diametre. Troisiéme machine.

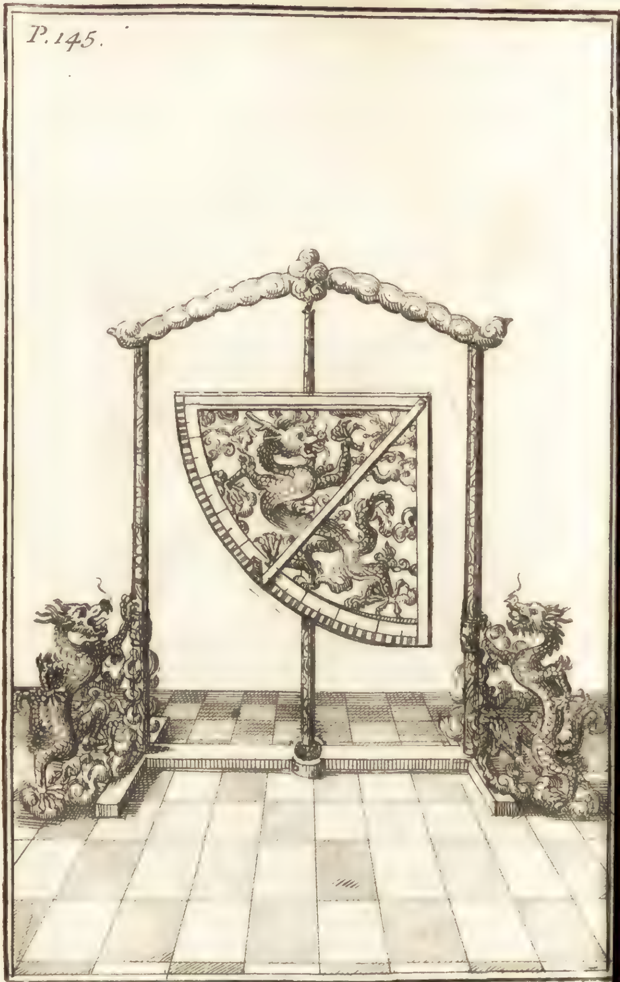
Cet instrument qui sert à prendre les Azimuts, n'est composé que d'un large



Sphere Equinoxiale
2. Machine.



Horizon Azimuthal.
3.e Machine.



Quart de Cercle de 6. pieds de rayon.
4e. Machine.

large cercle poſé de niveau dans toute ſa ſurface. La double alidade qui en fait le diametre, court tout le limbe ſelon les degrez de l'horizon qu'on y veut marquer, & emporte avec ſoy un triangle *filaire*, dont le ſommet paſſe dans la teſte d'un arbre élevé perpendiculairement ſur le centre du meſme horizon. Quatre dragons repliez courbent leur teſte ſous le limbe inférieur de ce grand cercle pour l'affermir. Deux autres entortillez autour de deux petites colonnes s'élevent en l'air chacun de ſon coſté, preſque en demi-cercle, juſqu'à l'arbre du milieu, où ils s'attachent inébranlablement, afin de rendre le triangle tout-à-fait immobile.

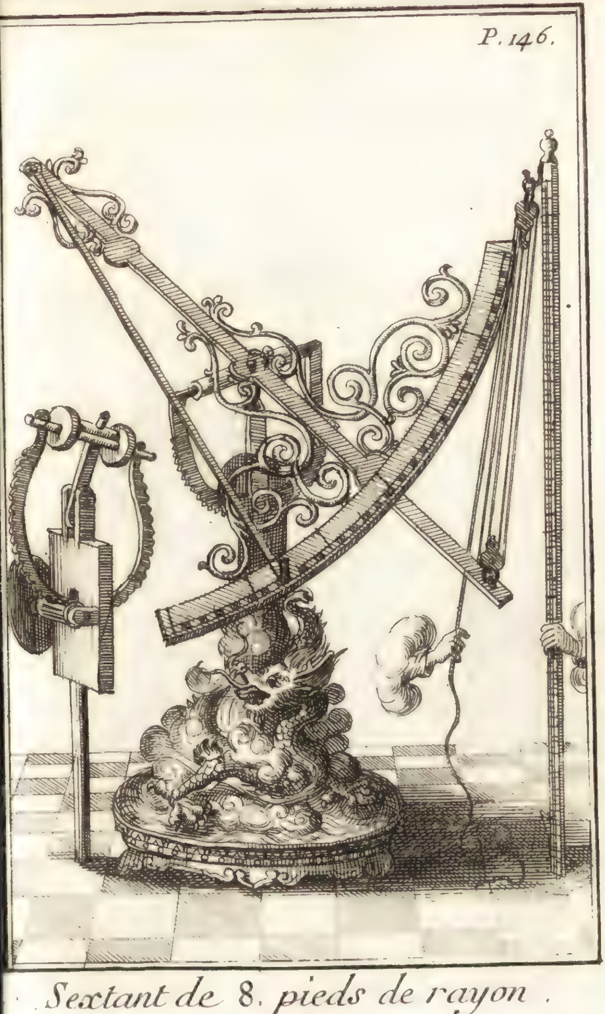
Grand quart de cercle de 6. pieds de rayon. Quatriéme machine.

Cette portion de cercle eſt diviſée de dix en dix ſecondes. Le plomb qui marque ſa ſituation verticale peſe une livre, & pend du centre par le moyen d'un fil de cuivre tres-délicat. L'alidade en eſt mobile & coule aiſément

ſur le limbe. Un dragon replié & entouré de nuages va de toutes parts ſaiſir les bandes de l'inſtrument, de peur qu'elles ne ſortent de leur plan commun. Tout le corps du quart de cercle eſt en l'air, traverſé par le centre d'un arbre immobile, autour duquel il tourne vers les parties du Ciel qu'on veut obſerver; & parce que ſa peſanteur pouroit cauſer quelque tremouſſement, ou le faire ſortir de ſa ſituation verticale; deux arbres s'élevent par les coſtez, affermis en bas de deux dragons, & liez à l'arbre du milieu par des nuages qui ſemblent deſcendre de l'air. Tout l'ouvrage eſt ſolide & bien entendu.

Sextant dont le rayon eſt environ de huit pieds. Cinquiéme machine.

Cette figure repreſente la ſixiéme partie d'un grand cercle porté ſur un arbre, dont la baſe forme une eſpece de large baſſin vuidé, qui eſt affermi par des dragons, & traverſé dans le milieu d'une colonne de bronze, ſur l'extrémité de laquelle on a engagé



Sextant de 8. pieds de rayon.
5.e Machine.

P. 147.



Globe Celeste de 6. p. de diametre.
6.e Machine.

une machine propre à faciliter par ſes rouës le mouvement de l'inſtrument. C'eſt ſur cette machine que porte par ſon milieu une petite poutre de cuivre, qui repreſente un des rayons du ſextant, & qui le tient immobilement attaché. Sa partie ſupérieure eſt terminée par un gros cylindre, c'eſt le centre autour duquel tourne l'alidade; l'inférieure s'eſtend environ d'une coudée au-delà du limbe, pour donner priſe au *mouſle* qui ſert à l'élever ou à l'abaiſſer, ſelon l'uſage qu'on en veut faire. Ces grandes & lourdes machines ſont ordinairement difficiles à mouvoir, & ſervent plûtoſt d'ornemens ſur les platte-formes des Obſervatoires, que d'inſtrumens pour les obſervateurs.

Globe celeſte de ſix pieds de diametre. Sixiéme machine.

Voicy à mon ſens, ce qu'il y a de plus beau, & de mieux executé parmi les inſtrumens dont je parle. Le corps du globe eſt de fonte, tres-rond & parfaitement uni; les étoiles bien

formées & placées ſelon leur diſpoſition naturelle, & tous les cercles d'une largeur & d'une épaiſſeur proportionnée. Au reſte il eſt ſi bien ſuſpendu que la moindre impreſſion le détermine au mouvement circulaire, & qu'un enfant le peut mettre à toute ſorte d'élevation, quoy-qu'il peſe plus de deux mille livres. Une large baſe d'airin formée en cercle & vuidée en canal dans tout ſon contour, porte ſur quatre points également diſtans quatre dragons informes, dont la chevelure heriſſée ſoûtient en l'air un horiſon magnifique par ſa largeur, par la multitude de ſes ornemens, & par la délicateſſe de l'ouvrage. Le meridien qui ſoûtient l'axe du globe, eſt appuyé ſur des nuages qui ſortent du centre de la baſe, entre leſquels il coule par le moyen de quelques roues cachées; de ſorte qu'il emporte avec luy tout le Ciel, pour luy donner l'élevation qu'il demande. Outre cela, l'horizon, les dragons, & les poutres de bronze qui ſe croiſent dans le centre du baſ-

ſin, ſe meuvent comme on veut, ſans faire changer de ſituation à la baſe qui demeure toûjours immobile : ce qui donne la facilité de placer l'horizon de niveau, & de luy faire couper le globe précisément par le milieu. Je ne pouvois aſſez admirer, que des gens éloignez de nous de ſix mille lieuës, euſſent pu faire un ouvrage de cette force ; & j'avoûë que ſi tous les cercles qui ſont chargez de diviſions, avoient eſté retouchez par nos ouvriers, on ne ſçauroit rien deſirer en cette matiere de plus parfait. Au reſte toutes ces machines ſont environnées de degrez de marbre taillé en amphiteatre pour la commodité de l'obſervateur, parce qu'elles ont la pluſpart plus de dix pieds d'élevation.

Quelque admirables que ces nouveaux inſtrumens paroiſſent, les Chinois n'auroient pû ſe reſoudre à s'en ſervir préferablement aux anciens ſans un ordre exprés de l'Empereur. L'antiquité quoy-que défectueuſe, a pour eux des charmes, que la nouveauté la

plus parfaite ne peut diminuer ; bien differens en cela des Européens, qui n'ont de goust que pour ce qui est nouveau. En quoy nous sommes tous également blamables, puisque le temps ne peut rien contribuer à la veritable beauté des choses. Mais, si l'on n'y prend garde, dans les idées qu'on s'en forme ; l'imagination, la coustume, les préventions, tout juge, excepté l'esprit, qui estant seul capable d'en faire la veritable difference, est presque le seul qui n'a point de part au jugement que nous en portons. Ce défaut n'auroit peut-estre pas de grandes suites s'il ne s'estendoit que sur les affaires du monde : mais par malheur la Religion y a encore plus de part ; & comme en Europe, il semble qu'une doctrine quoy-que fausse ait droit de s'insinuer plus facilement dans les esprits, quand elle porte avec elle le caractere de la nouveauté ; les Chinois s'imaginent au contraire avoir raison de rejetter la Loy Chrétienne, parce que par rapport à leur Empire, elle n'est

pas aſſez ancienne. Comme ſi l'ignorance avec le temps pouvoit preſcrire contre la verité, ou ſi une longue ſuite de ſiecles pouvoit faire que la ſuperſtition ne fuſt plus une erreur.

C'eſt peut-eſtre cet enteſtement de l'antiquité & l'amour des anciennes couſtumes, qui rendent les Chinois ſi attachez à leurs obſervatious Aſtronomiques : car parmi eux, on obſerve de tout temps ; mais c'eſt une choſe ſurprenante qu'ils ayent ſi peu profité de leur travail. Ils devroient, depuis plus de quatre mille ans qu'ils examinent avec ſoin les mouvemens des aſtres, en avoir acquis une parfaite connoiſſance. Cependant quand nos Peres entrerent à la Chine, leurs progrés dans l'Aſtronomie eſtoient ſi peu conſiderables, que leurs Mathematiciens n'avoient pû encore avec tous leurs ſoins ſe faire un Calendrier exact ; & leurs Tables pour le calcul des Eclypſes, ſe trouverent ſi peu correctes, qu'à peine pouvoient-ils prédire groſſierement celles du ſoleil. A preſent ils ſont en

repos ſur ces deux points. Les Miſſionnaires ont donné une forme conſtante au Calendrier de l'Empire ; & celuy qu'on diſtribuë au commencement de chaque année, marque avec ſoin tout ce qui doit arriver d'extraordinaire dans le mouvement des aſtres. Ils ne laiſſent pourtant pas de continuer leurs obſervations : il y a toutes les nuits cinq Mathematiciens ſur la tour dont je viens de parler, qui regardent continuellement le Ciel. L'un s'attache à conſiderer ce qui ſe paſſe du coſté du Zenith, un autre a les yeux tournez à l'Orient, le troiſiéme vers l'Occident, le quatriéme au midy, & le dernier au Septentrion ; afin que rien de ce qui ſe paſſe aux quatre parties du monde ne puiſſe échapper à leur exactitude. Ils remarquent les vents, la pluye, la qualité de l'air, les phenomenes extraordinaires, comme ſont les éclypſes, les conjonctions ou les oppoſitions des Planetes, les Cometes, les feux, les Meteores, & tout ce qui peut eſtre de quelque utilité. Ils

en tiennent un compte exact, qu'ils communiquent tous les matins au Preſident des Mathematiques, pour eſtre mis dans les regiſtres du Tribunal. Si cela s'eſtoit toûjours pratiqué par des gens ſçavans & appliquez, nous aurions une infinité de remarques curieuſes. Mais outre que ces obſervateurs ſont ordinairement peu habiles, ils s'intereſſent tres-peu à la perfection des ſciences; ainſi pourveû qu'ils ſoient bien payez de leurs gages, & qu'icy bas leur petite fortune roule & aille toûjours ſon train, ils ne ſe mettent guere en peine des changemens qui arrivent dans le Ciel. Ce n'eſt pas que quand ces phenomenes ſont éclatans, ils les negligent tout-à-fait; comme lorſqu'il arrive une éclypſe, ou qu'une Comete paroiſt, car alors ils ſont obligez d'y apporter quelque ſoin.

De tout temps les peuples ont eſté frappez d'eſtonnement à la vûë des éclypſes du Soleil & de la Lune, dont ils ignoroient les cauſes naturelles; pour les expliquer, il n'y a point d'ex-

travagances dont ils ne se soient avisez; & les Chinois, les plus anciens Astronomes du monde, n'ont pas esté en cette matiere plus raisonnables que les autres. Ils se sont imaginez que dans le Ciel il y avoit un dragon d'une prodigieuse grandeur, ennemi déclaré du Soleil & de la Lune, qu'il veut devorer. Ainsi dés qu'on s'apperçoit du commencement de l'éclypse, ils font tous un bruit épouvantable de tambours & de bassins de cuivre, sur lesquels ils frappent de toute leur force, jusqu'à ce que le monstre effrayé du bruit, ait lasché prise. Depuis plusieurs années, les gens de qualité qui ont lû nos livres, sont détrompez de cette erreur; cependant durant le temps de l'éclypse, sur tout si c'est une éclypse de Soleil, on ne laisse pas à Pekin de garder les anciennes coustumes, qui ont quelque chose de superstitieux & de ridicule tout ensemble: car tandis que les observateurs sont à la Tour, appliquez à en déterminer le commencement, la fin & la durée; les princi-

paux Mandarins du *Lipou* ſont à genoux dans une ſale ou une cour du Palais, toûjours attentifs à ce qui ſe paſſe dans le Ciel. Ils ſe proſternent continuellement devant le Soleil, comme pour luy porter compaſſion; ou devant le dragon, pour le prier de laiſſer le monde en repos & de ne pas devorer un aſtre qui luy eſt ſi neceſſaire.

Au reſte il faut que tout ce qui a eſté prédit par les Mathematiciens touchant l'éclypſe, ſe verifie. Si elle arrivoit plûtoſt, ſi elle eſtoit plus grande ou plus petite, ou ſi ſa durée eſtoit plus courte ou plus longue; le Preſident des Mathematiques & ſes aſſeſſeurs ſeroient en danger de perdre leur charge. Mais les Mandarins qui ſont commis à l'obſervation, y mettent bon ordre; quelque choſe qui arrive, tout eſt de la derniere exactitude, & pourveu que les Officiers ſoient payez, on ſe trouve toûjours d'accord avec le Ciel.

Peut-eſtre, MONSEIGNEUR, me ſuis-je trop étendu ſur cette matiere. Occupé depuis long-temps comme

vous eſtes, ou de Negotiations importantes, ou d'affaires qui regardent le bien de l'Egliſe; vous devez avoir peu de gouſt pour toutes nos ſciences abſtraites, incapables de reveiller en vous ou d'augmenter ces nobles ſentimens qui flattent preſque uniquement les grandes ames. J'aurois peut-eſtre mieux fait de vous écrire les guerres des Tartares & la conqueſte de la Chine. Mais outre le penchant naturel qui porte inſenſiblement chacun à parler des choſes de ſa profeſſion, j'ay peut-eſtre encore eſté trompé par l'habitude que je me ſuis faite à la Chine, d'entretenir les Grands de ces matieres; & j'ay crû qu'une perſonne comme vous, curieuſe, ſpirituelle, capable de tout, auroit du moins la patience d'écouter ce qui fait les délices du plus puiſſant, & du plus ſçavant Empereur du monde.

Je paſſerois le plus bel endroit de Pekin, ſi je ne diſois rien à Voſtre Alteſſe de ce qui regarde ſes portes & ſes murailles. Les unes & les autres ſont

magnifiques & dignes d'une ville Impériale. Les portes ne ſont ornées, ni de figures, ni de bas-reliefs, comme les autres ouvrages publics de la Chine. Toute leur beauté conſiſte dans leur prodigieuſe élevation, qui de loin fait le plus bel effet du monde. Ce ſont deux gros pavillons adoſſez, quoy-que ſéparez l'un de l'autre, dont les flancs ſont liez par de hautes & larges murailles ; en ſorte qu'elles laiſſent au milieu une place d'armes capable de contenir en bataille plus de cinq cens hommes. Le premier pavillon qui reſſemble à une fortereſſe, donne ſur la campagne & fait face au grand chemin ; il n'eſt point percé, mais on entre dans la place d'armes par la muraille du flanc, dont la porte eſt large, haute & bien proportionnée. Enſuite on détourne à droite, où le ſecond pavillon qui commande toute la ville, preſente dans ſa face une ſeconde porte de meſme grandeur que la premiere, mais ſi épaiſſe & ſi profonde que le paſſage en devient obſcur. C'eſt là

qu'on tient toûjours un corps de garde & une eſpece de petit arſenal, pour ſervir aux troupes dans le beſoin.

Si l'on n'a égard qu'à la délicateſſe de l'ouvrage & aux agrémens de l'Architecture, les Portes de Paris ſont incomparablement plus belles. Mais neanmoins quand on approche de Pekin, il faut avoüer que ces grands bâtimens, & ſi je l'oſe dire ces ſuperbes maſſes, quelque informes qu'elles ſoient, ont je ne ſçay quoy d'auguſte, que tous nos ornemens ne peuvent égaler. Au reſte les voûtes de ces portes ſont de marbre, & le reſte eſt baſti de briques fort épaiſſes& bien maçonnées.

Les murs de la Ville répondent aſſez à la grandeur des portes. Ils ſont ſi élevez qu'ils dérobent la vûë de tous les baſtimens, & ſi larges qu'on fait deſſus la garde à cheval. D'eſpace en eſpace, à la grande portée de la fleche, il y a de bonnes Tours quarrées pour les défendre. Le foſſé eſt ſec, mais large & bien creuſé. Tout paroiſt regulier, & auſſi-bien entretenu, que ſi l'on ſe preparoit

tous les jours à ſoûtenir un ſiége. Voilà, MONSEIGNEUR, à peu prés ce que c'eſt, que la Capitale de la Chine, recommendable par ſon étenduë, par la grandeur de ſes portes, par la bonté de ſes murs, par la magnificence de ſon palais, par la force de ſa garniſon qui conſiſte dans les meilleures Troupes de l'Empire, par le grand nombre de ſes Habitans; & mediocre en tout le reſte.

Voicy ce qui regarde en general les autres Villes de l'Empire. Les Chinois les diviſent en deux eſpeces. Celles qui ſont uniquement deſtinées à la ſeureté du païs, ſe nomment villes de guerre, & les autres, villes de police. Les villes de guerre que j'ay veuës en differens endroits, ne ſont guere plus fortes que les villes communes, ſi ce n'eſt que la ſituation en eſt meilleure, & quelquefois telle que le lieu eſt preſque inacceſſible. Les places frontieres & ſur-tout celles qui bornent la Chine du coſté de la Tartarie ont quelque choſe de ſingulier, & les Miſſionnaires m'ont aſſuré qu'il y avoit des défilez ſi-bien fortifiez, qu'il

eſtoit preſque impoſſible de les forcer. J'en ay vû moy-meſme que cent hommes pourroient défendre contre une armée entiere. Les Villes ordinaires n'ont pour toute fortification qu'un bon rempart, des tours, des murailles de briques & un grand & large foſſé plein d'eau vive. Les Ingenieurs Chinois n'en ſçavent pas davantage; & il ne faut pas s'en étonner, puiſque nous-meſmes n'avions rien de meilleur avant l'vſage du canon, qui nous a obligé d'inventer une nouvelle défenſe, à meſure qu'on a changé l'ordre & la maniere des attaques.

Je vous avoüe, MONSEIGNEUR, qu'en parcourant toutes ces Villes de la Chine, que leurs habitans eſtiment les plus fortes de l'univers, je me ſuis fait quelquefois un plaiſir de penſer avec combien de facilité Loüis le Grand emporteroit ces Provinces entieres, ſi la nature nous avoit rendus plus voiſins de la Chine, luy que les meilleures places d'Europe n'ont arreſté que peu de jours. Dieu a bien ſçeû

proportionner toutes choſes ; il s'eſt contenté de donner au nouveau monde des capitaines mediocres, parce qu'il n'eſtoit pas neceſſaire d'y faire des actions extraordinaires ; mais pour vaincre des ennemis comme les noſtres, nous n'avions beſoin de rien moins, que d'un heros comme luy.

On ne peut neanmoins diſconvenir, qu'en matiere de fortification, les Chinois n'ayent ſurpaſſé tous les anciens dans le prodigieux ouvrage, dont ils ont renfermé une grande partie de leur empire. C'eſt ce qu'on appelle ordinairement la grande muraille, ou comme ils diſent eux-meſmes, la muraille de dix mille ſtades, * qui s'étend depuis la mer orientale juſqu'à la province de Chanſi. Ce n'eſt pas quelle ſoit en effet auſſi longue qu'ils le diſent, mais il eſt certain que ſi on en compte tous les détours, elle n'a guere moins de cinq cens lieuës. Au reſte ce n'eſt pas un ſimple mur ; on y a par-tout baſti des tours pour la rendre plus forte, à peu prés

* *Van li Tcham Tſhim.*

comme aux murailles des villes de guerre : & dans les endroits où les passages sont plus aisez à forcer, on a eu soin de multiplier les ouvrages, & d'élever tout de suite deux ou trois remparts, qui se défendent les uns les autres. Leur prodigieuse épaisseur, les tours qui les flanquent de toutes parts, & qui commandent les avenuës, la multitude des soldats qui sont commis à leur garde, mettent de ce costé-là les Chinois en repos contre les entreprises de leurs ennemis.

Comme presque toute la Chine est separée de la Tartarie par des montagnes, on a continué la muraille tout le long des plus hautes collines, sur lesquelles elle serpente, tantost plus basse & tantost plus élevée, selon la disposition du lieu & l'irregularité du terrein. Car il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns l'ont crû, qu'elle soit par tout de niveau, & que dans les fonds où les montagnes s'abaissent, on ait pû l'élever à la hauteur du sommet sur lequel on l'a continuée. Ainsi quand

on dit que cette muraille eſt prodigieuſement haute, cela ne veut dire autre choſe, ſi ce n'eſt qu'elle eſt baſtie ſur un lieu tres-exaucé : car d'elle-meſme elle n'égale pas les murailles ordinaires de leurs Villes ; ſa largeur meſme n'eſt que de quatre à cinq pieds tout au plus.

Preſque tout l'ouvrage eſt de brique & ſi-bien baſti que depuis pluſieurs ſiecles, non-ſeulement il dure, mais il eſt encore à preſent preſque tout entier. Il y a plus de 1800. ans que l'Empereur *Chi hoamti* le fit conſtruire, pour ſervir de barriere aux Tartares. Cette entrepriſe eſt l'une des plus grandes & en meſme-temps des plus inſenſées qui ait jamais eſté faite. A la verité la prudence vouloit que les Chinois fermaſſent les paſſages les plus acceſſibles ; mais il eſtoit ridicule de pouſſer l'ouvrage juſques ſur la pointe des montagnes où les oiſeaux ont de la peine à voler, & où il eſt impoſſible que la cavalerie Tartare puiſſe monter. Que ſi l'on a pû ſe perſuader que les Tartares ſeroient aſſez déterminez pour y grimper en corps

d'armée, comment a-t-on crû qu'une muraille auſſi foible & auſſi baſſe que celle-là ſeroit capable de les arreſter ?

Pour moy j'admire qu'il y ait eu des ouvriers aſſez adroits pour y porter les materiaux neceſſaires & pour les y mettre en œuvre. Auſſi n'en a-t-on pû venir à bout, qu'en faiſant une prodigieuſe dépenſe, & en ſacrifiant la vie d'un plus grand nombre d'hommes, que toute la fureur des armées Tartares n'en euſſent pû faire mourir. On dit que ſous le regne des Empereurs Chinois, cette fameuſe muraille eſtoit gardée par un million de ſoldats ; à preſent, qu'on eſt maiſtre d'une partie de la Tartarie, on ſe contente d'entretenir de bonnes garniſons, dans les paſſages les plus ouverts & les mieux fortifiez.

Parmi les autres fortereſſes du Royaume, on en compte plus de mille du premier ordre ; les autres ſont moins conſiderables, & ne meritent pas meſme d'en porter le nom ; il y a neantmoins par tout des garniſons aſſez groſſes, & par là on peut juger du nombre des

troupes entretenuës dans cet empire. Cependant ce n'eſt point par cet endroit que les Chinois ſurpaſſent les autres peuples du monde, & ſi l'on ne les regarde que par rapport à la guerre, on n'aura pas lieu de les admirer. Mais on ne peut aſſez s'étonner, quand on conſidere le nombre, la grandeur, la beauté & l'ordre de leurs Villes de police. On les diviſe ordinairement en trois ordres. Dans le premier, il y en a plus de 160. dans le ſecond 270. & dans le troiſiéme, prés de 1200. ſans compter plus de 300. autres Villes murées qu'on met hors de rang, quoy quelles ſoient preſque toutes fort peuplées, & qu'on y faſſe un grand commerce. Les bourgs & les villages ne ſe peuvent compter; ſur tout ceux des Provinces meridionales. Dans le Chenſi & dans le Chanſi, ils ſont preſque tous entourez de murailles, avec de bons foſſez & des portes de fer, que les paiſans gardent le jour & ferment la nuit, pour n'eſtre pas expoſez aux voleurs. Ils ſe défendent auſſi par là des inſultes des ſoldats qui paſ-

ſent continuellement, & dont les officiers ne ſont pas toûjours les maiſtres.

La grandeur des Villes n'eſt pas moins ſurprenante que leur nombre. Pekin, dont j'ay déja eu l'honneur de vous parler, n'eſt pas comparable à *Nankin*, ou, comme on la nomme à preſent, à *Kiamnim*, qui avoit autrefois trois enceintes de murailles, à la derniere deſquelles on donnoit ſeize grandes lieuës de circuit. On en voit encore quelques veſtiges, & il ſemble que ce ſoient plûtoſt les bornes d'une province que celles d'une ville. Quand les Empereurs y tenoient leur cour il eſt certain que le nombre de ſes habitans eſtoit immenſe. Sa ſituation, ſon port, l'affluence de toutes choſes, la fertilité des terres qui l'environnent, les canaux qui facilitent le commerce, tout cela contribuoit à ſa ſplendeur. Depuis ce temps-là elle a beaucoup déchû de ſon premier eſtat; cependant ſi l'on compte ſes fauxbourgs & les habitans de ſes canaux, il s'y trouve encore plus de monde qu'à Pekin. Et quoy que les collines

incultes, les terres labourées, les jardins & les vuides conſiderables qu'on voit dans ſon enceinte en diminuent la grandeur; ce qui eſt habité fait neanmoins une ville d'une prodigieuſe étenduë.

Les ruës en ſont mediocrement larges, mais bien pavées; les maiſons baſſes & propres, les boutiques riches & fournies de toute ſorte d'étoffes & d'autres ouvrages de prix. Enfin c'eſt comme le centre de l'empire où l'on trouve ce qu'il y a de plus rare & de plus curieux dans les autres provinces. C'eſt là que les Docteurs les plus fameux & les Mandarins hors de charges viennent ordinairement s'établir; les Bibliotheques en ſont nombreuſes, & les livres choiſis; l'impreſſion plus belle; les ouvriers plus habiles, le langage plus pur & l'accent meilleur que nulle autre part. Enfin il n'y auroit aucune autre ville plus digne d'eſtre le ſiege ordinaire des Empereurs, ſi leur préſence n'eſtoit pas neceſſaire ſur les frontieres, pour s'oppoſer aux ennemis de l'eſtat.

Il y a encore diverſes choſes qui la rendent celebre parmi les Chinois.

La premiere eſt le fleuve Kiam ſur lequel elle eſt ſituée, le plus grand, le plus profond & le plus navigable de tous ceux qui arroſent l'empire de la Chine. Il a vis à vis de la ville prés de demi lieuë de large.

La ſeconde eſt l'Obſervatoire royal, placé ſur une haute colline. On y avoit autrefois pratiqué une plateforme & dreſſé des machines propres aux obſervations; mais les inſtrumens ont eſté tranſportez à Pekin, & l'on n'y voit plus que quelques baſtimens anciens, & une grande ſalle quarrée, nouvellement baſtie en reconnoiſſance de l'honneur que l'Empereur *Camhy* a fait à la ville de la viſiter. Ce fut une adreſſe dont les Mandarins ſe ſervirent pour amaſſer de l'argent: car ſous pretexte d'élever un monument à la memoire de ce Prince, ils tirerent du peuple une ſomme tres-conſiderable, dont ils retinrent pour eux la meilleure partie.

La troiſiéme eſt la grande Tour, ou la

la tour de Porcelaine. Il y a hors de la ville & non pas au dedans comme quelques-uns l'ont écrit, un Temple, que les Chinois nomment le Temple de la *Reconnoiſſance* *, baſti il y a 300. ans par l'Empereur *Yonlo* ; il eſt élevé ſur un maſſif de brique qui forme un grand perron entouré d'une baluſtrade de marbre brut ; on y monte par un eſcalier de dix à douze marches, qui regne tout le long. La ſale qui ſert de temple, a cent pieds de profondeur & porte ſur une petite baſe de marbre haute d'un pied, laquelle en débordant laiſſe tout au tour une banquette large de deux. La façade eſt ornée d'une galerie & de quelques piliers. Les toits (car ſelon la coûtume de la Chine il y en a deux, l'un qui naiſt de la muraille, l'autre qui la couvre) les toits, dis-je, ſont de tuiles vertes, luiſantes & verniſſées, la charpente qui paroiſt en dedans eſt peinte & chargée d'une infinité de pieces differemment engagées les unes dans les autres, ce qui n'eſt pas un petit

* *Pao-gnen-ſſe.*

ornement pour les Chinois. Il eſt vray que cette foreſt de poutres, de tirans, de pignons, de ſolives, qui regnent de toutes parts, a je ne ſçay quoy de ſingulier, & de ſurprenant ; parce qu'on conçoit qu'il y a dans ces ſortes d'ouvrages du travail & de la dépenſe ; quoy qu'au fond cet embarras ne vienne que de l'ignorance des ouvriers qui n'ont encore pû trouver cette belle ſimplicité qu'on remarque dans nos baſtimens & qui en fait la ſolidité & la beauté.

La ſalle ne prend le jour que par ſes portes; il y en a trois à l'orient extremement grandes, par leſquelles on entre dans la fameuſe Tour dont je veux parler, & qui fait partie de ce temple. Cette Tour eſt de figure octogone, large d'environ 40. pieds, de ſorte que chaque face en a quinze. Elle eſt entourée par dehors d'un mur de meſme figure éloigné de deux toiſes & demie, & portant à une mediocre hauteur un toit couvert de tuiles verniſſées, qui paroiſt naiſtre du corps de la tour & qui forme au deſſous une galerie aſſez propre. La tour

a neuf étages, dont chacun eſt orné d'une corniche de trois pieds à la naiſſance des feneſtres, & diſtingué par des toits ſemblables à celuy de la galerie; à cela prés qu'ils ont beaucoup moins de ſaillie, parce qu'ils ne ſont pas ſoûtenus d'un ſecond mur; ils deviennent meſme beaucoup plus petits à meſure que la tour s'éleve & ſe rétrecit.

Le mur a du moins ſur le rez de chauſſée douze pieds d'épaiſſeur, & plus de huit & demi par le haut. Il eſt incruſté de porcelaine poſée de champ; la pluye & la pouſſiere en ont diminué la beauté, cependant il en reſte encore aſſez pour faire juger que c'eſt en effet de la porcelaine quoy que groſſiere; car il y a apparence que la brique, depuis trois cens ans que cet ouvrage dure, n'auroit pas conſervé le meſme éclat.

L'eſcalier qu'on a pratiqué en dedans eſt petit & incommode, parce que les degrez en ſont extremement hauts; chaque étage eſt formé par de groſſes poutres miſes en travers, qui portent un

plancher, & qui forment une chambre dont le lambris eſt enrichi de diverſes peintures; ſi neanmoins les peintures de la Chine ſont capables d'enrichir un appartement. Les murailles des étages ſuperieurs ſont percées d'une infinité de petites niches,qu'on a remplies d'idoles en bas-reliefs, ce qui fait un eſpece de marquetage tres-propre: tout l'ouvrage eſt doré & paroiſt de marbre ou de pierre cizelée. Mais je crois que ce n'eſt en effet qu'une brique moulée & poſée de champ, car les Chinois ont une adreſſe merveilleuſe pour imprimer toute ſorte d'ornemens dans leurs briques, dont la terre extremement fine & bien ſaſſée, eſt plus propre que la nôtre à prendre les figures du moule.

Le premier étage eſt le plus élevé mais les autres ſont entre-eux en égale diſtance. J'y ay conté cent quatre-vingt-dix marches preſque toutes de dix bons pouces,que je meſuray exactement; ce qui fait cent cinquante-huit pieds. Si on y joint la hauteur du maſſif, celle du neuviéme étage qui n'a point

de degrez & le couronnement ; on trouvera que la Tour eſt élevée ſur le rez de chauſſée de plus de 200. pieds.

Le comble n'eſt pas une des moindres beautez de cette tour ; c'eſt un gros mats qui prend au plancher du 8. étage, & qui s'éleve plus de trente pieds en dehors. Il paroiſt engagé dans une large bande de fer de la meſme hauteur, tournée en volute & éloignée de pluſieurs pieds de l'arbre;de ſorte qu'elle forme en l'air une eſpece de cone vuidé & percé à jour, ſur la pointe duquel on a poſé un globe doré d'une groſſeur extraordinaire. Voilà ce que les Chinois appellent la tour de porcelaine, & que quelques Europeens nommeroient peut-eſtre la tour de brique. Quoy qu'il en ſoit de ſa matiere, c'eſt aſſeurement l'ouvrage le mieux entendu, le plus ſolide & le plus magnifique qui ſoit dans l'orient. Du haut de la tour on découvre preſque toute la ville, & ſur tout la grande colline de l'Obſervatoire qui eſt à une bonne lieuë delà, & qui reſte au Nord demi

quart à l'Eſt de la bouſſole.

Nankin eſtoit encore celebre autretrefois par la grandeur de ſes cloches, mais leur poids énorme ayant emporté le donjon où elles eſtoient ſuſpenduës, tout le baſtiment tomba en ruïne; & les cloches ſont depuis demeurées à terre, ſans qu'on ſe ſoit mis en devoir de les remonter. Voicy les meſures de celle qu'on trouve ſur le chemin qui mene de noſtre College à l'Obſervatoire. Sa hauteur eſt d'onze pieds de Roy, & ſon anſe de deux: ſon diametre pris dans la plus grande largeur, en a ſept, ſi on y comprend l'épaiſſeur des bords. La circonference exterieure eſt de vingt-deux pieds, & quoy quelle diminuë en montant, ce n'eſt pourtant pas en meſme proportion que nos cloches d'Europe, car ſa figure eſt preſque cylindrique, à la reſerve d'un renflement conſiderable qui paroiſt vers le milieu, où le contour eſt auſſi grand que celuy de ſes bords. Elle eſt entourée de pluſieurs moulures, filets & platebandes. Le limbe inferieur a ſix pou-

ces & demi d'épaiſſeur, ce qui diminuë toûjours juſqu'à la courbure où commence la conoïde, de ſorte que ſous l'anſe elle n'eſt tout au plus épaiſſe que de deux pouces. Ce qui ſe peut meſurer aſſez preciſement, parce qu'on y a laiſſé un trou pour en augmenter le ſon, ſuivant l'opinion des Chinois. Au reſte la fonte n'en paroiſt pas nette, le metal eſt aigre & plein de grumeaux.

Ces cloches ont eſté fonduës ſous le premier Empereur de la Dynaſtie precedente qui regnoit il y a plus de trois cens ans. Elles ont chacune leur nom particulier *. Il n'y en avoit que trois dans la Ville, mais la Geographie Chinoiſe en marque une quatriéme au delà du fleuve Kiam. Suppoſant que le pied cubique de cuivre peſe ſix cent quarante-huit livres, la cloche dont on a pris les meſures peſeroit environ quatre-vingt dix milliers, ſi ſa groſſeur & ſon épaiſſeur eſ-

* *La pendante*; Tchoüi *la Mangeante* Ché; *la Dormante* Choüi *ou* ſo; *la volante* fi.

toient par tout égales. Pour la grosseur, il n'y a pas beaucoup de difference ; mais l'épaisseur diminuë uniformement jusqu'à l'anse, où elle a deux pouces : ainsi prenant quatre pouces & un peu plus pour la moyenne proportionnelle, & supposant l'aliage un peu moins pesant que le cuivre, la cloche avec son anse pesera environ cinquante milliers, c'est à dire qu'elle sera deux fois plus pesante que celle *d'Erfort*, que le Pere Kirker dit estre la plus grande cloche du monde.

Mais cela mesme est peu considerable, si l'on regarde qu'il y en a à Pekin sept autres, fonduës sous le regne de *Yonlo* il y a prés de 300. ans, dont chacune pese six-vingt mille livres. Leur ouverture est de 11. pieds de diametre ; elles en ont quarante de circuit & 12. de hauteur, sans compter l'anse qui est pour le moins de trois pieds. Tout cela, MONSEIGNEUR, est surprenant, & on auroit de la peine à le croire, si le Pere Verbiest, sur

la foy duquel on peut aſſûrement compter, n'en avoit luy-meſme pris exactement les meſures.

Mais autant que les cloches de la Chine ſurpaſſent celles d'Europe en grandeur, autant leur ſont-elles inferieures pour la beauté du ſon, ſoit que noſtre metal ſoit plus pur, & l'aliage mieux obſervé, ſoit que la figure & la fonte des noſtres en ſoient meilleures. Voicy neanmoins ce que le Pere Magalhaens écrit de celle qui eſt dans le Palais de Pekin. *Le ſon*, dit-il, *en eſt ſi éclatant, ſi agreable & ſi harmonieux, qu'il paroiſt bien moins venir d'une cloche que de quelque inſtrument de muſique.* Comme tout cela ſe doit entendre par comparaiſon, il ſe peut bien faire que cet auteur n'avoit jamais rien entendu de meilleur en cette matiere. Pour moy j'avoüe que toutes les cloches de la Chine m'ont paru avoir un ſon extremement obſcur; & cela doit paroiſtre ainſi à tout le monde, parce qu'on les frappe, non avec un battant de fer ou de quelqu'autre metal, mais avec un

marteau de bois. Quoy qu'il en ſoit, (car cela ne merite pas une plus grande diſcuſſion,) il eſt certain que les Chinois ont dans toutes leurs Villes de fort grandes cloches, deſtinées à marquer les veilles de la nüit. On en diſtingue ordinairement cinq qui commencent à ſept ou huit heures du ſoir. Au commencement de la premiere on frappe un ſeul coup, un moment aprés on redouble encore, ce qu'on repete continuellement durant deux heures, juſqu'à la ſeconde veille. Car alors on frappe deux coups, & on continuë toûjours à frapper juſqu'à la troiſiéme veille, & ainſi de la quatriéme & de la cinquiéme, augmentant le nombre des coups, à meſure qu'on paſſe d'une veille à l'autre; de ſorte que ce ſont autant d'Horloges à repetitions, qui font connoiſtre à tout moment quelle heure il eſt. On ſe ſert encore, pour marquer les meſmes veilles, d'un Tambour d'une grandeur extraordinaire, ſur lequel on frappe toute la nuit ſelon les meſmes proportions.

Ces deux Villes Imperiales dont je viens de parler à Voſtre Eminence pourroient elles ſeules rendre la Chine fameuſe, quand toutes les autres ſeroient mediocres ; mais la pluſpart des Capitales de chaque Province ſont ſi grandes, qu'elles meriteroient toutes d'eſtre le ſiege de l'Empire. Celle de *Chenſi*, qu'on nomme *Signanfou* a trois lieuës de tour. J'ay eu la curioſité moy-meſme de la meſurer, & il n'eſt pas difficile d'en venir à bout, parce que les quatre pans de murailles qui l'enferment, ont eſté tirez au cordeau. Les foſſez en partie ſecs, & en partie pleins d'eau, en ſont tres-beaux, les murailles fort larges & fort élevées auſſi bien que les tours quarrées qui les flanquent, les remparts extremement larges, les portes, aumoins quelques-unes, tres-magnifiques & ſemblables à celles de Pekin. La Ville eſt partagée en deux par une muraille de terre qui la coupe preſque d'un bout à l'autre. D'un coſté ſont les Tartares, qui en font la principale garni-

ſon ; car dans l'autre partie qu'habitent les Chinois il ne laiſſe pas d'y avoir beaucoup de troupes. On y voit encore un vieux Palais où demeuroient les anciens Roys de la Province; puiſſans, non-ſeulement par l'étenduë du Païs dont ils eſtoient les maiſtres, mais principalement par la valeur des peuples qui leur obeïſſoient; car de toutes les Provinces de la Chine, il n'y en a aucune dont les habitans ſoient plus durs au travail, d'une taille plus avantageuſe, plus robuſtes, & plus determinez. Pour les maiſons elles ſont ſelon la coûtume de la Chine, fort baſſes & aſſez mal baſties; les meubles moins propres que dans les Provinces du midy, le vernis plus groſſier, la porcelaine plus rare, & les ouvriers moins adroits.

La Ville de *Ham-tçhéou* Capitale de la Province de *Tçhéquiam* eſt auſſi l'une des plus riches & des plus grandes Villes de l'Empire. Les Chinois luy donnent quatre lieuës de tour, & je crois qu'ils ne s'éloignent pas beau-

coup de la verité. Il y paroiſt dans les ruës autant de monde que dans celles de Paris ; & comme d'ailleurs les fauxbourgs en ſont immenſes, & la multitude des barques qui couvrent tous les canaux, infinie ; je ne la crois pas moins peuplée que les plus grandes villes de l'Europe. La garniſon eſt de dix mille hommes, parmi leſquels on compte trois mille Chinois. L'eau des canaux n'en eſt bas belle, les ruës ſont étroites, mais les boutiques paroiſſent propres, & les marchands paſſent pour eſtre extremement riches.

A l'orient elle a une riviere, large d'un quart de lieuë à cauſe du voiſinage de la mer, mais en effet peu conſiderable ; car pour peu qu'on la remonte, ce n'eſt plus qu'un torrent inutile qui coule au travers d'une infinité de rochers. Du coſté de l'Oüeſt elle eſt reſſerrée par un eſtang, dont le circuit eſt tout au plus de deux lieuës. L'eau en eſt claire, mais peu profonde ; elle ſuffit neanmoins pour porter les

grandes barques, que les Chinois y entretiennent comme autant d'hostelleries flotantes, où les jeunes gens de qualité se régalent & se promenent. Aprés la promenade ils se rendent ordinairement à une petite Isle qui est au milieu du Lac. Les Chinois y ont basti un Temple & quelques autres maisons de divertissement. Les Relations font de cet estang un lieu enchanté. J'y ay lû que tout estoit bordé de superbes bastimens & de Palais magnifiques. Cela pouvoit estre autrefois; mais s'il est vray ce qu'on en a écrit, il faut qu'on se soit bien attaché dans la suite à en abolir la memoire, puis qu'à present on n'y en remarque pas le moindre vestige; si ce n'est qu'on mette au rang des Palais, les maisons de bois & de torchis qui sont si ordinaires à la Chine, & qui peuvent bien tomber d'elles-mesmes, sans que le grand nombre des années soit necessaire pour les détruire. Au reste, si cette ville ne se distingue pas, par la magnificence de ses bastimens, elle

eſt du moins conſiderable par ſa ſituation l'une des plus belles qui ſoit dans l'Empire, par le nombre prodigieux de ſes habitans, par la commodité de ſes canaux & par le commerce des plus belles ſoyes du monde.

Ce qu'il y a de ſurprenant à la Chine, c'eſt qu'aprés avoir paſſé dans ces grandes villes, on s'imagine qu'il faut courir bien du païs, avant que d'en trouver de ſemblables. Cependant pour peu qu'on s'avance, on en decouvre toûjours à peu prés de meſme. Par exemple en ſuivant le grand canal de *Hamtchéou*, on va à *Soutchéou* qui n'en eſt pas fort éloignée; les Chinois donnent à cette ville quatre lieuës de tour, & en effet elle eſt d'une étenduë ſurprenante. C'eſt la demeure d'un Viceroy, & le lieu du plus grand commerce qui ſe faſſe dans l'Empire. Je ne trouve pas qu'elle ſoit ſi peuplée à proportion que les autres villes dont je viens de parler; mais les fauxbourgs & le nombre infini de barques, qui occupent tous les canaux étonnent ceux

qui y passent pour la premiere fois. Quand on se donne la patience de demeurer quelque temps sur l'eau, & de voir la cohuë & l'embarras que font de tous costez ceux qui viennent vendre & acheter, on s'imagine que tout l'Empire se fournit à *Soutchéou* ; & les Doüaniers quoy que peu rigoureux, sont si occupez à faire payer les droits d'entrée, que non-seulement ils n'ont jamais un moment de libre, mais qu'ils sont souvent obligez de remettre au lendemain ceux qui se presentent, pour avoir le temps d'expedier les autres qui les ont precedez. Ce mouvement continuel d'un grand peuple, le plus interessé qui soit au monde, devroit causer des querelles continüelles : mais la police est si bonne, & les ordres des Mandarins si exactement observez, qu'à la reserve des injures que les Chinois n'épargnent guere, on n'entend presque jamais parler d'aucun fâcheux accident.

Non loin de Soutchéou on trouve d'espace en espace plusieurs autres vil-

les d'une lieuë & demie , & de deux lieuës de tour. Dés qu'on eſt arrivé au fleuve Kiam , on paſſe par *Chin-Kiam-fou* ſitué ſur l'un de ſes bords , dont le ſeul fauxbourg du Nord-oüeſt , a d'enceinte une grande lieuë d'Allemagne. Il eſt au reſte ſi peuplé que quand j'y paſſay ce ne fut pas pour moy un petit embarras de percer la foule qui ſe preſſoit dans les ruës , comme on fait icy dans les plus celebres Proceſſions. Dés qu'on eſt au delà de la riviere, on trouve vis-à-vis ſur l'autre bord *Qua-Cheou* autre groſſe ville uniquement deſtinée au commerce , d'où l'on découvre preſque auſſi-toſt , la fameuſe ville de *Yam-Cheou* l'une des plus conſiderables de la Chine , à laquelle les gens du païs donnent deux millions d'habitans.

Si je n'y prenois garde je ſuivrois ainſi toutes les villes de cet Empire; mais parce que j'ay ici ſeulement deſſein de donner à Voſtre Alteſſe une idée generale de leur grandeur & de leur nombre , je me contenteray ſans

deſcendre dans un detail inutile ; de l'aſſurer que j'y ay vû ſept ou huit villes toutes plus grandes , ou du moins auſſi grandes que Paris , ſans compter pluſieurs autres où je n'ay pas eſté , & auſquelles la Geographie Chinoiſe donne la meſme étenduë. Il y a plus de quatre-vingt villes du premier ordre, qui ſont comme Lyon ou Bourdeaux. Parmi deux cent ſoixante du ſecond ordre , il y en a plus de cent comme Orleans : & entre douze cens du troiſiéme , on en trouve cinq à ſix cens auſſi conſiderables que la Rochelle , ou Angouleſme ; ſans parler d'un nombre prodigieux de villages qui ſurpaſſent en grandeur & en nombre d'habitans les villages de Marenes & de S. Jean de Luz. Au-reſte, MONSEIGNEUR, ce ne ſont pas icy des exaggerations ; je ne parle pas non plus ſur la foy & ſur le rapport des autres. j'ay parcouru moy-meſme la plus grande partie de la Chine , & ſi d'ailleurs Voſtre Alteſſe me fait l'honneur de me croire ſincere ; plus de

deux mille lieuës , que j'y ay faites, peuvent rendre mon témoignage moins ſuſpect.

Je finis par les differens Ports de la Chine , qui ne contribuent pas peu à augmenter ſon abondance & ſes richeſſes. Sous les Empereurs Chinois, il n'eſtoit pas permis aux Eſtrangers d'y aller trafiquer , mais les Tartares plus paſſionnez pour l'argent que pour l'obſervation des anciennes coûtumes, les ont depuis quelques années ouverts à tout le monde.

Le premier qui ſe preſente au midy ſe nomme Macao, celebre par le grand commerce qu'y faiſoient autrefois les Portugais, avant que les Hollandois les euſſent chaſſez de la plus conſiderable partie des Indes. Ils y ont encore une bonne fortereſſe. Il eſt vray que la garniſon en eſt peu conſiderable, parce qu'ils ne ſont plus en eſtat d'y entretenir beaucoup de troupes : d'ailleurs le meilleur moyen de conſerver leur place, c'eſt de vivre en bonne intelligence avec les Chinois & de les ména-

ger par une obeïſſance aveugle à toutes leurs volontez, ce qu'ils font en effet fort prudemment. La ville, ſi l'on peut donner ce nom à quelques maiſons ramaſſées qui ne ſont point fermées de murailles, eſt baſtie dans un terrein ſterile & inégal, ſur la pointe d'une petite iſle, qui commande à une bonne rade où les vaiſſeaux par le moyen de pluſieurs autres iſles qui l'environnent ſont à couvert de la tempeſte. Le port eſt petit mais ſeur & commode. Tous les droits d'entrée en reviennent à l'Empereur: & quoy que les Portugais ayent encore entr'eux une forme de gouvernement, ils obeïſſent neanmoins aux Mandarins dans les affaires où les Chinois ont le moindre intereſt.

Le ſecond port de cette coſte eſt formé par une riviere aſſez large, dans laquelle les gros vaiſſeaux peuvent remonter juſqu'à Canton. Le lieu eſt tres-commode pour les Marchands étrangers, parce que la ville leur fournit abondamment toute ſorte de marchandiſes & de rafraiſchiſſemens; mais

les Mandarins ne les ſouffrent pas volontiers ſi prés de leurs murs, ſoit qu'ils craignent toûjours quelque ſurpriſe, où qu'ils ſoient bien-aiſes d'empeſcher les negocians Chinois d'entrer en commerce avec les Europeens, à qui ſous-main ils vendent eux-meſmes leurs effets par le moyen de leurs commiſſionnaires.

La province de Fokien qui ſuit celle de Canton, a un troiſiéme port fort celebre qu'on nomme Emoüi, du nom de l'iſle qui le forme, car à proprement parler ce n'eſt qu'une rade, reſſerrée d'un coſté par l'iſle & de l'autre par la terre-ferme. Les plus gros vaiſſeaux y ſont en ſeureté & s'approchent du bord autant qu'ils veulent, tant la mer y eſt profonde. Le grand commerce qui s'y fait depuis quelques années par les étrangers & par les gens du païs, y attire beaucoup de monde, & on a jugé ce poſte ſi important, que depuis quelques années l'Empereur y tient ſix ou ſept mille hommes de garniſon, commandez par un General Chinois.

Le quatriéme port appellé Nimpo, est situé dans la partie la plus orientale de la Chine. C'est celuy où nous abordasmes. L'entrée en est tres-difficile, & les grands vaisseaux n'y peuvent aller à cause que la barre dans les plus grandes marées n'a pas quinze pieds d'eau. Cependant il y a un tres-grand commerce. Les Chinois vont de là en tres-peu de temps au Japon ; car Nangazaki n'en est éloigné que de deux journées. Ils y portent des soyes, du sucre, des drogues & du vin, & ils en rapportent du cuivre, de l'or & de l'argent.

Nimpo ville du premier ordre & autrefois tres-considerable, a esté presque ruïnée dans les dernieres guerres : mais elle se rétablit tous les jours ; les murailles sont en bon ordre, la ville & les fauxbourgs tres-peuplez & la garnison assez grosse. On y voit encore dans les ruës un grand nombre de* monumens qu'on appelle arcs de triomphe, & qui sont ordinaires à la Chine.

Ce sont trois grandes portes de front

* *Les Chinois les nomment* paï-fam *ou* paï-lou.

baſties ſur la meſme ligne, de longues pierres de marbre. Celle du milieu eſt conſiderablement plus élevée que les deux autres. Les jambages en ſont formez par quatre groſſes colonnes ou piliers, quelquefois ronds & plus ſouvent quarrez, dont le fuſt eſt d'une ſeule pierre, poſé ſur une eſpece de baſe irreguliere. Il y en a meſme où la baſe ne paroiſt point, ſoit qu'en effet il n'y en ait jamais eu, ſoit qu'on l'ait peu à peu enterrée. On n'y voit point de chapiteau : mais le tronc aboutit ou meſme eſt enchaſſé dans l'architrave, ſi l'on veut donner ce nom à quelques moulures & à une bande qui regne quelquefois au deſſus des poteaux. La friſe en eſt beaucoup mieux marquée, mais elle a trop de hauteur à proportion des autres membres. On y grave des inſcriptions, des figures & des bas-reliefs d'une beauté ſurprenante, des cordons en ſaillie, vuidez & paſſez les uns dans les autres, des fleurs parfaitement bien travaillées & ſur tout des oyſeaux preſque tout hors d'œuvre, qui s'eſlancent

avec differentes attitudes, & qui ſont à mon ſens des ouvrages finis.

Je ne pretens pas que ces ornemens ſoient de meſme force dans tous les arcs de triomphe ; il y en a pluſieurs ſi groſſiers qu'ils ne meritent pas meſme qu'on y faſſe reflexion ; mais on en trouve qu'on ne ſçauroit aſſez eſtimer. Au lieu de corniche on a placé devant & derriere de larges tables de marbre en forme de toit, qui en font tout le couronnement. Au reſte ces arcs de triomphe qui traverſent les ruës ſont en ſi grand nombre à Nimpo, qu'en quelques endroits ils embarraſſent beaucoup plus le chemin qu'ils ne l'ornent, quoy que de loin cette longue ſuite de portes, ne laiſſe pas de faire une agreable perſpective.

Je ne parle point du port de Nankin, qui devroit ce me ſemble tenir le premier rang à cauſe de la largeur & de la profondeur du *Kiam ;* mais les vaiſſeaux n'y entrent plus. Je ne ſçay ſi la barre s'eſt bouchée d'elle-meſme ; il eſt certain neanmoins que toute la flot-

te

te de ce fameux corſaire qui aſſiegea Nankin durant les derniers troubles, y paſſa ſans peine ; & peut-eſtre que c'eſt pour empeſcher de ſemblables accidens, que les Chinois ne s'en ſervent plus, afin d'en oſter peu à peu la connoiſſance.

Voilà, MONSEIGNEUR, une idée generale des ports, des fortereſſes & des villes de la Chine, dont le nombre eſt ſi prodigieux qu'à peine les voyageurs les diſtinguent-t-ils, tant elles ſont entaſſées les unes ſur les autres. C'eſt pour cela que les Chinois ont eſté toûjours perſuadez qu'il n'y avoit rien dans le monde de ſi grand; ſemblables à ces habitans dont parle le Prophete qui diſoient, * *c'eſt icy cette vaſte, cette glorieuſe cité qui ſubſiſte depuis tant d'années, & qui dit, Je ſuis veritablement une ville, & hors de moy il n'y en a point d'autre ſur la terre.* Ces ſentimens eſtoient d'autant plus pardonnables aux Chinois, qu'ils ne voyoient autour d'eux que les mers du Japon & les ſo-

* *Soph* 2. 15.

rests de la Tartarie ; mais quand les Europeens leur ont fait connoistre que l'Occident avoit aussi-bien qu'eux ses villes & ses royaumes, qui surpassoient mesme en beaucoup de choses leur empire ; cela les a humiliez, & ils ont paru faschez de voir qu'on leur disputoit la monarchie universelle dont ils estoient en possession depuis plus de quatre mille ans.

Ce qu'il y a de consolant pour nous Monseigneur, c'est que ces forteresses & ces superbes villes qui se disoient les maistresses du monde ont esté obligées d'ouvrir leurs portes à l'Evangile, & se sont en partie soumises au joug de la Foy. *Ceux qui habitoient les endroits les plus élevez ont courbé leurs testes, & le Seigneur a saintement humilié les citez les plus superbes.* * C'est, Monseigneur, ce qui m'a fortifié plus d'une fois dans mes courses & au milieu de mes travaux. Je n'ay presque point vû de villes où le Christianisme n'ait laissé quelques vestiges, & parmi

* *Isaie 26. 5.*

cette foule criminelle d'adorateurs de Belial, j'ay par-tout remarqué un peuple choiſi, qui adoroit en eſprit & en verité le Seigneur du ciel & de la terre. Nos Temples ſont à preſent l'ornement de ces meſmes villes, qui durant tant de ſiecles avoient eſté ſoüillées par les idoles; & la Croix élevée juſques ſur les toits des maiſons, confond la ſuperſtition, & ſe fait déja reſpecter des idolâtres.

C'eſt à nous, MONSEIGNEUR, de travailler de toutes nos forces à la perfection de ce grand ouvrage digne du zele des premiers Apoſtres. Malheur à ceux que les ſoins du ſouverain Pontife & la liberalité des Princes de l'Europe y conſervent, ſi par leur lâcheté ou par une faſſe crainte d'annoncer nos redoutables myſteres, ces vaſtes citez ne ſe rempliſſent pas *d'une nation ſainte.* Juſqu'icy par la grace de Dieu, les Miniſtres de JESUS-CHRIST n'ont pas rougi de l'Evangile au milieu des tribunaux idolâtres, & quand ils ont eſté obligez par l'exil de pluſieurs années, d'abandonner leurs Egliſes, cha-

cun a pû dire a son troupeau comme
» saint Paul, Vous sçavez que j'ay tâ-
» ché de servir le Seigneur en toute
» humilité & avec beaucoup de larmes
» parmi les traverses qui me sont sur-
» venuës par la conspiration des payens;
» que je ne vous ay rien caché de ce
» qui vous pouvoit estre utile, rien ne
» m'ayant empesché de vous l'annoncer
» & de vous en instruire en public & en
» particulier, preschant à tous la peni-
» tence envers Dieu & la foy envers
» nostre Seigneur JESUS-CHRIST.

Je sçay bien que ceux qui ont composé des volumes entiers pour décrier ces ferventes missions, ne conviendront pas de ce que je dis. Quand on s'est une fois declaré contre la bonne doctrine, on l'attaque par tout, & par tout on s'attache à calomnier ceux qui la preschent; mais nous devons nous consoler de n'avoir pour adversaires que les ennemis de la religion, & de n'estre accusez que par des gens, de la bouche desquels nous serions bien fâchez d'être loüez.

Cependant nous ne laiſſons pas d'avoir beſoin de protecteurs (car où eſt-ce que la ſimple verité & l'innocence toute nuë ont jamais pû triompher dans le monde?) C'eſt en vous, Monseigneur, que nous eſperons en trouver un plein de zele & d'équité. Le témoignage d'un grand Prince comme vous, dont l'eſprit, la penetration, la droiture ſont connuës de toute l'Europe, peut ſeul confondre le menſonge & fermer la bouche à la médiſance. Quand on ſçaura que vous prenez quelque part à ce qui nous touche; que vous eſtes ſenſible à nos travaux; que vous paroiſſez convaincu de nos bonnes intentions; que vous contribuez à nos établiſſemens; qui oſera décrier les miſſions de la Chine & blaſmer la conduite que nous y tenons? Je ſuis avec un profond reſpect,

De vostre Eminence,

MONSEIGNEUR,

Le tres-humble & tres-obéiſſant ſerviteur,

L. J.

LETTRE

A Monſieur

LE COMTE DE CRECI.

Du climat, des terres, des canaux, des rivieres & des fruits de la Chine.

MONSIEUR,

Les Miſſions Françoiſes de la Chine ont des obligations ſi eſſentielles à toute voſtre famille, que parmi les importantes affaires dont j'ay eſté chargé pour l'Europe, on ne m'a rien tant recommandé, que de vous en marquer une parfaite reconnoiſſance.

Je ſçay bien, MONSIEUR, que quelques marques ſolides que nous ayons receuës de voſtre affection, vos emplois continuels & vos preſſantes occupations pour le ſervice du Roy, auſquelles vous avez donné une applica-

tion entiere & ſans bornes, ne vous ont pas toûjours permis de ſuivre en cela tous les mouvemens de voſtre zele.

Mais que ne devons-nous point à cet autre vous-meſme, ſi j'oſe m'expliquer de la ſorte, que le ſang, le nom, l'eſprit & mille autres belles qualitez confondent tellement avec vous, qu'à peine pouvons-nous l'en diſtinguer? Dans tous nos voyages, où quelques-uns de nous comptent déja plus de quarante mille lieuës, nous n'avons pas fait un pas ſans ſon appuy ou ſans ſon ordre. Son zele nous a inſpiré de grands deſſeins; ſa prudence a trouvé les moyens les plus ſeurs de les executer; ſon courage nous a affermis en nos traverſes, & j'eſpere que ſa fermeté qui ne ſe rebute de rien, fera enfin réuſſir une des plus belles entrepriſes qui ſe ſoient faites en ce ſiecle pour le bien de la Religion, pour la perfection des ſciences, & pour la gloire du regne de Loüis le Grand.

Ainſi, MONSIEUR, tandis que vous rendez ſon nom illuſtre dans tou-

tes les cours de l'Europe, il fait connoî-tre le vostre dans le nouveau monde, où il est également reveré par les Ministres de l'Evangile, dont il est l'ame; & apprehendé des idolatres dont il est le fleau & qu'il y détruit. Je rends d'autant plus volontiers ce témoignage à son merite, que je sçay ne pouvoir rien vous écrire qui vous soit plus agreable; & si en particulier je ne m'estois déja là-dessus expliqué plus au long, je suis seur que vous ne m'écouteriez pas volontiers sur tout le reste.

Mais aprés avoir satisfait à vostre tendresse naturelle, n'est-il pas temps, MONSIEUR, de donner quelque chose à vostre curiosité? J'ay souvent parlé de l'Europe aux Chinois, qui en admirent la politesse, la beauté, la magnificence; il est juste à present que je fasse connoistre la Chine à l'un des hommes du monde le plus capable de juger de sa veritable grandeur. Voicy, MONSIEUR, quelques particularitez qui vous en donneront une idée assez juste, & qui pourront peut-estre vous plaire.

Comme la Chine eſt fort étenduë, la nature des terres en eſt differente, ſelon leur ſituation particuliere, c'eſt-à-dire, ſelon qu'elles s'approchent ou qu'elles s'éloignent davantage du Midy. Je puis neanmoins vous aſſeurer que la moindre des quinze Provinces qu'on y compte, eſt ſi fertile & ſi peuplée, qu'elle ſeule pourroit en Europe faire un Eſtat conſidérable; & qu'un Prince qui en ſeroit le maiſtre, auroit aſſez de bien & de ſujets pour contenter une ambition bien reglée.

Le païs, comme tous les autres, a ſes montagnes & ſes plaines; mais les plaines ſont ſi unies, qu'il ſemble qu'on ſe ſoit attaché depuis la fondation de l'Empire à les égaler & à en faire des jardins. Les Chinois qui rendent leurs terres ſi fertiles à force de les arroſer, n'ont point trouvé de meilleur moyen de diſtribuer l'eau également, qu'en mettant toutes les terres de niveau, ſans quoy les plus hautes demeureroient dans la ſechereſſe, tandis que les fonds ſeroient noyez. C'eſt ainſi qu'ils en

uſent, meſme dans la culture des collines; car ils les coupent par étages & par degrez depuis le pied juſqu'au ſommet, afin que les pluyes ſe répandant ainſi également par tout, n'entraiſnent pas avec elles les ſemences & les terres.

Ils ont comme forcé la nature en faiſant par artifice des plaines où elle avoit formé des montagnes; & c'eſt une choſe bien agreable que la veüe d'une longue ſuite de hautes collines entourées & comme couronnées de cent terraſſes qui ſe ſurmontent les unes les autres en ſe retreciſſant, & dont les terres ſont auſſi abondantes que les plaines les mieux cultivées.

Il eſt vray que la pluſpart des montagnes de la Chine ne ſont pas pierreuſes comme les noſtres; la terre en eſt meſme legere, poreuſe, facile à couper; & ce qui eſt ſurprenant, ſi profonde en la pluſpart des Provinces, qu'on y peut creuſer trois & quatre cens pieds ſans trouver le roc. Cette profondeur ne contribuë pas peu à l'a-

bondance, parce que les ſels qui tranſpirent continuellement, renouvellent le terroir & rendent le pays toûjours fertile.

Mais les montagnes de toutes les Provinces ne ſont pas de la meſme nature, ſur-tout celles du Chenſi, de Honan, de Canton, & de Fokien. Ces dernieres qu'on ne cultive guere portent des arbres de toute eſpece, grands, droits, propres pour les édifices, & ſur-tout pour la conſtruction des vaiſſeaux. L'Empereur s'en ſert pour ſes baſtimens particuliers, & fait quelquefois venir de trois cens lieuës par eau & par terre, des colonnes d'une prodigieuſe groſſeur qu'on employe en ſon Palais & dans les ouvrages publics.

Les Marchands font auſſi un grand commerce de ces arbres; aprés en avoir coupé toutes les branches, ils en percent les extrêmitez du tronc, pour les attacher fortement enſemble. Eſtant ainſi liez 80. ou 100. ſur la meſme ligne, on en joint un ſi grand nombre à la queuë les uns des autres, qu'il ſe fait une eſpece

de chaiſne, longue d'un quart de lieu ; qu'ils traiſnent de Province en Province, par le moyen des canaux & des rivieres. Sur ces arbres ainſi diſpoſez, ils pratiquent pluſieurs petites maiſons aſſez commodes, où le Marchand, ſa famille, & ſes matelots couchent durant tout le voyage, qui dure quelquefois trois & quatre mois entiers.

Il y a d'autres montagnes qui ſont encore plus utiles au public par leurs mines de fer, d'eſtain, de cuivre, de mercure, d'or, & d'argent. Il eſt vray qu'on ne creuſe plus celles d'argent, ſoit parce qu'il y en a ſuffiſamment dans l'Empire, ſoit parce qu'on ne veut pas ſacrifier la vie du peuple dans un travail ſi penible.

Pour ce qui eſt de l'or, les torrens en entraiſnent beaucoup dans la plaine, & il y a une infinité de gens qui n'ont d'autre meſtier que de le chercher. On le trouve dans la bouë & parmi le ſable : au reſte il eſt ſi pur qu'il ne faut point d'artifice, ou pour me ſervir du terme propre, de *benefice* par-

ticulier, comme dans le Pérou, pour le retirer des pierres où il ſe trouve ordinairement engagé.

Si nous en croyons les Chinois, qui ſont eux-meſmes crédules à l'excés, leurs montagnes ont des proprietez admirables. Quelques-unes, diſent-ils, paroiſſent toûjours enveloppées de nuages, d'autres au contraire n'en ſont jamais couvertes, & joüiſſent d'une tranquillité continuelle. Il y en a qui ne produiſent que des herbes utiles & ſalutaires; toutes les autres n'y peuvent croiſtre. On aſſure qu'une montagne de Chenſi qui a la figure d'un grand coq, chante quelquefois ſi haut, quelle ſe fait entendre de trois lieuës; qu'une autre dans la Province de Fokien, s'ébranle quand le Ciel menace de quelque orage, & ſe balance à droit & à gauche, comme un arbre que le vent agite.

Il s'en trouve qui ſont perpetuellement glacées. Il y en a une dans la Province de Kiamſi qu'on nomme le *dragon-tigre*, parce que les Bonzes pré-

tendent que sa partie superieure qui a la figure de dragon, s'élance sur celle qui est plus basse & qui represente un tigre.

On admire sur tout la montagne de Fokien, qui dans toute son étenduë n'est autre chose qu'une statuë, ou une figure de l'Idole foé,* si monstrueuse, que les yeux en sont grands de plusieurs milles, & le nez long de plusieurs lieuës. Ce n'est pas apparemment un ouvrage des Chinois; ils luy auroient donné moins de nez, eux qui se font une beauté de l'avoir court.

La montagne du Chensi n'est pas moins admirable; elle jette feu & flammes; elle excite des vents, des pluyes, des orages, dés qu'on jouë auprés d'elle du tambour ou de quelque autre instrument. Enfin celle de Houquam a cette merveilleuse proprieté de troubler tellement l'esprit aux voleurs qui en veulent emporter quelque chose, qu'il leur est impossible d'en sortir; au-

* *Les Peres Kirker & Martini disent fe, mais la lettre Chinoise, dit fo ou foe.* Pagode.

lieu qu'on trouve facilement une iſſuë, quand on y eſt entré pour quelque autre fin.

Il y a à la Chine beaucoup de curioſitez ſemblables, que quelques Philoſophes d'Europe admirent, & taſchent tous les jours d'expliquer par des raiſons naturelles. Mais je crois qu'il vaut mieux y laiſſer réver les Chinois, qui apparemment en révant eux-meſmes ont trouvé tous ces miracles de la nature.

Ils ſe ſont ſur-tout enteſtez d'un dragon chimérique auſquels ils donnent une force extraordinaire & un pouvoir ſouverain. Il eſt dans le Ciel, dans l'air, ſur les eaux, & ordinairement dans les montagnes. Ils croyent auſſi que dans ces meſmes montagnes il y a des eſpeces d'hommes, qu'ils nomment, *les immortels*, parce qu'en effet, diſent-ils, ils ont obtenu le don d'immortalité. Bien des gens, infatuez de cette ridicule opinion, entrent dans ces rochers & s'y perdent, dans l'eſperance de ne mourir jamais. On voit

en plusieurs endroits des grottes celebres où les Bonzes menent une vie fort austere; mais pour un petit nombre qui vit avec édification, il y en a une infinité d'autres, dont les vices font horreur, qui sont méprisables aux gens de qualité, & que le peuple souffre à peine par un faux zele de religion.

Les Temples les plus fameux sont aussi bastis dans les montagnes. On y vient de deux cens lieuës en pelerinage, & le nombre des pelerins est quelquefois si grand, qu'ils font dans les chemins des especes de processions. Les femmes sur-tout n'y manquent pas, & rien ne leur plaist tant que la qualité de pélerines; car n'ayant point d'autre occasion de paroistre au-dehors, elles sont ravies de voir un peu le monde par devotion. Mais comme ces voyages n'augmentent pas toûjours leur vertu; les maris, qui en craignent les suites, n'aiment pas trop ces confreries; aussi n'y voit-t-on presque jamais que des personnes du commun; & les gens

de qualité obligent preſque toûjours leurs femmes de renfermer leur ferveur dans l'enclos de leurs maiſons.

Si aprés avoir conſideré les montagnes de la Chine, nous jettons les yeux ſur le plat pays; nous trouverons que les Chinois, quelque outrez qu'ils ſoient, dans l'idée qu'ils ſe ſont formez de leur Empire, auroient de la peine à inventer rien de plus beau, que ce que la nature leur a donné. Toutes les plaines en ſont cultivées, on n'y voit ni hayes, ni foſſez, ni preſque aucun arbre, tant ils craignent de perdre un pouce de terre. En pluſieurs Provinces elles portent deux fois l'an, & meſme entre les deux récoltes on y ſeme de petits grains & des légumes.

Toutes les Provinces qui ſont au Nord & à l'Occident, comme Pekin, Chanti, Chenſi, Soutçhouen, portent du froment, de l'orge, diverſes ſortes de millets, du tabac, des poids noirs & jaunes, dont on ſe ſert au-lieu d'avoine pour engraiſſer les chevaux. Celles du Midy, & ſur tout Houquam, Nan-

kim, Chequiam, portent du ris, parce que les terres ſont baſſes & le pays aquatique. Les laboureurs en jettent d'abord les grains ſans ordre; enſuite quand l'herbe a crû environ de deux pieds, ils l'arrachent avec la racine, ils en font des bouquets ou de petites gerbes qu'ils plantent au cordeau & en échiquier, afin que les épics appuyez les uns ſur les autres, ſe soûtiennent facilement en l'air, & ſoient plus en eſtat de reſiſter à la violence des vents; de maniere que les plaines reſſemblent plûtoſt à de vaſtes jardins qu'à une ſimple campagne.

La terre y porte toute ſorte de fruits. On y mange des poires, des pommes, des peſches, des abricots, des figues, des raiſins & ſur-tout d'excellens muſcats. On y voit auſſi des grenades, des noix, des chaſtaignes, & preſque tous les autres fruits de l'Europe. Leurs olives ſont differentes des noſtres, on n'en tire point d'huile, peut-eſtre parce qu'elles ne ſont pas propres à cela; peut-eſtre auſſi parce que les

Chinois ne s'en ſont pas encore aviſez. Generalement parlant tous les fruits qui leur ſont communs avec nous, excepté les grenades & les muſcats, ne ſont pas comparables aux noſtres, parce qu'ils n'ont pas l'art de les enter. Mais il y a trois ſortes de melons, tous admirables dans leur genre ; les uns fort petits, jaunes au dedans, & d'un gouſt ſucré, qu'on mange avec la peau, comme nous mangeons ici quelquefois les pommes. Je n'en ay vû que dans le Chenſi. Les autres extrêmement gros & longs, dont la chair eſt quelquefois blanche & quelquefois rouge ; quoyqu'ils ſoient pleins d'une eau fraiſche & ſucrée, jamais il ne font de mal, & on en peut manger ſans crainte dans les plus grandes chaleurs : on les nomme des melons d'eau. Il y en a dans toutes les Indes, & ceux du territoire de Louveau à Siam ſont d'un gouſt merveilleux. La troiſiéme eſpece eſt ſemblable à nos melons ordinaires.

Outre les fruits qui nous ſont connus en Europe, on en trouve à la Chi-

ne plusieurs autres que nous n'avons pas. Le plus délicat se nomme *Létchi*, & se trouve dans la Province de Canton. Il est de la grosseur d'une noix, le noyau long & gros paroist couvert d'une chair molle, pleine d'eau, & tres-agreable au goust; je ne sçay aucun fruit en Europe qui en approche. Cette chair est renfermée dans une écorce chagrinée en dehors, fort mince & terminée en pointe comme un œuf. Quand on en mange beaucoup on en est ordinairement incommodé, & il est si chaud qu'il fait sortir des froncles par tout le corps. Les Chinois le laissent secher dans l'écorce mesme où il devient noir & ridé comme nos pruneaux. On en mange ainsi toute l'année, & l'on s'en sert ordinairement dans le Thé, pour luy donner un petit goust aigre, qu'on aime beaucoup mieux que la douceur du sucre.

Dans la mesme Province & dans celle de Fokein on mange un autre petit fruit, que les gens du païs appellent *lon yen*, c'est-à-dire, œil de dragon.

Les arbres en ſont grands comme nos noyers. La figure de ce fruit eſt tout-à-fait ronde, l'écorce extérieure unie, & griſe, mais ſur la fin elle tire ſur le jaune. La chair en eſt blanche, aigre, pleine d'eau, & plus propre à amuſer ceux qui n'ont poiut d'apetit, qu'à raſſaſier quand on a faim; il eſt extrêmement frais & ne fait point de mal.

Le *séze* autre ſorte de fruit particulier à la Chine, croiſt preſque dans toutes les Provinces; il y en a, comme des pommes, de pluſieurs eſpeces: ceux des terres méridionales ſont d'un gouſt fort ſucré & ſe fondent en eau. Dans le Chanſi & le Chenſi, ce fruit eſt plus ferme, plus gros, mieux nourri, & plus aiſé à conſerver. La peau de ceux qui viennent au Midy eſt délicate, unie, tranſparente & d'un rouge éclatant, ſur-tout quand le fruit eſt bien meur. Quelques-uns ſont ovales comme un œuf, mais ordinairement plus gros; ils ont des pepins noirs & applatis, la chair en eſt glaireuſe & pleine d'eau; de maniere qu'en ſu-

çant par un des bouts, on attire tout le fruit dans la bouche, & c'eſt ainſi qu'on les mange. Quand on les fait ſecher, comme nos figues, ils deviennent farineux & ſe couvrent peu à peu d'une croute ſucrée qui leur donne un excellent gouſt.

Ceux du Chanſi, comme j'ay dit, ſont plus fermes, plus gros, & ont la chair ſemblable à celle de nos pommes, mais la couleur en eſt differente : on les cüeille de bonne heure, afin de les laiſſer meurir ſur la paille, ou bien on les met quelque temps dans l'eau chaude pour leur oſter un gouſt aſpre & déſagreable, qu'ils conſervent preſque toûjours ſur l'arbre. Au reſte, les Chinois ne ſe donnent pas beaucoup de peine pour les cultiver, parce qu'il viennent d'eux-meſmes, & que toute ſorte de terroir leur eſt bon. Que ſi l'on ajoûtoit l'art à la nature, & qu'on priſt ſoin de les enter, je ſuis perſuadé que le fruit en ſeroit délicieux.

Je ne vous parle point, Monsieur,

des Ananas, des Goïaves, des Cocos, & de quelques autres fruits que les Indes leur ont fournis, & qui ſont déja connus en France par nos Relations. Mais je ne puis m'empeſcher de vous dire un mot de leurs oranges, qu'on nomme en France, oranges de la Chine, parce que celles que nous viſmes pour la premiere fois, en avoient eſté apportées. Le premier & unique oranger, duquel on dit qu'elles ſont toutes venuës, ſe conſerve encore à Liſbone dans la maiſon du Comte de S. Laurent; & c'eſt aux Portugais que nous ſommes redevables d'un ſi excellent fruit; mais ils n'en ont que d'une eſpece, quoy-qu'il y en ait à la Chine de pluſieurs ſortes.

Celles qu'on eſtime le plus & qu'on envoye par rareté dans les Indes, ne ſont pas plus groſſes qu'une boule de Billart, la peau en eſt d'un jaune tirant ſur le rouge, fine, unie, & extrêmement douce: cependant les groſſes me paroiſſent beaucoup meilleures; ſur-tout celles de Canton ſont tres-

agreables au gouſt, & tres-bonnes pour la ſanté. On en donne communement aux malades, avec cette précaution, qu'il faut auparavant les ramollir au feu ou ſous la cendre chaude; aprés quoy on les coupe pour les remplir de ſucre, lequel s'incorporant peu-à-peu avec le ſuc, en fait une eau tres-douce & tres-ſaine : il n'y a rien de meilleur pour la poitrine. Je ne ſçay comment les diſtinguer de celles que nous avons en Provence & qui nous viennent de Portugal; ſi ce n'eſt qu'elles ſont plus fermes; que la peau ne quitte pas nettement la chair; & que la chair meſme n'eſt pas diviſée en petites coſtes comme les noſtres, quoyque la figure en paroiſſe peu differente.

Quand j'eſtois à Siam, la pluſpart de nos François ſe récrioient ſur la bonté de certaines oranges, dont l'écorce eſt rude, épaiſſe, & preſque toute verte: Peut-eſtre auroient-ils la curioſité de ſçavoir, ſi celles de la Chine leurs ſont préferables. En matiére de gouſt on ne convient pas toûjours avec ſoy-

ſoy-meſme, beaucoup moins avec les autres; ainſi il n'eſt pas facile de faire une regle generale : elles ſont toutes excellentes, chacune en ſon genre, & tout ce que je puis dire à preſent, c'eſt qu'ordinairement celles qu'on a mangé les dernieres, nous paroiſſent toûjours les meilleures.

Les limons, les citrons, & ce qu'on nomme dans les Indes, les *pampelimouſes*, y ſont auſſi tres-ordinaires, & pour cela meſme beaucoup moins eſtimez qu'en Europe : mais on cultive avec grand ſoin une eſpece particuliere de citronniers, dont les fruits ſont de la groſſeur d'une noix, parfaitement ronds, verds, aigres & excellens pour toute ſorte de ragouſts : on les met ſouvent dans des caiſſes pour en faire l'ornement des cours & des ſales.

Mais de tous les arbres qui croiſſent dans la Chine, celuy qui porte le ſuif, eſt, à mon ſens, le plus admirable. La ſeule propoſition ſurprend; & comme il n'y a rien de ſemblable au monde, on s'imagine d'abord que c'eſt

un paradoxe : cependant il n'eſt rien de ſi vray, & peut-eſtre, MONSIEUR, que vous ſerez bien-aiſe de ſçavoir en particulier, la nature & les proprietez d'un arbre auſſi extraordinaire que celuy-là.

Il eſt de la hauteur de nos ceriſiers, les branches en ſont tortuës, les feüilles taillées en cœur, d'un rouge vif & éclatant ; l'écorce unie, le tronc court, la teſte arondie & chargée. Le fruit paroiſt renfermé dans une écorce partagée en trois portions de ſphére, qui s'ouvre par le milieu quand il eſt meur comme celle de la chaſtaigne, & qui découvre trois grains blancs de la groſſeur d'une petite noiſette. Toutes les branches en ſont couvertes, & ce mélange de blanc & de rouge fait à la vûë le plus bel effet du monde ; de ſorte que la campagne où ces arbres ſont ordinairement plantez en échiquier, paroiſt de loin un vaſte parterre, couvert de pots & de bouquets de fleurs.

Mais ce qu'il y a d'admirable, c'eſt

que cette chair blanche qui couvre le noyau, a toutes les qualitez du ſuif; la couleur, l'odeur, la conſiſtance, tout en eſt parfaitement ſemblable; auſſi en fait-on des chandeles aprés l'avoir fonduë, on y meſle ſeulement un peu d'huile, pour en rendre la paſte plus molle & plus douce. Si les Chinois avoient l'art de la purifier, comme nous purifions en Europe le ſuif, je crois que leurs chandeles ſeroient auſſi bonnes que les noſtres; mais ils n'y font pas tant de façon. Ainſi l'odeur en eſt plus forte, la fumée plus épaiſſe, & la lumiere beaucoup moins éclatante.

Il eſt vray que leurs méches n'y contribuent pas peu: car au lieu de coton, quoy-qu'ils en ayent en abondance, ils ſe ſervent d'une petite baguette de bois ſec & leger, entourée d'un filet de moëlle de jonc, tres-poreux & tout propre à filtrer les parties inſenſibles du ſuif, que le feu attire & qui entretiennent la lumiere. Ce bois qu'on allume, non-ſeulement diminuë l'éclat de la flamme, mais augmente encore la

fumée & la mauvaiſe odeur.

Parmi les arbres extraordinaires de la Chine, je ne dois pas omettre ceux qui portent le poivre; non pas un poivre ſemblable à celuy dont nous uſons en Europe, & que les Indes ſeules nous fourniſſent, mais une autre eſpece de grains qui ont à-peu-prés les meſmes proprietez. Ils viennent dans un arbre grand comme nos noyers, de la groſſeur d'un pois, de couleur griſe, mélée de quelques filets rouges : quand ils ſont meurs ils s'ouvrent d'eux-meſmes, & font paroiſtre un petit noyau noir comme du jayet. L'odeur en eſt ſi forte qu'on ne peut, ſans s'incommoder notablement, demeurer longtemps ſur l'arbre pour les cueillir, ainſi il faut ſe retirer bien-toſt & y revenir à diverſes fois. Aprés avoir expoſé ces grains au Soleil, on jette le noyau qui eſt d'un gouſt trop fort & trop aſpre; mais ſon écorce deſſechée quoy-que moins agreable & moins piquante que noſtre poivre ordinaire, ne laiſſe pas d'eſtre d'un aſſez bon uſage dans les ragouſts.

J'ajoûteray encore, MONSIEUR, pour vous faire connoiſtre la fertilité de cet Empire, qu'il n'y a pas de lieu au monde ſi abondant en racines & en legumes ; c'eſt preſque l'unique nourriture du peuple, & l'on n'omet rien pour en avoir de bons. Je ſerois infini ſi j'en voulois faire icy le détail. Je vous diray ſeulement qu'outre les eſpeces que nous avons en Europe, il y en a encore beaucoup d'autres que nous ne connoiſſons pas, & qu'on y eſtime plus que les noſtres. Leur ſoin & leur adreſſe à les cultiver paſſe tout ce que noſtre agriculture champeſtre nous a juſqu'icy enſeigné ; & ſi nous ſommes plus magnifiques qu'eux dans nos jardins, par les differens ornemens dont nous les embelliſſons ; il faut avoüer qu'ils nous ſurpaſſent dans leurs potagers.

Quoy-que cette matiere commune en elle-meſme & peu digne de voſtre application, ne fourniſſe preſque rien de fort rare, je ne ſçaurois m'empeſcher de vous parler d'une eſpece d'oi-

gnon que j'y ay vûë; il ne vient point de graine comme ceux d'Europe; mais à la fin de la saison on voit sortir de petits filamens sur la pointe ou sur la tige des feüilles, au milieu desquels se forme un oignon blanc, semblable à celuy qui germe dans la terre. Ce petit oignon pousse avec le temps des feüilles comme celles qui le soûtiennent, lesquelles à leur tour portent un troisiéme oignon sur leur pointe; de maniere neanmoins que leur grosseur & leur hauteur diminuent à mesure qu'ils s'éloignent de la terre. Il semble que ce soit un ouvrage de l'art, tant il y a d'ordre & de proportion dans ces differens estages; ou que la nature ait voulu nous apprendre, que mesme en se joüant elle est plus parfaite que l'art le mieux entendu & le plus regulier.

Si ce qu'on a écrit du *Pétçi* estoit vray, ce seroit encore une chose beaucoup plus merveilleuse. C'est une espece de lenufar ou de nymphée, qui croist dans l'eau, dont la racine est

attachée à une ſubſtance blanche, couverte d'une peau rouge, qui ſe partage en pluſieurs gouſſes; quand il eſt frais, le gouſt en eſt ſemblable à celuy de la noiſette. On aſſure qu'il a la proprieté d'amolir le cuivre dans la bouche & de le rendre, ſi j'oſe ainſi dire, *comeſtible*, quand on les meſle enſemble.

Cela me paroiſſoit d'autant plus ſurprenant, que le ſuc qui en ſort eſt doux, rafraiſchiſſant, & n'a aucune de ces qualitez *corroſives*, qui ſont ſeules capables de produire cet effet. Dés que nous fuſmes à Hamtçhéou où l'on mange beaucoup de Pétçi, nous euſmes la curioſité d'en faire l'experience: on meſla un double de la Chine de cuivre fondu, fort aigre & fort caſſant, avec un morceau de cette racine; & l'un de nous qui avoit les meilleures dents, rompit le double en pluſieurs morceaux; les autres qui craignoient de s'incommoder & qui s'épargnoient un peu davantage, n'en purent venir à bout.

Les morceaux du double rompu

eſtoient cependant tres-durs , ce qui nous fit croire que le Pétçi n'avoit eu d'autre effet en envelop pant le cuivre, que de conſerver les dents, & de leur donner plus de force pour le rompre ſans s'incommoder ; ce qu'un peu de cuir euſt pû faire auſſi bien que ce fruit: pour nous en convaincre, nous nous ſerviſmes de cuivre battu , ſur lequel ni les dents ni le Petçi ne firent aucune impreſſion. On réïtera l'experience pluſieurs fois dans la ville de Kiahin, mais ce fut toûjours avec le meſme ſuccés ; tant il eſt vray qu'il faut écouter les choſes extraordinaires plus d'une fois avant que de les croire, ſi l'on ne veut pas y eſtre trompé.

Quand les terres de la Chine ne ſeroient pas auſſi bonnes & auſſi profondes que je viens de dire, les ſeuls canaux dont elles ſont coupées , ſuffiroient pour les rendre extrêmement fertiles. Mais outre l'abondance qu'ils y portent, & le commerce qu'ils y facilitent, ils en font encore la beauté. L'eau en eſt claire, profonde, & cou-

le ſi doucement, qu'on a bien de la peine à s'en appercevoir. Il y a pour l'ordinaire dans chaque province un large canal, qui tient lieu de grand chemin, renfermé entre deux petites levées, reveſtuës de pierres plattes ou de tables de marbre groſſier, poſées de champ & engagées dans de gros poteaux de meſme matiere qui les lient enſemble par des rainures, comme nous avons couſtume d'en uſer quand nous travaillons en bois.

Durant les guerres on a eu ſi peu de ſoin d'entretenir les ouvrages publics, que celuy-cy, l'un des plus beaux & des plus utiles de l'Empire, a eſté ruïné en pluſieurs endroits; il eſt pourtant encore d'un grand uſage pour reſſerrer les eaux du canal & pour ſervir de chemin à ceux qui tirent les barques. Outre ces digues on a baſti une infinité de ponts pour la communication des terres: ils ſont de trois, de cinq & de ſept arches; celle du milieu eſt extraordinairement haute afin que les barques en paſſant, ne ſoient pas obli-

gées d'abaiſſer leurs maſts ; les voutes ſont baſties de grands quartiers de pierre ou de marbre, & tres-bien cintrées ; les appuis tres-propres, & les piles ſi étroittes qu'on s'imagine de loin que toutes les arches ſont en l'air. On en voit ainſi preſque par tout d'eſpace en eſpace, & quand le canal eſt droit comme il l'eſt ordinairement, cette longue ſuite de ponts fait une eſpece d'allée qui a quelque choſe d'agreable & de magnifique.

Ce grand canal ſe décharge à droite & à gauche en pluſieurs autres plus petits, qui ſe diviſent en un grand nombre de ruiſſeaux, leſquels vont aboutir à de gros villages, ou meſme à des villes conſiderables. Quelquefois ils forment de grands baſſins, des étangs, des lacs, dont les terres voiſines ſont arroſées. De ſorte que cétte eau ſi pure & ſi abondante, embellie de tant de ponts, reſſerrée par des levées ſi propres & ſi commodes, diſtribuée également dans de vaſtes plaines, couverte d'une infinité de batteaux & de barques, & couron-

née, ſi j'oſe ainſi parler, d'un prodigieux nombre de villages & de villes, dont elle va remplir les foſſez & former les ruës, fait non-ſeulement le plus fertile, mais encore le plus beau païs du monde.

Pour moy ſurpris & comme frappé d'étonnement à la vûë d'un ſi grand ſpectacle, j'ay quelquefois porté une ſecrete envie à la Chine en faveur de l'Europe, qui doit avouër de bonne foy, qu'elle n'a rien en ce genre qui luy ſoit comparable. Que ſeroit-ce ſi l'art, qui ſouvent en France embellit les lieux les plus ſauvages par la magnificence des palais, des jardins & des bois, avoit eſté employé dans ces riches campagnes, où la nature n'a rien épargné?

Les Chinois diſent que ce païs eſtoit autrefois tout-à-fait inondé, & qu'à force de travail on fit écouler une partie des eaux, retenant le reſte dans ce grand nombre de canaux qu'on ouvrit pour cela de toutes parts. Si cela eſt, je ne ſçaurois aſſez admirer la har-

dieſſe & l'induſtrie de leurs Ingenieurs, qui ont creuſé des provinces entieres & fait naiſtre d'une eſpece de mer, les plus belles & les plus fertiles plaines du monde.

On a de la peine à croire que des gens ſi peu inſtruits des principes de la phyſique & du nivellement, ayent pû conduire à ſa perfection un auſſi grand ouvrage que celuy-là. Cependant il eſt certain que ces canaux ont eſté faits à la main. Ils ſont ordinairement tirez au cordeau : il y a de l'ordre dans la diſtribution qu'on en a faite, on a ouvert des paſſages aux rivieres pour les entretenir & des iſſuës pour les vuider quand ils ſont trop pleins. De ſorte qu'on ne peut pas douter que l'induſtrie des Chinois n'y ait du moins beaucoup de part.

Parmi tous ces canaux des provinces meridionales, il y en a un qu'on nomme le grand canal, parce qu'il traverſe tout l'Empire depuis Canton qui eſt au midy, juſqu'à la ville de Pekin ſituée dans la partie la plus ſeptentriona-

le. On eſt ſeulement obligé de faire une petite journée par terre pour traverſer la montagne de *Moilin* qui borne la province de Kiamſi. De cette montagne coulent deux rivieres, dont l'une va au Sud juſqu'à la mer, & l'autre au Nord juſques dans le fleuve de Nankin, d'où par divers canaux & par le moyen du fleuve *Jaune* on continuë le voyage juſqu'auprés des montagnes de Tartarie.

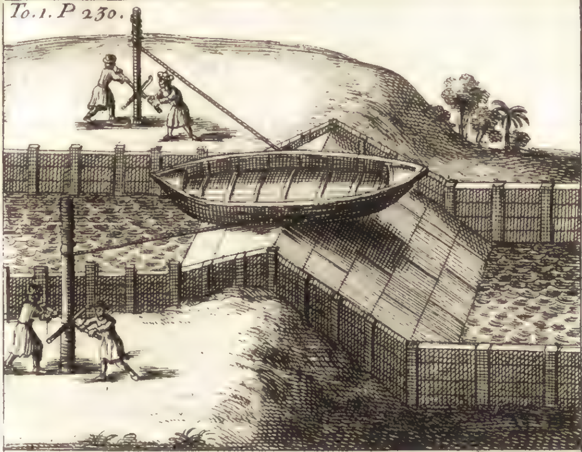
Mais parce que dans cette étenduë de plus de quatre cens lieuës, les terres ne ſont pas égales, ou n'ont pas une pente proportionnée à l'écoulement des eaux, il a eſté neceſſaire de pratiquer un grand nombre d'écluſes. On les appelle ainſi dans les Relations, quoy qu'elles ſoient bien differentes des noſtres. Ce ſont des chûtes d'eau & comme des torrens qui ſe precipitent d'un canal dans un autre, plus ou moins rapides, ſelon la difference de leur niveau. Pour y remonter les barques, on ſe ſert d'un grand nombre d'hommes, qui ſont entretenus pour cela auprés de l'écluſe.

Aprés avoir passé des amarres à droite & à gauche pour saisir la barque, de maniere quelle ne puisse pas s'échaper, ils ont plusieurs cabestans par le moyen desquels ils l'élevent peu à peu à force de bras, jusqu'à ce qu'elle soit dans le canal superieur, en estat de continuër sa route. Cette manœuvre est longue, rude & tres-dangereuse; ils seroient bien surpris s'ils voyoient avec quelle facilité un seul homme qui ouvre & qui ferme les portes de nos écluses, fait monter ou descendre avec seureté les batteaux les plus longs & les plus pesans.

J'ay vû à la Chine quelques endroits où les eaux des deux canaux ne communiquent point; & on ne laisse pas de faire passer les batteaux de l'un à l'autre quoy que le niveau soit different de plus de quinze pieds. Voicy de quelle maniere ils s'y prennent.

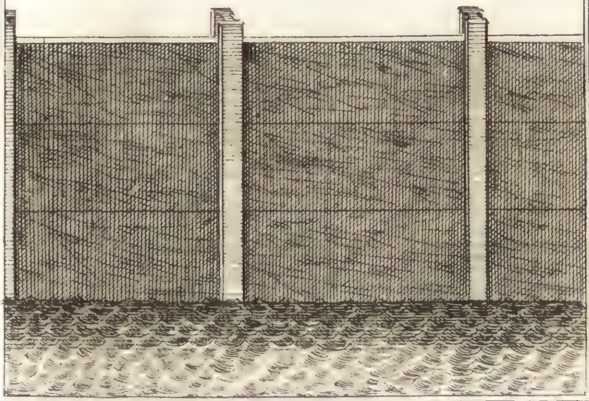
A la teste du canal superieur, ils ont basti un double glacis de pierre, qui s'unissant par la pointe, s'étend des deux costez jusqu'à la surface de l'eau.

To. 1. P 230.



Maniere de faire passer une barque d'un Canal dans un autre de different niveau.

To. 1.
P. 225.



Levées qui bordent les Canaux de la Chine.

Quand la barque eſt dans le canal inferieur, on la guinde par le moyen de pluſieurs cabeſtans, ſur le plan du premier glacis, juſqu'à ce qu'eſtant élevée ſur la pointe, elle retombe par ſon propre poids le long du ſecond glacis dans l'eau du canal ſuperieur, où elle va durant quelque temps comme un trait. On les fait deſcendre à proportion de la meſme maniere. Je ne ſçay comment ces barques qui ſont ordinairement fort longues & bien chargées ne ſe rompent point par le milieu, quand elles ſe trouvent balancées en l'air ſur cet angle aigu : car dans cette longueur, le levier doit faire un furieux effort. Cependant je ne ſçache pas qu'il en arrive d'accident. J'y ay paſſé aſſez ſouvent ; & toute la precaution qu'on prend, quand on ne veut pas mettre pied à terre, c'eſt de s'attacher fortement à quelque cable de peur d'eſtre emporté de la proüe à la pouppe.

Il n'y a point de ſemblables écluſes dans le grand canal, par ce que les barques de l'Empereur qui ſont grandes

comme nos vaiſſeaux, n'y ſçauroient eſtre élevées à force de bras & ſe briſeroient infailliblement dans la chute. Toute la difficulté conſiſte à remonter ces torrens dont j'ay parlé, & c'eſt ce qu'ils font avec ſuccés; mais non pas ſans peine & ſans dépenſe.

Ce chemin d'eau, comme ils l'appellent, eſtoit neceſſaire pour le tranſport des grains & des étoffes qu'on fait venir des provinces meridionales à Pekin. Il y a, ſi l'on en croit les Chinois, mille barques de 80. à 100. tonneaux, qui font le voyage une fois l'an, toutes chargées pour l'Empereur, ſans compter celles des particuliers dont le nombre eſt infini. Quand ces prodigieuſes flottes paſſent, on diroit qu'elles portent le tribut de tous les royaumes de l'orient, & qu'un ſeul de ces voyages doit fournir pour pluſieurs années à la ſubſiſtance de la Tartarie; cependant Pekin ſeul en profite, & ce ſeroit encore peu, ſi d'ailleurs la province ne contribuoit à l'entretien des habitans de cette grande ville.

Les Chinois non contens de faire des canaux pour la commodité des voyageurs, en creusent plusieurs autres, qui servent à recueillir les pluyes, dont ils arrosent leurs campagnes au temps de la secheresse, sur tout dans les provinces du Nord. Durant l'esté, on voit tous les païsans avec leurs *chapelets*, occupez à élever cette eau dans une infinité de petites rigoles qu'ils pratiquent au travers des champs. Ils font en d'autres endroits de grands reservoirs de gazon, dont le fond est élevé audessus du rez de chaussée, pour s'en servir au besoin. Outre cela dans le Chansi & dans le Chensi ils ont par tout au défaut des pluyes, des puits de vingt à cent pieds de profondeur, dont ils tirent l'eau avec un travail incroyable. Que si par hasard, l'on trouve dans le païs de l'eau vive, il faut voir avec quelle adresse ils s'en servent: ils la soûtiennent par des digues dans les lieux les plus élevez; ils la détournent par cent endroits differens, afin que toute la contrée en profite; ils la partagent

par des ſaignées, ſelon le beſoin que chacun en a ; de maniere qu'un petit ruiſſeau bien ménagé fait quelquefois la fertilité d'une Province.

Les rivieres de la Chine ne ſont pas moins conſiderables que ſes canaux. Il y en a deux ſur tout que les Relations ont rendu celebres. La premiere ſe nomme *Kiam* ou *Yamçe*, qu'on traduit ordinairement le fils de la mer. Mais je crois qu'on ſe trompe, car la lettre dont ſe ſervent les Chinois pour écrire *Yam* eſt differente de celle qui ſignifie la mer, quoy-que le ſon & l'accent en ſoient ſemblables. Parmi pluſieurs ſignifications que cette lettre peut avoir, celle qu'on luy donnoit autrefois fait aſſez à noſtre ſujet. Sous le regne de l'Empereur Yon, elle ſignifioit une province de la Chine, que ce fleuve borne au Sud, & il eſt probable qu'on donna au fleuve ce meſme nom, parce que ce Prince y détourna les eaux qui inondoient alors tout le païs.

Ce fleuve prend ſa ſource dans la province de *Yunnan*, traverſe celles de

Soutçhuen, de Houquam, de Nankin, & aprés avoir arroſé quatre royaumes dans l'étenduë de 400. lieuës, il ſe jette dans la mer orientale vis-à-vis de l'Iſle de *Tçoummin*, formée à ſon embouchure par les ſables qu'il y charie. Les Chinois ont un proverbe qui dit, *la mer n'a point de bornes & le Kiam n'a point de fond.* * En effet en quelques endroits ils n'en trouvent point; en d'autres ils pretendent qu'il y a deux & trois cens braſſes d'eau. Je ſuis neanmoins perſuadé que leurs pilotes, qui ne portent que cinquante ou ſoixante braſſes de corde tout au plus, n'ont jamais eu la curioſité de ſonder juſqu'à trois cens braſſes: & l'impoſſibilité qu'il y a de trouver le fond avec leurs ſondes ordinaires, ſuffit à mon avis, pour les porter à de ſemblables exaggerations.

J'ay ſouvent navigé ſur ce fleuve & j'ay meſme pris avec ſoin ſon cours & ſa largeur depuis Nankin, juſqu'à l'embouchure d'une autre riviere, dans laquelle on entre pour ſuivre le chemin

* Haï vou pim : Kiam vou ti.

de Canton. Il a devant Nankin, à plus de trente lieuës de la mer, une petite demi-lieuë de large; le passage en est dangereux, & devient chaque jour plus fameux par les naufrages. Dans son cours, qui est tres rapide, il forme un grand nombre d'Isles, toutes tres-utiles à la Province, par la multitude des joncs de 10. à 12. pieds de haut, qu'elles produisent & qui servent au chaufage de toutes les villes d'alentour; car à peine a-t-on assez de bois pour les bâtimens & pour les vaisseaux. Elles sont d'un grand revenu, & l'Empereur en retire des droits considerables.

La riviere, que les torrens des montagnes enflent quelquefois extraordinairement, devient si rapide que souvent elle emporte ces Isles ou les diminuë de la moitié; par la mesme raison; elle en forme ailleurs de nouvelles, & l'on est tout surpris de les voir ainsi changer de place en peu de temps, comme si en plongeant, elles avoient passé sous l'eau d'un lieu

à un autre. Cela n'arrive pas toûjours, mais toutes les années il s'y trouve un changement ſi conſiderable, que pour ne s'y pas tromper les Mandarins les font meſurer de trois en trois ans pour en augmenter ou en diminuer les droits ſelon l'eſtat où elles ſe trouvent.

Le ſecond fleuve de la Chine ſe nomme *Hoamho*, c'eſt-à-dire la riviere jaune, parce que les terres qu'elle entraîne, ſur tout au temps des plüyes, luy donnent cette couleur. J'en ay vû pluſieurs autres, dont les eaux en certain temps de l'année, ſont ſi chargées de limon & ſi épaiſſes, qu'elles reſſemblent plus à des torrens de boüe, qu'à de veritables rivieres. Le hoamho prend ſa ſource à l'extremité des montagnes qui bornent la Province de Soutchoûen à l'Occident ; delà il ſe jette dans la Tartarie, où il coule durant quelque temps le long de la grande muraille, par laquelle il rentre dans la Chine entre les Provinces de *Chanſi* & de *Chenſi*. Il arroſe enſuite celle de *Honan*, & aprés avoir traverſé une

partie de la Province de Nankin, & coulé plus de six cens lieuës dans les terres, il se jette enfin dans la mer Orientale, non loin de l'embouchure du Kiam. Je l'ay traversé & costoyé en plusieurs endroits; par-tout il est fort large & fort rapide, mais peu profond & peu navigable.

Ce fleuve a fait autrefois de grands ravages dans la Chine, & on est encore aujourd'huy obligé d'en soûtenir les eaux en certains lieux par de longues & de fortes digues. Ce qui n'empesche pas que les villes d'alentour, n'en craignent encore les inondations. Aussi a-t-on eu soin dans la Province de Honan, dont les terres sont basses, d'entourer la pluspart des villes à un demi-quart de lieuë des murs, d'une bonne levée de terre revestuë de gazon; pour se precautionner contre les accidens, en cas que les digues se rompent, comme il arriva il y a cinquante-deux ans. Car l'Empereur voulant obliger un rebelle, qui tenoit depuis long-temps la ville de Honan, étroitement assiegée, à se

retirer ; il fit rompre une partie des digues pour noyer l'armée ennemie. Mais le ſecours qu'il donna à la ville, luy fut plus funeſte que n'auroit eſté la fureur des aſſiegeans ; preſque toute la Province ſe trouva inondée avec pluſieurs villes, & un grand nombre de villages ; plus de trois cens mille perſonnes furent ſubmergées dans la Capitale, & quelques-uns de nos Miſſionnaires, qui y avoient alors une nombreuſe Chrétienté y perdirent la vie & leur Egliſe.

Le plat païs eſt depuis ce temps-là, devenu une eſpece d'étang ou de marais. Ce n'eſt pas qu'on n'ait deſſein de réparer cette perte, mais l'entrepriſe eſt difficile, & d'une grande dépenſe. La Cour Souveraine qui prend ſoin des ouvrages publics preſſa plus d'une fois l'Empereur d'y envoyer le Pere Verbieſt, & peut-eſtre qu'enfin ce Prince y auroit conſenti ; mais il découvrit que les Mandarins ſe ſervoient de ce pretexte, pour éloigner ce Pere de la Cour, & que leur deſ-

ſein eſtoit de l'engager dans une entrepriſe difficile, capable de le perdre, ou de laquelle au moins il ne ſortiroit jamais avec honneur.

On voit à la Chine un grand nombre d'autres rivieres moins celebres, mais beaucoup plus utiles pour le commerce. Comme elles n'ont rien de particulier, ce ſeroit, MONSIEUR, abuſer de voſtre patience, que de vous en faire le détail. Pour ce qui touche les fontaines, il ſeroit à ſoûhaiter qu'il y en eût davantage, & de meilleures. Il eſt certain que les eaux ordinaires ne ſont pas bonnes ; ce qui a peut-eſtre obligé les habitans, ſur tout dans les Provinces meridionales, de boire toûjours chaud ; mais parce que l'eau chaude eſt fade & dégouſtante, ils ſe ſont aviſez d'y mettre des feüilles d'arbre, pour luy donner quelque goût. Celle de Thé leur a paru la meilleure, & ils s'en ſervent communément.

Peut-eſtre auſſi que Dieu dont la providence a ſi univerſellement pourvû

aux

aux beſoins de tous les peuples, & ſi je l'oſe dire, à leurs plaiſirs & à leurs delices, n'a pas voulu priver la Chine, de ce qui eſt le plus neceſſaire à la vie; ainſi pour ſuppléer au défaut des puits & des fontaines, que la nature des terres a preſque par tout rendu ſalées, il y a fait croiſtre en abondance cette eſpece d'arbre particulier, dont les feüilles ſervent, non-ſeulement à purger les eaux de leurs mauvaiſes qualitez, mais encore à les rendre ſalutaires, & agreables.

On aſſure que parmi les fontaines de la Chine, il s'en trouve pluſieurs qui ont regulierement leur flux & leur reflux, comme la mer; ſoit qu'elles ayent communication avec l'Ocean par des conduits ſoûterrains, ou qu'en paſſant par certaines terres, elles ſe chargent de ſels & d'eſprits propres à cauſer cette fermentation.

Puiſque j'ay commencé à parler des differentes eaux de la Chine, je ne puis paſſer ſous ſilence, les étangs & les lacs qu'on y voit preſque dans tou-

tes les Provinces. Ceux qui se forment en hyver par les torrens des montagnes, desolent les campagnes, & rendent durant l'esté tout le païs sterile, sablonneux & plein de cailloux. Les autres qui viennent de source sont extrémement poissonneux, & donnent un revenu considerable à l'Empereur par le sel qu'on en retire. Il y en a un entre-autres, je crois que c'est dans le Chansi, au milieu duquel paroist une petite Isle, où l'on se contente durant la grande chaleur, de jetter l'eau de tous costez. Il s'y fait en peu de temps une crouste d'un sel fort blanc & de bonne odeur, ce qu'on continuë durant tout l'esté avec un tel succés, que ce sel suffiroit pour toute la Province, s'il estoit aussi salant que celuy de la mer, qu'on employe plus ordinairement pour les chairs.

Quoy-que je n'aye pas vû tous ces fameux lacs de la Chine, à qui les Historiens attribuent tant de merveilles, j'en rapporteray neanmoins quelque chose, dont je n'ay garde d'estre

garant ; mais qui ne laiſſera pas de faire connoiſtre le genie du païs , où l'on croit ſi facilement ce qui paroiſt le plus incroyable.

Dans la Province de Fokien il y en a un dont l'eau eſt verte , & qui change le fer en cuivre. On a baſti un Palais ſur le bord d'un autre qui n'eſt pas fort éloigné du premier, dans les appartemens duquel on entend le ſon des cloches , toutes les fois que le Ciel menace de quelque orage. Il y a des eaux dans la Province de Canton qui changent de couleur toutes les années. En eſté & en hyver , elles ſont tres-claires ; en Automne elles deviennent bleuës , mais d'un ſi beau bleu, qu'on s'en ſert pour la teinture des étoffes.

Là-meſme on voit une montagne pleine de cavernes dont le ſeul aſpect eſt horrible, dans laquelle il ſe trouve un lac de telle nature, que ſi du haut on y jette une pierre , on entend un bruit ſemblable au tonnerre; peu de temps aprés, il s'y éleve un gros nuage qui ſe reſoud incontinent en pluye.

Mais le plus celebre de tous, eſt celuy de la Province de Iünnan. Les Chinois aſſurent que ce lac ſe forma tout d'un coup durant un tremblement de terre, qui engloutit tout le païs avec ſes habitans. Ce fut en punition de leurs crimes; car ils eſtoient d'une vie fort dereglée. De tous ceux qui s'y trouverent alors, il n'y eut qu'un ſeul enfant de ſauvé, qu'on trouva au milieu du lac, porté ſur une piece de bois.

Dans l'Iſle de Haïnan, qui appartient à la Chine, il y a une eſpece d'eau, je ne ſçay ſi c'eſt lac ou fontaine, qui petrifie les poiſſons. J'ay moy-meſme apporté des cancres qui conſervant toute leur figure naturelle, ſont tellement changez en pierre, que les pattes & le corps en ſont tres-durs, tres ſolides, & peu differens du caillou. Ces merveilles de la nature, ne ſont pas tellement particulieres à la Chine qu'on n'en trouve ailleurs de ſemblables; & ſi on n'ajoûte pas foy à tout ce que les Chinois diſent, ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelquefois du

fondement à leurs hiſtoires ; mais c'eſt qu'elles ont pour l'ordinaire un air de fable & d'exaggeration, qui feroit meſme douter de la verité.

Je voudrois bien, MONSIEUR, pour ne rien omettre de ce qui regarde cette matiere, vous pouvoir expliquer toutes les eſpeces de poiſſons que les rivieres & les lacs leurs fourniſſent, auſſi-bien que ceux qui ſe peſchent ſur leurs coſtes : mais en verité, j'en ſuis trop-peu inſtruit, pour m'engager en ce détail. J'ay, ce me ſemble, vû à la Chine tous les poiſſons que nous avons en France ; j'en ay meſme remarqué pluſieurs autres que je ne connois point, & dont je ne ſçay pas le nom. C'eſt tout ce que j'en puis dire. Outre cela je vous confirmeray ce que vous avez lû ſans doute dans les Relations, touchant les poiſſons qu'on nomme, poiſſons d'or & poiſſons d'argent, qui ſe trouvent en pluſieurs Provinces, & qui font un ornement particulier dans les cours & dans les jardins des Grands.

Ils ſont d'ordinaire de la longueur

du doigt, & gros à proportion. Le mâle est d'un beau rouge, depuis la teste jusqu'à la moitié du corps, & mesme davantage; le reste avec toute la queuë en est doré, mais d'un or si lustré & si éclatant, que nos veritables dorures n'en approchent pas. La femelle est blanche, elle a la queuë & mesme une partie du corps, parfaitement argentée. La queuë de l'un & de l'autre n'est pas unie & platte comme celle des autres poissons, mais formée en bouquet, grosse, longue, & qui donne un agrément particulier à ce petit animal, dont le corps est d'ailleurs parfaitement bien proportionné.

Ceux qui les veulent nourrir doivent en prendre un grand soin, parce qu'ils sont extraordinairement délicats & sensibles aux moindres injures de l'air. On les met dans un bassin fort profond & fort large, au fond duquel on a accoûtumé de renverser un pot de terre troüé par les costez, afin qu'ils puissent durant les grandes chaleurs s'y retirer, & se mettre ainsi à cou-

vert du Soleil. On jette auſſi ſur la ſurface de l'eau certaines herbes particulieres qui s'y conſervent toûjours vertes; & qui y entretiennent la fraiſcheur. Cette eau ſe change deux ou trois fois la ſemaine; de maniere neanmoins qu'on en met de nouvelle à meſure qu'on vuide le baſſin, qu'il ne faut jamais laiſſer à ſec. Si l'on eſt obligé de tranſporter le poiſſon d'un vaſe à un autre, il ſe faut bien donner de garde de le prendre avec la main; tous ceux qu'on touche, meurent bien-toſt aprés, ou ſe flétriſſent. Il faut pour cela ſe ſervir d'une petite cüeillere de fil attachée par le haut à un cercle de bois, dans laquelle on les engage inſenſiblement. Quand ils y ſont entrez d'eux-meſmes, on a ſoin de ne les pas heurter, mais de les tenir toûjours dans la premiere eau qui ne ſe vuide que lentement, & qui donne le temps de les tranſporter dans l'eau nouvelle. Le grand bruit, comme celuy de l'artillerie ou du tonnerre, une odeur trop forte, un mouvement

violent, tout cela leur eſt nuiſible, & quelquefois meſme les fait mourir; comme je l'ay ſouvent remarqué ſur mer où nous en portions, toutes les fois qu'on tiroit le canon, ou qu'on faiſoit fondre du gaudron. D'ailleurs ils vivent preſque de rien; les vers inſenſibles qui ſe forment dans l'eau, ou les parties les plus terreſtres qui y ſont meſlées, ſuffiſent preſque pour les empeſcher de mourir. On y jette neanmoins de temps en temps de petites boules de paſte, mais il n'y a rien de meilleur que du pain-à-chanter, qui eſtant détrempé fait une eſpece de boüillie, dont ils ſont extrémement avides, & qui eſt en effet tres proportionnée à leur delicateſſe naturelle.

Dans les païs chauds, ils multiplient beaucoup, pourvû qu'on ait ſoin de retirer leurs œufs qui ſurnagent, & qu'ils mangent preſque tous. On les place dans un vaſe particulier expoſé au Soleil, & on les y conſerve juſqu'à ce que la chaleur les ait fait éclorre. Les poiſſons en ſortent avec une

couleur noire, que quelques-uns d'eux conſervent toûjours, mais qui ſe change peu à peu dans les autres, en rouge, en blanc, en or, en argent, ſelon leur differente eſpece. L'or & l'argent commencent à ſe former à l'extrémité de la queuë, & s'étendent un peu plus ou un peu moins ſelon leur diſpoſition particuliere.

Tout cela, MONSIEUR, & les autres merveilles de l'Univers, nous font par-tout reconnoiſtre le doigt de Dieu, qui, pour l'amour de nous, a embelli le monde d'une infinité de manieres. Non content d'éclairer le ciel, & d'enrichir la terre, il eſt deſcendu juſques dans les abîmes; dans les eaux meſme, il a laiſſé des veſtiges de ſa profonde ſageſſe; & ſans parler de ces monſtres prodigieux qu ſemblent faits pour étonner la nature; il a encore formé ces merveilleux poiſſons que je viens de vous décrire, leſquels quoy que petits, ne laiſſent pas par leur beauté ſinguliere d'attirer noſtre admiration, & de nous donner quelque

idée de la grandeur du Createur.

Voila, MONSIEUR, en racourci le plan & comme la Carte du païs, que je m'estois proposé de vous faire connoistre. Ce ne sont que les dehors, & si je l'ose dire, le corps de cet Empire, dont l'ame & l'esprit est répandu dans ses habitans. Peut-estre que quand vous aurez lû ce que je viens de vous en écrire, vous aurez la curiosité d'apprendre, quels peuples assez heureux ont receu en partage la plus grande, la plus belle, la plus fertile portion de ce monde; telle enfin, qu'il ne luy manque rien, pour une veritable terre de promission, que d'estre cultivée par le peuple de Dieu, & habitée par de veritables Israëlites. Si nous n'avions comme les Hebreux, que la mer rouge & quelques deserts à traverser, peut-estre que quarante ans suffiroient pour la soumettre à l'Evangile; mais cette vaste étenduë de mers, ces chemins de terre infinis & impraticables, qui pourroient mesme retarder Moïse & les Prophetes, ralen-

tiſient quelquefois le zele des Miniſtres de Jeſus-Chriſt, & dimiuuënt le nombre de ſes nouveaux Apoſtres.

Pluſt à Dieu que je puſſe ici, comme firent autrefois ces Hebreux, que Moïſe avoit envoyez à la découverte de la terre promiſe, repreſenter les richeſſes immenſes, & les pretieuſes récoltes que la Chine promet aux ouvriers Evangeliques; peut-eſtre que la vûë d'une ſi abondante moiſſon entraîneroit toute l'Europe. J'eſpere du moins que mon témoignage ne ſera pas tout à fait inutile, & que le zele extraordinaire du peu de Miſſionnaires qui me ſuivront, ſuppléera au grand nombre de ceux qu'un ſi vaſte empire demanderoit. Je ſuis avec beaucoup de reſpect,

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur,
L. J.

LETTRE
A Monſeigneur
LE MARQUIS DE TORSI,
Secretaire d'Eſtat pour les Affaires Eſtrangeres.

Du caractere particulier de la nation Chinoiſe; ſon antiquité, ſa nobleſſe, ſes modes, ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualitez.

MONSEIGNEUR,

Puiſque dans le glorieux employ dont le Roy vous a honoré, & que vous rempliſſez déja avec tant de ſageſſe, rien ne peut contribuer davantage, à vous élever à ce haut point de perfection, que toute l'Europe attend de vous, que la parfaite connoiſſance des mœurs & du genie des Eſtrangers;

j'ay crû qu'en m'ordonnant de vous écrire ſur ce qui regarde l'Empire de la Chine, vous ſouhaitiez particulierement apprendre quel eſt le genie de ſes habitans.

Il eſt vray qu'à juger de l'avenir par les regnes precedens, ces connoiſſances vous ſeroient peut-eſtre aſſez inutiles. Juſqu'ici la France n'a rien eu à démeſler avec ces peuples, & il ſemble que la nature ne les ait placez ſi loin de nous, que pour les ſeparer entierement de nos intereſts. Mais ſous le regne de Loüis le Grand, pour qui la nature meſme a ſi ſouvent changé ſes loix, eſt-il quelque choſe d'impoſſible ? & le Ciel, qui ſemble juſqu'ici avoir occupé toutes les nations à le rendre celebre, n'obligera-t'il point la Chine toute fiere qu'elle eſt, de contribuer quelque choſe à ſa gloire ?

C'eſt apparemment, ſous voſtre Miniſtere, MONSEIGNEUR, que nous verrons le plus grand Empire de l'Orient s'unir avec le plus puiſſant Royaume de l'Europe ; & peut-eſtre que ſans

cette fatale guerre, dont les suites se font sentir jusqu'à l'extremité de l'univers, vous auriez déja écouté les Envoyez d'un Prince, qui n'a jamais reconnu d'autre souverain que luy-mesme dans le monde. Cette negotiation si glorieuse pour vous & si utile pour l'établissement de la religion, que le malheur des temps a jusqu'icy interrompuë, pourra bien se renoüer; & c'est pour vous y disposer, MONSEIGNEUR, que je prens la liberté de vous faire connoistre le caractere de ceux qui y doivent estre employez.

Les Chinois sont si anciens dans le monde qu'il en est de leur origine comme de ces grans fleuves dont on ne peut presque découvrir la source. Il faut pour cela remonter plus loin que toutes nos histoires profanes; & le temps mesme qui nous est marqué par la Vulgate n'est pas trop long, pour justifier leur chronologie.

Il est bien vray que l'histoire populaire de cette grande Monarchie, est non-seulement douteuse mais encore

manifeſtement fauſſe; car elle compte plus de quarante mille ans depuis la fondation de l'Empire. Mais celle dont tous les ſçavans conviennent eſt ſi ſuivie, ſi-bien circonſtanciée, établie par une tradition ſi conſtante, qu'on ne peut en douter parmi eux, ſans paſſer pour ridicules, & comme ils s'expliquent eux-meſmes, pour heretiques.

Suivant cette hiſtoire qu'aucun de leurs ſçavans ne revoque en doute, il y a beaucoup plus de quatre mille ans que la Chine avoit ſes Roys qui ont continué juſqu'à preſent ſans aucune interruption. La meſme famille n'a pas toûjours eſté ſur le trône: il y en a eu vingt-deux differentes, qui ont donné deux cens trente-ſix Empereurs. Pluſieurs docteurs font encore remonter cette monarchie ſix cens ans plus haut, mais quoy que leur opinion ſoit tres-probable, on peut neanmoins s'en tenir à la premiere; & c'eſt une choſe qui fait bien voir la grandeur & la nobleſſe de cet Empire, puiſque cinq ou ſix cens ans de plus ou de moins, ne

diminuent pas notablement ſon antiquité.

Certainement aprés tous les examens qu'on a faits de cette chronologie il ne nous eſt pas plus permis d'en douter que des hiſtoires les plus communement receuës parmi nous, d'autant plus qu'elle n'a pû eſtre alterée par les étrangers ; qu'elle a toûjours paſſé parmi les ſçavans du païs pour ſeure & inconteſtable ; qu'elle eſt écrite ſans affectation & d'un ſtile ſimple & naïf, qui porte avec ſoy cet air de verité qui perſuade ; que Confucius, eſtimé pour ſa capacité, ſa bonne foy, ſa droiture, n'en a jamais douté, & établiſſoit meſme là-deſſus toute ſa doctrine, cinq cens cinquante ans avant la naiſſance de Noſtre Seigneur ; que ces livres ſont tres-conformes à l'Ecriture ſainte touchant l'âge des premiers hommes ; car ils aſſeurent que Fohi regna cent cinquante ans, Chinnum cent quarante, Hoamti cent onze, Yao cent dix-huit, & ainſi des autres en décroiſſant toûjours, ſelon que l'Hiſtoire Sainte nous

l'apprend ; enfin que les éclypſes obſervées dés ce temps-là ont dû en effet arriver, ce qu'ils ne pouvoient ſçavoir que par l'obſervation & non pas par leurs calculs qui n'eſtoient pas aſſez exacts. Tout cela nous perſuade qu'il y a peu de ſeureté dans l'hiſtoire profane du monde, ſi nous pouvons raiſonnablement douter de celle de la Chine.

Au reſte, cet empire eut le ſort de tous les autres, dont l'origine eſt toûjours peu conſiderable. Il y a de l'apparence que les enfans ou les petits-fils de Noé ſe répandirent dans l'Aſie & percérent enfin juſques dans cette partie de la Chine qui eſt la plus occidentale, & qu'on nomme à preſent le Chanſi & le Chenſi. Ils vivoient au commencement en famille, & les Rois eſtoient des peres à qui une longue ſuite d'années, beaucoup de troupeaux & les autres richeſſes champeſtres avoient donné de l'autorité.

Fohi fut celuy qui jetta le premier les fondemens de la monarchie ; ſa ſageſſe, ſa capacité, ſes bonnes mœurs, ſa

puiſſance & la reputation que ſon experience & ſon grand âge luy avoient acquiſe, le firent écouter comme un Oracle. Il regla tout pour la vie privée, pour la police, pour la religion ; de maniere que l'Eſtat devint en peu de temps tres-floriſſant ; ſes ſujets occuperent d'abord la province de Honan & quelques années aprés défricherent toutes les terres qui s'étendent juſqu'à la mer orientale.

Il ſemble que les Chinois dés leur origine ſe ſoient ſenti quelque choſe de plus que les autres hommes ; ſemblables à ces princes qui portent en naiſſant, une fierté naturelle qui les diſtingue toûjours du peuple. Soit que les royaumes d'alentour fuſſent barbares, ou qu'ils leur fuſſent inferieurs en ſageſſe ; ils ſe firent déſlors une maxime d'eſtat, de n'avoir commerce avec les étrangers, qu'autant qu'il ſeroit neceſſaire pour recevoir leurs hommages ; encore ne cherchoient-ils pas ces marques de ſouveraineté par un eſprit d'ambition, mais pour avoir occaſion

de donner aux autres peuples de la terre les loix & les regles du gouvernement parfait.

Ainſi quand parmi leurs tributaires quelqu'un ſe diſpenſoit de comparoître au temps marqué, ils ne l'obligeoient point à force ouverte de ſe ſoûmettre; au contraire ils luy portoient compaſſion. Qu'y perdons-nous, diſoient-ils, s'il eſt toûjours barbare? puis qu'il s'éloigne de la ſageſſe, il doit s'en prendre à luy-meſme, toutes les fois qu'il manquera par paſſion ou par aveuglement.

Cette ſage politique fit une ſi grande reputation aux Chinois, que dans toutes les Indes, dans la Tartarie, dans la Perſe on les regardoit comme les oracles du monde; & les Japonois en avoient conçû une ſi haute idée, que quand ſaint Xavier leur porta la foy, (quoy qu'en ce temps-là la Chine euſt beaucoup perdu de ſon ancienne probité) une des plus grandes raiſons qu'ils oppoſoient au Saint, eſtoit que cet empire ſi ſage, ſi éclairé ne l'avoit pas encore embraſſée.

Mais cette politique qui les porta à ſe diſtinguer des autres, & qui peut-eſtre eſtoit au commencement une maxime tres-utile, dégenera dans la ſuite en orgueil. Ils ſe regarderent comme un peuple choiſi, que le Ciel avoit fait naiſtre au milieu de l'univers pour luy donner la loy; ſeul capable d'inſtruire, de polir, de gouverner les nations. Ils ſe figuroient les autres hommes comme des nains & de petits monſtres qui avoient eſté jettez ſur les extremitez de la terre, comme la craſſe & le rebut de la nature; au lieu que les Chinois placez au milieu du monde, avoient ſeuls receu de Dieu une forme raiſonnable & une veritable grandeur. Leurs Cartes anciennes ſont remplies de ces ſortes de figures, & de pluſieurs embleſmes propres à inſpirer le mépris qu'ils faiſoient du genre humain.

Mais quand ils virent les Europeens inſtruits en toute ſorte de ſciences, ils furent frapez d'étonnement. *Comment ſe peut-il faire*, diſoient-ils, *que des*

gens ſi éloignez de nous, ayent de l'eſprit & de la capacité? Jamais ils n'ont lû nos livres, ils n'en connoiſſent pas meſme les lettres; ils n'ont point eſté formez par nos loix, & cependant ils parlent, ils raiſonnent juſte comme nous.

Nos ouvrages, comme ſont les étoffes, les montres, les inſtrumens de mathematique & ſemblables curioſitez, les ſurprirent encore beaucoup, car ils penſoient qn'on ne trouvoit qu'à la Chine des gens adroits, & de bons ouvriers. Ils connurent alors que nous n'eſtions pas ſi barbares, qu'ils s'eſtoient imaginez; & ils dirent aſſez plaiſamment: *Nous penſions que les autres peuples fuſſent tous aveugles, & que la nature n'euſt donné des yeux qu'aux Chinois: cela n'eſt pas univerſellement vray, & ſi les Europeens ne voient pas auſſi clair que nous, ils ont du moins chacun un œil.*

J'ay vû quelquefois des François ſi piquez de cette ridicule vanité, qu'ils ne pouvoient retenir leur colere. Ils auroient peut-eſtre mieux fait de s'en

divertir; il faut du moins excuſer les Chinois : juſqu'alors ils n'avoient vû que des Tartares ou des Indiens; & ils regardoient de loin l'occident comme nous regardons à preſent les terres auſtrales & les foreſts du Canada. Si à trois cens lieuës de Quebec nous trouvions des Mathematiciens Iroquois ou de ſçavans Alkonkins qui nons découvriſſent une nouvelle philoſophie plus claire, plus étenduë, plus parfaite que la noſtre; nous ne ſerions pas moins blaſmables que les Chinois, de nous eſtre preferez à ces peuples & de les avoir juſqu'icy traitez de barbares.

A cet orgueil prés, il faut avouër que la nation Chinoiſe a eu de grandes qualitez: beaucoup de douceur & de politeſſe dans l'uſage du monde, du bon ſens & de l'ordre dans leurs affaires; du zele pour le bien public; des idées juſtes pour le gouvernement; de l'eſprit, mediocre à la verité dans les ſciences ſpeculatives, mais droit & ſeur dans la morale, qu'ils ont toûjours conſervée tres-conforme à la raiſon.

Le peuple eſtoit appliqué à l'éducation des enfans dans leurs familles, eſtimant par deſſus toutes choſes l'agriculture, laborieux à l'excés, aimant & entendant parfaitement le commerce. Les Juges & les Gouverneurs des Villes affectoient une gravité dans leur exterieur, une ſobrieté dans leurs tables, une moderation dans le domeſtique, & une équité dans tous les jugemens, qui leur attiroient le reſpect & l'amour de tous les peuples. L'Empereur meſme ne mettoit ſa gloire que dans le bonheur qu'il procuroit à ſes ſujets; & il ſe conſideroit moins comme le Roy d'un grand Etat, que comme le pere d'une nombreuſe famille.

Ce charactere de la Chine, MONSEIGNEUR, que je viens de vous faire, n'eſt point flatté, mais tiré fidelement de ſon hiſtoire, qui nous fournit une infinité d'exemples de cette haute ſageſſe qui a eſté ſi long-temps l'ame de ſon gouvernement. Il eſt vray que les guerres civiles, les Rois foibles ou méchans, la domination étrangere

ont troublé de temps en temps un ſi bel ordre. Mais ſoit que les loix fondamentales de l'Etat fuſſent excellentes, ou que les peuples apportaſſent en naiſſant de ſi heureuſes diſpoſitions; il eſt certain que ces faſcheux intervalles n'ont pas duré : pour peu qu'on les laiſſaſt à eux-meſmes, ils reprenoient leur premiere conduite; & nous voyons encore à preſent au milieu de la corruption, que les troubles domeſtiques & le commerce des Tartares y ont portée, des veſtiges de cette ancienne probité.

Je ne pretens pas, MONSEIGNEUR, m'étendre fort au long ſur cette matiere. Je ſçay que c'eſt une Lettre que j'ay l'honneur de vous écrire & non pas une hiſtoire. D'ailleurs on travaille à mettre en François celle que les Chinois eux-meſmes nous ont laiſſée, & je ſuis ſeur qu'elle vous plaira par ſa nouveauté, & par les choſes extraordinaires qu'elle contient.

Je me contente icy de vous tracer quelque image de l'état preſent de la

Chine par rapport aux mœurs & aux coûtumes de ſes peuples. Je pourrois en peu de mots vous en faire le portrait, en diſant qu'on y vit à peu prés comme nous vivons en Europe. L'avarice, l'ambition, l'amour du plaiſir ont grande part à tout ce qui s'y paſſe. On trompe dans le negoce, l'injuſtice regne dans les tribunaux, les intrigues occupent les Princes & les courtiſans. Cependant les gens de qualité prennent tant de meſures pour cacher le vice; & les dehors ſont ſi-bien gardez, que ſi un étranger n'a ſoin de s'inſtruire à fond des choſes, il s'imagine que tout eſt parfaitement reglé. C'eſt par là que les Chinois reſſemblent aux Europeens. Voicy ce qui les en diſtingue: leur air, leur langage, leur naturel, leurs civilitez & leurs manieres ſont non-ſeulement differentes des noſtres, mais encore de celles que nous remarquons dans toutes les autres nations du monde.

Vous aurez ſans doute, MONSEIGNEUR, remarqué les figures qui ſont

peintes ſur les porcelaines & ſur les cabinets de la Chine. Nos peintures en Europe nous flattent toûjours, mais celles des Chinois les eſtropient & les rendent ridicules. Ils ne ſont point ſi mal-faits qu'ils ſe font eux-meſmes. Il eſt vray qu'ils ne conviennent pas dans l'idée que nous nous formons de la veritable beauté. Ils veulent qu'un homme ſoit grand, gros & gras; qu'il ait le front large, les yeux petits & plats, le nez court, les oreilles un peu grandes, la bouche mediocre, la barbe longue & les cheveux noirs. Cette taille fine, cet air vif, cette démarche noble & aſſeurée que les François eſtiment tant, ne ſont nullement de leur gouſt. Un homme eſt bien fait, lors qu'il remplit un fauteüil, & que par ſa gravité & ſon embonpoint il fait, ſi je l'oſe dire, une groſſe & une vaſte figure. Pour ce qui eſt de la couleur, ils ſont naturellement auſſi blancs que nous, ſur-tout du coſté du Nord; mais comme les hommes ſe ménagent peu, qu'ils voyagent beaucoup, qu'ils



To. 1.
P. 267.



Escolier Chinois.



Mandarin Chinois en habit de ceremonie

To. 1.
P. 267.



Colonel Chinois

To. 1.
P. 267



Soldat Chinois

ne portent ſur la teſte qu'un petit bonnet peu propre à défendre leurs viſages des rayons du ſoleil ; ils ſont ordinairement auſſi baſanez que les Portugais des Indes, & meſme le peuple dans les provinces de Canton & de Iünnan qui, à cauſe des grandes chaleurs, travaille preſque demi-nud, eſt d'un teint fort olivaſtre.

Autant que les hommes ſe negligent ſur ce point, autant les femmes ont-elles ſoin de ſe conſerver : je ne ſçay ſi le fard leur eſt ordinaire ; mais on m'a dit qu'elles ſe frottent tous les matins le viſage, d'une eſpece de farine blanche, plus propre à ternir le teint qu'à luy donner un nouvel éclat. Elles ont toutes les yeux petits & le nez court : à cela prés, elles ne cedent en rien aux Dames d'Europe : mais la modeſtie qui leur eſt naturelle, releve infiniment leur bonne grace : un petit colet de ſatin blanc qui tient à la veſte, leur ſerre & leur couvre entierement le cou : les mains ſont toûjours cachées dans de longues & larges manches : elles

marchent mollement & lentement, les yeux baissez, la teste panchée; & l'on diroit à les voir que ce sont des religieuses ou des devotes de profession, recueillies & occupées uniquement de Dieu. Ainsi la coûtume a souvent plus de force pour gesner le sexe, que la vertu la plus austere; & il seroit à souhaiter que la sainteté du Christianisme eust pû obtenir icy des Dames Chrétiennes, ce que l'usage du monde a inspiré depuis tant de siecles aux Chinoises idolâtres.

Cette modestie n'empesche pas qu'elles n'ayent les entestemens ordinaires des femmes; plus on les resserre, moins elles aiment la solitude. Elles s'habillent magnifiquement, & passent le matin plusieurs heures à se parer, dans la pensée qu'elles pourront estre veuës le jour, quoy-que pour l'ordinaire elles ne le soient que de leurs domestiques. Leur coiffure qui consiste ordinairement en plusieurs boucles de cheveux, meslées de toutes parts de petits bouquets de fleurs d'or & d'argent, a quelque chose de fort singulier. Mais je ne puis, ni ne

To. 1.
P. 269.



Dame Chinoise en deshabillé

veux, MONSEIGNEUR, vous en faire la deſcription, parce que je ſçay bien que vous n'attendez pas de moy ce détail. Je crois neanmoins que ſi on en voyoit en France des modelles, on y ſeroit tenté de quitter cet amas bizarre d'ornemens dont on ſe ſert, pour ſe coiffer à la Chinoiſe.

Les Dames portent comme les hommes une longue veſte de ſatin ou de brocard rouge, bleu ou verd, ſelon leur gouſt particulier. Les plus âgées s'habillent de noir & de violet. Elles ont outre cela pardeſſus une eſpece de ſurtout, dont les manches extremement larges traiſnent juſqu'à terre, quand on n'a pas ſoin de les relever. Mais ce qui les diſtingue de toutes les autres femmes du monde & qui en fait preſque une eſpece particuliere, eſt la petiteſſe des pieds; & c'eſt le point le plus eſſentiel de leur beauté. Cela eſt ſurprenant & ne ſe peut comprendre. Cette affectation va meſme quelquefois à un excés qui paſſeroit pour folie, ſi une bizarre & ancienne couſtume, qui en

matiere de mode, prevaut toûjours aux idées les plus naturelles, ne les obligeoit de ſuivre le torrent, & de s'accommoder à l'uſage du païs.

Dés que les filles naiſſent, les nourrices ont grand ſoin de leurs lier étroitement les pieds, depeur qu'ils ne croiſſent. La nature qui ſemble eſtre faite à cette geſne, s'en accommode plus facilement qu'on ne s'imagine, & on ne s'apperçoit pas que leur ſanté en ſoit alterée. Leurs ſouliers de ſatin brodez d'or, d'argent & de ſoye, ſont d'une propreté achevée; & quoy-que petits, elles s'étudient fort, en marchant, à les faire paroiſtre. Car elles marchent, MONSEIGNEUR, ce qu'on auroit de la peine à croire, & elles marcheroient volontiers tout le jour, ſi elles avoient la liberté de ſortir. Quelques-uns ſe ſont perſuadez, que ç'a eſté une invention des anciens Chinois, qui pour mettre les femmes dans la neceſſité de garder la maiſon, mirent les petits pieds à la mode. Je m'en ſuis informé tres-ſouvent des Chinois meſme, qui

n'en ont jamais oüy parler. *Ce ſont des contes*, me dit l'un d'eux en riant: *nos peres auſſi-bien que nous, connoiſſoient trop bien les femmes, pour croire qu'en leur retranchant la moitié des pieds, on leur oſteroit le pouvoir de marcher & l'envie de voir le monde.*

Pour peu qu'on euſt voulu conſulter les relations ſur l'air & la phyſionomie des femmes Chinoiſes, il n'auroit pas eſté facile d'abuſer de la facilité de quelques Dames de Paris, qui l'an paſſé recueillirent une Françoiſe abandonnée, & luy donnerent toute ſorte de ſecours, parce qu'elle ſe diſoit étrangere, & d'une des meilleures familles de la Chine. Cet accident ſurprit tous les curieux; & Monſieur le Marquis de Croiſſi me témoigna que je luy ferois plaiſir d'examiner la verité de cette hiſtoire.

La charité, m'ajoûta-t-il, n'en eſt pas moins agreable à Dieu, quoy-qu'on l'exerce ſur des ſujets qui ne la meritent point; s'il n'eſtoit icy queſtion que d'une pure mépriſe en fait d'au-

mône, on pourroit ſans ſcrupule laiſſer dans l'erreur ceux qu'on trompe ſous un faux pretexte de neceſſité. Mais cette fille s'eſt dite payenne, on l'exhorte depuis long-temps à ſe convertir, on l'inſtruit; elle conçoit déja ou fait ſemblant de concevoir nos myſteres; en un mot elle veut embraſſer noſtre religion; & l'on eſt ſur le point de luy donner le Bapteſme en ceremonie. Si elle eſt Chinoiſe, tout cela eſt bien; & nous devons admirer la providence qui amene de ſi loin cette ame pour la mettre dans le ſein de l'Egliſe; mais ſi c'eſt une Françoiſe, qui apparemment a eſté baptiſée dés ſon enfance, cet abus du ſacrement qu'elle veut recevoir une ſeconde fois, eſt un ſacrilege digne de punition, dont les perſonnes qui l'aſſiſtent deviennent elles-meſmes coupables.

J'eſtois déja fort prévenu contre cette pretenduë Chinoiſe; mais outre l'ordre de Monſieur de Croiſſi, je crûs qu'il ſeroit bon de m'en inſtruire à fond, pour déſabuſer ceux qui y eſtoient intereſ-

ſez. Quand elle ſçeut que je la voulois voir, elle ne fut pas peu embarraſſée. Ce n'eſt point un Pere de la Chine, dit-elle, mais un de ces Miſſionnaires des Indes, que la revolution de Siam a obligés de revenir. On eut meſme, quand je parus, beaucoup de peine à la trouver, & ce ne fut qu'aprés l'avoir long-temps cherchée, qu'on la déterra enfin, & qu'on luy perſuada de comparoiſtre.

Dés que je la vis, je n'eus pas beſoin d'examen; les traits de ſon viſage, ſa démarche, ſes pieds, toutes ſes manieres la trahirent. Elle feignoit en parlant François, de ne ſçavoir pas bien la langue; mais outre que la conſtruction des mots qu'elle taſchoit de mal articuler, eſtoit tout-à-fait naturelle, ce qu'un étranger n'attrape preſque jamais bien; elle prononçoit d'ailleurs avec beaucoup de fermeté pluſieurs lettres, dont les Chinois n'ont pas l'uſage, & qu'il leur eſt impoſſible d'exprimer.

Aprés les premiers diſcours, je luy

demanday de qu'elle province de la Chine, de quelle famille elle eſtoit; & par quelle étrange avanture elle ſe trouvoit ſi éloignée de ſon païs. Je ſuis de Pekin meſme, répondit-elle, capitale de l'Empire, née dans le palais de l'Empereur, élevée à la cour, & fille du Prince Couronné; c'eſt à dire d'un Prince qui diſpoſe ſouverainement de tout, plus maiſtre, plus puiſſant que l'Empereur meſme, dont les plaiſirs ne ſont jamais troublez par les ſoins des affaires publiques, & qui peu touché du bon ou du mauvais état de ſon empire, borne toute ſon ambition à ſe rendre heureux, & à mener une vie molle & delicieuſe.

Je m'étois embarquée avec ma mere, qui avoit deſſein de paſſer au Japon, afin d'y ménager un mariage pour ma famille. Dans le trajet, noſtre vaiſſeau fut attaqué par un pirate Hollandois, qui le prit, le bruſla, & m'amena priſonniere. Ce barbare eut neanmoins pour moy des ſoins capables d'adoucir ma captivité, ſi la perte de ma mere

ne m'euſt renduë inconſolable ; car elle eſtoit morte à mes yeux, & l'image d'un ſi funeſte accident qui ſe preſentoit nuit & jour à mon eſprit, ne me permettoit preſque pas de faire reflexion à tous les bons offices qu'il me rendoit.

Cependant ma condition n'eſtoit point encore ſi déplorable que je m'imaginois. Le Hollandois victorieux fut quelques jours aprés vaincu luymeſme par un corſaire François. Je fus une ſeconde fois captive & traitée par le nouveau capitaine avec tant de dureté, que je compris en ce moment que ma douleur pouvoit croiſtre, & que l'excés des miſeres qu'on ſouffre en ce monde, n'eſt jamais ſi grand qu'on ne puiſſe encore devenir plus miſerable. Cette navigation fut pour moy plus que pour toute autre, longue, dangereuſe, pleine de chagrins & d'amertume. Enfin nous abordaſmes à un port que je ne connoiſſois point ; on me débarqua, & aprés m'avoir traiſnée au travers de pluſieurs provinces, on m'a

cruellement abandonnée, & je me ſuis trouvée ſans ſecours, ſans appuy, au milieu de cette grande ville, que j'entends appeller Paris.

Il eſt vray que le ciel ne m'a pas tout-à-fait abandonnée ; le mot de Pekin, le ſeul par lequel je pouvois en quelque façon faire connoiſtre ma patrie, & que je répetois pour cela tres-ſouvent, m'a tiré de la miſere. Quelques Dames à ce ſeul nom furent touchées de compaſſion, me recueïllirent dans leur maiſon ; & m'ont depuis ce temps-là traitée avec tant de charité, que je ne ſçay ſi je dois me plaindre du deſtin qui m'a conduite en de ſi bonnes mains.

Elle avoit en effet quelque ſujet d'être contente de ſon ſort, beaucoup meilleur qu'elle ne devoit naturellement eſperer. On la traitoit en fille de bonne maiſon, & peu s'en falloit qu'on ne luy donnaſt la qualité de Princeſſe Couronnée, nom beaucoup plus connu en France qu'à la Chine, où cette dignité eſt encore à naiſtre. On m'ajoûta que beaucoup de perſonnes s'em-

preſſoient pour luy faire plaiſir, & que Monſieur N. un de nos plus celebres Ecrivains avoit déja composé en ſon nom, trois lettres extrémement éloquentes, l'une pour l'Empereur, l'autre pour le Prince Couronné, & la troiſiéme pour quelque autre Prince de ſa famille. Il en a ſans doute tout le merite devant Dieu, & peut-eſtre meſme devant les perſonnes qui l'y ont engagé; mais je ne crois pas que jamais la Chine luy en ſçache gré.

Pour moy, MONSEIGNEUR, j'avouë que le ſeul recit de cette avanture m'a paru un peu fabuleux, & qu'il a un air de Roman capable de détromper ceux qu'un excés de charité n'auroit pas entierement aveuglez. La connoiſſance particuliere que j'ay de ce qui ſe paſſe dans ce nouveau monde, contribuë encore beaucoup à m'affermir dans ce ſentiment. Le Prince couronné eſt une chimere, qui n'a pas meſme la moindre apparence de verité. La naiſſance d'une fille dans un palais où il n'y a que des éunuques, eſt encore

plus difficile à croire. Les Hollandois ne ſont point en guerre avec les Chinois, & il n'eſt pas de leur intereſt de ſe broüiller avec eux en attaquant leurs vaiſſeaux. Les Dames Chinoiſes qui ne ſortent preſque jamais de leur maiſon, n'ont garde d'entreprendre ſur mer un voyage de long cours; & ce mariage qu'elles vont ménager au Japon, n'eſt pas plus vray-ſemblable que le ſeroit celuy d'une Princeſſe de France, qu'on feindroit s'embarquer à Breſt pour aller aux Indes épouſer un Mandarin Siamois.

D'ailleurs on connoiſt tous les vaiſſeaux que nous avons pris ſur les Hollandois, auſſi-bien que ceux qui ſont arrivez des Indes en France: nous en connoiſſons les Capitaines; nous ſçavons leurs priſes, leurs combats, leurs avantures; cependant il ne s'eſt rien paſſé de tout ce que noſtre Chinoiſe raconte; & ſi elle eſt aſſez malheureuſe pour ſe trouver au milieu des ruës de Paris, pauvre, abandonnée, inconnuë; elle doit moins s'en prendre à la cruau-

té de nos François, qu'à ſa mauvaiſe fortune, qui n'a pas eu ſoin de la mieux placer en ce monde.

Pour achever de convaincre ceux qui eſtoient preſens à noſtre entrevûë, je luy fis diverſes queſtions touchant les principales villes de la Chine. Je l'interrogeay ſur la monnoye, l'écriture, les caracteres & la langue du païs. Elle me dit qu'elle avoit ſouvent fait le voyage de Pekin à Nankin en moins de trois jours, quoy-qu'il y ait plus de deux cens lieuës de l'un à l'autre; qu'on uſoit de monnoye d'or, quoy-que l'or n'ait de cours dans l'Empire, que comme les pierres precieuſes en ont en Europe; que celle d'argent étoit frappée au coin comme la noſtre, ronde, platte, portant les armes de l'Empereur, & diverſes figures, ſelon la coûtume de l'orient. Cependant l'argent n'a point de figure reglée; on le fond en lingots, on luy donne telle forme qu'on veut, ſans armes, ſans ordre, ſans ornemens; on le coupe en divers morceaux grands ou petits ſelon le be-

ſoin, & c'eſt au poids ſeulement, & non pas à la marque du Prince, qu'on en connoiſt la valeur.

J'écrivis quelques caracteres Chinois, car elle s'étoit vantée de ſçavoir lire ; une perſonne de ſa qualité n'euſt oſé dire le contraire. Mais par malheur elle ſe trompa, & prit le papier à revers, liſant hardiment les lettres renverſées, comme ſi elles euſſent eſté droites. Au reſte, ce qu'elle prononçoit n'avoit nul rapport au ſens naturel de l'écriture. Enfin je luy parlay Chinois; & de crainte qu'elle n'évitaſt la difficulté, je luy declaray que je parlois la langue Mandarine qui a cours par tout l'Empire, & dont on uſe conſtamment à la Cour. Elle eut aſſez de hardieſſe pour former ſur le champ un jargon bizarre & ridicule, mais ſi mal entendu, qu'on voyoit aſſez qu'elle n'avoit pas eu le temps de le bien concerter. Ainſi comme elle ne put comprendre ce que je luy diſois, j'euſſe eſté fort embaraſſé d'expliquer ce qu'elle me vouloit dire ; ſi neanmoins elle me vouloit dire quelque choſe.

Aprés cet éxamen elle devoit rougir de honte, & confeſſer de bonne foy ſon impoſture ; mais elle ſoûtint toûjours la converſation d'un ſang froid, & avec un air d'aſſûrance, qui fit juger à tout le monde, que ſon Roman Chinois n'eſtoit pas la premiere hiſtoire qu'elle euſt faite.

J'ay crû, MONSEIGNEUR, que vous ſeriez bien aiſe d'eſtre inſtruit de celle-cy : outre qu'elle peut vous donner quelque plaiſir, elle ſervira encore à vous faire comprendre, que l'air, le viſage, & les manieres des femmes de la Chine n'ont rien de commun avec celles des Européennes ; & qu'une Françoiſe eſt bien hardie, quand ſous le nom emprunté de Chinoiſe, elle pretend impoſer aux gens, qui ont longtemps comme moy pratiqué l'une & l'autre nation.

Aprés cette petite digreſſion, vous voulez-bien que je reprenne mon premier diſcours.

L'habillement des hommes, comme par-tout ailleurs, y eſt fort different

de celuy des femmes. Ils ſe raſent toute la teſte, excepté par derriere, où ils laiſſent croiſtre au milieu autant de cheveux, qu'il eſt neceſſaire pour faire une longue queuë treſſée. Ils n'ont point l'uſage du chapeau comme nous, mais ils portent continuellement un bonnet, que la civilité leur défend d'oſter.

Ce bonnet eſt different ſelon les differentes ſaiſons de l'année ; celuy, dont on uſe en eſté, a la forme de coſne, c'eſt-à-dire qu'il eſt rond & l'arge par le bas, mais court & étroit par le haut, où il ſe termine tout à fait en pointe. Le dedans eſt doublé d'un beau ſatin, & le deſſus couvert d'une natte tres-fine, & tres-eſtimée dans le païs. Outre cela on y ajoûte un gros flocon de ſoye rouge, qui tombe tout à l'entour & qui ſe répand juſques ſur les bords ; deſorte que quand on marche, cette ſoye flotte irregulierement de tous coſtez ; & le mouvement continuel de la teſte luy donne un agrément particulier.

Quelque-fois au lieu de ſoye on porte une eſpece de crin, d'un rouge vif & éclatant, que la plüye n'efface point, & qui eſt ſur-tout en uſage parmi les Cavaliers. Ce crin vient de la Province de Soutchoüen, & croiſt aux jambes de certaines vaches ; ſa couleur naturelle eſt blanche, mais on luy donne une teinture, qui le rend plus cher que la plus belle ſoye. En hyver on porte un bonnet de peluche, bordé de zibeline, ou de peau de renard ; le reſte eſt d'un beau ſatin noir ou violet, couvert d'un gros flocon de ſoye rouge, comme celuy d'eſté. Il n'y a rien de plus propre que ces bonnets, & on les vend quelque-fois huit & dix écus ; mais ils ſont ſi courts, que les oreilles paroiſſent toûjours découvertes, ce qui eſt tres-incommode au Soleil & dans les voyages. Quand les Mandarins ſe trouvent en ceremonie, le haut du bonnet eſt terminé par un diamant, ou par quelque autre pierre de prix aſſez mal taillée, mais enchaſſée dans un

bouton d'or tres-bien travaillé. Les autres ont un gros bouton d'étoffe, de criſtal, d'agate, ou de quelque autre matiere que ce ſoit.

Leur habit eſt long & aſſez commode pour les gens de lettres, mais embarraſſant pour les cavaliers. Il conſiſte dans une veſte, qui deſcend juſqu'à terre, dont les pans ſe replient pardevant l'un ſur l'autre, de maniere que celuy de deſſus s'étend juſqu'au coſté gauche, où on l'attache tout le long avec quatre ou cinq petits boutons d'or ou d'argent. Les manches, qui ſont larges auprés de l'épaule, vont peu à peu ſe retreciſſant juſqu'au poignet comme celles de nos Aubes; mais elles s'étendent preſque ſur toute la main, & ne laiſſent par-deſſus de découvert que le bout des doitgs. On ſerre la veſte avec une large ceinture de ſoye, dont les deux bouts pendent juſqu'aux genoux. Les Tartares y attachent aux deux coſtez un mouchoir, un étuy à coûteau & à fourchette avec des cure-dents, une bourſe, & d'autres

petits ornemens de toilette. En eſté on a le col tout nud, ce qui a fort mauvaiſe grace : en hyver on le couvre d'un collet de ſatin qui tient à la veſte, ou d'une bande de zibeline ou de peau de renard large de trois ou quatre doigts, qui s'attache par-devant avec un bouton, & qui ſied fort bien, ſur tout aux cavaliers.

Outre la veſte, on prend par deſſus une eſpece de ſurtout à manches larges & courtes, comme celles des robes de Palais ; les gens de lettres les portent fort longs ; les cavaliers, & ſur tout les Tartares les veulent courts ; & ceux dont ils uſent, ne deſcendent que juſqu'à la hauteur de la poche. Pour les habits de deſſous, on ſe contente en eſté d'un ſimple calçon de taffetas blanc ſous une chemiſe fort ample & fort courte de meſme étoffe ; mais en hyver la chemiſe eſt de toile, & par deſſous on a des hauts-de-chauſſes de gros ſatin fourré de coton, ou de ſoye cruë, ce qui eſt encore plus chaud.

Tout cela eſt aſſez naturel, mais peut-eſtre, MONSEIGNEUR, ſerez vous ſurpris d'appendre, que les Chinois ſont toûjours bottez, & que lors qu'on leur rend viſite, ſi par quelque accident ils ſe trouvoient ſans bottes, ils font attendre les gens pour les aller prendre. Nous avions beſoin de cet exemple pour juſtifier noſtre ancienne coûtume ; mais nous avons encore pouſſé cette mode plus loin qu'eux ; car on a vû, que nos François, non contens de marcher bottez par les ruës, s'armoient autre-fois de grands éperons, afin que rien ne manquât à l'ornement du cavalier. Le bon goût nous eſt venu ſur ce point, comme ſur pluſieurs autres ; mais apparemment les Chinois, qui ſont enteſtez de l'antiquité, ne s'en gueriront pas ſi-toſt : & c'eſt ſur-tout pour eux une aſſez grande bizarrerie, de n'oſer aller en ville ſans bottes, puis-qu'ils ſe font toûjours porter en chaiſe.

Encore cette mode ſeroit-elle pardonnable en hyver ; car comme leurs

bottes ſont de ſoye, & les bas à botter d'une étoffe piquée, doublée de cotton & épaiſſe d'un bon pouce ; la jambe eſt par-là bien défenduë contre le froid : mais en eſté, dans un païs où les chaleurs ſont extrémes, il n'y a que les Chinois au monde, qui pour conſerver un air de gravité, puiſſent ſe réſoudre d'eſtre ainſi dans une eſpece d'étuve depuis le matin juſqu'au ſoir. Auſſi le peuple qui travaille ne s'en ſert preſque point, ſoit pour la commodité, ſoit pour s'en épargner la dépenſe.

La forme de ces bottes eſt un peu differente des noſtres, car elles n'ont ni talon ni genouilliere. Quand on fait un long voyage à cheval, elles ſont d'un cuir bien paſſé, ou d'une groſſe toile noire de cotton piquée ; mais dans la ville on les porte ordinairement de ſatin, avec un gros bord de velours ou de panne ſur le genou. Le peuple en public, & les gens de qualité dans leur domeſtique, chauſſent au lieu de ſouliers des patins de toile noire ou

d'étoffe de ſoye tres propres, & tres commodes : ils tiennent d'eux-meſmes au pied par un rebord qui couvre le talon, ſans qu'il ſoit beſoin de les attacher par devant.

On n'a point à la Chine l'uſage des gands & des manchons ; mais comme les manches de la veſte ſont fort longues, on y retire la main durant le froid, pour la tenir plus chaude. Je ne ſçay, MONSEIGNEUR, ſi j'oſerois ajoûter une autre coûtume, qui eſt fort ancienne parmi les Chinois, & qui n'eſt guere conforme à la politeſſe Françoiſe. Leurs Docteurs & les autres gens de lettres laiſſent croiſtre exceſſivement leurs ongles, de maniere que quelques-uns ne les ont guere moins longs que les doigts ; c'eſt parmi-eux non ſeulement un ornement, mais encore une diſtinction, par laquelle on connoiſt, qu'ils ſont éloignez par leur eſtat des arts méchaniques, & que les ſciences les occupent uniquement. Enfin comme ils affectent en tout un air de gravité, qui attire

tire le reſpect, ils ſe ſont imaginé qu'une longue barbe y pouvoit contribuer; ils la laiſſent croiſtre, & s'ils n'en ont pas beaucoup, ce n eſt pas faute de la cultiver; mais la nature en ce point les a tres-mal partagez, & il n'y en a aucun, qui ne porte envie aux Europeens, qu'ils regardent en cette matiere comme les plus grands hommes du monde.

Voilà, MONSEIGNEUR, un détail, qui fera en quelque ſorte connoiſtre l'air & les manieres Chinoiſes. Je ne crois pas, me diſoit un jour un Eſpagnol, à qui je parlois de cette matiere, qu'on en doive eſtre fort choqué en France. Il y a bien de l'apparence, que ces modes ont autrefois regné parmi vous. Car y en a-t-il aucune, qui ait échapé à une imagination auſſi feconde que celle des François. Depuis quatorze cens ans que la Monarchie dure, il y a eû plus de quatorze-cens modes. On a épuiſé toutes les combinaiſons, & parcouru toutes les figures. Ainſi peut-eſtre qu'il n'y a point

d'habit au monde, qui vous doive paroiſtre étranger, & tout ce que nous pouvons dire, quand quelqu'un de ceux qu'on vous preſente, vous déplaiſt, c'eſt que la mode en eſt paſſée.

Il eſt vray, que les Chinois ſont moins changeans que nous; mais ils ont pouſſé les choſes à une autre extremité : Car plûtoſt que d'abandonner leur ancien habit, ils ont renouvellé une cruelle guerre contre les Tartares, & la pluſpart ont mieux aimé perdre la teſte, que de permettre qu'on leur coupaſt les cheveux. De tous les excés en matiere de mode, il n'en eſt point de plus bizarre que celuy-là; & quelques ridicules que les Chinois craigniſſent d'eſtre aprés la perte de leur chevelure, ils devoient eſtre perſuadez, qu'un homme, à qui on a oſté la teſte, eſt encore plus defiguré. Neanmoins il faut avoüer, que la conſtance de ces peuples a quelque choſe d'admirable; car quand les Tartares les attaquerent, il y avoit plus de deux mille ans, qu'ils conſervoient

leur premier habit; ce qu'on ne peut attribuer qu'au bon ordre de l'Empire, dont le gouvernement a toûjours eſté uniforme, & où les loix ſe ſont exactement obſervées juſques dans les moindres choſes.

Cependant je ſuis bien perſuadé, que ces manieres ne plairont pas à tous nos François ; mais auſſi les modes, dont nous ſommes ſi enteſtez, ne paroiſſent pas ſi belles aux Chinois que nous pourrions nous l'imaginer. Les perruques ſur-tout leur bleſſent étrangement l'imagination ; & ils nous regardent comme des gens, qui au défaut de barbe s'en feroient attacher une artificielle au menton, laquelle deſcendroit juſqu'aux genoux. Cette bizarre coiffure, diſent-ils, & cet amas prodigieux de cheveux crépus, ſont bons ſur le theatre, pour ceux qui veulent repreſenter le Diable ; mais a-t-on la figure naturelle de l'homme, quand on eſt ainſi contrefait ? Deſorte que peu s'en faut que la politeſſe Chinoiſe ne nous faſſe ſur cet article ſeul noſ-

tre procés comme à des barbares.

Ils ont aussi de la peine à se persuader, que de longues jambes découvertes, avec un bas bien tiré, & des culottes étroites fassent un bon effet, parce qu'ils sont accoustumez à un air de gravité, qui leur donne d'autres idées. Ils s'accommoderoient beaucoup mieux de la figure d'un Magistrat razé, sans perruque, & à qui avec sa robe de Palais on donneroit des bottes, qu'à tous ces ajustemens, qui laissent à nos cavaliers une taille fine, une démarche aisée, un air vif & degagé : ce qui n'est du tout point de leur goust. C'est ainsi que le ridicule plaist, & qu'on est souvent choqué des veritables agrémens, selon que la prévention ou la coûtume ont tourné differemment l'imagination. Si neanmoins dans toutes ces modes, il y a d'autre beauté veritable, que cette simplicité toute nuë, que la nature encore innocente & libre de passions a inspirée aux hommes, pour la necessité & la commodité de la vie.

Quoy-que que les gens de qualité obſervent exactement toutes les bienſeances de leur eſtat, & ne paroiſſent jamais découverts en public, quelque grande que ſoit la chaleur; neanmoins dans le particulier, & parmi leurs amis, ils ſont libres juſqu'à l'excés; ils quittent ſouvent bonnet, ſurtout, veſte & chemiſe, ne ſe reſervant qu'un ſimple calçon de taffetas blanc ou de toile tranſparente. Cela eſt d'autant plus ſurprenant, qu'ils condamnent les moindres nuditez dans les peintures, & qu'ils ſont meſme ſcandaliſez de ce que nos Graveurs repreſentent les hommes avec les bras, les jambes & les épaules découvertes. Ils n'ont pas tort d'eſtre choquez de la licence peu Chrétienne de nos ouvriers; mais ils ſont ridicules de blâmer ſur la toile & ſur le papier, ce qu'ils pratiquent eux-meſmes avec tant de liberté & d'indecence en leurs propres perſonnes.

Pour ce qui eſt du peuple, il paſſe en cela toutes les bornes de la mo-

destie & de la pudeur, sur tout dans les Provinces meridionales, où les batteliers & certaines autres gens de mestier sont de la derniere impudence; & en verité les Indiens les plus barbares, quoy-que le climat les dût excuser, me paroissent en cette matiere beaucoup moins barbares que les Chinois. Presque tous les ouvriers & les petits marchands vont par les ruës avec un simple calçon, sans bonnet, sans bas, & sans chemise, ce qui les rend fort basannez & souvent de couleur olivastre. Dans les Provinces du Nord, on est un peu plus reservé, & le froid malgré qu'ils en ayent, les rend modestes & retenus.

Aprés vous avoir expliqué les modes de la Chine, peut-estre serez-vous bien aise, MONSEIGNEUR, que je vous parle de leurs étoffes. Voicy en general ce que j'en ay remarqué. Leur soye est sans contredit la plus belle qui soit au monde. On en fait en plusieurs Provinces, mais la meilleure & la plus fine se trouve dans celle de *Tche-*

kiam, parce que le terroir eſt tres propre pour les meuriers, & que l'air a un certain degré de chaleur & d'humidité, plus conforme à la nature des vers dont on la tire. Tout le monde s'en meſle, & le commerce en eſt ſi grand, que cette ſeule Province en pourroit fournir à toute la Chine, & à une grande partie de l'Europe.

Neanmoins les plus belles étoffes ſe travaillent dans la Province de Nankin, où preſque tous les bons ouvriers ſe rendent. C'eſt-là que l'Empereur ſe fournit de celles qui ſe conſomment dans le Palais, & dont il fait preſent aux Seigneurs de la Cour. Les ſoyes de Canton ne laiſſent pas d'eſtre eſtimées, ſur tout parmi les Eſtrangers, & les étoffes de cette Province ſont meſme d'un plus grand debit, que celles de toutes les autres Provinces de la Chine.

Quoy-que toutes ces étoffes ayent beaucoup de rapport aux noſtres, l'ouvrage neanmoins a toûjours quelque choſe de different. J'y ay vû de la pan-

ne, du velours, des brocards, du satin, des taffetas, des cresspons, & plusieurs autres especes, dont je ne sçay pas mesme le nom en France. Celle qui parmi-eux a le plus de cours, se nomme *Touanze*; c'est une sorte de satin plus fort & moins lustré que le nostre, quelquefois uni, & souvent diversifié par des fleurs, des oiseaux, des arbres, des maisons & des nuages.

Ces figures ne sont pas relevées sur le fond, par un mélange de soye cruë, comme nos ouvriers le pratiquent en Europe, ce qui rend nos ouvrages moins durables; toute la soye en est retorse, & les fleurs y sont distinguées par la seule difference des couleurs & des nuances. Quand on y mesle de l'or ou de l'argent, il ressemble fort à nostre brocard; mais leur or & leur argent se met en œuvre d'une maniere qui leur est particuliere. Car au lieu qu'en Europe nous passons l'or par la filiere avec tant de subtilité qu'on le peut retordre avec le fil, les Chinois pour épargner la matiere, ou pour ne s'estre

pas aviſez de cet artifice, ſe contentent de dorer ou d'argenter une longue feüille de papier, qu'ils coupent en ſuite en de tres-petites bandes, dont ils enveloppent la ſoye.

Il y a en cela beaucoup d'adreſſe, mais cette dorure n'eſt pas de durée; l'eau ou meſme l'humidité en ternit aiſément l'éclat : Cependant quand les piéces ſortent des mains de l'ouvrier, elles ſont tres-belles, & on les prendroit pour des étoffes de grand prix. Quelquefois on ſe contente de paſſer dans la piéce ces petites bandes de papier doré, ſans les avoir roulées ſur le fil, & pour lors les figures, quoique propres & bien tournées, durent beaucoup moins; auſſi le brocard en eſt-il à meilleur marché.

Parmi les differentes figures qu'ils y repreſentent, celle de dragon eſt tres-ordinaire. Il y en a de deux ſortes : celui auquel on donne cinq ongles, & qui ſe nomme *Lom*, eſt uniquement employé ſur les étoffes que l'on deſtine pour l'Empereur : ce ſont ſes armes,

que Fohi fondateur de l'Empire, prit le premier pour luy & pour ſes ſucceſſeurs, il y a plus de quatre mille ans. La ſeconde eſpéce de Dragon n'a que quatre ongles, il s'appelle *Mam*. L'Empereur *Vouvam*, qui regnoit il y a deux mille huit cens trente-deux ans, ordonna que tout le monde en pourroit porter, & depuis ce temps-là l'uſage en eſt devenu commun.

On uſe en Eſté d'une autre ſorte d'étoffe plus ſimple & plus legere, que les Chinois nomment *Cha*; elle eſt moins ſerrée, & moins luſtrée que noſtre taffetas, mais beaucoup plus moëleuſe; quoique pluſieurs la veulent unie, la pluſpart neanmoins la portent ſemée de grandes fleurs percées à jour & vuidées comme les dentelles d'Angleterre, & ſouvent en ſi grand nombre qu'on ne voit preſque pas le corps de l'étoffe. Ces habits d'Eſté ſont tres-commodes, & d'une propreté achevée; ainſi tous les gens de qualité s'en ſervent: D'ailleurs le taffetas n'en eſt pas cher, & une piéce entiere qui ſuf-

fit pour une longue veſte & un ſurtout, ne revient pas à deux piſtoles.

La troiſiéme eſpéce eſt encore un taffetas particulier, qui ſert à faire des calçons, des chemiſes, & des doublures : on le nomme *Tchéouze*. Il eſt ſerré, & neanmoins ſi pliant qu'on a beau le doubler & le preſſer à la main, on ne peut preſque jamais luy faire prendre aucun pli. Il ſe vend au poids, & il eſt d'un ſi bon uſage qu'on le lave comme la toile, ſans qu'il perde beaucoup de ſon premier luſtre.

Outre la ſoye ordinaire, dont je viens de parler, & que nous connoiſſons en Europe, la Chine en a d'une autre ſorte, qu'on trouve dans la Province de *Chanton*. Les vers dont on la tire, ſont ſauvages; on les va chercher dans les bois, & je ne ſçache pas qu'on en nourriſſe dans les maiſons. Cette ſoye eſt de couleur griſe, ſans aucun luſtre ; deſorte que ceux, qui n'y ſont pas accouſtumez, prennent les étoffes, qui en ſont faites, pour de la toile rouſſe, ou pour un droguet des plus groſ-

ſiers : Cependant elles ſont infiniment eſtimées, & couſtent beaucoup plus que le ſatin. On les nomme *Kien-Tchéou*; elles durent tres-long-temps ; quoique fortes & ſerrées , elles ne ſe coupent point ; on les lave comme la toile , & les Chinois aſſeurent que non ſeulement les taches ne les gaſtent pas, mais qu'elles ne prennent pas meſme l'huile.

La laine eſt tres-ordinaire , & à fort bon marché par toute la Chine , ſur tout dans les Provinces de Chenſi , de Chanſi , & de Soutchoüen , où l'on nourrit une infinité de troupeaux. Cependant les Chinois ne font point de draps. Ceux d'Europe , que les Anglois leur portent , y ſont tres-eſtimez ; mais parce qu'ils les vendent incomparablement plus cher que les plus belles étoffes de ſoye , on n'en achete guére. Ainſi les Mandarins ſe font en hiver des robes de chambre d'une eſpéce de bure , faute de meilleur drap. Pour les droguets , les ſerges , & les étamines , nous n'en avons pas de meilleures que les leurs. Ce ſont pour l'ordinaire les fem-

mes des Bonzes qui y travaillent, parce que les Bonzes s'en ſervent eux-meſmes. Il s'en fait par tout un grand commerce.

Outre les toiles de cotton, qui ſont tres-communes, ils uſent encore en Eté de toile d'ortie pour de longues veſtes ; mais celle qui eſt la plus eſtimée, & qui ne ſe trouve nulle autre part, ſe nomme *Copou ;* parce qu'elle eſt faite d'une herbe, que les gens du pays appellent *Co*, qui ſe trouve dans la Province de Fokien.

C'eſt une eſpéce d'arbriſſeau rampant, dont les feuilles ſont beaucoup plus grandes que celles du Lierre ; elles ſont rondes, molles, vertes par le dedans, blancheaſtres & cottonnées par le dehors. Le petit baſton, qui fait le corps de ce Lierre, devient extrêmement long ; on le laiſſe croiſtre & ramper dans les champs. Il y en a de gros comme le petit doigt, qui eſt pliant & cottonné comme ſes feuilles. Quand il commence à ſécher, on le coupe ; l'on en fait pourrir les ger-

bes dans l'eau, comme le Chanvre; & on en tire toûjours la premiere peau, qu'on rejette; mais de la ſeconde, qui eſt beaucoup plus fine, & qu'on diviſe à la main en de tres-petits filets, ſans la battre & ſans la filer, on en fait cette belle toile dont je parle: elle eſt tranſparente, aſſez fine, mais ſi fraiſche & ſi legere qu'il ſemble qu'on ne porte rien.

Tous les gens de qualité en font de longues veſtes durant les grandes chaleurs, avec un ſurtout de Cha. Au Printemps & en Automne on prend du Kien-tchéou, & en Hiver du Toüanzé, c'eſt-à-dire du gros ſatin ou du brocard. Les gens graves le veulent tout uni, les autres le portent avec des fleurs; mais perſonne, excepté les Mandarins dans les aſſemblées, ou dans certaines viſites de cerémonies, n'uſe de brocard d'or ou d'argent. Le peuple, qui ne s'habille ordinairement que de groſſe toile teinte en bleu ou en noir, la fourre de cotton, ou la double de peau de mouton durant le froid; mais

les gens de qualité doublent leurs veſtes & leurs ſurtouts de ces belles peaux de zibeline, d'hermine, de renard, & d'agneau. On ſe ſert auſſi pour le même uſage de petit-gris & de panne.

Comme l'hermine y eſt fort rare; on ſe contente ordinairement d'en mettre ſur les bords de la veſte & ſur les bouts des manches: celle * que j'y ay vûë ne me paroiſt pas d'un beau blanc.

La zibeline eſt aſſez connuë en France, mais elle y eſt beaucoup moins commune qu'à la Chine, où tous les Mandarins conſiderables en portent. Une ſeule peau d'un pied de long, & de quatre à ſix pouces de large (car cet * animal eſt fort petit) coûtera quelquefois dix écus; mais quand on en choiſit des plus belles pour un habit complet, la doublure entiere d'une veſte coûtera juſqu'à cinq & ſix mille francs: on peut neanmoins en avoir une aſſez belle pour deux cens piſtoles.

Les peaux de renard ſont auſſi d'un

* On la nomme *In-chu.*
* *Tiaochu.*

grand uſage. Ceux qui veulent eſtre magnifiques ne prennent que celles du ventre de cet * animal, où le poil eſt plus long, plus fin & plus doux; & ainſi d'une infinité de petites pieces, que l'on joint enſemble, on fait une doublure entiere, qui pour la veſte & le ſurtout revient ordinairement à cinq ou ſix cens francs.

Il y a pluſieurs autres eſpéces de peaux, que la Tartarie leur fournit & dont les Mandarins ſe ſervent pour s'aſſeoir à terre, ſur tout dans le Palais, quand ils attendent le temps de leur audiance. On en met auſſi ſous les matelas, non ſeulement afin d'échauffer le lit, mais encore pour en oſter toute l'humidité. Outre cela il en eſt d'une eſpéce particuliere * que je trouve parfaitement belle : le poil, qui en eſt long, doux, extrémement fourni, eſt d'un beau gris-blanc, meſlé de noir, coupé de bandes jaunes & noires, comme celles des Tigres; on en fait de gran-

* *Sao-chu.*
* *Ta-chu.*

des robes d'hiver qu'on porte en ville, & dont le poil ſe met en dehors ; de ſorte que quand les Mandarins ſont gros & courts, ce qui leur eſt aſſez ordinaire, & qu'outre deux fourrures de deſſous pour la veſte & pour le ſurtout, ils ont encore endoſſé une de ces robes à longs poils, ils ne ſont pas fort differens d'un Ours, ou de l'animal dont ils empruntent la peau ; quoy qu'en cet état ils s'imaginent eſtre tres-propres, & avoir fort bonne grace.

De toutes les fourrures, les plus communes ſont celles de peau d'Agneau : * elles ſont blanches, cottonnées & fort chaudes, mais peſantes, & dans les commencemens, d'une odeur forte ; à peu prés comme les gands gras qui ſentent l'huile. Je m'étonne que la mode n'en ſoit en France : ceux qui aiment les tailles fines & déliées ne s'en accommoderoient pas ; mais d'ailleurs il n'y a rien de plus propre & de plus commode pour l'hiver.

Au reſte, ſi l'on n'y apporte un grand

* *Yam-pi.*

ſoin, toutes ces peaux ſe gaſtent facilement, ſur tout dans les païs chauds & humides ; les vers s'y mettent, & le poil tombe. Pour les conſerver, les Chinois, dés que l'Eté s'approche, les expoſent à l'air durant quelques jours, quand le temps eſt beau & ſec ; ils les battent enſuite avec des verges, ou les ſecoüent ſouvent, pour en faire ſortir la pouſſiere ; & aprés les avoir renfermées dans de grands pots de terre, où ils jettent des grains de poivre & d'autres graines améres, & qu'ils bouchent enſuite exactement ; ils ne les en retirent qu'au commencement de l'hiver.

Outre les habits ordinaires, il y en a de deux ſortes qui méritent bien d'être connus. On prend les premiers pour ſe garentir de la pluye ; car les Chinois, qui aiment fort les voyages, n'épargnent rien pour voyager commodément : ils ſont d'un gros taffetas, encroûté d'une huile épaiſſie, laquelle tient lieu de cire, & qui, eſtant une fois bien ſéche, rend l'étoffe verte, tranſparente & extrémement propre : ils en

font des bonnets , des veſtes , & des ſurtouts qui réſiſtent à la pluye durant quelque temps, mais qui perçent à la longue , à moins que l'habit ne ſoit bien choiſi & préparé avec beaucoup de ſoin. Les bottes ſont de cuir bien paſſé, mais ſi petites que les bas ſe gâtent aux genoux, à moins que l'on ne ſoit à cheval , comme les Tartares, les jambes doublées & les étriers extrémement courts.

Les habits de deüil ont auſſi quelque choſe de ſingulier. Le bonnet, la veſte , le ſurtout , les bas , & les bottes , ſe font de toile blanche , & depuis les Princes juſqu'aux derniers Artiſans, nul n'oſeroit en porter d'une autre couleur. Dans le grand deüil le bonnet a une figure tout-à-fait bizarre , & qu'il eſt difficile de bien repreſenter ; il eſt d'une toile de chanvre rouſſe & fort claire , à peu prés comme noſtre toile d'emballage. La veſte eſt ſerrée par une ceinture de chanvre à demi-retort. Les Chinois en cet équipage affectent au commencement un air negligé , &

la douleur paroiſt peinte en tout leur exterieur ; mais comme parmi eux tout n'eſt guere que ceremonie & affectation, ils reprennent aiſément leur air naturel, & ſouvent je les ay vûs rire un moment aprés avoir pleuré ſur le tombeau de leurs peres.

Peut-eſtre, MONSEIGNEUR, aurez-vous la curioſité de ſçavoir de quelle maniere s'habillent les Miſſionnaires, qui travaillent dans cet Empire à la conveſion des Infideles ? Les loix, qui n'y ſouffrent aucune mode étrangere déterminerent les premiers Jeſuites à prendre au commencement un habit de bonze. Mais cet habit, quoy-que modeſte & aſſez grave, eſtoit ſi décrié par l'ignorance & par la vie dereglée de ces méchans Preſtres, que cela ſeul ſuffiſoit pour nous oſter le commerce des honneſtes gens.

Rien en effet n'eſtoit plus oppoſé à l'établiſſement de la Religion : de ſorte qu'aprés une longue deliberation, on jugea plus à propos de prendre l'habit des lettrez, qui avec la qualité de

Docteur Europeen, nous mettoit en eſtat de parler au peuple avec quelque authorité, & d'eſtre écoutez des Mandarins avec eſtime. Dés lors nous eûmes entrée par tout, & Dieu donna une ſi grande benediction aux travaux de nos premiers Miſſionnaires, que l'Evangile fit en tres-peu de temps des progrés conſiderables.

Mais dans la derniere revolution de l'Empire, ces Peres auſſi-bien que les Chinois, furent obligez de s'habiller à la Tartare, de la maniere que je viens de décrire. Dans les viſites, que nous rendons aux Mandarins pour le bien de la Religion, nous ne pouvons pas nous diſpenſer de porter ordinairement une veſte & un ſurtout de ſoye commune, mais dans la maiſon nous ſommes veſtus de ſerge ou de toile peinte.

Ainſi, MONSEIGNEUR, en conſervant autant qu'il ſe peut l'eſprit de pauvreté qui eſt propre de noſtre eſtat, nous taſchons de nous faire tout à tous, à l'exemple de l'Apoſtre, pour gagner plus aiſément tout le monde à JESUS-

Christ; persuadez que dans un Missionnaire les vestemens, la nourriture, la maniere de vivre, les coûtumes exterieures doivent toûjours estre rapportées au grand dessein qu'il se propose de convertir toute la terre. Il faut estre barbare avec les barbares, poli avec les gens d'esprit, d'une vie plus commune en Europe, austere à l'excés parmi les penitens des Indes, proprement habillé à la Chine, & à demi-nud dans les forests de Maduré : afin que l'Evangile toûjours uniforme, toûjours inalterable en luy-mesme, s'insinuë plus facilement dans des esprits, qu'une sainte complaisance, & une conformité de coûtumes reglée par la prudence chrétienne, auront déja prevenus en nostre faveur. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-obéissant serviteur,
L. J.

LETTRE

A Madame

LA DUCHESSE DE BOÜILLON.

De la propreté & de la magnificence des Chinois.

MADAME,

Le zele qui a porté Voſtre Alteſſe à s'inſtruire de l'état preſent des Miſſions de la Chine m'a infiniment édifié; mais j'avouë que j'ay eſté un peu ſurpris de ce que parmi tant de choſes curieuſes qui ſe trouvent dans ce nouveau monde, vous vous eſtes preſque uniquement attachée à ce qui touche la propreté & la magnificence des Chinois. Je ſçay bien que c'eſt la matiere ordinaire des converſations parmi les Dames, & de toute autre je n'euſſe preſque rien attendu de plus.

Mais pour vous, MADAME, quand j'eus l'honneur de vous voir, je m'étois preparé sur des matieres bien differentes. Je comptois sur tout que vous me parleriez de l'esprit, des sciences, de la politesse de ces peuples : & au lieu que les voyageurs affectent ordinairement de preferer ce qu'ils ont vû parmi les étrangers, à ce qui se trouve dans leur païs, je me faisois un plaisir de pouvoir vous dire avec sincerité, que les Dames Françoises (je dis celles qui comme vous, se sont élevées au dessus de ces petits soins qui occupent presque uniquement le sexe) ont plus d'esprit, plus de capacité, plus de genie, mesme dans les sciences solides, que tous les Docteurs de cet Empire. Car pour la politesse je ne crois pas, MADAME, que vous en doutiez; & il n'est pas necessaire d'en avoir autant que vous, pour effacer les Cours les plus polies de l'Orient.

Mais puisque soit par hasard ou par reflexion, vous avez bien voulu vous borner à une autre matiere, & que

vous

vous ſouhaitez meſme avoir par ordre ce que j'ay eu l'honneur de vous en dire, je vous obeïray, MADAME, non-ſeulement avec le profond reſpect que je dois à voſtre qualité & à voſtre merite; mais encore avec tous les ſentimens de reconnoiſſance que m'ont inſpirez les bontez dont il vous a plû de m'honorer.

Il s'en faut bien que les Chinois dans leurs maiſons ne ſoient auſſi magnifiques que nous. Outre que l'architecture n'en eſt pas belle, ni les appartemens ſi bien entendus, ils ne s'étudient pas beaucoup à les orner, principalement pour deux raiſons. La premiere, parce que tous les palais des Mandarins appartiennent à l'Empereur; c'eſt luy qui les loge, & en pluſieurs endroits (je ne ſçay ſi par tout l'Empire on garde la meſme coûtume) c'eſt le peuple qui les meuble. Le peuple fait toûjours le moins de dépenſe qu'il peut, & les Mandarins n'ont garde de ſe ruïner à embellir des palais, qu'ils ſont tous les jours en danger d'abandonuer, parce

que leurs charges ne ſont proprement que des commiſſions qu'on leur oſte ſouvent pour la moindre faute.

La ſeconde raiſon ſe prend de la coûtume du païs, qui ne permet pas de recevoir les viſites dans l'interieur de la maiſon, mais ſeulement à l'entrée, dans un divan qu'on a pratiqué pour les ceremonies. C'eſt un ſalon tout oüvert, qui n'a d'autre ornement qu'un ſimple ordre de colomnes de bois peint ou verni, dont on ſe ſert pour ſoûtenir les poutres & la charpente, qui ſouvent paroiſt toute nuë ſous la thuile, ſans qu'on ſe donne la peine de la couvrir d'un lambris. Ainſi il ne faut pas s'étonner s'ils retranchent de leurs appartemens tous les ornemens ſuperflus, puiſque les étrangers n'y entrent preſque jamais. Ils n'ont ni miroirs, ni tapiſſeries, ni chaiſes garnies. Les dorures ne ſont point d'uſage, ſi ce n'eſt en quelques appartemens de l'Empereur ou de quelque Prince du ſang. Leurs lits qui ſont parmi nous un des principaux ornemens, ne pa-

roiſſent jamais, & ce ſeroit une incivilité groſſiere de conduire un étranger dans la chambre où l'on couche, lors meſme qu'on luy fait voir ſa maiſon.

De maniere que toute leur magnificence ſe reduit à des cabinets, des tables, des paravents de vernis, quelques peintures, diverſes pieces de ſatin blanc, ſur lequel on a écrit en gros caracteres des ſentences de morale, & qu'on pend en pluſieurs endroits de la chambre; quelques vaſes de porcelaine, encore n'ont-ils pas lieu de s'en ſervir comme nous, parce que dans les chambres on ne voit jamais de cheminée.

Cependant tout cela ne laiſſe pas d'être fort propre & de plaire, quand on ſçait en ménager les ornemens. Le vernis qui eſt ſi commun à la Chine, eſt répandu par tout. Il prend toute ſorte de couleurs; on y meſle des fleurs d'or & d'argent; on y peint des hommes, des montagnes, des palais, des chaſſes, des oiſeaux, des combats & pluſieurs figures qui relevent l'ouvrage & le ren-

dent extrémement agreable ; de ſorte qu'en cette matiere les Chinois ſont magnifiques à peu de frais.

Outre l'éclat & le luſtre qui eſt le propre du vernis, il a encore la qualité de conſerver le bois ſur lequel on l'applique, ſur-tout ſi l'on n'y meſle aucune autre matiere. Les vers ne s'y engendrent pas facilement & l'humidité n'y penetre preſque jamais. L'odeur meſme ne s'y attache point, & ſi l'on a répandu durant le repas de la graiſſe ou du boüillon ſur la table, dés qu'on y a paſſé un linge moüillé, non-ſeulement on n'y en remarque plus aucun veſtige, mais on n'y ſent pas meſme la moindre odeur.

On s'eſt trompé quand on a crû que le vernis eſtoit une compoſition & un ſecret particulier ; c'eſt une gomme qui dégoute d'un arbre à peu prés comme la réſine. Dans les tonneaux où on le tranſporte, il reſſemble au goudron fondu, a cela prés qu'il n'a preſque aucune odeur quand on l'employe : il y faut meſler de l'huile pour le délayer,

plus ou moins ſelon la qualité de l'ouvrage.

Pour les tables, & pour les chaiſes ordinaires, on ſe contente de paſſer deux ou trois couches de vernis, ce qui le laiſſe ſi tranſparent qu'on voit toutes les veines du bois au travers. Que ſi on veut cacher toute la matiére, ſur laquelle on travaille, on y revient pluſieurs fois ; deſorte qu'à la fin ce n'eſt plus qu'une glace, mais ſi belle dans les commencemens, qu'on pourroit s'en ſervir au lieu de miroir. Quand l'ouvrage eſt ſec, on y peint diverſes figures en or, en argent, ou en quelque autre couleur, ſur leſquelles on paſſe encore, ſi l'on veut, une légére couche de vernis, pour leur donner de l'éclat, & pour les conſerver davantage.

Mais ceux qui ſouhaitent faire quelque choſe de fini, colent ſur le bois une eſpece de carton compoſé de papier, de filaſſe, de chaux, & de quelques autres matieres bien battuës, dans leſquelles le vernis s'incorpore. Ils en compoſent un fond parfaitement uni & ſolide,

ſur lequel s'applique le vernis peu à peu par petites couches, qu'on laiſſe ſecher l'une aprés l'autre. Chaque ouvrier a un ſecret particulier pour perfectionner ſon ouvrage, comme dans tous les autres meſtiers. Mais je croy qu'outre l'adreſſe de la main, & ce juſte temperament que demande le vernis, pour n'eſtre ni trop liquide ni trop épais, la patience eſt une des choſes qui contribuë le plus à réüſſir dans ce travail. On en fait au Tonkin des cabinets fort propres : mais ce qui nous vient du Japon en cette matiere ne cede point aux ouvrages de la Chine.

Pour ce qui eſt de la porcelaine, c'eſt un meuble ſi ordinaire qu'elle fait l'ornement de toutes les maiſons. Les tables, les buffets, les cabinets, les cuiſines meſme en ſont pleines ; car on boit & on mange dedans, c'eſt leur vaiſſelle commune. L'on en fait auſſi de grands pots de fleurs. Les Architectes meſmes en couvrent les toits, & s'en ſervent quelquefois aulieu de

marbre pour en incruſter les baſtimens.

Parmi celles qui ſont les plus eſtimées, on en voit de trois couleurs differentes. Les unes ſont jaunes ; mais quoy que la terre en ſoit tres-fine, elle paroiſſent neanmoins plus groſſieres que les autres, parce que cette couleur ne prend pas un ſi beau poli. On en uſe dans le Palais de l'Empereur. Le jaune eſt ſa couleur particuliere, qu'il n'eſt permis à perſonne de porter. Ainſi l'on peut dire qu'en matiere de porcelaine le Prince pour ſon uſage eſt le plus mal partagé de tous.

La deuxiéme eſpece eſt de couleur griſe, & ſouvent hachée d'une infinité de petites lignes irregulieres, qui ſe croiſent, comme ſi le vaſe eſtoit par tout feſlé, ou travaillé de piéces de rapport à la Moſaïque. Je ne ſçay comme ils forment ces figures, car j'ay de la peine à croire qu'ils puiſſent les tracer avec le pinceau. Peut-eſtre que quand la porcelaine eſt cuite & encore chaude, on l'expoſe à un air froid, ou qu'on la trempe dans de l'eau fraiſ-

che, qui l'ouvre ainſi de tous coſtez; comme il arrive quelquefois aux criſtaux durant l'hiver. On y paſſe enſuite une couche de vernis, qui couvre ces inégalitez, & qui par le moyen d'un petit feu, où on la remet, la rend auſſi unie & auſſi polie qu'auparavant. Quoy qu'il en ſoit, ces ſortes de vaſes ont à mon ſens une beauté particuliere, & je ſuis ſeur que nos curieux en feroient cas.

Enfin la troiſiéme ſorte de porcelaine eſt blanche avec differentes figures de fleurs, d'arbres, d'oiſeaux, que l'on y peint en bleu, telle que nous l'avons en Europe. C'eſt la plus commune de toutes, & il n'y a perſonne qui ne s'en ſerve; mais comme en matiere de verres ou de criſtaux, tous les ouvrages ne ſont pas également beaux; auſſi parmi les porcelaines il s'en trouve de fort mediocres, & qui ne valent guere mieux que noſtre fayance.

Les connoiſſeurs ne conviennent pas toûjours dans le jugement qu'ils en portent, & je vois qu'à la Chine auſſi-bien

qu'en France l'imagination y a beaucoup de part : Il faut pourtant avoüer que quatre ou cinq choſes differentes doivent concourir à les rendre parfaites. La fineſſe de la matiere, la blancheur, le poli, la peinture, le deſſein des figures & la forme de l'ouvrage.

On connoiſt la fineſſe de la matiére quand elle eſt tranſparente, en quoy il faut avoir égard à l'épaiſſeur. Les bords ſont ordinairement plus minces, & c'eſt par cet endroit qu'on la doit conſiderer. Quand les vaſes ſont grands, il eſt difficile d'y rien connoiſtre, à moins qu'on n'en veuille caſſer par le bas quelque petit morceau; car alors la ſeule couleur du dedans, ou comme on parle, le ſeul grain fait qu'on en juge aſſez ſeurement : Ce qui paroiſt encore quand on rejoint enſemble les deux piéces ſi parfaitement, qu'il n'y paroiſt aucune rupture; car c'eſt une marque de la dureté & par conſequent de la fineſſe de la matiére.

La blancheur ne ſe doit pas confondre avec l'éclat du vernis dont la

porcelaine eſt enduite, & qui fait une eſpéce de miroir ; deſorte qu'en la regardant auprés de quelques autres objets, les couleurs s'y peignent ; & cette réflexion ſeule eſt capable de faire mal juger de ſa blancheur naturelle. Il faut la porter au grand air, pour en connoiſtre la beauté ou les défauts. Quoique ce vernis ſoit parfaitement incorporé à la matiére, & qu'il dure éternellement, il ſe ternit neanmoins un peu à la longue, & il perd ce grand éclat qu'il avoit au commencement ; d'où il arrive que la blancheur paroiſt plus douce & plus belle dans les anciennes porcelaines ; les nouvelles ne laiſſent pas d'eſtre auſſi-bonnes, & prendront avec le temps la meſme couleur.

Le poli conſiſte en deux choſes ; dans l'éclat du vernis, & dans l'égalité de la matiére. Le vernis ne doit pas être épais, autrement il ſe feroit une crouſte qui ne ſeroit pas aſſez incorporée avec la porcelaine ; d'ailleurs l'éclat en ſeroit trop grand & trop vif. La matiére eſt parfaitement égale, quand elle n'a au-

cune boſſe, qu'on n'y remarque ni grain, ni ſable, ni élevûre, ni enfoncement. Si l'on y fait bien réflexion, il y a peu de vaſes qui n'ayent quelqu'un de ces défauts : non ſeulement on n'y doit pas trouver de taches, mais il faut encore prendre garde qu'il n'y ait des endroits plus éclatans les uns que les autres ; ce qui arrive, quand on appuye inégalement le pinceau : quelquefois auſſi cela vient de ce que lors qu'on paſſe le vernis, toutes les parties ne ſont pas toûjours également ſéches ; la moindre humidité y cauſe une difference ſenſible.

La peinture n'eſt pas une des moindes beautez de la porcelaine ; on y peut employer toute ſorte de couleurs, mais pour l'ordinaire on ſe ſert de rouge, & beaucoup plus de bleu. Je n'ay vû aucun vaſe, dont le rouge fuſt bien vif ; ce n'eſt pas que les Chinois n'en ayent de beau, mais peut-eſtre que cette couleur ſe ternit ſur la matiere, qui en aſpire les parties les plus ſubtiles & les plus colorées : car les differens fonds contribuënt beaucoup à relever

ou à diminuer l'éclat des couleurs. Pour le bleu, ils en ont de parfaitement beau; cependant il eſt difficile d'atraper ce juſte temperament, dans lequel il ne ſoit ni paſle, ni enfoncé, ni trop éclatant. Mais ce que les Ouvriers cherchent avec plus de ſoin, c'eſt de terminer parfaitement les extremitez des figures; de maniere que la couleur ne s'étende pas plus loin que le pinceau; afin que la blancheur de la porcelaine ne ſoit pas ſalie par une certaine eau bleüaſtre, qui s'écoule ſi on n'y prend garde, de la couleur meſme, quand elle n'eſt pas bien broyée, ou quand la matiere, ſur laquelle on l'employe, n'a pas un certain degré de ſéchereſſe; à peu prés comme il arrive au papier, qui boit, quand il eſt humide, ou quand l'ancre ne vaut rien.

Il ſeroit à ſouhaiter, que les deſſeins, dont les Chinois ſe ſervent dans la peinture de la porcelaine, fuſſent plus beaux. Ils y peignent aſſez bien les fleurs; mais les figures humaines y ſont toutes eſtropiées: Ils ſe font tort par

là dans l'eſprit des Etrangers, qui ne les connoiſſent que par cet endroit, & qui s'imaginent, qu'ils ſont en effet auſſi ridicules & auſſi monſtreux dans leur taille, qu'ils paroiſſent dans ces peintures. Cependant ce ſont-là leurs ornemens les plus ordinaires. Les deſſeins les plus reguliers & les mieux entendus leur plairont quelquefois moins que ces groteſques.

Ils ſont en recompenſe fort habiles à bien contourner leurs vaſes, de quelque grandeur qu'ils ſoient. La figure en eſt hardie, bien proportionnée, parfaitement arrondie, & je ne crois pas que nos meilleurs Ouvriers puiſſent mieux former les grandes pieces. Ils eſtiment auſſi-bien que nous les anciens vaſes, mais par une raiſon differente de la nôtre; nous, parce qu'ils ſont plus beaux; eux, parce qu'ils ſont plus anciens: ce n'eſt pas en effet, que les Ouvriers ne ſoient auſſi habiles, & que la matiere ne ſoit auſſi bonne à preſent qu'autrefois: il s'en fait encore aujourd'huy de tres-belle, & j'en ay vû

chez quelques Mandarins des ſervices entiers d'une fineſſe ſurprenante. Mais les Marchands Europeens n'ont plus commerce avec les bons Ouvriers, & comme ils ne s'y connoiſſent pas, ils reçoivent tout ce que les Chinois leur preſentent, parce qu'ils en ont le débit dans les Indes. D'ailleurs perſonne ne ſe met en peine de donner des deſſeins, ou de commander des ouvrages particuliers. Si Monſieur Conſtance euſt vécu, on auroit bien-toſt connu en France, qu'on n'a pas perdu à la Chine le ſecret de la porcelaine; mais ce n'eſt pas la plus grande perte que nous ayons faite à ſa mort; & ce que la Religion en ſouffre dans tout l'Orient, ne nous permet preſque pas de faire attention aux changemens qu'elle a cauſez dans les Arts & dans le commerce.

Il y a encore une autre raiſon, qui rend la belle porcelaine ſi rare. L'Empereur a établi dans la Province, où l'on y travaille, un Mandarin particulier, qui a ſoin de choiſir pour

la Cour les plus beaux vaſes ; il les achete à un prix tres-modique. Ainſi les Ouvriers eſtant tres-mal payez ſe negligent, & ne ſe veulent pas donner une peine, qui ne les enrichit point. Mais ſi un particulier les employoit, & n'épargnoit pas la dépenſe, nous aurions à preſent d'auſſi beaux ouvrages, que ceux des anciens Chinois.

La porcelaine, qui nous vient de Fokien, ne merite pas d'en porter le nom ; elle eſt noire, groſſiere, & ne vaut pas noſtre fayance. Celle qu'on eſtime ſe fait dans la province de *Quamſi* ; la matiere ſe trouve dans un endroit & l'eau dans un autre, parce qu'elle eſt plus claire & plus nette. Peut-eſtre auſſi que cette eau dont on uſe preferablement à toutes les autres, eſt empreinte de certains ſels particuliers, qui ſont propres à purifier & à dégroſſir la terre, ou qui en uniſſent plus fortement les parties ; comme il arrive dans la chaux, qui ne vaut rien quand elle a eſté éteinte en certaines eaux, au lieu que d'autres la rendent beaucoup plus

liée, plus forte & plus adherante.

Au reste c'est une erreur, de s'imaginer qu'il faille cent, & deux cens ans pour preparer la matiere de la porcelaine, & que la composition en soit fort difficile. Si cela estoit, elle ne seroit ni si commune, ni à si bon marché. C'est une terre plus dure que les terres ordinaires, ou plûtost une espece de pierre molle & blanche, qui se trouve dans les carrieres de cette Province. Voicy la maniere dont on la prepare. Aprés en avoir lavé les morceaux, & separé le sable ou la terre étrangere qui s'y peut mesler, on la broïe jusqu'à ce qu'elle soit reduite en une poussiere tres-fine. Quelque fine qu'elle paroisse; on ne laisse pas de continuer encore à la piler tres-long-temps. Quoyqu'à la main on n'y sente point de difference, ils sont neanmoins persuadez qu'elle se subtilise en effet beaucoup plus, que les parties insensibles sont moins meslées, & que l'ouvrage en devient plus blanc & plus transparent. Ils font de cette poussiere une

paſte, qu'ils braſſent & qu'ils battent encore plus long-temps, afin qu'elle devienne plus douce, & que l'eau en ſoit parfaitement incorporée. Quand la terre eſt bien *voquée*, ils travaillent aux figures, il n'y a pas d'apparence qu'ils ſe ſervent de moules comme en quelques autres ſortes de poteries, mais il eſt plus probable qu'ils les forment ſur la roüe comme nous. Dés qu'ils ſont contents de leur ouvrage, ils l'expoſent au ſoleil le matin & le ſoir, mais ils le retirent quand la chaleur eſt trop forte, de peur qu'il ne ſe *tourmente*. Ainſi les vaſes ſéchent peu à peu, & on y applique la peinture à loiſir, lorſqu'on juge que le fond eſt propre à la recevoir ; mais parce que ni les couleurs, ni le vaſe n'ont pas aſſez de luſtre, ils font de la meſme matiere de la porcelaine, une boüillie tres-fine, dont ils paſſent ſur tout l'ouvrage diverſes couches, qui luy donnent un éclat & une blancheur particuliere. C'eſt ce que j'appelle le vernis de la porcelaine. On m'avoit aſſuré dans le royau-

me de Siam, qu'on y mesloit du vernis ordinaire avec une composition faite de blanc d'œuf, & d'os de poissons luisants ; mais c'est une imagination & les Ouvriers de Fokien, qui travaillent comme ceux de Quamsi, n'y font pas d'autre façon. Aprés toutes ces preparations, on met les vases dans les fourneaux, où on allume un feu lent & uniforme, qui les cuit sans les rompre ; & de crainte que l'air exterieur ne les endommage, on ne les en retire que long-temps aprés, quand ils ont pris toute leur consistence, & qu'ils se sont refroidis à loisir.

Voilà, MADAME, tout le mystere de la porcelaine, qu'on a si long-temps cherché en Europe. La Providence & le bien de la Religion, qui m'ont obligé de parcourir la plus grande partie de la Chine, ne m'ont pas porté dans la Province de Quamsi, où se trouve la matiere, dont on la fait ; ainsi je ne la connois pas assez par moy-mesme, pour en pouvoir décrire la nature & les qualitez particulieres : peut-estre

qu'elle n'eſt pas fort differente de certaines pierres molles, qui ſe trouvent en pluſieurs Provinces de la France. Et ſi les Curieux vouloient faire quelques experiences & travailler avec ſoin, en y employant differentes ſortes d'eaux, de la maniere que je viens de dire, il ne ſeroit pas impoſſible d'y réüſſir.

Outre ces cabinets de vernis & ces vaſes de porcelaine, les Chinois ornent encore leurs appartemens de peintures. Ils n'excellent pas dans cet Art, parce qu'ils n'entendent pas finement la perſpective: cependant ils s'y appliquent beaucoup, ils l'aiment, & il y à dans l'Empire une infinité de peintres. Quelques-uns peignent leurs plafonds, & repreſentent ſur les murailles des chambres un ordre d'architecture aſſez informe par de larges bandes, qui regnent tout à l'entour au haut & au pied des murailles en forme de baſe & d'entablement, & qui renferment de ſimples colonnes poſées en égale diſtance, ſans aucun autre ornement d'architecture. Les autres ſe con-

tentent de blanchir la chambre, ou d'y coler proprement du papier. Ils ſuſpendent en differens endroits les tableaux de leurs Anceſtres, des Cartes de Geographie, des pieces de ſatin blanc, ſur leſquelles on a peint des fleurs, des oiſeaux, des montagnes, & des Palais; ſur quelques autres on écrit en gros caracteres des ſentences de morale, & ſouvent des diſcours entiers, qui expliquent les maximes & les regles du parfait gouvernement; Des chaiſes, des tables verniſſées, quelques cabinets, des pots à fleurs, de petites lanternes de ſoye ſuſpenduës au plancher; tout cela bien ordonné & placé dans une juſte ſymétrie, qu'ils entendent aſſez bien, fait un appartement fort propre.

Quoi-qu'on n'entre point dans la chambre où ils couchent, leurs lits ne laiſſent pas d'eſtre beaux. En été ils ont des rideaux de taffetas blanc ſemez de fleurs, d'arbres & d'oiſeaux en broderie d'or & de ſoye. Ces ouvrages, qui viennent de la Province de Nan-

kin, ſont eſtimez; & en matiere de meubles, je n'ay rien vû a la Chine de plus magnifique. D'autres ont des rideaux de gaze tres-fine, qui n'empeſchent pas l'air de paſſer, & qui eſt aſſez ſerrée, pour garantir des moucherons, qui ſont inſupportables durant la nuit. En hyver, on ſe ſert de gros ſatin broché de dragons, & d'autres figures, ſelon le caprice d'un chacun. La courte-pointe eſt à peu prés de meſme; ils ne ſe ſervent point de lits de plumes, mais leurs matelas bourrez de cotton ſont fort épais Le bois de lit eſt ordinairement de menuiſerie ornée de figures; j'en ay vû, dont la ſculpture eſtoit belle & recherchée.

Par tout ce que je viens de vous dire, vous jugez bien, MADAME, que ces Peuples ſe ſont bornez au neceſſaire & à l'utile, ſans ſe mettre beaucoup en peine de la magnificence, qui eſt tres-reglée, & meſme fort mediocre dans leurs maiſons. Ils paroiſſent encore plus negligez dans leurs jardins; ils ont meſme en cela des idées

fort differentes des nôtres ; & excepté les lieux destinez à la sepulture de leurs Ancestres, qu'ils laissent en friche, ils croiroient manquer au bon sens d'occuper uniquement la terre en parterres, à cultiver des fleurs, à dresser des allées, à planter des bosquests d'arbres inutiles. Le bien public demande, que tout soit semé ; & leur interest particulier, qui les touche encore plus que le bien public, ne leur permet pas de preferer l'agreable à l'utile.

Il est vray, que les fleurs du païs ne meritent guere leurs soins ; ils n'en ont point de belles,& quoi-qu'on y en trouve plusieurs semblables à celles d'Europe ; ils les cultivent si mal, qu'on a de la peine à les reconnoistre. On voit neanmoins en quelques endroits des arbres, qui feroient un fort grand ornement dans leurs jardins s'ils sçavoient les y bien placer. Au lieu de fruits, ils sont presque toute l'année chargez de fleurs d'un rouge vif & incarnat ; les feüilles en sont petites, comme celles de l'ormeau, le tronc irregulier, les

To. 1.
P. 334.



Arbre que les Chinois nomment Outom-Chu.

branches tortuës & la peau unie : ſi l'on en formoit des allées, en y meſlant, comme on le peut facilement, des orangers, ce ſeroit la plus belle choſe du monde ; mais comme les Chinois ſe promenent rarement, les allées ne ſont guere de leur gouſt.

Parmi les autres arbres, qu'on pourroit employer dans les jardins, il y en a un que l'on nomme, *Outom-chu*, ſemblable au ſicomore. Les feüilles en ſont longues & larges de huit à neuf pouces, attachées à une queüe d'un pied de long ; il eſt extremement touffu, & chargé de bouquets ſi preſſez, que les rayons du Soleil ne ſçauroient les percer : le fruit, qui en eſt extremement petit, quoi-que l'arbre ſoit des plus grands, vient de la maniere que je vais dire. Vers le mois d'Aouſt, ou à la fin de Juillet, il ſe forme ſur la pointe des branches de petits bouquets de feüilles differentes des autres ; elles ſont plus blanches, plus molles, moins larges, & tiennent lieu de fleurs ; ſur le bord de chacune de ces feüilles naiſſent trois ou

quatre petits grains, comme des pois verds, qui renferment une ſubſtance blanche, d'un gouſt aſſez agreable, & ſemblable à celuy d'une noiſette, qui n'eſt pas encore meure. Comme cet arbre eſt beau, & que la maniere, dont il porte ſon fruit, a quelque choſe d'extraordinaire, j'ay crû, MADAME, que vous ne ſeriez pas marrie d'en voir le deſſein, que j'ay fait graver.

Les Chinois, qui s'appliquent ſi peu à ordonner leurs jardins, & à y ménager de veritables ornemens, ne laiſſent pas de s'y plaire, & d'y faire meſme de la dépenſe. Ils y pratiquent des grottes, ils y élevent de petites collines artificielles; ils y tranſportent par pieces des rochers entiers, qu'ils entaſſent les uns ſur les autres, ſans autre deſſein, que d'imiter la nature. S'ils peuvent outre cela trouver autant d'eau qu'il eſt neceſſaire pour arroſer leurs choux, & leurs legumes, ils croyent qu'en cette matiere ils n'ont rien plus à deſirer. L'Empereur a des jets d'eau de l'invention des Europeens, mais les parti-

particuliers ſe contentent de leurs étangs & de leurs puits.

Si ces Peuples ſe negligent dans le domeſtique, il n'y en a point, qui affectent plus qu'eux de paroiſtre magnifiques en public. Le gouvernement, qui condamne, ou plûtoſt qui regle la dépenſe en tout le reſte, non-ſeulement l'approuve, mais y contribuë encore en ces occaſions, par les raiſons que je diray dans la ſuite. Quand les gens de qualité reçoivent des viſites, ou qu'ils en font; lorſqu'ils paſſent dans les ruës, ou qu'ils ſont en voyage; mais ſur-tout lorſqu'ils paroiſſent devant l'Empereur, ou qu'ils font leur cour aux Vice-Rois, c'eſt toûjours avec un train & un air de grandeur qui étonne.

Les Mandarins magnifiquement vêtus ſont dans une chaiſe dorée & découverte, portez ſur les épaules par huit ou par ſeize perſonnes, accompagnez de tous les Officiers de leur Tribunal, qui les entourent avec des paraſols, & d'autres marques de leur dignité. Il y en a qui les précedent

marchant deux à deux, & portant des chaînes, des baſtons propres à punir, des tableaux de bois vernis, ſur leſquels on lit en gros caracteres d'or les titres d'honneur qui ſont attachez à leurs Charges, & un baſſin d'airain ſur lequel on frappe un certain nombre de coups, ſelon le rang qu'ils tiennent dans la Province: on crie continuellement & l'on menace, pour écarter la foule. D'autres Officiers les ſuivent dans le meſme ordre, & quelquefois quatre ou cinq Cavaliers ferment la marche. Il y a tel Mandarin, qui ne paroiſt jamais ſans une ſuite de ſoixante & de quatre-vingt domeſtiques.

Les gens de guerre vont ordinairement à cheval, & quand ils ſont d'un rang conſiderable, c'eſt toûjours à la teſte de vingt-cinq ou de trente Cavaliers. Les Princes du ſang ſont précedez à Pekin par quatre de leurs Officiers, & ſuivent au milieu d'un Eſcadron, qui marche ſans ordre. Au reſte on ne porte point de livrées à la Chine; mais les domeſtiques s'habillent ſelon la qualité

de leur Maiſtre, de ſatin noir, ou de toile peinte. Quoy-que les chevaux ne ſoient ni beaux, ni bien dreſſez, le harnois en eſt magnifique; le mords, la ſelle, les étriez ſont dorez ou meſme d'argent. Au lieu de cuir ils font la bride de deux ou trois leſſes de gros ſatin piqué large de deux doigts. Sous le coû du cheval & à la naiſſance du poitrail, pendent deux gros flocons de ce beau crin rouge dont on couvre les bonnets, qui ſont engagez dans des boutons de fer doré ou argenté, & ſuſpendus par des anneaux de meſme métail. Cela donne un grand air au cheval dans une marche, quoi-que dans un long voïage & ſur-tout dans la courſe il en ſoit embarraſſé.

Non-ſeulement les Princes & les perſonnes du premier rang paroiſſent en public avec ſuite, mais encore ceux d'une qualité mediocre vont toûjours dans les ruës à cheval, ou dans une chaiſe fermée, ſuivis de pluſieurs valets ou eſtafiers. Les Dames Tartares ſe ſervent quelquefois de caléches à

deux roües, mais on n'a point l'uſage du carroſſe.

La magnificence des Mandarins Chinois éclate particulierement dans les voiages qu'ils font par eau. La grandeur prodigieuſe de leurs barques, qui égale celle des vaiſſeaux, la propreté, la ſculpture, les peintures & les dorures des apartemens, le grand nombre d'Officiers & de matelots qui y ſervent, les differentes marques de leurs dignitez, qui éclatent de toutes parts, leurs armes, leur pavillon, leurs banderolles, tout cela les diſtingue infiniment des Europeens, qui ne ſont jamais plus negligez & plus mal en ordre que dans leurs voïages.

Outre cela les Chinois ont leurs Fêtes qu'ils celebrent avec beaucoup de dépenſe. Les trois premiers jours de l'année ſe paſſent dans tout l'Empire en réjoüiſſance. On s'habille magnifiquement, on ſe viſite, on fait des preſens à tous ſes amis & aux perſonnes qu'on a quelque intereſt de ménager. Le jeu, les feſtins, les comedies oc-

cupent tout le monde. Dix ou douze jours auparavant il ſe fait une infinité de petits vols, parce que ceux qui n'ont point d'argent en cherchent, & en veulent trouver à quelque prix que ce ſoit, pour fournir à ces divertiſſemens.

Le quinziéme jour du premier mois eſt encore plus celebre. On le nomme le jour ou la feſte des *Lanternes*, parce qu'on en ſuſpend dans toutes les maiſons & dans les ruës en ſi grand nombre, que c'eſt une fureur plûtoſt qu'une feſte. On en allume peut-eſtre plus de deux cens millions ce jour-là. Vous verrez, MADAME, par ce que je vous en vais dire, qu'on a outré en cette matiere une ceremonie, qui d'ailleurs euſt pû eſtre tolerée comme pluſieurs autres coûtumes, pour s'accommoder au caprice du peuple; & qui eſt devenuë par un enteſtement ridicule, le plaiſir le plus ſerieux des gens de qualité.

On expoſe ce jour-là des lanternes de toutes ſortes de prix; quelques-unes coûtent juſqu'à deux mille écus;

& il y a tel Seigneur, qui retranche toute l'année quelque choſe de ſa table, de ſes habits, de ſon équipage, pour eſtre magnifique en lanternes. Ce n'eſt pas la matiere qui coûte; la dorure, la ſculpture, les peintures, la ſoye, & le vernis, en font toute la beauté : pour la grandeur, elle eſt énorme. On en voit de vingt-cinq à trente pieds de diamêtre. Ce ſont des ſalles, ou des chambres; & trois ou quatre de ces machines feroient des appartemens fort raiſonnables; De ſorte que vous ſerez étonnée, Madame, d'apprendre qu'à la Chine on peut manger, coucher, recevoir des viſites, repreſenter des Comedies, & dancer des Ballets dans une lanterne.

Il faudroit pour l'éclairer, y allumer un feu de joye, tel que nous le repreſentons dans nos places publiques; mais comme on en ſeroit incommodé, on ſe contente d'y mettre un nombre infini de bougies, ou de lampes, qui de loin font un fort bel effet. On y repreſente auſſi divers ſpectacles pour di-

vertir le peuple; & il y a des gens cachez, qui par le moyen de pluſieurs petites machines font joüer des marionnettes de grandeur humaine, dont les actions ſont ſi naturelles, que ceux meſme, qui en ſçavent l'artifice, ont de la peine à ne s'y pas méprendre. Pour moy, j'avouë, MADAME, que je n'y ay point eſté trompé, parce que je n'ay jamais aſſiſté à ces ſpectacles; ce que je vous en ay dit, eſt ſur le rapport des Chinois, & ſur la foy de quelques relations, dont les Auteurs ſont connus, & que je ne voudrois pas condamner.

Outre ces lanternes monſtrueuſes, il y en a une infinité d'autres mediocres, dont je puis parler plus ſeurement. J'en ay vû non-ſeulement de propres, mais encore de magnifiques. Elles ſont ordinairement compoſées de ſix faces ou panneaux, dont chacun fait un cadre de quatre pieds de haut, & d'un pied & demi de large, d'un bois verni, & orné de quelques dorures. Ils y tendent une toile de ſoye fine & tranſpa-

rente, ſur laquelle on peint des fleurs, des arbres, des rochers, & quelquefois des figures humaines. La peinture en eſt belle, les couleurs vives, & quand les bougies ſont allumées, la lumiere y répand un éclat, qui rend l'ouvrage tout-à-fait agreable.

Ces ſix panneaux joints enſemble compoſent un hexagone ſurmonté par les extremitez de ſix figures de ſculpture, qui en font le couronnement. On y ſuſpend tout autour de larges bandes de ſatin de toutes couleurs en forme de rubans, avec divers autres ornemens de ſoye qui tombent ſur les angles, ſans rien cacher de la peinture ou de la lumiere. Nous nous en ſervons quelquefois pour l'ornement de nos Egliſes. Les Chinois en ſuſpendent aux feneſtres, dans leurs cours, dans les ſalles, & quelquefois dans les places publiques.

La feſte des lanternes eſt encore celebre par les feux de joye, qui paroiſſent en ce temps-là dans tous les quartiers de la ville; car il n'y a perſonne

qui ne tire des fuſées. Quelques-uns ont parlé de ces feux, comme des plus beaux artifices qui ſoient au monde. On y repreſente, dit-on, des arbres entiers couverts de feüilles & de fruits; on y diſtingue les raiſins, les pommes, les oranges, non-ſeulement par leurs figures, mais encore par leur couleur particuliere : tout y eſt peint au naturel, de ſorte qu'on s'imagine que ce ſont des arbres veritables qu'on éclaire durant la nuit, & non pas un feu artificiel auquel on a donné la figure & l'apparence des arbres.

Ces deſcriptions qu'on lit en quelques relations de la Chine, donnent à ceux qui y voïagent, une veritable paſſion de voir toutes ces merveilles. J'aurois eſté bien aiſe, comme les autres, de m'en inſtruire par moy-meſme; j'en ay ſouvent cherché l'occaſion, mais inutilement : ces feux ne ſont pas ſi ordinaires qu'on s'imagine, & pour les retrouver, peut-eſtre faudroit-il remonter au temps de ceux qui nous en ont écrit. Les Peres, qui demeurent à Pé-

kin, & qui ont eſté témoins de ce qu'on fait en cette matiere dans le Palais de l'Empereur, m'ont ſouvent dit, que ce n'eſtoit pas tout ce qu'ils s'en eſtoient figurez, & qu'au fond il n'y avoit rien de fort extraordinaire.

Cependant, MADAME, il n'eſt pas juſte de condamner tout-à-fait ces auteurs, comme des gens de mauvaiſe foy; ce ſont de bons Miſſionnaires, qui ne voudroient pas nous impoſer à plaiſir; & ce que j'ay vû dans les Indes & ſur tout à la coſte de Coromandel, peut les juſtifier en quelque maniere. On y repreſente en effet toute ſorte de figures, non pas par des artifices qui crévent en l'air comme nos fuſées (car il ne me paroiſt guere poſſible de donner à la flamme des figures ſi terminées, telles qu'il ſeroit neceſſaire pour diſtinguer des raiſins & des feüilles, moins encore d'imiter toutes les couleurs, qui ſont naturelles aux fruits) mais par le moyen d'une matiere compoſée de ſouffre, de camphre & de quelques autres ingrediens, dont ils

enduiſent des bois formez en croix, en arbres & en fleurs, ou de quelque autre maniere qu'il leur plaît

Dés qu'on y a mis le feu, cette gomme répanduë s'enflamme de tous coſtez comme des charbons, & repreſente, juſqu'à ce qu'elle ſoit tout-à-fait conſumée, la figure du bois, ſur laquelle elle a eſté appliquée. Ainſi ce n'eſt pas merveille qu'on faſſe des arbres & des fruits de feu ; & je m'imagine que ceux, dont on a parlé avec admiration à la Chine, eſtoient quelque choſe de ſemblable.

Ce n'eſt pas que ces ſortes de feux n'ayent leur beauté; car outre leur couleur particuliere, la plus belle, la plus éclatante, & en meſme temps la plus douce, qu'on ſe puiſſe imaginer ; ce n'eſt pas un petit ornement dans une illumination publique, de pouvoir repreſenter des hommes & des chevaux de feu, des Palais embraſez avec leur ordre d'architecture, des cartouches & des armoiries de lumiere, & une infinité d'autres deſſeins, qu'on pour-

roit faire en Europe avec beaucoup plus de justesse qu'en Orient, où les ouvriers n'ont ni genie pour former de grandes idées, ni adresse pour les executer parfaitement.

Peut-estre, MADAME, auriez-vous la curiosité d'apprendre ce qui a pû donner occasion aux Chinois d'instituer une feste aussi bizarre que celle, dont j'ay l'honneur de vous parler. Comme elle est fort ancienne, l'origine en paroît assez obscure. Le peuple l'attribuë à un accident, qui arriva dans la famille d'un celebre Mandarin, dont la fille, en se promenant le soir sur le bord d'une riviere, tomba dans l'eau & se noya. Ce pere affligé courut avec tous ses gens; & pour la retrouver, il fit allumer un grand nombre de lanternes. Tous les habitans du lieu le suivirent en foule avec des torches. On la chercha inutilement toute la nuit, & la seule consolation du Mandarin fut de voir l'empressement de ce bon peuple, dont chacun croyoit avoir perdu sa sœur, parce qu'ils le regardoient tous comme leur pere.

L'année ſuivante on fit des feux au meſme jour ſur le rivage; on continua la ceremonie tous les ans; chacun allumoit pour lors des lanternes, & peu à peu on en fit une coûtume. Les Chinois ſont aſſez ſuperſtitieux pour cela; mais il n'y a pas d'apparence, qu'une ſi petite perte fuſt capable de ſe faire ſentir ſi vivement dans tout l'Empire.

Quelques Docteurs Chinois prétendent que cette feſte tire ſon origine d'une hiſtoire, qu'ils rapportent de la maniere ſuivante. Il y a trois mille cinq cens quatre-vingt-trois ans, que la Chine eſtoit gouvernée par un Prince nommé *Ki*, dernier Empereur de la premiere race, à qui le ciel avoit donné des qualitez capables de former un Heros; ſi l'amour des femmes, & l'eſprit de débauche, qui s'emparerent de ſon cœur, n'en euſſent fait un monſtre de l'empire & un objet d'horreur dans toute la nature.

Il avoit de l'eſprit, de l'agrément, du courage, & une force de corps ſi extraordinaire, qu'il briſoit le fer avec

les mains. Mais ce Samſon trouva des maiſtreſſes, & il devint foible. Parmi ſes extrvagances on raconte, qu'il employa tous ſes treſors à baſtir une tour de pierres pretieuſes pour honorer la memoire d'une concubine, & qu'il remplit un étang de vin, afin de s'y baigner avec trois mille jeunes hommes d'une maniere laſcive. Ces excés & pluſieurs autres abominations porterent les plus ſages de ſa Cour à luy donner quelques avis, ſelon la coûtume; mais il les fit mourir. Il empriſonna meſme un des Rois de l'Empire, qui taſchoit de le retirer de ſes deſordres. Enfin il fit une action, qui acheva de le perdre avec toute ſa famille.

Un jour ſe plaignant, dans la chaleur de ſes débauches, de ce que la vie eſtoit trop courte : je ſerois content, au moment que je vous parle, dît-il à la Reine qu'il aimoit à la fureur, ſi je pouvois vous rendre éternellement heureuſe; mais en peu d'années & peut-eſtre en peu de jours, la mort bornera malgré nous le cours de nos plaiſirs;

& toute ma puiſſance ne ſuffit pas pour vous donner une vie plus longue que celle qu'eſpere le dernier de mes ſujets. Cette penſée vient continuellement troubler mon eſprit, & répand dans mon cœur une amertume qui m'empeſche de gouſter les douceurs de la vie. Que ne puis-je vous faire regner toûjours ! Et puiſqu'il y a des aſtres qui ne s'eſteignent jamais, pourquoy faut-il que vous ſoyez ſujette à la mort, vous, qui paroiſſez avec plus d'éclat ſur la terre, que ne font toutes le étoiles dans le Ciel ?

Il eſt vray, Seigneur, luy répondit cette folle Princeſſe, que vous ne pouvez rendre noſtre vie éternelle ; mais il dépend de vous d'en oublier la briéveté, & de vivre comme ſi vous ne deviez jamais mourir. Quel beſoin avons-nous du ſoleil & de la lune, pour regler le nombre de nos années ? L'aurore qui ſe leve tous les matins, la nuit qui revient tous les ſoirs, nous remettent continuellement devant les yeux le commencement & la fin de nos jours;

comme ceux-cy commencent & finissent, les noſtres qui ont commencé, s'avancent avec précipitation & finiront bien-toſt.

Croyez-moy, Seigneur, ne jettons plus les yeux ſur ces globes qui roulent ſur nos teſtes. Voulez-vous une bonne fois vous en guerir l'imagination ? Baſtiſſez-vous un nouveau Ciel toûjours éclairé, toûjours ſerain, toûjours favorable à vos plaiſirs, où nous n'appercevions plus aucun veſtige de l'inſtabilité des choſes humaines. Vous le pouvez facilement, en élevant un grand & magnifique palais, fermé de tous coſtez à la lumiere du ſoleil. Vous ſuſpendrez par-tout de magnifiques lanternes, dont l'éclat toûjours conſtant ſera préferable à celui du ſoleil.

Faites-y tranſporter tout ce qui peut contribuer à vos plaiſirs ; & de crainte d'en eſtre un ſeul moment diſtrait, rompez tout commerce avec les autres creatures. Nous entrerons tous deux dans ce nouveau monde que vous au z formé ; je vous y tiendray lieu de

toutes choſes; vous m'y donnerez vous ſeul plus de plaiſirs que tout le monde ancien n'en peut offrir : & la nature, qui ſe renouvellera en noſtre faveur, nous rendra plus heureux que les Dieux ne le ſont dans le Ciel. C'eſt-là que nous oublierons la viciſſitude des jours & des nuits. Il n'y aura plus de temps pour nous, plus d'embarras, plus d'ombres, plus de nuages, plus de changement dans la vie; & pourvû, Seigneur, que vous ſoyez de voſtre coſté toûjours conſtant, toûjours paſſionné; mon bonheur me ſemblera inalterable, & voſtre felicité ſera éternelle.

L'Empereur, ſoit qu'il s'imaginaſt en effet pouvoir s'abuſer luy-meſme, ou qu'il vouluſt plaire à la Reine, fit baſtir ce palais enchanté, & s'y renferma avec elle. Il y paſſa pluſieurs mois plongé dans la molleſſe, & uniquement occupé de ſa nouvelle vie; mais le peuple ne pouvant ſouffrir tant d'excés, obligea l'un des plus ſages Rois de l'Empire à ſe declarer contre luy.

Dés que l'Empereur fut averti de la

conjuration, il parut tout d'un coup dans l'ancien monde, qui, malgré qu'il en eust, luy tenoit encore plus au cœur que le nouveau : il se mit mesme à la teste d'une armée pour punir le rebelle; mais s'estant vû abandonné du peuple, qu'il avoit luy-mesme si follement quitté, il prit le parti de la fuite. Durant trois ans, qui luy restérent de vie, il courut de Province en Province inconnu, pauvre, toûjours en danger d'être découvert; comme si Dieu par cette inquiétude & cette agitation continuelle eust voulu le punir du repos mou & efféminé, dans lequel il avoit crû trouver des plaisirs constans & un bonheur éternel.

Cependant on détruisit son palais, & pour conserver à la posterité la mémoire d'une si indigne action, on en suspendit les lanternes dans tous les quartiers de la Ville. Cette coustume se renouvella tous les ans, & devint depuis ce temps-là une feste considerable dans tout l'Empire. On la célébre à *Yamtcheou* avec plus de magnificence que

nulle autre part, & l'on dit qu'autrefois les illuminations en eſtoient ſi belles, qu'un Empereur n'oſant quitter ouvertement ſa Cour pour y aller, ſe mit avec la Reine & pluſieurs Princeſſes de ſa maiſon entre les mains d'un Magicien, qui luy promit de les y tranſporter en tres-peu de temps. Il les fit monter durant la nuit ſur des thrônes magnifiques, qui furent enlevez par des cignes, & qui en un moment arriverent à *Yam-tcheou*.

L'Empereur vit à loiſir toute la feſte porté en l'air ſur des nuages qui s'abaiſſerent peu à peu ſur la Ville, & en revint enſuite avec la meſme vîteſſe, & par le meſme équipage, ſans qu'on ſe fuſt apperçû à la Cour de ſon abſence. Ce n'eſt pas la ſeule fable que les Chinois racontent; ils ont des hiſtoires ſur tout, car ils ſont ſuperſtitieux à l'excés; & en matiere de magie, ſoit feinte ſoit veritable, il n'y a pas de peuple au monde qui les ait égalez.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'ils ſe font un grand plaiſir des illumina-

tions publiques : & un de leurs Rois ; qui eſtoit devenu par ſes belles qualitez les délices de ſes peuples, ne crut pas autrefois pouvoir mieux leurs marquer ſon affection réciproque qu'en inventant pour l'amour d'eux de ſemblables feſtes. Ainſi durant huit nuits conſecutives il ouvroit tous les ans ſon palais, qu'on avoit ſoin d'éclairer par une infinité de lanternes & de feux d'artifice. Il y paroiſſoit luy-meſme ſans gardes, & il ſe meſloit dans la foule, ſans ſouffrir qu'on le diſtinguaſt ; afin que chacun fuſt en liberté de parler, de joüer, d'entendre les divers concerts de muſique qu'on y faiſoit.

Cette action a rendu ce Prince célébre dans l'hiſtoire des Chinois ; mais que diroient-ils, s'ils ſe trouvoient dans les appartemens de Verſailles, où le meilleur & le plus puiſſant des Rois aſſemble ſi ſouvent tout ce que le Chriſtianiſme permet de plaiſirs innocens, pour rendre ſa Cour, s'il pouvoit, auſſi heureuſe que luy-meſme ; s'ils voyoient ces illuminations, ces concerts, ces

jeux, ces repas magnifiques, ce Prince meſme qui tâche de ſe confondre dans la multitude ; & qui y ſeroit inconnu, ſi un air de grandeur, qui n'eſt point attaché à ſa dignité, & dont il ne ſçauroit ſe dépoüiller, ne le diſtinguoit de tout le reſte ?

Puiſque je parle, MADAME, de la magnificence des Chinois, je ne puis, ſans manquer à un point eſſentiel, paſſer ſous ſilence ce qui regarde leurs Empereurs, qui ne paroiſſent jamais en public que comme des divinitez, environnez de tout l'éclat qui peut attirer le reſpect & la veneration des peuples. Autrefois ils ſe montroient rarement, mais les Tartares, qui regnent à preſent, ſont beaucoup plus populaires, & le feu Roy n'y faiſoit pas tant de façon. Celuy-cy tient en cela, auſſi-bien qu'en tout le reſte, un milieu qui contente ſa nation, ſans déplaire tout-à-fait aux Chinois. Cependant tout moderé qu'il eſt, en comparaiſon des anciens, on peut dire qu'il ne marche jamais qu'à la teſte ou au milieu d'un corps d'armée.

Alors il eſt accompagné de tous les Seigneurs de la Cour : on ne voit que ſoye, que dorures, que pierres prétieuſes ; tout y eſt éclatant ; les armes, les harnois des chevaux, les paraſols, les banderolles, & cent autres marques de la dignité royale ou de la qualité particuliere de chaque Prince y brillent de tous coſtez. Au reſte il n'eſt rien en ces rencontres de plus reglé que cette foule, qui porte partout ailleurs la confuſion. Chacun ſçait ſon rang & ſa place ; & il y va de la teſte ou du moins de la fortune de celuy qui troubleroit indiſcretement l'ordre de la marche.

Quand le Prince, qui eſt à preſent ſur le thrône, viſite les Provinces de l'Empire, il va ordinairement en poſte ſuivi de peu de gardes & de quelques Officiers de confiance ; mais dans toutes les Villes, qui ſe trouvent ſur la route & dans tous les paſſages difficiles, il y a tant de troupes en bataille, qu'il ſemble courir la poſte au travers d'une armée.

Il va ſouvent en Tartarie prendre le

divertiſſement de la chaſſe, mais toûjours accompagné comme s'il alloit à la conqueſte d'un nouvel Empire ; il n'y mene pas moins de quarante mille hommes, qui y ſouffrent toûjours beaucoup, ſoit qu'il faſſe froid ou qu'il faſſe chaud ; parce qu'on y campe d'une maniere fort incommode ; & il arrive ſouvent que dans une de ces penibles chaſſes il y meurt plus de chevaux qu'il n'en perdroit dans un jour de bataille. Mais il compte pour rien la perte de dix mille chevaux.

Les Peres, qui l'y ont accompagné, diſent que jamais ſa magnificence n'éclate davantage que dans cette occaſion. Il y voit quelquefois trente & quarante petits Rois Tartares qui viennent luy faire leur cour, ou luy payer le tribut ; il s'en trouve meſme quelques-uns qui portent le nom de *Ham* ou *Kam*, c'eſt-à-dire Empereur : ils ſont tous ſes penſionnaires comme les Mandarins du premier ordre ; il leur donne ſes filles en mariage, & pour ſe les attacher plus étroitement il ſe déclare leur pro-

tecteur contre tous les Tartares occidentaux, qui les inquiétent fort souvent, & qui ont mesme assez de forces pour attaquer quelquefois la Chine avec succés.

Durant que cette foule de petits Souverains paroist dans le camp de l'Empereur, la Cour est d'une grande somptuosité : & afin de donner à ces barbares quelque idée de la puissance de la Chine, le train, les habits, les tentes des Mandarins, tout y est riche & superbe jusqu'à l'excés & à la profusion. C'est ainsi que le rapportent les Missionnaires qui en ont eux-mesmes esté témoins ; & je croy qu'on peut ajoûter foy à leurs relations, non seulement parce qu'elles s'accordent toutes en ce point, mais encore parce que ce qu'ils en disent est tout-à-fait dans le genie des Chinois.

Ce que la relation du Pere Magalhens, nouvellement traduite avec des notes également sçavantes & instructives, nous rapporte de la superbe marche de l'Empereur, quand il va dans le temple offrir au ciel des sacrifices, a quel-

quelque choſe de ſingulier & merite bien d'eſtre icy répeté ; d'autant plus que ces choſes ne peuvent y eſtre ni ſuppoſées ni exaggerées : car l'ordre qu'on obſerve dans les ceremonies publiques eſt connu de tout le monde & ſi reglé par les anciennes coûtumes, que l'Empereur meſme n'oſeroit y ajoûter ou en retrancher le moindre article.

Cette pompeuſe ceremonie commence par vingt-quatre trompettes ornées de cercles d'or, avec vingt-quatre tambours rangez chacun en deux files : vingt-quatre hommes armez de baſtons verniſſez & dorez, de ſix à huit pieds de long, les ſuivent en meſme ordre & ſur le meſme front : enſuite marchent cent ſoldats portant de magnifiques hallebardes, armées d'un demi cercle de fer en forme de croiſſant, ſuivis de cent maſſiers & de deux officiers, dont les picques peintes d'un vernis rouge ſont en differens endroits ornées de fleurs & de figures d'or.

Aprés cette premiere file on porte

quatre cens grandes lanternes parfaitement bien travaillées, quatre cens flambeaux d'un bois doré qui brusle comme nos torches, deux cens lances chargées de gros flocons de soye, vingt-quatre bannières où l'on a peint les signes du Zodiaque, & cinquante-six autres qui representent les constellations du Ciel : On voit de plus deux cens éventails dorez, avec des figures de dragons & de plusieurs autres animaux; vingt-quatre parasols encore plus magnifiques, & un buffet porté par les officiers du palais, dont les ustanciles sont d'or.

Tout cela précede immediatement l'Empereur, qui paroist ensuite à cheval, superbement vestu, entouré de dix chevaux de main, de couleur blanche, dont le harnois est couvert d'or & de pierreries; de cent gardes de la Manche & des pages du palais. On soustient devant luy un parasol qui fait ombre au Roy & au cheval, mais qui brille de tous les ornemens qu'on a pû inventer pour l'enrichir.

L'Empereur eſt ſuivi de tous les Princes du ſang, des Mandarins du premier ordre, des Vice-rois & des premiers Seigneurs de la Cour, tous en habits de ceremonie : immediatement aprés on voit cinq cens jeunes hommes de qualité, qu'on peut appeller les Gentilshommes du palais, accompagnez de mille valets-de-pied veſtus de ſoye incarnate, brodée de fleurs, & piquée de petites étoiles d'or & d'argent. C'eſt proprement la maiſon de l'Empereur.

Ce cortége eſt encore plus extraordinaire par ce qui ſuit que par ce qui a précedé. Car immediatement aprés trente-ſix hommes portent une chaiſe découverte qui reſſemble à un char de triomphe ; ſix-vingts porteurs en soûtiennent une autre fermée, & ſi grande qu'on la prendroit pour un appartement entier : quatre chariots paroiſſent enſuite, dont les deux premiers ſont tirez par des élephans, & les deux autres par des chevaux ; chaque chaiſe & chaque chariot a une compagnie de cinquante hommes pour ſa garde :

les cochers en ſont richement veſtus, & les élephans auſſi bien que les chevaux ſont couverts de houſſes en broderie.

Enfin cette ſuperbe marche eſt fermée par deux mille Mandarins de lettres, & deux mille Officiers de guerre, tous avec des habits tres-riches, marchans d'ordre & ſelon leur coutume avec une gravité qui inſpire du reſpect. Il ne faut point que la Cour faſſe pour cela de dépenſe extraordinaire : & dés que l'Empereur veut aller offrir un ſacrifice, on eſt toûjours preſt à l'accompagner en cet ordre. Je ne ſçay, MONSEIGNEUR, ſi dans nos carouſels & dans nos feſtes nous avons rien de plus magnifique.

Mais le Roy de la Chine ne paroiſt jamais plus grand, &, ſi je l'oſe dire, plus ſouverain que dans les audiences qu'il donne aux Ambaſſadeurs. Ce nombre prodigieux de troupes qui ſont alors ſous les armes, cette multitude incroyable de Mandarins en habits de ceremonie, diſtinguez ſelon leur rang & leur dignité, placez d'ordre, ſans

confuſion, ſans bruit, ſans embarras, & tels qu'ils paroiſtroient dans les temples de leurs Dieux ; les Miniſtres d'Etat, les Chefs de toutes les Cours ſouveraines, les petits Rois, les Princes du ſang, les heritiers de la couronne encore plus humiliez devant ce Prince qu'ils ne ſont élevez audeſſus du peuple : l'Empereur meſme aſſis ſur ſon thrône, qui voit proſternée à ſes pieds cette foule d'adorateurs ; tout cela, dis-je, a un air de ſouveraineté & de grandeur qui ne ſe trouve qu'à la Chine, & que l'humilité chrétienne ne permet pas meſme aux Rois de deſirer dans les Cours les plus ſuperbes de l'Europe.

Je ne finirois point, ſi je voulois parler en détail des ceremonies publiques, où les Chinois étalent leur magnificence. Je croy, MADAME, en avoir aſſez dit, pour vous en donner une juſte idée. Que ſi vous me permettez d'ajouſter, en finiſſant cette lettre, ce que j'en penſe moy meſme, par rapport à la France, où les richeſſes & l'ambition des particuliers ont porté le

faste plus loin que dans aucun autre royaume de l'Europe ; il me semble que les Chinois nous surpassent presque toûjours dans les actions ordinaires & publiques par un exterieur plus affecté & plus specieux ; mais que dans le domestique nos appartemens sont incomparablement plus riches , le train des gens de qualité plus leste quoique moins nombreux , les équipages plus commodes , les tables mieux servies , & generalement parlant , la dépense plus constante & mieux entenduë. Je suis avec un profond respect ,

MADAME,

Vostre humble & tres-obéïssant serviteur , L. J.

LETTRE
A Monſeigneur l'ARCHEVESQUE DUC de Rheims, premier Pair de France.

De la langue, des caractéres, des livres, de la morale des Chinois.

MONSEIGNEUR,

Aprés avoir eû l'honneur d'entretenir vôtre Grandeur à loiſir ſur les differentes proprietez de l'Empire des Chinois, j'ay crû que vous ne ſeriez pas faché de voir par écrit ce qui regarde leur langue, leurs caractéres, leurs livres, & leur morale. Il y a certains points d'hiſtoire qu'on ne peut bien toucher ſans beaucoup de préparation; & quand on doit ſur-tout les expliquer à une

Perſonne comme vous, dont le caractére particulier eſt de ſçavoir à fond & dans la derniere juſteſſe tout ce que vous ſçavez, il y faut apporter une exactitude & un certain ordre, qui ne ſe trouve preſque jamais qu'en écrivant.

Je ſçay bien, MONSEIGNEUR, qu'il eſt difficile d'ajoûter en cette matiere quelque nouvelle connoiſſance à toutes celles qui vous ont rendu l'un des plus ſçavans Prelats de voſtre ſiecle. Quelque belle, quelque étenduë que ſoit la morale de la Chine, ce ne ſont là que de foibles lueurs d'une raiſon fort bornée, qui diſparoiſſent dés qu'on les approche de ces divines lumieres que la religion nous découvre, & où vous avez puiſé ſi long-temps par la lecture continuelle des Peres, des Canons & des Conciles.

Cependant quoique toute la Philoſophie de cette fameuſe nation ne ſoit pas à preſent capable de nous inſtruire; il n'eſt pas inutile de ſçavoir juſqu'où elle a autrefois porté la perfe-

ction des ſciences, dans un temps où tous les autres peuples du monde étoient encore ignorans ou barbares. Et pour commencer par leur langue & par leurs caractéres, qui ſont parmi eux l'un des principaux points de litterature, voici ce que j'en ay remarqué.

La langue Chinoiſe n'a aucune analogie avec toutes celles qui ont cours dans le monde, rien de commun ni dans le ſon des paroles, ni dans la prononciation des mots, ni dans l'arrangement des idées. Tout eſt myſterieux dans cette langue, & vous ſerez ſans doute étonné, MONSEIGNEUR, de ſçavoir qu'on en peut apprendre tous les termes en deux heures, quoiqu'il faille pluſieurs années d'étude pour la parler; qu'on peut ſçavoir lire tous les Livres, & les entendre parfaitement, ſans y rien comprendre ſi un autre en fait la lecture; qu'un Docteur pourra compoſer des ouvrages avec toute la politeſſe imaginable, & que ce meſme Docteur n'en ſçauroit pas aſſez pour

s'expliquer dans les converſations ordinaires ; qu'un muet inſtruit dans les caractéres pourroit avec les doigts ſans eſcriture, parler preſque auſſi viſte qu'il eſt neceſſaire pour ne pas ennuyer ſes auditeurs : enfin que les meſmes mots ſignifient ſouvent des choſes oppoſées, & que de deux perſonnes qui les prononceront, ce ſera un compliment dans la bouche de l'un, & des injures atroces dans la bouche de l'autre. Ces paradoxes, quelque ſurprenans qu'ils paroiſſent, ne laiſſent pas d'eſtre tres-veritables ; & voſtre Grandeur en conviendra, pour peu qu'elle ſe veuille donner la peine de jetter les yeux ſur ce que j'ay l'honneur de luy en écrire.

Cette langue ne contient que trois cens trente mots ou environ, tous d'une ſillabe, ou qu'on prononce au moins d'une maniere ſi ſerrée qu'on n'en diſtingue preſque jamais qu'une ; quoique ce ſoit une choſe ennuyante d'en lire toute la ſuite, je ne laiſſeray pas de les écrire ici, ſoit pour en faire connoiſtre les ſons, ſoit pour vous

Recuëil de tous les mots qui compoſent la Langue Chinoiſe.

ca	caï	cam	can	cao	co	cou	coué coum	cha	chay	cham	chan	chao	ché
chin	chéou	chï	chiao	chim	chin	cho	choa	chou	chouaon	choué	choui	choun	choum
fa	fam	fan	féou	fi	fo	foe	foi	fou	fouen	foum	guei	haï	ham
han	hao	he	hem	hen	heou	hi	hia	hiai	hiam	hiao	hie	hien	hieou
him	hin	hio	hiu	hiué	hiuen	hioum	hiun	ho	hao	hoai	hoam	hoan	hoé
hoei	hoen	hou	houm	houon	y	ya	yai	yam	ïao	ïe	ïen	ïéou	im
in	ïo	ïu	iué	ïuen	ïum	iun	ke	kem	ken	keou	ki	kia	kiao
kié	kien	kieou	kim	kin	kio	kiu	kiuè	kiuen	kioum	kiun	la	laï	lam
lan	lao	lé	leam	leao	lem	leou	lh	li	lié	lien	lieou	lim	lin
lio	liu	lo	lou	louï	loum	louan	louon	lun	ma	maï	mam	man	mao
mau	me	mem	men	meou	mi	miao	mié	mien	mum	min	mo	mou	mouen
moui	moum	mouon	na	naï	nam	nan	nao	nem	ngaï	ngan	ngao	nguè	nguén
ngeou	ngo	ni	niam	niau	niao	nié	nien	nieou	nio	nim	niu	no	nou
noui	noum	nouon	nun	o, ou	pa	paï	pam	pan	pao	pe	peou	pi	piao
pié	pien	pim	pin	po	poi	pou	pouen	poum	pouon	qua	quouè	quouai	quouam
quoueï	quouen	qouo	qouon	ſa	ſaï	ſam	ſan	ſao	ſé	ſem	ſen	ſeou	ſi
ſiam	ſiao	ſié	ſien	ſiéou	ſim	ſin	ſio	ſiou	ſiuè	ſiuen	ſiun	ſo	ſou
ſiu	ſoui	ſu	ſoum	ſun	ſouon	ta	taï	tam	tan	tao	te	tem	teou
ti	tiao	tie	tien	tieou	tim	to	tou	touï	toum	tun	touon	tſa	tſaï
tſam	tſan	tſao	tſé	tſem	tſéou	tſi	tſiam	tſiao	tſié	tſien	tſieou	tſim	tſin
tſio	tſiu	tſiuè	ſtiuen	tſioum	tſiou	tſo	tſou	tſu	tſui	tſoum	tſun	tſouon	tcha
tchaï	tcham	tchan	tchao	tché	tchen	tcheou	tchi	tchim	tchin	tcho	tchoua	tchouam	tchu
tchoua	tchouen	tchouè	tchoum	tchun	üa	va	vaï	vam	van	ven	ve	vi	vo
von	vou	voum oum	328.										

donner le plaiſir de voir d'un coup d'œil renfermée dans une ſeule page une langue auſſi ancienne, auſſi celebre, & je puis dire auſſi éloquente que celle-cy.

Ce peu de mots ne ſuffiroit pas pour s'expliquer avec facilité ſur toutes ſortes de matieres, pour fournir aux ſciences & aux arts, pour ſoûtenir l'éloquence dans le diſcours & dans les ouvrages, ce qui eſt parmi les Chinois tres-different ; ſi l'on n'avoit trouvé l'art de multiplier le ſens ſans multiplier les paroles. Cet art conſiſte particulierement dans les differens accens qu'on leur donne. Le meſme mot prononcé avec une inflexion de voix plus forte ou plus foible a diverſes ſignifications. Ainſi la langue Chinoiſe, quand on la parle exactement, eſt une eſpece de muſique, & renferme une veritable harmonie qui en fait l'eſſence & le caractére particulier.

Il y a cinq tons qui s'appliquent à chaque parole, ſelon le ſens qu'on luy veut donner : Le premier eſt une pro-

nonciation uniforme, ſans élever ou abaiſſer la voix, comme ſi l'on continuoit durant quelque temps la premiere note de noſtre muſique. Le ſecond éleve la voix notablement plus haut: Le troiſiéme eſt tres-aigu: Dans le quatriéme, de ce ton aigu on deſcend tout d'un coup à un ton grave: Dans le cinquiéme, on paſſe encore à une note plus profonde, ſi j'oſe m'expliquer de cette ſorte, creuſant & formant une eſpece de baſſe. On ne ſçauroit ſe faire parfaitement entendre en cette matiere que par le langage meſme.

Cependant vous voyez déja, MONSEIGNEUR, que par cette difference de prononciation, de trois cens trente-trois mots on en fait ſeize cens ſoixante-cinq. Outre cela on peut prononcer unîment, ou aſpirer chaque parole; ce qui eſt fort ordinaire, & qui augmente encore la langue de la moitié. Quelquefois on joint ces monoſyllabes enſemble, comme nous aſſemblons nos lettres, pour en compoſer des mots differens. On fait plus, car ſouvent une

phraſe toute entiere, ſelon qu'elle ſuit ou qu'elle en précede une autre, a un ſens tout-à-fait contraire; deſorte qu'il eſt aiſé de voir que cette langue ſi pauvre, ſi reſſerrée en apparence, ne laiſſe pas d'eſtre en effet fort riche & aſſez étenduë pour s'expliquer facilement.

Mais ces richeſſes coûtent bien aux Eſtrangers à recueillir, & je ne ſçay ſi pluſieurs Miſſionnaires n'aimeroient pas mieux travailler aux mines que de s'appliquer durant pluſieurs années à ce travail le plus dur & le plus rebutant qu'on puiſſe experimenter en matiére d'étude. Je ne comprens pas qu'on ait d'autres ſentimens, quand on a demeuré quelque temps à la Chine; & j'avouë que j'ay eſté ſurpris de lire dans la relation nouvelle du Pere Magalhens, que la langue Chinoiſe eſt plus facile que la Grecque, la Latine & toutes les autres langues de l'Europe. Il ajoûte qu'on n'en peut pas douter, ſi l'on conſidere que comme la difficulté dans les langues vient de la memoire, on n'a preſque aucune peine en celle-cy, qui n'a

que tres-peu de mots en comparaiſon des autres, & qu'on peut apprendre en un jour.

A raiſonner comme ce Pere, la muſique ne nous devroit couſter qu'une heure. Sept mots & ſept tons ne chargent pas beaucoup la memoire, & pour peu qu'on ait la voix flexible, il ſemble qu'il n'y ait pas grande peine à les apprendre. Cependant nous voyons tous les jours qu'un homme qui commence à trente ou quarante ans, à moins qu'il n'ait beaucoup de naturel pour la muſique, ne l'apprend preſque jamais bien ; & aprés beaucoup d'application & un long exercice, eſt encore à la fin de ſa vie un aſſez méchant Muſicien. Que ſera-ce d'une perſonne qui a ſix tons à combiner avec plus de trois cens mots qu'on ne connoiſt pas par l'Ecriture ; mais qu'il faut rappeller ſur le champ, quand on veut parler couramment, ou qu'il faut diſtinguer dans un autre qui parle avec précipitation, & qui marque à peine l'accent & le ton particulier de chaque parole ?

Ce n'eſt pas la memoire qui travaille en cette occaſion, mais l'imagination & l'oreille, qui en certaines perſonnes ne diſtinguent jamais un ton d'un autre. Le tour de langue y fait encore infiniment ; & il y a des gens qui ont aſſez de memoire pour apprendre en peu de jours un Livre, & qui ſe tuëront inutilement durant un mois à bien prononcer un ſeul mot : d'où vient que, quelque ſoin qu'on prenne, on n'a jamais un bon accent dans noſtre langue lors qu'on eſt né en certaines Provinces, & qu'on n'en ſort qu'à un âge fort avancé.

Cependant, pour ſe faire entendre en Chinois, il faut donner à chaque parole ſon accent particulier : pour peu qu'on varie on tombe dans un autre ton qui fait un contre-ſens ridicule. Deſorte qu'on appellera *Beſte*, par exemple, celuy qu'on voudra nommer *Monſieur* ; parce que le mot, qui eſt commun à l'un & à l'autre, n'a un ſens different que par le different ton qu'on luy donne. Ainſi c'eſt proprement en

cette langue qu'on peut dire que le ton fait tout.

Voicy encore cequi rend la langue Chinoiſe plus difficile que les autres. Quand un Eſtranger peu inſtruit parle François, pour peu de paroles qu'il prononce bien, on devine facilement les autres qu'il dit mal, & on l'entend; mais à la Chine un ſeul mot mal prononcé ſuffit ordinairement pour rendre toute la phraſe inintelligible; & une phraſe au commencement du diſcours mal entenduë empeſche ſouvent qu'on n'en comprenne toute la ſuite. Ainſi quand quelqu'un ſurvient dans une aſſemblée, où l'on a déja commencé à parler de quelque affaire, il demeure aſſez long-temps ſans rien entendre, juſqu'à ce que peu à peu on le mette, pour ainſi dire, ſur les voyes, & qu'il entre comme les autres dans le fil du diſcours.

Outre ce que je viens de dire, cette langue a des caractéres particuliers qui la diſtinguent de toutes les autres. Premierement on ne parle point comme

on écrit, & le diſcours le plus poli eſt barbare & choquant dés qu'on l'imprime. Il faut, pour bien écrire, ſe ſervir de termes plus choiſis, d'expreſſions plus nobles, de tours particuliers qui n'entrent point dans l'uſage ordinaire, & qui ſont propres aux Livres qu'on compoſe, dont le ſtyle eſt plus different de l'élocution commune, que nos Poëtes Latins les plus obſcurs ne le ſont de la proſe la plus unie & la plus naturelle.

Secondement, l'éloquence ne conſiſte point dans un certain arrangement periodique, tel que nos Orateurs l'affectent ; qui pour impoſer à l'auditeur l'embarraſſent quelquefois de beaucoup de paroles, parce qu'ils n'ont pas beaucoup de choſes à luy dire. Les Chinois ſont éloquens par des expreſſions vives, des métaphores nobles, des comparaiſons hardies & peu étenduës, & ſur tout par une infinité de ſentences & de paſſages tirez des anciens, qui parmi eux ſont toûjours d'un grand poids : ils diſent beaucoup de choſes en peu de mots ; leur ſtyle eſt ſerré,

myſtérieux, obſcur, & peu ſuivi. On ne ſe ſert guere de toutes ces particules, qui ſont dans nos langues l'agrément & la liaiſon du diſcours. Il ſemble quelquefois qu'ils parlent pour n'être pas entendus, ou qu'ils prétendent qu'on les entende lors meſme qu'ils ne parlent pas; tant ils renferment de ſens & de penſées en peu de mots.

Il eſt vray que cette obſcurité s'évanoüit preſque toute à l'égard de ceux qui ont une parfaite connoiſſance des caractéres; & un habile homme, qui lit un ouvrage, s'y méprend rarement. Mais en parlant on eſt ſouvent arreſté; & j'ay vû des Docteurs qui, pour s'entendre dans les entretiens familiers, eſtoient obligez de former en l'air avec le doigt la lettre particuliere qui exprimoit leurs paroles, dont le ſens ne ſe pouvoit déterminer par la prononciation.

Troiſiémement, le ſon des paroles eſt aſſez agreable à l'oreille, ſur-tout dans la Province de Nankin, où l'accent eſt meilleur que nulle autre part;

car pluſieurs y prononcent les differens tons ſi finement qu'un Eſtranger a bien de la peine à s'en appercevoir. Outre cela on ne ſe ſert jamais de l'*r*, ce qui contribuë beaucoup à adoucir la langue. Il faut pourtant avoüer que la pluſpart des Chinois, qui veulent parler correctement, ont je ne ſçay quoy de choquant dans le langage. Ils allongent quelquefois leurs paroles d'une maniere inſupportable; & quoiqu'elles ſoient chacune d'une ſeule ſillabe, à force de les étendre, ils en font des mots infinis & ſemblables à des phraſes entieres.

Ils ont encore une terminaiſon qui revient fort ſouvent, & que nous exprimons ordinairement par une double *ll*. Le ſon vient du fond du goſier, ſi deſagreable & ſi peu naturel, qu'il eſt ſeul capable de gaſter la plus belle langue. Mais comme certaines aſpirations forcées dans la langue Caſtillane ne laiſſent pas de plaire aux Eſpagnols, ainſi les Chinois ſe perſuadent que ces gutturales, qui nous choquent, ſont

uu veritable agrément ; & que ces tons plus masles & plus forts que les autres donnent à leur langue du corps, sans lequel elle tomberoit dans une délicatesse puerile, qui n'auroit de grace tout au plus que dans la bouche des femmes ou des enfans.

Quatriémement, ils manquent de beaucoup de sons que nous exprimons par nos Lettres. Ainsi ils ne prononcent point *a b d o r x z* de la maniere que nous faisons en France ; & quand on les force à les prononcer, ils y changent toûjours quelque chose, & se servent des sons qui dans leur langue en approchent le plus, sans pouvoir presque jamais les exprimer exactement. Cela a fait autrefois une difficulté particuliere pour la consecration de l'hostie dans les Prestres Chinois, qui ne pouvoient dire la Messe en Latin sans faire un jargon ridicule. On s'est neanmoins dans la suite donné tant de soins pour les former, qu'on en est enfin venu à bout. Desorte que le Latin dans leur bouche n'est guere plus different

de celuy des Portugais que celuy des Portugais l'eſt du noſtre.

Tout ce que je viens de dire, MONSEIGNEUR, ſe doit entendre de la langue Mandarine, qui a cours dans tout l'Empire, & qu'on entend univerſellement par-tout. Car dans la province de Fokien le peuple outre cela parle une langue particuliere, qui n'a rien de commun avec celle-cy, & qu'on regarde à la Chine comme nous regardons en France le Baſque ou le Bas-breton.

Ce qui touche les caractéres Chinois n'eſt pas moins ſingulier que leur langue. Ils n'ont point d'Alphabet comme nous, qui contienne les élemens & comme les principes des paroles. Ils ne comprennent pas meſme comment nous pouvons avec un ſi petit nombre de figures, dont chacune ne ſignifie rien, exprimer ſur le papier toutes nos idées, compoſer une infinité de Livres & fournir à des Biblioteques entieres. Cet art d'aſſembler les Lettres, d'en former les mots, & de combiner l'un

& l'autre en une infinité de ſens, eſt pour eux un myſtere inconnu ; & ce qui eſt ſi commun parmi toutes les autres nations n'a jamais eu lieu parmi eux, ſoit par le peu de communication qu'ils ont euë avec leurs voiſins, ſoit par le peu d'eſtime qu'ils faiſoient de toutes les inventions étrangeres.

Au lieu d'Alphabet ils ſe ſont ſervis au commencement de leur Monarchie, de Hieroglyphes. Ils ont peint au lieu d'écrire; & par les images naturelles des choſes qu'ils formoient ſur le papier ils tâchoient d'exprimer & de communiquer aux autres leurs idées. Ainſi pour écrire un oiſeau, ils en peignoient la figure ; & pour ſignifier une foreſt, ils repreſentoient pluſieurs arbres ; un cercle vouloit dire le ſoleil, & un croiſſant la lune.

Cette maniere d'écrire eſtoit non ſeulement imparfaite, mais encore tres-incommode. Outre qu'on n'exprimoit qu'à demi ſes penſées ; ce peu meſme qu'on exprimoit n'eſtoit jamais parfaitement conçû ; & il eſtoit impoſſible

de ne s'y pas méprendre. Deplus il falloit des volumes entiers pour dire peu de choſes , parce que la peinture occupoit beaucoup de place. Ainſi les Chinois changerent peu à peu leur écriture , & composerent des figures plus ſimples , quoique moins naturelles ; ils en inventerent meſme pluſieurs pour exprimer des choſes que la peinture ne pouvoit repreſenter , comme la voix , l'odeur , les ſentimens , les paſſions , & mille autres objets qui n'ont point de corps & de figures. De pluſieurs traits ſimples ils en firent enſuite des compoſez , & de cette maniere ils multiplierent leurs caractéres à l'infini , parce qu'ils en deſtinoient un & meſme pluſieurs pour chaque mot particulier.

Cette abondance de Lettres eſt à mon ſens la ſource de l'ignorance des Chinois , parce qu'ils employent toute leur vie à cette étude , & qu'ils n'ont preſque pas le temps de ſonger aux autres ſciences , s'imaginant eſtre aſſez ſçavans quand ils ſçavent lire. Cepen-

dant il s'en faut bien qu'ils ne connoiſſent toutes leurs Lettres : c'eſt beaucoup quand aprés pluſieurs années d'un travail infatigable ils en peuvent entendre quinze ou vingt mille. Le commun des *Lettrés* ſe contente encore de moins : & je ne croy pas que jamais aucun Docteur en ait ſçû parfaitement la moitié : car on en compte plus de quatre-vingt mille.

Pour ce qui eſt des Eſtrangers, on ne ſçauroit croire le dégouſt que leur cauſe cette étude ; c'eſt une croix bien peſante que d'eſtre obligé durant toute ſa vie (car ordinairement elle n'eſt pas trop longue pour cela) de ſe mettre dans la teſte cette affreuſe multitude de figures, & d'eſtre toûjours occupé à déchiffrer des Hieroglyphes imparfaits qui n'ont preſque aucune analogie avec les choſes qu'ils ſignifient. On ne trouve icy aucun attrait comme dans nos ſçiences d'Europe qui en fatiguant ne laiſſent pas d'attacher agreablement l'eſprit. Il faut à la Chine, pour ne ſe pas rebuter, chercher des

motifs

motifs plus relevez, au defaut du gouſt naturel ; & nous faire un plaiſir de ſonger, que cette étude, quelque rude & quelque ingrate qu'elle paroiſſe, n'eſt pas ſterile, parce que c'eſt un moyen tres-ſeur de faire connoiſtre JESUS-CHRIST.

C'eſt par là qu'on ſe fait écouter des Sçavans, qu'on s'inſinuë dans leurs eſprits, & qu'on les prepare aux grandes veritez de la religion chrétienne. Il n'y a perſonne à qui cette eſperance d'annoncer utilement l'Evangile, ne donne du courage, & meſme de l'eſprit. On ne peut pas auſſi douter que noſtre Seigneur n'accompagne d'une benediction particuliere les efforts de noſtre bonne volonté ; & il y a bien de l'apparence que ſans le ſecours du ciel, jamais les Miſſionnaires n'auroient fait dans cette ſcience ces progrés extraordinaires, qui ont étonné les plus habiles Docteurs de l'Empire.

Parmi ces caracteres il y en a de pluſieurs ſortes. Les premiers ne ſont preſque plus d'uſage, & on ne les

conſerve que pour faire honneur à l'antiquité. Les ſeconds beaucoup moins anciens, n'ont place que dans les inſcriptions publiques : quand on en a beſoin, on conſulte les livres, & à la faveur des Dictionnaires, il eſt facile de les déchiffrer. Les troiſiémes, beaucoup plus reguliers & plus beaux, ſervent dans l'impreſſion & meſme dans l'écriture ordinaire. Neanmoins comme les traits en ſont bien formez, il faut un temps conſiderable pour les écrire ; c'eſt pour cela qu'on a trouvé une quatriéme eſpece d'écriture, dont les traits plus liez & moins diſtinguez les uns des autres, donnent la facilité d'écrire plus viſte. On la nomme pour cela *lettre courante.* Ces trois derniers caracteres ont entre-eux beaucoup de reſſemblance & répondent aſſez à nos lettres capitales, aux lettres d'impreſſion, & à l'écriture ordinaire.

Au lieu de plume, on ſe ſert pour écrire, d'un pinceau qu'on tient à la main, non pas obliquement comme nos peintres, mais tout droit, comme ſi l'on

vouloit piquer le papier. Les Chinois écrivent toûjours de haut en bas ; & commencent la premiere ligne, où finit la nôtre ; ainſi pour lire leurs livres, il faut d'abord aller chercher la derniere page, qui parmi eux en eſt le commencement. Comme leur papier eſt tres-mince & preſque tranſparent, ils ſont obligez de le doubler, depeur que les lettres ne ſe confondent, quand ils écrivent ſur le revers ; mais ces feüilles doublées ſont ſi bien unies qu'on a de la peine à s'en appercevoir.

Ecrire mal, n'a jamais eſté à la Chine, comme autrefois en France une marque de nobleſſe. Tout le monde s'y pique de bien peindre, & avant que de ſe preſenter, pour eſtre admis au premier degré des lettrez, il faut avoir fait preuve de bon Ecrivain. Une lettre mal formée dans la compoſition, dans un ouvrage, dans une requeſte eſt une faute conſiderable ; & parce que ſouvent, un trait plus ou moins change entierement le ſens, il n'en faut

pas davantage pour perdre dans un examen le degré de Docteur, & par consequent pour ruiner sa fortune. Ainsi tous les Mandarins écrivent bien, & l'Empereur se distingue en cela comme en toute autre chose.

L'imprimerie qui est un Art naissant en Europe, a presque de tout temps esté en usage à la Chine. Elle est neanmoins un peu differente de la nôtre. Comme nous avons tres-peu de lettres, & comme on peut en les assemblant, former de gros volumes, peu de caracteres nous suffisent; parce que ceux qui ont servi aux premieres feüilles, sont encore employez à toutes les autres. Le prodigieux nombre des caracteres Chinois empesche qu'on n'en use de la sorte, si ce n'est en certaines matieres limitées, qui concernent le Palais & les inscriptions, ou tres-peu de lettres peuvent entrer; dans toutes les autres occasions, ils trouvent plus de facilité à graver leurs lettres sur des planches de bois; & la dépense en est beaucoup moindre.

Voicy comme ils s'y prennent. Celuy qui veut imprimer un livre, le fait premierement écrire par un excellent maiſtre. Le Graveur en colle chaque feüille ſur une table bien unie, & en ſuit les traits avec le burin ſi fidellement, que les caracteres marquez ont une reſſemblance parfaite avec l'original. De ſorte que l'impreſſion eſt bonne ou mauvaiſe, ſelon qu'on a employé un bon ou un mauvais Ecrivain. Cette adreſſe des Graveurs eſt ſi grande, qu'on ne ſçauroit diſtinguer ce qui eſt imprimé d'avec ce qui eſt écrit à la main, quand on s'eſt ſervi du meſme papier & de la meſme ancre.

Il eſt vray que cette maniere d'imprimer a quelque choſe d'incommode, en ce qu'il faut multiplier les planches autant que les feüilles; de ſorte qu'une chambre mediocre ne ſuffira pas, pour contenir toutes les petites tables qui auront ſervi à l'impreſſion d'un gros volume. Mais auſſi quand la graveure eſt finie, on n'eſt point obligé de tirer en meſme temps tous les exemplaires, au

haſard de n'en vendre que la moitié & de ſe ruiner par une dépenſe inutile. Les Chinois impriment leurs feüilles à meſure qu'ils les debitent ; & les planches qu'on retouche facilement aprés en avoir tiré deux & trois mille exemplaires, ſervent à pluſieurs autres impreſſions differentes. Outre qu'on n'a point beſoin de Correcteurs d'imprimerie ; car pourvû que la feüille ſoit exactement écrite, il eſt tres-rare que le Graveur faſſe des fautes ; ce qui n'eſt pas un mediocre avantage.

Le papier de la Chine paroiſt ſi fin, qu'on s'eſt imaginé en France, qu'il eſtoit de ſoye ou de coton ; mais le coton n'eſt pas ſi propre à cela qu'on s'imagine, & les gens du meſtier m'ont aſſeuré que les filets de ſoye ne ſçauroient eſtre aſſez foulez pour ſe briſer, & pour compoſer une paſte uniforme telle qu'elle eſt neceſſaire dans les feüilles. Tout le papier de la Chine ſe fait d'écorce de *bambou*, c'eſt une eſpece d'arbre, plus uni, plus gros, plus droit & plus fort que le ſureau : on en re-

jette la premiere peau qui est trop épaisse & trop dure ; celle de dessous plus blanche, plus molle, & broyée avec de l'eau claire, sert de matiere au papier, qu'on éleve comme nous le faisons avec des formes aussi longues & aussi larges qu'on juge à propos. Il y a des feüilles de dix & de douze pieds de long, & le papier en est aussi blanc & beaucoup plus uni que le nôtre.

Au lieu de colle on y passe de l'alun ; ce qui, non-seulement l'empesche de boire, mais encore le rend quelquefois si éclatant, qu'il paroist argenté ou imbu de vernis. Il est extremement doux sous la plume & beaucoup plus sous le pinceau, qui demande un fond uni ; car dés qu'il est raboteux, comme nostre papier, les filets se separent & les lettres ne sont jamais bien terminées.

Cependant le papier Chinois n'est pas de durée, il se coupe facilement, l'humidité & la poussiere s'y attachent, & parce qu'il est d'écorce d'arbre, les vers s'y mettent infalliblement, si l'on

n'a ſoin de battre ſouvent les livres & de les expoſer au ſoleil. Ainſi l'on ne peut conſerver à la Chine comme en Europe de vieux manuſcrits, & l'on renouvelle continuellement les bibliotheques, qui ne ſont anciennes que parce que ce ſont des copies fidelles des anciens originaux.

Puiſque j'ay parlé à V. G. de tout ce qui regarde les livres & l'impreſſion des Chinois, elle ne trouvera pas mauvais que je luy diſe un mot de la qualité particuliere de leur encre. Elle eſt admirable, & juſqu'icy on a taſché inutilement de la contrefaire en France: celle de Nankin eſt la plus eſtimée, & il s'en fait des baſtons ſi propres & de ſi bonne odeur, qu'on auroit la curioſité d'en conſerver quand ils ne feroient d'aucun autre uſage.

Je dis des baſtons d'encre, car ce n'eſt pas une liqueur comme la nôtre. Elle eſt ſolide & ſemblable à nos couleurs minerales, quoy-que beaucoup plus legere. On en fait de toute ſorte de figures: les plus ordinaires ſont quar-

rées, mais plus longues que larges, épaiſſes ſeulement de deux ou trois lignes. Il y en a de dorées avec des figures de dragons, d'oiſeaux & de fleurs. On forme pour cela de petits moules de bois ſi bien travaillez, que nous aurions de la peine de faire rien de plus fini ſur le métal.

Quand on veut écrire, on a ſur la table un petit marbre poli, creuſé à l'extremité, & propre à contenir de l'eau. On y trempe dedans par un bout le baſton d'encre, qu'on frotte doucement ſur la partie du marbre qui eſt unie; & dans un moment, ſelon qu'on frotte, il ſe fait une liqueur plus ou moins noire, dans laquelle on trempe la pointe du pinceau qui ſert à écrire. Cette encre eſt luiſante, extrémement noire, & quoy-qu'elle perce, quand le papier eſt trop fin, jamais neanmoins elle ne s'étend plus que le pinceau. De maniere que les lettres ſont exactement terminées quelque gros qu'en ſoient les traits.

Elle a encore une autre qualité qui

la rend merveilleuſe pour le deſſein ; c'eſt qu'elle prend toutes les diminutions qu'on luy veut donner, & il y a beaucoup de choſes qu'on ne ſçauroit repreſenter au naturel ſans l'uſage de cette couleur. Au reſte elle n'eſt pas ſi difficile à faire qu'on s'imagine ; quoyque les Chinois y employent du noir de fumée tiré de diverſes matieres ; la meilleure neanmoins ſe fait avec la fumée de la graiſſe de cochon, qu'on bruſle à la lampe. On y meſle une eſpece d'huile pour la rendre plus douce, & des odeurs agréables, pour empeſcher la mauvaiſe odeur de l'huile & de la graiſſe. Aprés l'avoir miſe en conſiſtence, on fait de cette paſte de petites tablettes qu'on jette dans un moule. Elle eſt au commencement fort peſante ; mais dés qu'elle eſt ſéche & dure, le poids en diminuë de la moitié, & ce qu'on donne pour une livre, ne peſe ordinairement que huit ou dix onces.

La relieure de la Chine a auſſi ſon agrément, quoyque fort éloignée de la perfection de la nôtre. On ne dore

point ſur la tranche, on n'y jette pas meſme de couleurs. Les livres ordinaires ſont couverts d'un carton gris aſſez propre. On relie les autres, ſi l'on veut, avec un ſatin fin, ou une eſpece de petit taffetas à fleurs, qui eſt à grand marché, & qu'on fait ordinairement pour cet uſage. J'en ay vû quelques-uns couverts d'un brocard rouge à fleurs d'or & d'argent; la forme en eſt toûjours la meſme, mais on fait de la dépenſe ſelon la matiere qu'on y veut employer. Je n'euſſe jamais oſé, MONSEIGNEUR, prendre la liberté de vous écrire toutes ces minucies, ſi je ne ſçavois qu'un petit détail n'eſt pas toûjours deſagréable aux hommes ſçavans, qui comme vous ſont déja inſtruits des matieres les plus eſſentielles. Voicy quelque choſe de plus ſolide, que vous aurez ſans doute lû & que je n'ajoûte icy en peu de mots, que pour vous en rafraîchir la memoire.

La premiere hiſtoire qui ſoit au monde, eſt ſans doute celle de la Geneſe; mais il faut convenir que de tous les

Livres qui ſont venus à noſtre connoiſſance , ceux de la Chine ſont les premiers qn'on ait mis au jour.On les nomme par excellence les cinq Volumes : & les Chinois n'ont rien de plus ſacré que la doctrine qu'on y enſeigne. Il y a quatre mille trois cens ans , que l'Empereur *Hoamti ,* aprés avoir inventé les caracteres,fit des traitez d'Aſtronomie,d'Arithmetique, de Muſique, & de Medecine.

Environ trois cens ans aprés , on recüeillit les Ordonnances, & l'on écrivit l'hiſtoire du Roy *Yao ,* Prince recommandable par ſa pieté , par ſa prudence & par les ſoins qu'il ſe donna d'établir une forme de gouvernement dans l'Etat. *Chun* & *Yu* ſes ſucceſſeurs ne furent pas moins celebres. Ils reglerent les ceremonies des ſacrifices, qu'on devoit offrir au ſouverain Maiſtre du Ciel, & aux eſprits inferieurs qui preſidoient aux fleuves & aux montagnes. Ils diviſerent l'Empire en Provinces , ils marquerent leur differente ſituation , par rapport aux conſtellations du Ciel ; ils reglerent les tailles que le peu-

ple ſeroit obligé de payer, ils firent plu-ſieurs autres Ordonnances utiles pour les bonnes mœurs, & neceſſaires pour la tranquillité publique. Toutes ces cho-ſes furent écrites, & ce que ces trois Em-pereurs laiſſerent à la poſterité, a toû-jours eſté conſideré des Chinois com-me des Oracles.

Neanmoins comme les premieres loix n'embraſſent jamais tout, les Em-pereurs qui regnoient mille ſept cens ſoixante & ſeize ans avant JESUS-CHRIST, aprés une meure delibera-tion & par le conſeil de leurs plus ſa-ges Miniſtres, crurent eſtre obligez d'en ajoûter de nouvelles. On dit que *Caot-ſon*, Prince en qui la pieté & l'amour de la religion, relevoient infiniment les grandes qualitez qu'il avoit reçûës de la nature, vit en ſonge la figure d'un homme qui venoit du ciel. Aprés ſon réveil l'image luy en demeura ſi vi-vement gravée dans l'eſprit, qu'il le fit chercher, & le trouva enfin parmi des Maçons. Cet homme, dés qu'il fut appliqué au gouvernement, parut in-

ſpiré, & fit pluſieurs beaux reglemens qui perfectionnerent les anciennes Ordonnances; leſquelles furent encore augmentées ſous les regnes ſuivans. De ſorte qu'eſtant ramaſſées toutes enſemble, on en compoſa ce premier Livre que les Chinois appellent *Chukim,** qui parmi eux eſt d'une auſſi grande authorité, par raport à l'Etat politique; que le ſont Moïſe & les Prophetes parmi les Juifs, en ce qui touche le culte de Dieu & la forme de la religion.

Le ſecond Livre que la Chine révere pour ſon antiquité, eſt une ſuite d'Odes & de Poëſies compoſées ſous les regnes de la troiſiéme race*, où l'on décrit les mœurs & les coûtumes des petits Rois de la Chine, qui gouvernoient les Provices ſous la dépendance de l'Empereur. *Confucius* en parle avec eloge, ce qui fait juger que dans la ſuite elles ont eſté corrompuës par le meſlange de pluſieurs méchantes pieces, parce qu'il s'y en trouve de

* Premier Livre appellé *Chu-kim.*

* Second Livre *Chi-kim.*

ridicules & meſme d'impies. *Fohi*, fondateur de la Monarchie avoit fait longtemps auparavant de ſemblables Poëſies ; mais elles étoient ſi obſcures, que quelque ſoin qu'on ait pris de leur donner un bon ſens, on a eſté aprés tout obligé d'avoüer, qu'elles n'eſtoient pas intelligibles. Cette obſcurité impenetrable à toutes les lumieres des Sçavans, a donné lieu à pluſieurs ſuperſtitions. Les Bonzes en abuſent, pour dire tout ce qui leur plaît ; & c'eſt pour eux un fond inépuiſable de fables & de chimeres, dont ils ſe ſervent pour s'attacher le peuple. Cependant on en a fait un tome *, qui tient le troiſiéme rang parmi les Livres claſſiques.

Le quatriéme *, contient l'hiſtoire de pluſieurs Princes, leurs vertus, leurs vices, leurs maximes dans le gouvernement, qui a eſté recueillie par Confucius, & commentée par ſes diſciples.

Le cinquiéme *, traite des coûtu-

* Troiſiéme Livre *Y-kim.*
* Quatriéme Livre *Tchun-tſiou.*
Cinquiéme Livre *Li-ki.*

mes & des ceremonies. On y parle des temples, des ſacrifices, des vaſes ſacrez; des devoirs des enfans à l'égard de leurs peres, & des femmes à l'égard des maris; des regles de la veritable amitié, des civilitez dans les feſtins, de l'hoſpitalité, de la muſique, de la guerre, des honneurs funebres, & de mille autres choſes qui regardent la ſocieté.

Ces cinq Livres ſont tres-anciens, & tous les autres qui ont quelque authorité dans l'Empire, n'en ſont que des copies ou des interpretations. Parmi une infinité d'Auteurs qui ont travaillé ſur ces fameux originaux, il n'y en a aucun qui ſoit ſi illuſtre que Confucius. On eſtime ſur tout ce qu'il a ramaſſé en quatre Livres, ſur les loix anciennes, qu'on regarde comme la regle du parfait gouvernement. Il y traite du grand Art de regner, de la mediocrité, des vertus & des vices, de la nature des choſes, & des devoirs communs. Ce dernier tome n'eſt pourtant pas tant l'ouvrage de Confucius

que de Mencius ſon diſciple, d'une vie moins reglée que celle de ſon maître, mais d'un ſtyle plus eloquent & plus agréable.

Outre ces neuf livres, il y en a quelques autres fort eſtimez; comme l'hiſtoire univerſelle de l'Empire, dont la verité n'eſt pas moins établie dans la Chine, que celles de nos hiſtoires les plus connuës, l'eſt en Europe. Les livres qui traitent de l'éducation des enfans, de l'obeïſſance, de la fidelité, ſont attribuez à Confucius. Il s'en trouve qui parlent de la Medecine, de l'Agriculture, des Plantes, de l'Art militaire, des Arts liberaux & mechaniques, des Hiſtoires particulieres, de la Philoſophie, de l'Aſtronomie & de pluſieurs autres parties de la Mathematique. Enfin ils ont leurs Romans, leurs Comedies, & ce que je mets au meſme rang, une infinité de Traitez compoſez par les Bonzes ſur le culte dû aux divinitez du païs, qu'ils changent, qu'ils diminuënt, qu'ils augmentent, à meſure qu'ils le jugent neceſſaire pour

tromper le peuple, & pour groſſir leurs revenus.

De tous ces Livres on en a fait des Bibliotheques nombreuſes, dont quelques-unes ont eſté autrefois compoſées de plus de quarante mille volumes; mais tous ces excellens ouvrages que l'antiquité avoit enfantez avec tant de peine, & que les particuliers avoient ramaſſez à grands frais, furent preſque tous détruits en un moment, par l'ordre tyrannique d'un Empereur. Trois cens ans ou environ aprés la mort de Confucius, c'eſt à dire deux cens ans avant la naiſſance de JESUS-CHRIST, l'Empereur *Chihoamti* illuſtre par ſa valeur & par la ſcience militaire qu'il poſſeda plus parfaitement qu'aucun de ſes prédeceſſeurs; plus illuſtre encore par la grande muraille qu'il fit baſtir pour mettre ſes Eſtats à couvert des irruptions des Tartares, réſolut d'éteindre toutes les ſciences; & non content de faire inhumainement mourir un grand nombre de Docteurs, il ordonna ſous pei-

ne de la vie à ſes ſujets, de brûler tous les Livres de l'Empire, excepté ceux qui traittoient de l'Agriculture, de la Medecine & des Sortileges.

Cet incendie, le plus grand qu'ait jamais ſouffert la Republique des Lettres, penſa ruiner le gouvernement, & euſt fait avec le temps, de l'Etat le plus poli, le Royaume le plus ignorant & le plus barbare; ſi aprés la mort du Tyran l'amour des ſciences qui ſe réveilla dans tous les eſprits, n'euſt reparé cette perte en quelque maniere.

Les vieillards, qui ſelon la coûtume, avoient durant leur jeuneſſe appris par-cœur preſque tous ces Livres, eurent ordre de les écrire fidellement. On en trouva dans les tombeaux, que les plus zélés y avoient cachez, & qu'on fit reſſuſciter en les mettant nouvellement au jour. Quelques-uns furent retirez des foſſez & des trous de murailles, endommagez à la verité par l'humidité & par les vers, mais neanmoins en état de ſervir à ceux qui travailloient à les reſtituer; ce qui ſe trouvoit

effacé en ceux-cy estant encore assez entier en quelques autres.

Tous ces soins n'empescherent pas que le nouvel ouvrage ne fust défectueux ; il reste en plusieurs endroits des lacunes, & on a inseré en d'autres quelques piéces étrangeres qui n'estoient pas dans les originaux. Les Chinois y reconnoissent eux-mesmes ces fautes & quelques autres de moindre consequence ; mais ils sont si religieux à conserver ce qu'ils ont receu de l'antiquité, qu'ils en réverent mesme les défauts.

Ce ne seroit pas, MONSEIGNEUR, vous donner une connoissance assez étenduë de la litterature Chinoise, si je ne vous parlois plus particulierement de Confucius qui en fait le principal ornement. C'est la source la plus pure de leur doctrine, c'est leur Philosophe, leur Legislateur, leur Oracle ; & quoiqu'il n'ait jamais esté Roy, on peut dire neanmoins qu'il a gouverné durant sa vie une grande partie de la Chine, & qu'il a eu depuis sa mort plus de part

qu'aucun autre dans l'adminiſtration de l Etat, par les maximes qu'il y a répanduës & par les beaux exemples qu'il y a donnez : deſorte que c'eſt encore le modelle de tous les gens de bien. Sa vie a eſté écrite par pluſieurs perſonnes : j'en rapporteray icy ce qu'on en dit ordinairement.

Confucius, que les Chinois nomment *Coum-tſe*, nâquit dans la province de Chanton, la trente-ſeptiéme année du regne de l'Empereur *Kim*, quatre cens quatre-vingt-trois ans avant la venuë de noſtre Seigneur. La mort de ſon pere, qui préceda ſa naiſſance, luy fit donner le nom de *Tceſſe*, qui veut dire *enfant de douleur.* Il tiroit ſon origine de *Ti-y*, vingt-ſeptiéme Empereur de la ſeconde race. Quelque illuſtre que fuſt cette famille par une longue ſuite de Rois, elle le devint beaucoup plus par la vie de ce grand homme : il effaça tous ſes anceſtres, mais il donna à ſa poſterité un éclat qui dure encore, aprés plus de deux mille ans. La Chine ne reconnoiſt de veritable nobleſſe que dans

cette famille également respectée des Souverains, qui y ont puisé comme dans leur source les loix du parfait gouvernement, & aimée de tous les peuples, au bonheur desquels elle a si utilement travaillé.

Confucius ne passa point par les degrez ordinaires de l'enfance : il parut raisonnable beaucoup plûtost que les autres hommes ; car il n'aimoit rien de ce qui occupe les enfans. Les jeux, la promenade, les amusemens propres de son âge ne le touchoient presque point. Il avoit un air grave & serieux qui luy attiroit du respect, & qui fut dés lors un présage de ce qu'il devoit estre un jour : mais ce qui le distingua le plus fut une pieté tendre & reglée. Il honoroit ses parens, il tâchoit en tout d'imiter son ayeul qui vivoit pour lors à la Chine en odeur de sainteté ; & on remarqua que jamais il ne mangeoit rien qu'aprés s'estre prosterné par terre, & l'avoir offert au souverain Maistre du Ciel.

Estant encore enfant il entendit son

grand pere qui ſoupiroit : il s'avança ; & aprés l'avoir ſalué en ſe courbant pluſieurs fois juſqu'à terre : Puis-je, luy dit-il, ſans perdre le reſpect que je vous dois, vous demander la cauſe de voſtre douleur ? Peut-eſtre craignez-vous que vos deſcendans ne negligent le ſoin de la vertu, & ne vous deshonorent par leurs vices ? Qui vous a donné cette penſée, luy dit *Coum-tſe*, & d'où avez-vous appris à parler de la ſorte ? De vous-meſme, répondit Confucius ; je vous écoute avec application toutes les fois que vous parlez, & je vous ay ſouvent oüi dire, qu'un fils qui par ſa vie ne ſoûtient pas la réputation de ſes anceſtres, en dégenere & ne merite pas d'en porter le nom. Quand vous parliez de la ſorte, penſiez-vous à moy, & ne ſeroit-ce point ce qui vous afflige ? Ce bon vieillard fut charmé de ce diſcours, & dans la ſuite ne parut plus inquiet.

Confucius aprés la mort de ſon ayeul s'attacha à *Tcem-ſe* fameux Docteur de ce temps-là ; & ſous un ſi grand Maî-

tre il fit en peu de temps des progrés considerables dans la connoiſſance de l'antiquité qu'il regardoit déſlors comme le modelle le plus parfait. Cet amour des anciens luy penſa un jour coûter la vie, quoiqu'il n'eût encore que ſeize ans. Car s'entretenant avec un homme de la premiere qualité, qui parloit de l'obſcurité & de l'inutilité des Livres Chinois, cet enfant luy fit une leçon trop vive ſur le reſpect qu'on leur devoit.

Les Livres dont vous parlez, luy dit Confucius, renferment une doctrine profonde, dont le ſens ne doit eſtre pénetré que des Sçavans. Le peuple ne les eſtimeroit pas, s'il les comprenoit de luy-meſme. Cette dépendance des eſprits par laquelle les plus groſſiers ſont ſoûmis aux plus éclairez, eſt tres-utile dans la ſocieté civile. Si toutes les familles eſtoient également riches, également puiſſantes, il n'y auroit plus de forme de gouvernement ; mais ce ſeroit encore un plus grand deſordre, ſi les hommes eſtoient également ſçavans,

vans, tout le monde voudroit gouverner, & perſonne ne ſe croiroit obligé d'obeïr.

Il y a quelque temps, ajoûta ce ſage enfant, qu'un homme de la lie du peuple me parla comme vous, je n'en fus pas étonné ; mais j'admire à preſent qu'un Docteur comme vous me parle comme un homme de la lie du peuple. Ce diſcours devoit attirer l'eſtime du Mandarin ; mais la confuſion qu'il eut de ſe voir pouſſé à bout par un enfant, le picqua tellement qu'il réſolut de s'en venger. Il fit inveſtir ſa maiſon par ſes domeſtiques, & il ſe feroit ſans doute porté à quelque extrémité, ſi le Roy, qui en fut averti, ne luy eût donné ordre de ſe retirer.

Quand Confucius fut dans un âge plus avancé, il fit un recueil des plus belles maximes des anciens, qu'il tâcha de ſuivre & d'inſpirer à tous les peuples. Chaque Province eſtoit alors un Royaume diſtingué, qu'un Prince, quoique dépendant de l'Empereur, ne laiſſoit pas de gouverner par des loix parti-

culieres. Il levoit les tailles, il diſpoſoit de toutes les charges, il declaroit la guerre, ou faiſoit la paix comme il jugeoit. Ces petits Rois avoient ſouvent entr'eux des differens, l'Empereur luymeſme les craignoit, & n'avoit pas toûjours aſſez d'authorité pour s'en faire obeïr.

Confucius perſuadé que jamais les peuples ne ſeroient heureux, ce qu'il ſe propoſoit neanmoins comme la fin du bon gouvernement, tandis que l'intereſt, l'ambition, la fauſſe politique regneroient dans toutes ces petites Cours, reſolut de preſcher par tout une morale ſevere, d'inſpirer le mépris des richeſſes & des plaiſirs; une eſtime infinie de la juſtice, de la temperance & des autres vertus; une grandeur d'ame à l'épreuve des reſpects humains, une ſincerité incapable du moindre déguiſement, meſme à l'égard des plus grands Princes; enfin un genre de vie qui combatît toutes les paſſions, & qui cultivât uniquement la raiſon & la vertu.

Ce qui eſt admirable, c'eſt qu'il prêchoit plus par ſes exemples que par ſes paroles ; auſſi fit-il par-tout des fruits tres-conſiderables. Les Rois ſe gouvernoient par ſes conſeils, les peuples le réveroient comme un Saint ; tout le monde le loüoit ; & ceux meſme qui ne ſuivoient pas ſes exemples, ne laiſſoient pas de les admirer : mais il avoit quelquefois une ſeverité qui éloignoit de luy juſqu'à ſes amis.

Ayant eſté choiſi pour remplir une charge conſiderable dans le Royaume de *Lou*, en moins de trois mois qu'il l'exerça, il ſe fit par tout un changement ſi prodigieux, que la Cour & les Provinces ne ſe reconnoiſſoient plus. Les Princes voiſins en eurent de la jalouſie, ils conçurent qu'un Roy gouverné par un homme de ce caractére ſe rendroit bien-toſt trop puiſſant, n'y ayant rien qui ſoit plus capable de faire fleurir un Eſtat que l'ordre & l'exacte obſervance des loix. Le Roy de *Tçi* aſſembla ſes Miniſtres, & leur propoſa d'arreſter le cours de ce nouveau gou-

vernement : aprés une longue déliberation, voicy le moyen qui leur vint dans l'eſprit :

Ils choiſirent un grand nombre de jeunes filles bien faites, bien élevées, & parfaitement inſtruites de tout ce qui peut plaire. Enſuite, ſous prétexte d'ambaſſade, ils en firent preſent au Roy de *Lou*, & aux principaux Seigneurs de ſa Cour. Le preſent fut reçû avec joye, & fit tout l'effet qu'on s'étoit propoſé. On ne ſongea plus qu'à bien divertir les étrangeres ; ce ne fut durant pluſieurs mois que feſtins, que danſes, que comedies ; & les plaiſirs occuperent uniquement la Cour.

Confucius s'appercevant que les affaires publiques en ſouffroient, tâcha de ramener les eſprits ; mais ce nouveau genre de vie les avoit tellement charmez, que tous ſes efforts furent inutiles; & il fallut, malgré luy, que la ſéverité du Philoſophe cedaſt à la galanterie & au déreglement des Courtiſans. Ainſi il ne crut pas qu'il fuſt de ſa réputation de demeurer plus long-

temps dans un lieu où la raiſon n'eſtoit plus écoutée ; il remit ſa charge entre les mains du Prince, & chercha d'autres Royaumes plus diſpoſez à profiter de ſes maximes.

Mais il y trouva de grands obſtacles, & courut long-temps de Province en Province, ſans faire preſque aucun fruit; parce que les Politiques le craignoient, & que les Miniſtres des Princes ne vouloient point un concurrent capable de diminuer leur authorité ou de leur ôter leur credit. Deſorte qu'abandonné de tout le monde, il ſe trouva ſouvent réduit à la derniere extrémité, en danger de mourir de faim ou de perdre la vie par la conjuration des méchans. Neanmoins toutes ces diſgraces ne le touchoient point, & il diſoit ordinairement que la cauſe qu'il défendoit eſtoit trop bonne pour en devoir apprehender les ſuites ; qu'il n'y avoit point d'homme aſſez puiſſant pour luy nuire, & que quand on eſtoit élevé juſqu'au Ciel par un ſincere deſir de la perfection, bien loin de craindre l'orage,

on n'entendoit pas mesme le bruit qui se faisoit en ce bas monde.

Aussi ne se lassa-t-il jamais d'instruire ceux qui aimerent la verité. Parmi une infinité de disciples, qui se mettoient sous sa conduite, il en destinoit quelques-uns à écrire poliment; d'autres s'appliquoient à raisonner juste, & à parler en public avec éloquence. Il vouloit que plusieurs s'estudiassent à se former l'idée du bon gouvernement. Mais il ne conseilloit rien tant à ceux qu'il cherissoit particulierement, que de se bien gouverner eux-mesmes, de cultiver leur esprit par la meditation, & de purifier le cœur par l'amour de la vertu.

La nature humaine, leur disoit-il souvent, *nous est venuë du Ciel tres-pure, tres-parfaite; dans la suite l'ignorance, les passions, les mauvais exemples l'ont corrompuë; tout consiste à luy redonner sa premiere beauté; & pour estre parfait, il faut remonter au point d'où nous sommes descendus. Obeïssez au Ciel; & suivez en tout les ordres de celuy qui le gouverne.*

Aimez voſtre prochain comme vous-meſme ; ne ſouffrez jamais que vos ſens ſoient la regle de voſtre conduite, mais écoutez la raiſon en toutes choſes : elle vous apprendra à bien penſer, à parler avec diſcretion, à faire vos actions ſaintement.

Il envoya cinq cens de ſes diſciples en differens endroits de l'Empire pour réformer les mœurs des peuples ; & non content de faire le bien dans ſa patrie, il prit ſouvent la réſolution de paſſer luy-meſme les mers, & d'étendre ſa doctrine juſqu'aux extrémitez de l'Univers. On ne peut preſque rien ajoûter ni à ſon zele, ni à la pureté de ſa morale. Il ſemble quelquefois que ce ſoit un Docteur de la nouvelle loy qui parle, plûtoſt qu'un homme élevé dans la corruption de la loy de nature : & ce qui perſuade que l'hypochriſie n'avoit point de part en ce qu'il diſoit, c'eſt que jamais ſes actions n'ont démenti ſes maximes. Enfin ſa gravité & ſa douceur dans l'uſage du monde, ſon abſtinence rigoureuſe, car il paſſoit pour l'homme de l'Empire le plus ſobre, le

mépris qu'il avoit pour les biens de la terre, cette attention continuelle ſur ſes actions, &, ce que nous ne trouvons pas dans les Sages de l'antiquité, ſon humilité & ſa modeſtie donneroient lieu de juger que ce n'a pas eſté un pur Philoſophe formé par la raiſon, mais un homme inſpiré de Dieu pour la réforme de ce nouveau monde.

Les Chinois rapportent qu'il diſoit ſouvent : *C'eſt dans l'Occident que ſe trouve le veritable Saint.* Et cette ſentence eſtoit tellement gravée dans l'eſprit des Sçavans, que ſoixante-cinq ans aprés la naiſſance de noſtre Seigneur, l'Empereur *Mimti* touché de ces paroles, & déterminé par l'image d'un homme qui ſe preſenta à luy durant le ſommeil venant de l'Occident, envoya de ce coſté-là des Ambaſſadeurs, avec ordre de continuer leur voyage juſqu'à ce qu'ils euſſent rencontré le Saint que le Ciel luy avoit fait connoiſtre.

C'eſtoit à peu prés le temps auquel ſaint Thomas preſchoit dans les Indes la Loy chrétienne ; & ſi ces Manda-

rins euſſent ſuivi leurs ordres, peut-eſtre que la Chine auroit profité de la prédication de cet Apoſtre. Mais les dangers de la mer, qu'ils craignirent, les obligea de s'arreſter à la premiere Iſle, où ils trouverent l'idole *Fo* ou *Foe*, qui avoit déja corrompu les Indes pluſieurs ſiecles auparavant, de ſon execrable doctrine. Ils s'inſtruiſirent des ſuperſtitions du pays, & répandirent à leur retour l'idolatrie & l'atheiſme dans tout l'Empire.

Confucius veſcut ſoixante & treize ans; mais il paſſa les dernieres années de ſa vie dans la douleur, à la vûë des deſordres qui regnoient parmi les peuples. On luy entendoit dire ordinairement : *La montagne eſt tombée, & une haute machine a eſté détruite.* Pour marquer que ce grand édifice de la perfection, qu'il avoit élevé avec tant de ſoin dans tous les Royaumes, ſe trouvoit à demi renverſé. *Les Rois*, dît-il un jour durant ſa derniere maladie, *ne ſuivent pas mes maximes : je ne ſuis plus utile au monde, ainſi il eſt temps que j'en*

ſorte. Dés ce moment il tomba dans une létargie qui dura ſept jours, au bout deſquels il rendit l'eſprit entre les mains de ſes diſciples.

Il fut pleuré de tout l'Empire, qui dés ce temps l'honora comme un Saint, & inſpira pour luy à la poſterité des ſentimens de veneration, qui apparemment ne finiront qu'avec le monde. Les Rois luy ont baſti des palais aprés ſa mort dans toutes les Provinces, où les Sçavans luy vont rendre en certains temps des honneurs politiques. On y voit en pluſieurs endroits ces titres d'honneur écrits en gros caractéres : *Au grand Maiſtre : Au premier Docteur : Au Saint : A celuy qui a enſeigné les Empereurs & les Rois.* Cependant, ce qui eſt fort extraordinaire, jamais les Chinois n'en ont fait une Divinité, eux qui ont donné la qualité de Dieu, ou comme ils parlent, de purs eſprits à tant de Mandarins moins illuſtres que luy. Comme ſi le Ciel, qui l'avoit fait naître pour la réforme des mœurs, n'euſt pas voulu permettre qu'une vie ſi re-

Tom. I. pag. 419.



Confucius le Prince des Philosophes Chinois, mort à l'âge de 73. ans ; 478. ans avant la Naissance de J. C.

glée fuſt aprés ſa mort une occaſion de ſuperſtition & d'idolatrie.

On conſerve encore en pluſieurs endroits de la Chine des antiques qui le repreſentent au naturel, & qui s'accordent aſſez avec ce que l'hiſtoire nous en a laiſſé. Il n'eſtoit pas bel homme : il avoit meſme au front une enflure ou une eſpece de boſſe qui le diſgracioit, & qu'il faiſoit ſouvent remarquer aux autres pour s'humilier. D'ailleurs ſa taille eſtoit ſi avantageuſe & ſi proportionnée, ſon air ſi grave, ſa voix ſi forte & ſi éclatante, que pour peu qu'il s'échauffaſt, on ne pouvoit s'empêcher d'eſtre ému, & de l'écouter avec reſpect.

Mais les maximes de morale qu'il a répanduës dans ſes ouvrages, ou que ſes diſciples ont eu ſoin de recueillir, font un portrait de ſon ame beaucoup plus avantageux. Il faudroit un volume entier, pour les rapporter toutes ; en voicy quelques-unes qui ſont venuës à ma connoiſſance, & que j'ay priſes dans un Livre compoſé par un des pre-

miers Mandarins de l'Empire, qui gouverne presentement à Pekin.

I. Maxime.

La beauté n'est point à souhaitter pour le Sage.

Confucius estant allé voir le Roy d'une Province, il le trouva avec son favori, qui estoit un Seigneur parfaitement bien fait. Le Roy, dés qu'il le vit entrer, luy dit en riant : Confucius, si les visages se pouvoient changer, je vous donnerois volontiers toute la beauté de ce jeune courtisan. Sire, luy répondit le Philosophe, ce n'est pas ce que je souhaitte ; cette forme exterieure de l'homme est de peu d'usage pour le bien public. Que souhaittez-vous donc, ajoûta le Prince ? Je souhaitte, Seigneur, luy dit-il, dans tous les membres de l'Empire cette juste proportion, qui fait la beauté du gouvernement, & qui empesche le corps de l'Etat d'estre difforme.

II. Maxime.

Il faut ſe borner, ſi l'on veut eſtre parfait.

Dés qu'il apprit que ſa mere eſtoit morte, il vint en ſon pays pour luy rendre les derniers devoirs. Il la pleura amérement, & paſſa trois jours ſans rien manger. C'eſtoit peut-eſtre trop. Cependant un Philoſophe du pays ne crut pas que ce fuſt aſſez. Pour moy, luy dit-il, j'ay eſté ſept jours ſans rien prendre, à la mort de mes parens; & vous, qui eſtes le petit fils d'un Saint, & ſur qui tout le monde jette les yeux pour voir de quelle maniere vous l'imiterez; vous vous eſtes contenté de trois jours d'abſtinence. Confucius luy répondit. Les ceremonies ont éſté reglées par les anciens pour arreſter les indiſcrets, & pour exciter les laſches. C'eſt à nous de ſuivre les loix, ſi nous ne voulons pas nous égarer. N'eſt-ce pas dans cette belle mediocrité que réſide la ſageſſe & le Sage? Pour n'en ſortir jamais, *ſouvenez-vous que la vertu n'eſt*

point un excés, & que la perfection a ses bornes.

III. Maxime.

Un homme doit souvent changer, s'il veut estre constant dans la sagesse.

Un homme de qualité dît un jour à Confucius : vostre ayeul n'a jamais manqué à aucun devoir de civilité à l'égard des Grands, cependant sa doctrine, quoique sainte, n'a point eu de cours : comment donc croyez-vous que la vostre sera suivie, puisque vous avez une gravité qui rebute, & qui va quelquefois jusqu'à la fierté ? Ce n'est pas le moyen d'estre bien venu à la Cour des Princes. Chaque siecle a ses manieres, répondit Confucius. Du temps de mon ayeul les Princes & leurs officiers estoient polis, on aimoit l'ordre, & chacun tenoit son rang ; pour s'insinuer dans leurs esprits, il falloit estre poli & reglé comme eux. A present on n'estime que le courage & la fierté, que les Princes taschent d'inspirer à tous leurs officiers. Il faut chan-

ger avec le monde, pour eſtre en eſtat de le gagner. *Un homme ſage ceſſeroit de l'eſtre, s'il agiſſoit toûjours comme les Sages du temps paſſé ont agi.*

IV. Maxime.

Les Grands dans un Royaume ne ſont pas toûjours les plus grands hommes de l'Etat.

Confucius eſtant venu dans la Cour d'un Roy de la Chine, en fut parfaitement bien receu. Ce Prince luy fit donner un appartement en ſon palais, & l'y viſita luy-meſme. A la fin de la viſite, il luy dit: Vous ne venez pas pour rien dans mes Etats, apparemment vous avez deſſein de me faire quelque bien. Seigneur, repartit Confucius, je ſuis un homme aſſez inutile; j'avouë neanmoins que ſi voſtre Majeſté veut ſuivre mon conſeil, elle ne s'en trouvera pas mal. J'ay deſſein de luy preſenter des gens ſages, pour remplir les principales charges de ſon Etat. Volontiers, dit le Prince, qui ſont-ils? Seigneur, *Li-in* fils d'un Laboureur eſt un homme ſur qui vous

pouvez compter. Le Roy fit un éclat de rire : Comment, dit-il, un Laboureur ? Je n'ay pas aſſez d'emplois pour les Seigneurs de ma Cour, & vous voulez que je prenne un Laboureur à mon ſervice ?

Le Philoſophe ſans s'émouvoir repartit : La vertu eſt de toutes les conditions, quoiqu'ordinairement elle ſoit plus attachée à la condition mediocre. Nous avons dans l'Empire deux Royaumes qui ont eſté fondez par deux Laboureurs *, quel inconvenient y a-t-il, qu'un homme de ce caractére gouverne le voſtre ? Croyez-moy, Sire, la Cour juſqu'icy vous a fourni un aſſez grand nombre de méchans Miniſtres : ſouffrez que le Village vous donne un homme ſage. Vous manquez d'emplois, dites-vous, pour placer tous les Seigneurs qui vous environnent ; ſi la vertu eſtoit ſeule récompenſée, vous trouveriez en voſtre Cour plus de charges que d'Officiers ; & peut-eſtre ſeriez-vous obligé d'appeller les Labou-

* *Tcheou Coum & Cam-tſho.*

reurs pour les remplir. *Quand le corps de la nobleſſe ne fournit pas de grands hommes à l'Etat, il faut prendre les grands hommes qui ſe trouvent parmi le peuple, & en former le corps de la nobleſſe.*

V. MAXIME.

Vn défaut mediocre marque ſouvent de grandes qualitez.

Il conſeilla un jour au Roy de *Ouei* de mettre à la teſte de ſes armées un certain Officier de réputation ; mais le Prince s'en excuſa, ſur ce qu'eſtant autrefois petit Mandarin, il avoit pris deux œufs à un Païſan. Un homme qui a abuſé de ſon pouvoir, dit-il, ne merite plus de commander. Ces ſentimens d'équité, Seigneur, répondit Confucius, ſont tres-loüables dans un Roy ; mais peut-eſtre que la moderation du Mandarin, qui n'a volé que deux œufs, n'eſt pas moins admirable : une ſi petite faute dans toute la vie d'un homme marque en luy de grandes qualitez. Au reſte un Prince habile ſe ſert de ſes ſujets dans le gouver-

vernement, comme un Charpentier ſe ſert du bois dans ſes ouvrages ; il ne rejette pas une bonne poutre, parce qu'elle a une tache, pourvû que d'ailleurs elle ſoit aſſez forte pour ſoûtenir tout l'édifice ; & je ne conſeille pas à voſtre Majeſté, pour la perte de deux œufs, de rejetter un grand Capitaine, qui peut vous conquerir deux Royaumes.

VI. Maxime.

Un Prince eſt ſans conſeil lors qu'il a trop d'eſprit, & qu'il dit ſon ſentiment le premier.

Le meſme Roy tint un jour ſon conſeil en la preſence de Confucius, où il parla de quelques affaires avec tant de force d'eſprit, que ſes Miniſtres luy applaudirent, & donnerent ſur le champ dans tous ſes veuës. A la fin ce Prince dit à Confucius : Que vous ſemble du parti que nous avons pris dans cette derniere déliberation ? Sire, luy dit ce Philoſophe, je ne me ſuis pas encore apperçû qu'on ait déliberé.

Vous avez parlé avec beaucoup d'eſprit, vos Miniſtres fort attentifs à vous plaire ont répeté le diſcours avec beaucoup de fidelité ; ils ont dit voſtre ſentiment, & non pas le leur ; & quand vous avez rompu l'aſſemblée, j'attendois encore le commencement du conſeil.

Quelques jours aprés, ce meſme Roy luy demanda ſon avis ſur le gouvernement preſent. Il luy répondit : Perſonne n'en parle mal. C'eſt ce que je ſouhaitte, dit le Roy. Et c'eſt, Sire, ce que vous ne devez pas ſouhaitter, reprit Confucius. Un malade abandonné, & qu'on flatte de ſe bien porter, n'eſt pas loin de la mort. Il faut qu'on puiſſe découvrir au Prince les défauts de l'eſprit avec la meſme liberté, qu'on luy découvre les maladies du corps.

VII. Maxime.

Le Sage avance beaucoup, parce que le droit chemin eſt toûjours le plus court. Au contraire le méchant politique arrive plus tard à ſes fins, parce qu'il mar-

che par des routes écartées, & par des ſentiers détournez.

Le Roy de *Ouei* avoüa un jour à Confucius qu'il n'y avoit rien de plus beau que la ſageſſe ; mais que la difficulté de l'acquerir rebutoit les plus courageux, & en détournoit les mieux intentionnez. Pour moy, ajoûta-t-il, j'y ay fait des efforts inutiles ; je ſuis reſolu de ne me plus tant geſner : & pour celle qui eſt neceſſaire au bon gouvernement, un peu de politique y ſuppléera. Sire, répondit Confucius, il eſt vray que la ſageſſe eſt ſituée ſur un lieu fort élevé ; mais le chemin n'en eſt pas ſi impratiquable qu'on s'imagine ; il s'applanit à meſure qu'on avance ; & quand on y eſt arrivé, on ne peut reculer ſans ſe mettre en danger de tomber dans le précipice. De maniere qu'un homme ſage ne ſçauroit ceſſer de l'eſtre ſans ſe faire en quelque maniere violence.

Mais penſez-vous qu'un Prince n'ait point de peine, quand il marche par les détours d'une politique trop artifi-

cieuſe ? tous ces rafinemens embarraſſent l'eſprit ; le moyen de démeſler facilement tant d'intrigues ? On ne s'engage point dans un labyrinthe ſans crainte, ſouvent on s'y perd ; & quand on en ſort, c'eſt toûjours aprés une infinité d'erreurs & de mépriſes, qui ont long-temps donné de l'inquiétude à l'eſprit. Vous prendrez tel parti qu'il vous plaira. *Pour moy*, Sire, *je ſuis perſuadé que dans le gouvernement populaire une vertu ſolide & conſtante avance plus que la politique la plus rafinée.*

VIII. Maxime.

Ceux qui deſirent l'état le plus parfait, n'en cherchent pas toûjours la perfection, mais la douceur. Voulez-vous vous fixer en ce monde ? mettez-vous bien dans l'eſprit, que prendre un nouveau genre de vie, n'eſt autre choſe que de paſſer d'une peine à une autre.

Le fils d'un Roy touché de la vie que menoit Confucius, ſentit naiſtre en ſon cœur ces premiers deſirs de la ſageſſe, qu'une bonne éducation & de bons

exemples ont couſtume d'inſpirer aux jeunes gens, quand ils n'ont pas encore eſté corrompus par le commerce du monde. Il l'alla trouver, & luy dit qu'il eſtoit réſolu d'abandonner toutes choſes pour ſe faire ſon diſciple : car enfin, ajoûta-t-il, je ſens bien qu'il y a mille chagrins à eſſuyer dans le genre de vie où ma naiſſance m'engage, au lieu que la voſtre me ſemble pleine de douceur.

Puiſque c'eſt la douceur que vous cherchez dans mon eſtat, luy répondit Confucius, je ne vous conſeille pas de vous y engager. On trouve ſouvent la peine, à meſure qu'on la fuit. Le Ciel qui m'a inſpiré l'amour de la vie privée, vous a fait naiſtre pour commander. Soyez Roy, & ne cherchez pas trop la paix; au contraire, *ſi vous ne voulez pas perdre vos Eſtats, faites une bonne guerre à vos ennemis; mais combattez encore avec plus de courage vos paſſions & l'amour d'une vie douce, ſi vous ne voulez pas vous perdre vous-meſme.*

IX. MAXIME.

Ceux qui ſont diligens, & qui veulent tout faire, remettent beaucoup de choſes au lendemain.

Son propre fils luy dit un jour : Je m'applique avec ſoin à toute ſorte d'étude ; je n'obmets rien pour me rendre habile, & cependant j'avance peu. Ce ſage pere luy dit : Obmettez quelque choſe, & vous avancerez beaucoup. Parmi ceux qui font de grands voyages à pied, en avez-vous vû un ſeul qui couruſt ? Il faut en toutes choſes aller d'ordre, & ne vouloir embraſſer que ce qui eſt à la longueur de voſtre bras, autrement vous vous donnerez des mouvemens inutiles. Les Saints ſe ſont d'abord appliquez aux choſes les plus aiſées ; le ſuccés leur a donné du courage & de la force pour ſe porter aux plus difficiles ; peu à peu ils ſont devenus parfaits. *Ceux qui, comme vous, veulent tout faire en un jour, ne font rien en toute leur vie ; & au contraire ceux qui ne s'appliquent jamais qu'à*

une chose, trouvent à la fin qu'ils ont tout fait.

X. MAXIME.

On ne doit pas s'étonner que le Sage marche plus lentement dans la voye de la vertu, que les méchans en celle du vice. La passion entraisne, & la sagesse conduit.

Un de ses amis se plaignoit du peu de progrés qu'il avoit fait dans la vertu. Je travaille, disoit-il, depuis plusieurs années à imiter les Saints de l'antiquité, & je suis encore fort imparfait. Pour peu que je me fusse appliqué à suivre les exemples des méchans, j'aurois bien fait du chemin en peu de temps. Pourquoy n'est-il pas aussi facile d'acquerir la perfection que de s'abandonner au vice?

Ce n'est pas merveille, dit Confucius; la vertu est élevée, & le vice est dans lieu le plus bas. Il faut de la peine & du temps pour monter, un moment suffit pour tomber dans le précipice. Cependant je vous prie de ne vous pas laisser

laiſſer abuſer à cette facilité apparente. *Il eſt vray qu'on ſe détermine plus aiſément au mal qu'au bien; mais puiſqu'enſuite on s'en repent toûjours, c'eſt une marque qu'il y a moins de peine à faire le bien qu'à perſeverer dans le mal.*

XI. MAXIME.

La veritable nobleſſe ne conſiſte pas dans le ſang, mais dans le merite. Nous ſommes d'un rang bien élevé, quand la vertu nous empeſche de ramper avec le reſte des hommes.

Confucius voyant un homme qui portoit un poiſſon, ſoûpira, & dit à ceux qui luy en demandoient la raiſon : Ce poiſſon, qui pouvoit aiſément conſerver ſa vie, la perd neanmoins, pour s'eſtre laiſſé aller au plaiſir d'une amorce trompeuſe. Le défaut de raiſon excuſe ſon avidité ; mais les hommes ſont-ils excuſables de perdre la vertu, qui eſt beaucoup plus précieuſe que la vie, en ſe laiſſant prendre aux amorces que les biens & la vanité du monde leur preſentent? Si l'on connoiſſoit ce qu'on

cherche, on tiendroit une autre route pour le trouver. Voulez-vous eſtre riche, ne prenez rien de perſonne : Voulez-vous eſtre noble, mépriſez tout, juſqu'au mépris meſme qu'on pourroit avoir pour vous. *Un homme eſt bien élevé au-deſſus des autres, quand la calomnie & les injures ne peuvent atteindre juſqu'à luy.*

XII. Maxime.

Dans l'eſtat où nous ſommes, la perſeverance dans le bien conſiſte moins à ne pas tomber, qu'à ſe relever toutes les fois qu'on tombe.

Vous eſtes bien heureux, Confucius, diſoient un jour quelques Mandarins qu'il inſtruiſoit, d'eſtre arrivé au ſouverain degré de la vertu. Il y a long-temps que vous ne pechez plus. Pour nous, quelque effort que nous faſſions pour devenir gens de bien, il ne ſe paſſe pas de jour que nous ne commettions des fautes conſiderables. Quoique toute faute ſoit blâmable, leur répondit Confucius, vous n'eſtes

pas ſi malheureux que vous penſez, d'en faire pluſieurs : voſtre vie auſſi-bien que la mienne eſt un long voyage: le chemin eſt difficile, & noſtre raiſon à demi-éteinte par les paſſions nous fournit peu de jour pour nous conduire : quel moyen dans les tenebres de ne pas broncher quelquefois? quand on ſe releve, les chûtes retardent le voyage, mais elles ne le rompent pas. Ce ſeroit un grand malheur pour nous de n'en faire qu'une, comme les méchans qui ne tombent qu'une fois, parce que le premier précipice les arreſte; mais les gens de bien, qui continuënt à marcher, tombent ſouvent.

XIII. Maxime.

Il n'eſt point d'homme qui ne ſe cache la moitié de ſes défauts ; cependant tout flatté qu'il eſt, il rougiroit de paroiſtre aux yeux des autres ce qu'il paroiſt à ſoy-meſme.

On ſe plaignoit un jour dans une aſſemblée de ce que la nature, en donnant des yeux aux hommes pour dé-

couvrir la beauté des corps, ne luy en avoit pas donné qui pussent voir les esprits & découvrir les secrets des cœurs. C'est ainsi, disoit-on, que la vertu & le vice sont confondus dans le monde.

Confucius leur dit : Nous serions fort embarrassez vous & moy, si nous n'avions ce retranchement, pour mettre à couvert nos foiblesses. Nous y gagnons plus que vous ne pensez, car je tiens que *le Philosophe souffriroit plus de paroître foible, que le méchant de paroître vitieux.*

XIV. Maxime.

Ne parlez jamais de vous aux autres, ni en bien, parce qu'ils ne vous croiront pas; ni en mal, parce qu'ils en croyent déja plus que vous ne voulez.

C'est ainsi qu'il parla un jour à ses disciples, qui affectoient à tout moment de se blâmer; à quoy il ajoûta :

Avoüer ses défauts, quand on nous en reprend, c'est modestie :

Les découvrir à ses amis, c'est ingenuité, c'est confiance :

Se les reprocher à ſoy-meſme, c'eſt humilité :

Mais les aller preſcher à tout le monde, ſi l'on n'y prend garde, c'eſt orgueil.

Par cet échantillon de la morale de Confucius vous jugez bien, MONSEIGNEUR, que la raiſon eſt de tous les temps & de tous les lieux. Seneque ne nous a rien dit de meilleur ; & ſi j'ay le loiſir, comme j'en ay la penſée, de faire un recueil entier des maximes de noſtre Philoſophe ; peut-eſtre y trouvera-t-on tout ce qu'il faut, pour luy donner rang parmi nos Sages de l'antiquité. Je ſouhaitte du moins, MONSEIGNEUR, que le portrait, que je viens de vous en faire, ne vous ait pas tout-à-fait déplu. S'il vivoit encore aujourd'huy, tout Philoſophe qu'il eſt, je ſuis ſeur qu'il ſeroit ſenſible à l'approbation que vous luy donneriez. Un témoignage comme le voſtre, toûjours éclairé, toûjours ſincere, doit neceſſairement faire plaiſir aux plus grands hommes. Peut-eſtre que juſqu'ici on a

peu compté en France ſur l'idée què tout l'Orient s'en eſt formée ; mais dés que vous l'honorerez de voſtre eſtime, tout le monde ſera perſuadé que l'antiquité ne l'a point flatté, & que la Chine en le choiſiſſant pour Maiſtre & pour Docteur, a rendu juſtice à ſon merite. Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE GRANDEUR

Le tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur,
L. J.

LETTRE
A Monſeigneur
DE PHELIPEAUX,
Secretaire d'Etat.

Du caractére particulier de l'eſprit des Chinois.

MONSEIGNEUR,

Si dans cette Lettre que j'ay l'honneur de vous écrire, je me borne à ce qui touche le caractére particulier de l'eſprit des Chinois, ce n'eſt pas que je ne ſçache l'obligation où je ſuis de vous rendre un compte exact de toutes les autres connoiſſances que nous avons acquiſes en nos voïages: mais j'ay crû que je ne pouvois mieux commencer à ſatisfaire à ce devoir, qu'en vous entretenant d'abord de ce qui doit natu-

rellement vous faire plus de plaisir. Un Capitaine écouteroit parler plus volontiers des guerres, & de la bravoure des Tartares, & un courtisan de la politesse des Chinois; mais quand on est aussi spirituel que vous estes, & l'heritier d'une maison qui s'est toûjours distinguée par l'esprit dans les sciences, & par la penetration dans le maniment des plus importantes affaires; je ne crois pas qu'on puisse traiter une matiere qui vous soit plus propre & plus agreable que celle-cy.

De tous les peuples du monde, il n'en est aucun qui ne se pique d'esprit; & souvent en cette matiere, les plus barbares se preferent aux plus polis. Les habitans du Cap de Bonne-Esperance, que nous ne pouvons guere nous representer sans quelque espece d'horreur, & qu'on a bien de la peine à compter parmi les hommes, regardent neanmoins les Européens comme des esclaves, & traitent les Hollandois de gens grossiers & peu éclairez dans le gouvernement.

Les Siamois, dont la phyſionomie eſt aſſez connuë en France, & qui ont dans les Indes des ames toutes faites pour leurs corps, diſent ordinairement, que le Ciel, dans le partage qu'il a fait des qualitez naturelles, a accordé aux François la bravoure & la ſcience de la guerre, aux Hollandois le genie du commerce, aux Anglois l'art de la navigation, aux Chinois la ſageſſe du gouvernement; mais qu'il a donné l'eſprit aux Siamois. S'ils ne nous en avoient averti, peut-eſtre n'y aurions-nous pas fait reflexion, & c'eſt une decouverte dont nous leur ſommes redevables. Aprés cela, il ne faut pas s'étonner, ſi les Chinois, qui traitent d'aveugles tous les peuples de l'Orient, ſe ſont à leur tour donné la preference & ont cru eſtre, ſans contredit, la nation du monde la plus ſpirituelle.

On ne peut pas douter qu'ils n'aient en effet de l'eſprit; mais il me ſemble qu'on n'en connoiſt pas encore aſſez bien le caractére. A voir leurs Bibliotheques, leurs Univerſitez, le nombre

prodigieux de leurs docteurs, leurs Obſervatoires, & le ſoin qu'ils prennent de bien obſerver, on jugeroit que cette nation eſt non ſeulement habile, mais encore parfaitement inſtruite en toute ſorte de ſciences; qu'elle a de la penetration, de l'invention, du genie pour tout. Cependant, quoique depuis plus de quatre mille ans, on propoſe des recompenſes aux ſçavans, & que la fortune d'une infinité de gens dépende de leur capacité, ils n'ont pas eu encore un ſeul homme mediocrement profond en aucune ſcience ſpeculative. Ils ont découvert toutes ces mines précieuſes, ſans en creuſer aucune; joüiſſant en paix durant tant de ſiécles de la réputation des plus ſçavans hommes du monde, parce qu'ils ne voyoient perſonne, qui ne fuſt encore plus ignorant qu'eux.

Ainſi je crois pouvoir aſſurer, ſans leur faire aucune injuſtice, que parmi les qualitez dont le Ciel a differemment enrichi les peuples de la terre, ils n'ont pas receu cét eſprit de pene-

tration & de ſubtilité, ſi neceſſaire à ceux qui s'appliquent à la connoiſſance de la nature. Cette Logique ſur laquelle nous avons ſi fort rafiné; la Geometrie qu'on a porté en France à un ſi haut point de perfection, & qui peut paſſer pour le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, n'entreront jamais dans leurs Academies; & malgré l'orgueil naturel dont ils ſont pleins, ils avouëront ſans peine, qu'en ces matiéres, les Européens ſeront apparemment toûjours leurs maîtres.

Il eſt vray qu'ils ont leur Philoſophie; qu'ils établiſſent certains principes pour expliquer la compoſition des corps, leurs proprietez, leurs effets. Ils ne ſont pas auſſi tout-à-fait ignorans dans l'Anatomie; ils reconnoiſſent meſme une circulation de ſang & d'humeurs; mais toutes leurs idées ſont ſi generales, ſi confuſes & ordinairement ſi fauſſes, que je n'oſerois icy en faire le détail.

Leur Arithmetique eſt moins imparfaite, quoiqu'ils n'y emploient point

comme nous le *Zero*, ce qui eſt pourtant d'un tres-grand ſecours. Ils n'en pratiquent guere les regles par le calcul, mais ils ſe ſervent d'un inſtrument composé d'une petite planche d'un pied & demi de long, ſur le travers de laquelle ils paſſent dix ou douze petits bâtons paralleles; chacun deſquels enfile pluſieurs boutons coulants: en les aſſemblant, ou en les retirant les uns des autres, ils content à peu-prés comme nous ferions avec des jettons, mais avec une ſi grande facilité, qu'ils ſuivent ſans peine un homme, quelque viſte qu'il liſe un livre de compte: à la fin on trouve l'operation toute faite, & ils ont leur maniere d'en faire l'épreuve.

Leur Geometrie eſt fort ſuperficielle, elle ſe borne à peu de propoſitions, & à quelques problêmes d'Algebre, dont ils font la reſolution ſans principes, & ſeulement par induction.

Ils prétendent eſtre les inventeurs de la Muſique, & l'avoir portée autrefois a la derniere perfection: mais ou

ils ſe trompent, ou ils l'ont tout-à-fait perduë ; car celle qu'ils employent à preſent eſt ſi imparfaite qu'elle n'en merite pas meſme le nom.

Pour ce qui eſt de l'Aſtronomie, il faut avoüer que jamais peuple dans le monde ne s'y eſt ſi conſtamment appliqué. Cette ſcience leur eſt redevable d'une infinité d'obſervations ; mais l'hiſtoire, qui les rapporte en general, n'a pas eu ſoin de deſcendre dans le détail qui ſeroit neceſſaire pour retirer tout le fruit qu'un ſi grand travail ſembloit promettre. Cependant il n'a pas eſté tout-à-fait inutile à la poſterité. Nous avons plus de quatre cens obſervations tant d'Eclypſes que de Comettes & de conjonctions, qui aſſeurent leur Chronologie, & qui peuvent ſervir à perfectionner la noſtre.

Quoique leurs tables fuſſent imparfaites, elles n'ont pas laiſſé de ſervir utilement à regler les temps ; mais aprés une certaine ſuite d'années leurs aſtronomes eſtoient obligez d'y faire des corrections, parce qu'elles ne s'ac-

cordoient pas exactement avec le ciel, jusqu'au commencement de ce siecle qu'ils eurent quelque connoissance de nostre Astronomie. Les Europeens ont depuis entierement réformé leur Calendrier, ce qui les a rendus si celebres & si necessaires dans l'Etat, que rien n'a tant contribué à y établir la Religion, & à la défendre dans les diverses persecutions qu'elle a souffertes.

Si les Chinois ont manqué d'excellens Mathematiciens, ils ont du moins eu de parfaits Astrologues ; parce que pour réüssir dans l'Astrologie judiciaire, il suffit d'estre habile trompeur, & de sçavoir mentir adroitement ; ce que nulle nation ne peut disputer à la Chinoise. Il y a depuis plusieurs siecles des fourbes de profession qui promettent par la connoissance des astres la pierre philosophale & l'immortalité. On marque chaque année dans l'Almanach, les bons & les mauvais jours pour les bâtimens, pour les mariages, pour le commencement des voyages, & pour de semblables actions, dont le succés

dépend plus de la ſageſſe des hommes que de toutes les influences du Ciel.

Les Miſſionnaires craignant qu'on ne leur attribuaſt ces ſottiſes & ces ſuperſtitions ridicules, parce qu'on les fait auteurs du Calendrier, ſe crurent obligez de faire une déclaration publique du peu de part qu'ils y avoient : ils proteſtérent qu'ils les condamnoient abſolument ; & l'Empereur, qui ne donne point dans ces foibleſſes, a bien voulu, & meſme a eſté fort édifié qu'ils s'expliquaſſent là deſſus.

La Medecine n'a pas eſté negligée ; mais comme la Phyſique & l'Anatomie qui en ſont les principes, leur ont toûjours manqué, ils n'y ont jamais fait de grands progrés. Il faut pourtant avoüer qu'ils ont acquis une connoiſſance particuliere du pouls, qui les a rendus celébres dans le monde. Il y a * plus de quatre mille ans que l'Empereur *Hoamti* en compoſa un traité, & depuis ce temps-là les Médecins Chinois ont regardé cette ſcience comme

* Il y a 4392. ans.

le fondement de toute la Médecine.

Ils touchent le pouls d'une maniere à faire rire ceux qui n'y ſont pas accoûtumez. Aprés avoir appliqué les quatre doigts le long de l'artére, & preſſé fortement & uniformement le poignet du malade, ils ſe relâchent peu à peu juſqu'à ce que le ſang arreſté par le preſſement, ait repris ſon cours ordinaire. Ils recommencent un moment aprés à ſerrer le bras comme auparavant, ce qu'ils continuent aſſez long-temps à diverſes repriſes. Enſuite comme des gens qui voudroient toucher le claveſſin, ils élevent & abaiſſent les doigts ſucceſſivement l'un aprés l'autre, appuyant mollement ou avec force, quelquefois plus viſte, & quelquefois plus lentement, juſqu'à ce que l'artére réponde aux touches que le Médecin remuë; & que la force, la foibleſſe, le déreglement, & tous les autres ſymptomes du pouls ſe manifeſtent.

Ils prétendent qu'il n'arrive jamais d'accident extraordinaire dans la conſtitution qui n'altere le ſang, & qui par

conſequent ne faſſe quelque impreſ-ſion differente dans les vaiſſeaux. Ce n'eſt pas tant par le raiſonnement qu'on s'inſtruit en cette matiere que par une longue experience, qui leur décou-vre beaucoup mieux que la ſpecula-tion tous ces merveilleux change-mens.

Quand on s'eſt long-temps appliqué à écouter la voix de la nature, qui s'explique par les battemens du pouls, on ſent parfaitement ces differences, qui d'ailleurs paroiſſent imperceptibles. L'inſomnie ou la létargie, le dégouſt ou la faim, un mal de teſte, ou une foibleſſe d'eſtomach, la plenitude ou l'épuiſement, tout cela eſt l'effet ou la cauſe de quelque intemperie qui arri-ve dans la maſſe du ſang.

Ainſi ſon mouvement ſera pour lors moins frequent ou plus viſte, plus plein ou plus foible, uniforme ou irregulier. Quelquefois ce ſera un tremouſſement cauſé par une ébullition de toute la maſſe des humeurs, qu'on ſentira à peu prés comme une cloche qui tremble

encore aprés avoir esté sonnée. Quelquefois aussi l'artére ne batera pas de coup, mais s'enflera peu à peu. En la pressant on pourra encore s'appercevoir de plusieurs effets qui ne se declarent pas au seul attouchement ; car pour lors le cours de la circulation qu'on suspend, ou qu'on diminuë, & qui recommence un moment aprés avec plus de force, fera juger differemment de la disposition du cœur, de la fermentation qui s'y fait, de la qualité du sang qui s'y prépare, des obstacles qui s'opposent à son passage, des matieres grossieres & cruës dont il est chargé, de la nature des esprits qui le subtilisent trop, & qui précipitent la transpiration. Les Médecins Chinois prétendent avoir distingué par une longue experience toutes ces differences de pouls, & avoir connu les effets & les maladies qui y sont ordinairement attachées ; ainsi ils tiennent la main de leur malade un quart d'heure, tantost la droite, quelquefois la gauche, & souvent toutes les deux en mesme

temps. Enſuite, comme s'ils avoient eſté inſpirez, ils font hardiment les Prophetes : Vous n'avez point eu de mal de teſte, diſent-ils, mais une peſanteur qui vous a aſſoupi ; ou bien, vous avez perdu l'appetit, en deux jours préciſement il vous reviendra ; ce ſoir, quand le ſoleil ſe couchera, vous aurez la teſte plus libre ; voſtre pouls indique des douleurs dans le bas ventre ; aſſurement vous avez mangé d'une telle viande : cette incommodité durera cinq jours, aprés quoy elle ceſſera ; & ainſi des autres ſymptomes de la maladie qu'ils découvrent, ou qu'ils prédiſent aſſez juſte, quand ils ſont habiles ; car pour les autres ce ſont ordinairement de faux Prophetes.

On ne peut pas douter, aprés tous les témoignages que nous en avons, qu'ils n'aient en cette matiere quelque choſe d'extraordinaire, & quelquefois meſme de ſurprenant. Neanmoins il faut preſque toûjours s'en défier, & on ne ſçauroit eſtre trop en garde contre eux ; parce qu'ils ſe ſervent de toute

ſorte de moyens pour s'inſtruire ſecret-tement de l'eſtat du malade avant que de le viſiter. Ils feignent meſme, pour ſe faire de la réputation, un genre de maladie qu'ils procurent quelquefois dans la ſuite. Une perſonne m'a dit qu'ayant fait appeller un Médecin & un Chirurgien pour le guerir d'une playe, l'un d'eux luy avoit dit que tout le mal eſtoit cauſé par un petit ver qui s'eſtoit inſinué dans les chairs, & qui luy cauſeroit infailliblement la cangrene, ſi par quelque remede on ne l'en faiſoit ſortir; que luy ſeul dans le païs avoit ce ſecret, & qu'il l'employeroit en ſa faveur, pourveu qu'il luy donnaſt une ſomme conſiderable d'argent. Le malade la luy promit, & en avança une partie; mais ce fourbe, aprés divers remedes inutiles, engagea enfin adroitement un petit ver dans ſon emplâtre, qu'il retira une heure aprés en triomphant, comme s'il eſtoit ſorti de la playe meſme. Son compagnon, qui n'avoit rien gagné à ce manége, le découvrit dans la ſuite; mais il n'eſtoit

plus temps, & le Chirurgien ſe conſola plus facilement de la perte de ſa réputation que le malade de la perte de ſon argent.

Quoiqu'il en ſoit de la capacité des Médecins Chinois, il eſt certain qu'ils prédiſent plus facilement le mal qu'ils ne le gueriſſent; & l'on meurt entre leurs mains comme par-tout ailleurs. Ils préparent eux-meſmes leurs remedes, qui conſiſtent ordinairement en pilulles: ſelon qu'ils les préparent, elles ſont ſudorifiques, elles purifient le ſang & les humeurs, elles fortifient l'eſtomach, elles abbatent les vapeurs, elles ſont reſtringentes, ou diſpoſent peu à peu à l'évacuation; mais elles n'operent guere par la purgation. Ils ne ſaignent point, & ne connoiſſent l'uſage du lavement que depuis qu'ils ont eu communication avec les Médecins de Macao. Ils ne deſapprouvent pas ce remede, mais ils le nomment le remede des Barbares. Ils appliquent des ventouſes non ſeulement ſur les épaules, mais encore ſur le ventre, pour dimi-

nuer les douleurs de la colique.

Ils sont presque tous persuadez que la plusspart des maladies sont causées par des vens malins & corrompus qui se glissent dans les chairs, & qui affectent mal toutes les parties du corps. Le moyen le plus seur de les dissiper, c'est d'appliquer en differents endroits des aiguilles rouges ou des boutons de feu, c'est leur remede ordinaire. Un jour que j'en paroissois surpris, un Chinois me dit, en faisant allusion à la saignée : *On vous traitte en Europe avec le fer, icy on nous martirise avec le feu; la mode apparemment n'en changera pas, parce que les Médecins ne sentent pas le mal qu'ils nous font, & qu'ils ne sont pas moins bien payez pour nous tourmenter que pour nous guerir.*

Je ne sçay si les Chinois ont appris des Indiens ce violent remede, ou si les Indiens eux-mesmes l'ont receu des Médecins Chinois; mais dans les Indes on prétend que le feu guerit de tous maux. Cette persuasion, où l'on est, fait tous les jours une infinité de malheu-

reux, qu'on brûle à petit feu pour la moindre incommodité. Il y a pourtant des maladies qui ne ſe gueriſſent que par là. Les gens du pays, & ſur-tout les eſclaves, ſont ſujets à une violente colique, que les Portugais appellent *Mor-detchin*, cauſée par une indigeſtion d'eſtomach, & accompagnée d'ordinaire de vomiſſemens continuels : les tranchées en ſont cruelles, & la douleur oſte ſouvent la connoiſſance. Ce mal eſt infailliblement mortel, ſi on n'y remedie de la maniere que je vas dire. On applique legerement ſur la plante des pieds une pelle de fer toute rouge ; ſi le malade donne quelque marque de ſentiment, on ne paſſe pas outre, & il eſt gueri ; s'il eſt inſenſible à cette premiere operation, on appuye avec force, & on continuë toûjours de preſſer la pelle, brûlant impitoyablement juſqu'à l'os, ſans jamais deſiſter, juſqu'à ce que le malade s'en plaigne ; ce qui met fin au remede & à la maladie. Mais ſi le feu, quelque violent qu'il ſoit, ne ſe fait point ſentir, on

deſeſpere de la gueriſon, & en peu de temps le malade meurt.

Parmi les remedes de la Chine, il n'en eſt point qui ſoient ſi eſtimez que les cordiaux. Ils en ont de pluſieurs ſortes, & fort naturels, parce qu'ils ne conſiſtent la pluſpart que dans des herbes, des feüilles ou des racines. Leurs ſimples ſont en grand nombre ; & ſi l'on en croit les gens du pays, ils ont tous des vertus ſingulieres & éprouvées. J'en ay apporté icy prés de quatre cens deſſinez avec leurs couleurs & leur forme naturelle, ſur celles que l'Empereur a fait peindre pour ſon cabinet. Le Pere Viſdelou, l'un des ſix Jeſuites que Sa Majeſté y envoya en 1685. s'applique à la traduction de l'Herbier Chinois, où les vertus & les qualitez de toutes ces plantes ſont expliquées. Ce Pere, qui s'eſt rendu tres-capable dans la connoiſſance des Livres, y ajoûtera ſes réflexions particulieres ; & je ne doute point que ce qu'il nous donnera là-deſſus n'enrichiſſe noſtre Botanique, & ne contente tous les curieux.

Parmi

Parmi ces Simples il y en a de deux eſpeces particulieres dont je puis parler par avance. Le premier eſt la feüille de **Thé*,ou plutôt de *Tçha*,comme on l'appelle à la Chine. On eſt icy fort partagé ſur les proprietés qu'on lui attribuë. Les uns ſoûtiennent qu'il en a d'admirables ; d'autres, que c'eſt une imagination, & un pur enteſtement des Européens, qui eſtiment toûjours les nouveautez, & qui donnent du prix à tout ce qu'ils ne connoiſſent pas. En cela, comme en la pluſpart des choſes où les hommes ne conviennent point, je croy qu'il y a un milieu à prendre.

A la Chine on n'eſt ſujet ni à la goute, ni à la pierre, ni à la ſciatique ; & on s'imagine que le frequent uſage du *Thé* préſerve de tous ces maux. Les Tartares, qui ſe nourriſſent de chair cruë, ſont malades & ſouffrent des indigeſtions continuelles dés qu'ils ceſſent d'en boire ; & pour en avoir abondamment, ils fourniſſent à l'Empereur

* *Thé* eſt un méchant mot de la province de Fokien. Il faut dire *Tçha*, c'eſt le terme de la langue Mandarine.

presque tous les chevaux qui servent à remonter sa cavalerie. Quand on a des vertiges ou des fumées qui chargent la teste, on se sent extrémement soulagé, dés qu'on s'accoûtume au *Thé*. En France il y a une infinité de gens qui s'en trouvent bien pour la gravelle, les indigestions, les maux de teste; & quelques-uns prétendent avoir esté gueris de la goute presque miraculeusement, tant son effet a esté prompt & sensible. Tout cela prouve que le *Thé* n'est pas une chimere & un pur entestement. Mais aussi quelques-uns, aprés en avoir bû, en dorment mieux; ce qui prouve qu'il n'est pas propre à abbattre les fumées. Il y en a qui n'en prennent jamais aprés le repas, sans experimenter de méchans effets; leur digestion en est troublée, & ils sentent long-temps aprés des cruditez & une réplétion incommode. D'autres n'en sont soulagez ni dans la goute, ni dans la sciatique. Plusieurs disent qu'il desséche, qu'il maigrit, qu'il resserre; & que si l'on y trouve quelques bonnes

qualitez, la pluſpart des autres feüilles feroient à peu prés le meſme effet. Ces experiences prouvent au moins que ſa vertu n'eſt pas ſi univerſelle qu'on s'imagine.

Ainſi je croy qu'il faut en parler moderément & pour le bien & pour le mal. Peut-eſtre que l'eau chaude eſt toute ſeule un bon remede contre les maladies, dont on attribuë la gueriſon au *Thé* : Et il y a des gens qui ſont exempts de beaucoup d'incommoditez, parce qu'ils ſe ſont fait une habitude de boire chaud. Cependant il eſt certain que le *Thé* eſt corroſif de ſa nature, car il attendrit les viandes dures avec leſquelles on le fait boüillir, & par conſequent qu'il eſt propre à la digeſtion, c'eſt-à-dire à la diſſolution. Cela meſme prouve qu'il eſt contraire aux obſtructions, & les liqueurs empreintes de ſes particules ou de ſes ſels détachent & entraînent plus facilement tout ce qui s'attache aux tuniques des vaiſſeaux. Cette meſme qualité eſt propre à conſumer les humeurs ſuperfluës,

à donner du mouvement à celles qui croupissent & qui se corrompent, à évacuer les autres qui causent les douleurs de la sciatique & de la goute. Desorte que le *Thé* pris avec précaution est un fort bon remede, quoiqu'il ne soit pas si efficace, ni si universel que le temperament de certaines gens, la force du mal, & certaines dispositions occultes n'en puissent souvent retarder l'effet, ou mesme en rendre la vertu inutile.

Pour s'en servir utilement, il est bon de le connoistre, car il en est de plus d'une sorte. Celuy de la province de Chensi est grossier, aspre & desagreable. Les Tartares en boivent; il leur faut un dissolvant plus fort qu'aux Chinois, à cause de la viande cruë dont ils se nourrissent. Il est à grand marché dans le pays, & la livre n'en couste pas trois sols. Dans cette même Province on en trouve d'une espece particuliere, plus semblable à la mousse qu'aux feüilles d'un arbre. On le garde long-temps, & l'on prétend

que le plus vieux eſt excellent dans les maladies aiguës. On en donne auſſi aux malades d'une troiſiéme ſorte dont les feüilles ſont fort longues & fort épaiſſes, & il eſt bon à meſure qu'il eſt gardé ; mais ce n'eſt pas là le *Thé* uſuel.

Celuy qu'on boit ordinairement à la Chine n'a point de nom particulier, parce qu'il ſe cueille indifferemment en divers terroirs. Il eſt bon, l'eau en eſt rougeaſtre, le gouſt fade & un peu amer ; le peuple s'en ſert indifferemment à toutes les heures du jour, & c'eſt la boiſſon la plus commune.

Mais les gens de qualité en uſent de deux autres eſpeces, qui ſont fort celebres à la Chine. La premiere ſe nomme le *Thé ſoumlo ;* c'eſt le nom du lieu où on le cueille. Les feüilles en ſont un peu longues, l'eau claire & verte quand il eſt frais, le goût agreable ; il ſent, dit-on en France, un peu la violette, mais cette odeur ne luy eſt point naturelle : & les Chinois

m'ont ſouvent aſſuré que le bon *Thé* ne devoit avoir aucune odeur, c'eſt celuy qu'on preſente ordinairement dans les viſites ; mais il eſt extrémement corroſif. On ne doit pas en prendre à jeun, & à la longue on s'en trouveroit incommodé. Peut-eſtre que le ſucre qu'on y meſle en France en corrige l'acrimonie ; mais à la Chine, où l'on le prend pur, un trop grand uſage de ce *Thé* ſeroit capable de gâter l'eſtomach.

La deuxiéme eſpece ſe nomme le *Thé voüi*. Les feüilles, qui en ſont petites & noirâtres, donnent à l'eau une couleur jaune. Le gouſt en eſt délicat, & l'eſtomach le plus foible s'en accommode en tout temps. En hyver, il faut en uſer moderément ; mais en été, on n'en ſçauroit trop boire. Il eſt ſur-tout admirable dans la ſueur, aprés un voyage, une courſe, ou quelqu'autre exercice violent. On en donne auſſi aux malades ; & ceux qui ont quelque ſoin de leur ſanté n'en boivent point d'autre. Quand j'eſtois à

Siam, j'entendois ſouvent parler de la fleur de *Thé*, du *Thé* imperial, & de pluſieurs autres ſortes de *Thé* dont le prix eſtoit encore plus extraordinaire que les proprietez qu'on leur attribuoit ; mais à la Chine je n'ay rien oüi de ſemblable.

Univerſellement parlant, le *Thé* pour eſtre excellent doit ſe cueillir de bonne heure, quand les feüilles en ſont encore petites, tendres, & pleines de ſuc. On commence ordinairement à les amaſſer au mois de Mars ou d'Avril, ſelon que la ſaiſon eſt avancée. On les expoſe enſuite à la fumée de l'eau boüillante pour les ramollir ; dés qu'elles en ſont pénétrées, on les paſſe ſur des plaques de cuivre qu'on tient ſur le feu, & qui les ſéchent peu à peu, juſqu'à ce qu'elles ſe riſſolent, & qu'elles ſe roulent d'elles-meſmes de la maniere que nous les voyons. Si les Chinois eſtoient moins trompeurs, le *Thé* en ſeroit meilleur ; mais ſouvent ils y meſlent d'autres herbes, pour groſſir le volume à peu de frais, & en retirer

plus d'argent. Ainſi il eſt rare d'en trouver qui ſoit parfaitement pur.

Il croiſt ordinairement dans les vallées & au pied des montagnes. Le meilleur vient dans les terroirs pierreux. Celuy qu'on plante dans les terres legeres tient le ſecond rang. Le moindre de tous ſe trouve dans les terres jaunes ; mais en quelque endroit qu'on le cultive , il faut avoir ſoin de l'expoſer au midy , il en a plus de force, & porte trois ans aprés avoir eſté ſemé. Sa racine reſſemble à celle du peſcher , & ſes fleurs aux roſes blanches & ſauvages. Les arbres viennent de toute ſorte de grandeur , depuis deux pieds juſqu'à cent ; & on en trouve de ſi gros que deux hommes auroient de la peine à les embraſſer. Voilà ce qu'en dit l'herbier Chinois. Pour moy voicy ce que j'en ay veu.

En entrant dans la province de Fokien on me fit remarquer pour la premiere fois du *Thé* ſur le penchant d'une petite colline ; il n'eſtoit que de cinq ou ſix pieds de haut. Pluſieurs tiges,

dont chacune eſtoit groſſe comme le pouce, jointes enſemble & diviſées par la cime en pluſieurs petits rameaux, formoient une eſpece de bouquet, à peu prés comme noſtre myrte. Le tronc quoique ſec en apparence portoit neanmoins des branches & des feüilles bien vertes. Ces feüilles étoient allongées par la pointe, aſſez étroites, d'un pouce ou d'un pouce & demi de long, & dentelées dans tout leur contour. Les plus vieilles paroiſſoient en dehors un peu blanches, elles eſtoient dures, caſſantes, ameres. Les nouvelles au contraire eſtoient molles, pliantes, un peu rouges, liſſées, tranſparentes & aſſez douces au goût, ſurtout aprés les avoir mâchées durant quelque temps.

Comme c'eſtoit au mois de Septembre, j'y trouvay de trois ſortes de fruits. Dans les branches nouvelles il y avoit de petits pois mous, verds par le dehors, & pleins en dedans de graines jaunes. En d'autres, les fruits eſtoient gros comme des féves, mais de diffe-

rentes figures ; les uns ronds, renfermant chacun un pois ; les autres allongez , qui en renfermoient deux ; & quelques-uns de figure triangulaire en portoient trois fort ſemblables à ceux qui portent la graine de ſuif, & qui ſont ſi fameux à la Chine. La premiere peau dont ces fruits ou plutoſt ces graines ſont envelopées, eſt verte, fort épaiſſe & peu unie. La ſeconde eſt blanche & plus mince, ſous laquelle une troiſiéme pellicule tres-fine couvre une eſpece de gland ou une noiſette parfaitement ronde, qui tient à l'écorce par une petite fibre, d'où elle tire ſa nourriture. Quand ce fruit eſt nouveau, il a peu d'amertume ; mais un ou deux jours aprés avoir eſté cueilli, il ſe deſſéche , il s'allonge, il jaunit, il ſe ride meſme comme une vieille noiſette ; enfin il devient huileux & fort amer. Outre cela je trouvay dans ces arbres une troiſiéme ſorte de fruits vieux & durcis, dont la premiere peau noire & entr'ouverte laiſſoit voir au-dedans une écorce dure, caſſante &

tout-à-fait ſemblable à celle d'une châtaigne. Aprés l'avoir rompuë, à peine y trouvay-je aucun veſtige de fruit, tant il eſtoit deſſeché & applati. En quelques-uns ce meſme fruit s'eſtoit pulveriſé, en d'autres on y trouvoit une tres-petite noiſette tout-à-fait ſeche, & à demi couverte de ſa premiere pellicule.

Parmi ces fruits, on en voit un grand nombre qui n'ont point de germe, & qu'on appelle femelles; ceux qui en ont ſe peuvent ſemer, il en vient des arbres. Mais les Chinois ſe ſervent ordinairement de greffes, & en font des plants. Pour mieux connoître la nature de cet arbre, j'eus la curioſité de goûter l'écorce du tronc & des branches. Je mâchay auſſi du bois & des fibres, l'un & l'autre me parut ſans aucune amertume, & meſme ſur la fin j'y trouvay un goût de réglisſe aſſez agréable, mais peu ſenſible, & qui ne ſe découvre qu'aprés y avoir fait quelque réflexion. Quoique ce détail puiſſe déplaire à ceux qui prennent peu d'in-

tereſt dans la ſcience des plantes, je ſuis ſeur que les curieux ſouhaiteroient encore quelque choſe de plus ſpecifié, comme feroit le pannache de ſes fleurs, l'arrangement de leurs fibres, la conformation des rameaux & des racines, & cent autres particularitez qui en font l'anatomie; mais pour cela il faut du loiſir, & je n'eus qu'un quart d'heure pour examiner l'arbre dont j'ay l'honneur de vous parler.

Il y a à la Chine un autre Simple beaucoup moins commun que le *Thé*, & pour cela meſme plus eſtimé, qu'on nomme le *Gin-ſem*; *Gin* veut dire homme, & *ſem* plante ou Simple; comme qui diroit Simple humain, Simple qui reſſemble à l'homme. Ceux qui juſqu'ici ont donné une autre interprétation à ces mots, ſont excuſables; parce qu'ils ne connoiſſoient pas la force des caractéres Chinois, qui ſeuls renferment la veritable ſignification des termes. Les Sçavans luy donnent dans leurs Livres beaucoup d'autres noms, qui marquent aſſez le cas qu'ils

en font ; comme le Simple ſpiritueux, le pur eſprit de la terre, la graiſſe de la mer, le remede qui communique l'immortalité & pluſieurs autres de cette nature.

C'eſt une racine groſſe environ comme la moitié du petit doigt, & une fois plus longue. Elle ſe diviſe en deux branches, ce qui fait une figure aſſez ſemblable au corps humain avec ſes deux jambes. Sa couleur tire ſur le jaune ; & quand on l'a gardée quelque temps elle ſe ride & ſe durcit comme du bois. Les feüilles qu'elle pouſſe ſont petites & terminées en pointes, les branches en ſont noires, la fleur violette, la tige couverte de poil. On dit qu'elle n'en pouſſe qu'une, que cette tige ne produit que trois branches, & que chaque branche porte les feüilles quatre à quatre ou cinq à cinq. Elle croiſt à l'ombre & dans un terroir humide, mais ſi lentement qu'elle n'eſt en ſa perfection qu'aprés une longue ſuite d'années. On la trouve ordinairement au-deſſous d'un arbre qui ſe nomme *Kia-*

chu, peu different du Sicomore. Quoiqu'on en tire de plusieurs endroits, le meilleur venoit autrefois du *Pet-cÿ*. Celuy dont on use à present se prend dans le Leautom, province dépendante de la Chine, & située dans la Tartarie orientale.

De tous les cordiaux il n'en est point au sentiment des Chinois, qui soit comparable au *Gin-sem*. Il est doux & agreable, quoiqu'on y trouve un petit goût d'amertume ; mais ses effets sont merveilleux. Il purifie le sang, il fortifie l'estomac, il donne aux pouls foibles du mouvement, il réveille la chaleur naturelle, & augmente en mesme temps l'humide radical. Les Médecins ne finissent point, quand ils parlent de ses vertus ; & ils ont des volumes entiers sur ses differens usages. J'ay un recüeil de leurs receptes, que je rapporterois icy tout entier, si je ne craignois de vous ennuyer. Je le pourray imprimer dans la suite avec plusieurs autres traitez qui regardent la Médecine des Chinois. J'ajoûteray seulement

à ce que je viens de vous en dire, la maniere dont on en uſe ordinairement dans les maladies accompagnées de foibleſſes ou de défaillance, ſoit qu'elles viennent de quelque accident, ou qu'un trop grand âge les ait cauſées.

Prenez un demi gros de cette racine (il faut commencer par une petite doſe, on pourra l'augmenter dans la ſuite, ſelon l'effet que les premieres priſes produiront) faites-la ſecher au feu dans un papier, ou mettez-la tremper dans du vin, juſqu'à ce qu'elle en ſoit imbuë & pénétrée. Coupez-la enſuite par petites pieces avec les dents (& non pas avec un couteau, le fer en diminuë la vertu) & aprés l'avoir calcinée vous en prendrez la poudre en bol, dans l'eau chaude ou dans du vin, ſelon que voſtre mal vous le permettra. Ce ſera un excellent cordial, & à la continuë vous vous trouverez ſenſiblement fortifié.

Prenez auſſi cette meſme quantité de *Gin-ſem*, ou davantage ſi vous eſtes extrémement foible ; & aprés l'avoir

partagée en petits morceaux, faites-là infuser dans un demi verre d'eau boüillante, ou mesme faites-la boüillir avec l'eau; cette eau que vous boirez aura le mesme effet. La racine peut servir une seconde fois, mais elle a moins de force. On en fait aussi des boüillons, des électuaires, des pâtes, des sirops, qui sont d'excellens remedes pour toutes sortes de maladies.

Ils ont encore une autre racine, que les Portugais appellent dans les Indes *Pao-china*, qui est un excellent sudorifique, tres propre à purger les humeurs & le sang corrompu; mais la description de tous ces simples, qui sont en grand nombre me meneroit trop loin, & n'est pas propre d'une Lettre aussi courte que celle-cy.

Les Médecins Chinois ne se servent point d'Apoticaires pour la composition de leurs remedes, ils les ordonnent, & les préparent en mesme temps eux-mesmes, quelquefois dans la chambre du malade, quand cela se peut facilement, & quelquefois dans leurs

maiſons. Ils trouvent étrange que les Européens en uſent autrement, & qu'ils commettent le principal point de la gueriſon des malades à des gens qui ne ſont point intereſſez à les guerir, & qui ſe mettent peu en peine de la qualité & de la bonté des drogues, pourveu qu'ils s'en défaſſent à leur avantage. Mais il y a à la Chine un autre deſordre beaucoup plus dangereux que celuy qu'ils nous reprochent. C'eſt que tout le monde eſt receu à pratiquer la Médecine comme les autres arts méchaniques, ſans examen, & ſans prendre ſes degrez. Ainſi un miſerable, qui ne ſçait où donner de la teſte, étudie deux ou trois mois un Livre de Médecine, & s'érige en Doctcur de pleine authorité aux dépens des malades qu'il aime mieux tuer que d'eſtre obligé luy-meſme, faute d'employ, de mourir de faim. Le peuple quoique maltraitté ne laiſſe pas de s'enteſter de la capacité de ces fourbes; & ils ſe reprocheroient leur avarice quand ils ſont incommodez, s'ils ne mouroient,

ou s'ils ne faiſoient mourir leurs parens par une autre voye que par celle de la nature.

Il s'en trouve neanmoins qui quelquefois reconnoiſſent leur faute, quoique trop tard ; & je me ſouviens qu'un habitant de la ville de *Soutcheou* ayant perdu ſa fille beaucoup plus par l'ignorance du Médecin que par la force de la maladie, en fut ſi outré, qu'il fit imprimer une feüille où la mauvaiſe conduite de ce prétendu Docteur eſtoit expliquée avec pluſieurs autres réflexions propres à le décrier ; il en afficha des copies dans tous les carrefours, & en fit diſtribuer dans les principales maiſons de la Ville. Cette vengeance, ou, comme il diſoit, ce zéle du bien public eut tout l'effet qu'il s'en eſtoit promis. Le Médecin perdit avec ſa réputation toutes ſes pratiques, & fut réduit à une ſi grande extrémité qu'il ſe vit bientoſt hors d'eſtat de tuer perſonne.

Les Chinois, qui ſont médiocres dans les ſciences, réüſſiſſent beaucoup

mieux dans les arts ; & quoiqu'ils ne les ayent pas portez à ce degré de perfection, où nous les voyons en Europe, ils ſçavent neanmoins en cette matiere non ſeulement ce qui eſt neceſſaire pour l'uſage ordinaire de la vie ; mais encore tout ce qui peut contribuer à la commodité, à la propreté, au commerce, & meſme à une magnificence bien réglée. Ils auroient eſté plus loin ſi la forme du gouvernement, qui a mis des bornes à la dépenſe des particuliers, ne les eût arreſtez. Les ouvriers ſont extrémement laborieux, & s'ils n'inventent pas auſſi aiſément que nous, ils conçoivent ſans peine nos inventions, & ils nous imitent aſſez bien. On fait à preſent en divers endroits de l'Empire, du verre, des montres, des piſtolets, des bombes, & pluſieurs autres ouvrages dont ils nous ſont redevables ; mais ils ont de tout temps la poudre à canon, l'imprimerie, & l'uſage de la bouſſole, qui ſont des arts nouveaux en Europe, & dont nous leur avons peut-eſtre obligation.

Ils divisent la boussole en vingt-quatre parties seulement, au-lieu que nous y en marquons trente-deux. Ils se sont toûjours imaginez que l'aiguille marquoit par-tout le veritable lieu du pole ; & ce n'est qu'aprés diverses experiences que nous avons faites devant eux, qu'ils y ont remarqué de la déclinaison. On trouve en presque toutes les Provinces des pierres d'aiman, il leur en vient aussi du Japon ; mais le grand usage qu'ils en font est dans la Médecine ; on les achéte au poids, & les meilleures ne se vendent que huit ou dix sols l'once. J'en ay apporté une d'un pouce & demi d'épaisseur qui, quoiqu'assez mal armée, leve neanmoins onze livres ; elle en levera quatorze ou quinze, quand elle sera en estat. Au reste ils ont une facilité fort grande à les tailler ; car en France, quoique nous leur donnions toutes sortes de figures, ce n'est pas sans travail & sans dépense. On a coupé à Nankin la mienne en moins de deux heures. La machine dont ils se servi-

Machine pour couper l'Aiman



rent pour cela eſt ſimple ; & ſi nos ouvriers veulent en uſer, ils abregeront beaucoup leur travail. J'ay crû, MONSEIGNEUR, que vous ne ſeriez pas marry d'en voir la figure, dont voici l'explication.

Elle eſt compoſée de deux jambages de trois ou quatre pieds de haut, arboutez par deux liens en contre-fiches, & ſeparez par une membrure qui les traverſe, & qui eſt emmortaiſée dans leurs ſemelles. Sur la teſte des jambages on poſe de champ un petit rouleau ou un cylindre d'un pouce & demi de diametre, qui peut tourner circulairement par le moyen d'une corde roulée ſur le milieu, dont les deux bouts pendants ſont attachez à une double marche, ſur laquelle poſent les pieds de l'ouvrier.

A l'une des extrémités du cylindre on a maſtiqué par ſon centre une plaque de fer fort mince, fort ronde, & bien aiguiſée en tout ſon contour, qui a environ huit pouces de diamettre, & qui ſe meut avec une grande vîteſſe

tantoſt en deſſus & tantoſt en deſſous, ſelon qu'on éleve ou qu'on abat les marches. L'ouvrier cependant preſente d'une main l'aiman, & de l'autre de la boüe faite d'un ſable tres-fin, qui rafraîchit le fer, & qui ſert à couper la pierre; mais parce que le fer en paſſant au travers du ſable, le jette & le pouſſe tout au tour avec violence, ce qui pourroit aveugler celui qui travaille. On a ſoin de placer préciſement au-deſſus une petite latte tournée en demi cercle, qui le reçoit & qui en défend l'ouvrier.

La navigation eſt un autre point qui fait voir l'adreſſe des Chinois. Nous n'avons pas toûjours eſté en Europe auſſi habiles & auſſi hardis navigateurs que nous le ſommes. Les Anciens ne ſe haſardoient pas facilement dans les mers, où il eſt neceſſaire de perdre long-temps les terres de veuë. Le danger de ſe tromper dans leur eſtime, (car ils n'avoient pas encore l'uſage de la bouſſole) rendoit alors tous les pilotes circonſpects.

Quelques-uns prétendent que les Chinois, long-temps avant la naiſſance de noſtre Seigneur, avoient couru toutes les mers des Indes, & découvert le Cap de bonne Eſperance. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que de tout temps ils ont eu de bons vaiſſeaux; & & quoiqu'ils n'ayent pas perfectionné l'art de la navigation, non plus que les ſciences, ils en ont pourtant ſçû beaucoup plus que les Grecs & que les Romains; & à preſent ils naviguent auſſi ſeurement que les Portugais.

Leurs vaiſſeaux ſont comme les nôtres de toute ſorte de grandeur; mais le gabarit n'en eſt pas ſi beau. Ils ſont tous à plate varangue. La prouë en eſt coupée & ſans eſperon, la poupe ouverte par le milieu, afin que le gouvernail, qu'on y enferme comme dans une chambre, ſoit défendu par les côtez des coups de mer. Ce gouvernail beaucoup plus large que les noſtres eſt fortement attaché à l'eſtambort par deux cables qui paſſent ſous toute la longueur du vaiſſeau juſqu'à l'avant, où

ils ſont bandez à l'aide d'un vireveau. Deux autres cables ſemblables le ſoûtiennent en haut ſur la poupe, & donnent la facilité de l'abaiſſer ou de l'élever comme on le juge à propos. La barre eſt auſſi-longue qu'il eſt neceſſaire pour le tenir aiſément en raiſon, à quoy les timoniers ſont encore aidez par des manœuvres amarrées a baſbord & à ſtribord, & roulées ſur l'extrémité de la barre qu'ils tiennent à la main, & qu'ils reſſerrent, ou qu'ils relâchent au beſoin, pour pouſſer ou pour arreſter le gouvernail.

Le maſt de miſene eſt tout ſur l'avant, & le gros maſts n'eſt pas loin du lieu où nous plaçons noſtre maſts de miſene. Un cordage, qui ſe tranſporte de baſbord à ſtribord, ſelon que le vent change, leur ſert d'eſtay & d'aubans. Le beaupré & l'artimon, qui ſont tres-foibles, ſont à baſbord éloignez conſiderablement du milieu où nous avons coûtume de les placer.

Les maſts de hune, dont ils ſe ſervent, ſont fort courts; mais le grand

maſt

mats eſt d'une groſſeur & d'une hauteur extraordinaire : il eſt fortement ſaiſi depuis la carlingue juſqu'au deſſus du dernier pont par deux jumelles qui le fortifient extraordinairement, & qui luy oſtent meſme un certain jeu que nous laiſſons tout exprés aux nôtres, parce qu'il ſert à donner de l'air au vaiſſeau, & à en augmenter le mouvement.

Les baſſes voiles ſont de nattes fort épaiſſes, garnies de deux en deux pieds dans toute leur largeur de lattes ou de longues perches d'un bois tres-leger ; ces voiles, qui tiennent à toute la longueur du maſts par le moyen de pluſieurs chapelets, n'y ſont pas attachées par le milieu, mais elles ont prés des trois quarts de leur largeur du coſté de l'écoute, afin de s'accommoder au vent, & de tourner facilement ſelon le beſoin. Un grand nombre de petites manœuvres, qui pendent des bords de la voile où elles ſont placées de diſtance en diſtance depuis la vergue juſqu'à la relingue, ſont aſſemblées & forte-

ment tenduës ſur l'écoute, où elles tiennent en raiſon toute la longueur de la natte, & en facilitent le mouvement, quand il faut revirer de bord.

Ces voiles ſont d'une peſanteur énorme, & ce n'eſt pas un petit embarras que de les hiſſer ; on les ameine un peu plus facilement, parce qu'elles ſont composées de differents pans qui tombent en ſe doublant les uns ſur les autres comme ceux d'un paravent. Les huniers & les perroquets, quand ils en ont, ſont de groſſe toile de coton ; mais on ne les porte jamais en gros temps. Quand le vent eſt arriere ou fort largue, ces ſortes de baſtimens font beaucoup de chemin, & ſont auſſi bons voiliers que les noſtres ; mais de bouline, ils ne font que dériver.

Pour le calfas, on ne ſe ſert point de goudron, mais on employe une compoſition faite de chaux & d'huile ou plutoſt d'une gomme particuliere, avec la filaſſe de bambou rapé. Cette matiere n'eſt point ſujette aux accidents du feu ; & le calfas en eſt ſi bon

que les vaiſſeaux ne font preſque point d'eau ; auſſi n'uſent-ils jamais de pompe ; un ou deux *puits* ſuffiſent pour mettre le fond de cale à ſec. Dans les gros baſtimens les ancres ſont de fer ; dans les médiocres, ils ſont d'un bois dur & peſant, & on ſe contente d'en bien armer les pattes, mais j'ay ſouvent remarqué que cela ne ſuffiſoit pas. Une groſſe marée ou un vent frais fait chaſſer le vaiſſeau, quand le fond n'eſt pas de bonne tenuë ; & pour épargner la dépenſe d'une ancre de fer, on riſque ſouvent de ſe perdre. Pour ce qui eſt des cables, ils en ont de filaſſe de coco, de chanvre, & de *rotin*. Le rotin eſt une eſpece de canne fort longue qu'on treſſe enſemble comme de petites cordes. Les cordages en ſont ordinairement plats, & ont plus de force que tous les autres ; mais comme ils ſe coupent facilement ſous l'eau, dés qu'ils touchent à quelque roche, on ne s'en ſert guere que ſur les rivieres pour remonter la marée, & pour ſe *toüer*.

Les Chinois ont dans leurs vaiſſeaux

un Capitaine comme nous ; mais tout son soin se borne à contenir l'équipage en son devoir, & à le nourrir. Le Pilote marque le rhum & place la boussole, quand on ne découvre pas les terres, ou qu'on ne les connoist pas ; mais les timonniers commandent toûjours la manœuvre, & gouvernent à leur gré, dés qu'ils connoissent la coste, ou qu'ils entrent dans le port. Les matelots sont vigilants & si appliquez à leur devoir qu'ils n'attendent pas mesme le commandement.

Vous voyez, Monseigneur, par ce que je viens de dire, que nous surpassons de beaucoup les Chinois sur mer dans l'art de la navigation ; mais il faut avoüer que sur les rivieres & sur les canaux ils ont une adresse particuliere que nous n'avons pas. Ils y conduisent avec peu de matelots des barques aussi grandes que nos vaisseaux, & il y en a un si grand nombre dans toutes les Provinces méridionales, qu'on en tient toûjours neuf mille neuf cens quatre-vingts dix-neuf

d'équipées, * parmi celles qui ſont deſtinées à l'uſage de l'Empereur. C'eſt ainſi que le peuple parle, parce que cette maniere de s'expliquer dans leur langue a plus d'emphaſe, & ſemble marquer davantage, que ſi l'on diſoit en un mot qu'il y en a dix mille. Il eſt difficile de les convaincre de faux, car on en voit en effet un ſi grand nombre qu'on ne peut les compter. Elles ſont toutes à varangue platte. Leur voilure & leur maſture ſont peu differentes de celles que je viens de décrire, mais le gabarit n'eſt pas le meſme. Le corps du baſtiment, qui eſt également large de la poupe à la prouë, a deux ponts; ſur le premier, ou ſur le tillac, on conſtruit de bout en bout de petites chambres, qui s'élevent au-deſſus des bords de ſept à huit pieds ou environ; elles ſont peintes en dedans & en dehors, verniſſées, dorées, & partout d'une propreté capable de faire trouver trop courts les voyages les plus longs, quoiqu'on en faſſe ſouvent qui

* *Kiou-tçien, Kiou-pé, Kiou-ché, Kiou.*

durent quatre & cinq mois ſans diſcontinuation ; car on couche, on mange, on eſt toûjours dans ces magnifiques barques ; & quand pluſieurs Mandarins vont de compagnie (ce qui arrive aſſez ſouvent) il n'eſt point de lieu où ils paſſent plus agreablement le temps. Ils ſe viſitent preſque tous les jours ſans façon, ils jouënt, ils ſe traitent réciproquement les uns les autres, comme s'ils eſtoient de la meſme famille. Cette ſocieté leur paroiſt d'autant plus agreable, qu'elle n'eſt point geſnée, comme ailleurs, par l'embarras des ceremonies, ni ſujette aux ſoupçons qu'un commerce ſi libre ne manqueroit pas de faire naiſtre, s'ils en uſoient ainſi dans les Villes.

Quoique ces barques ſoient extrémement grandes, & qu'on aille preſque toûjours à la voile ou à la corde, on ne laiſſe pas de ſe ſervir quelquefois de longues rames, quand il faut paſſer les grandes rivieres, ou traverſer les lacs. Pour ce qui regarde les bateaux ordinaires, on ne rame point à la ma-

niere des Européens ; mais on attache un long aviron à la poupe beaucoup plus prés d'un bord que de l'autre, & quelquefois un autre ſemblable à la prouë dont on ſe ſert, comme le poiſſon fait de ſa queuë, le pouſſant & le tirant à ſoy, ſans jamais l'élever au-deſſus de l'eau. Cette manœuvre produit dans le bateau un roulis continuel, mais elle a cet avantage, que le mouvement & la détermination ne ſont jamais interrompus, au lieu que le temps & l'effort que nous employons à relever nos rames ſont perdus, & deviennent inutiles.

L'adreſſe avec laquelle les Chinois navigent ſur les torrens, a quelque choſe de ſurprenant & d'incroyable. Ils forcent preſque la nature, & voyagent hardiment en des endroits que les autres peuples n'oſeroient meſme regarder ſans quelque apprehenſion. Je ne parle pas de ces chutes d'eau, qu'ils remontent à force de bras, pour paſſer d'un canal à un autre, & auſquelles on donne quelquefois dans les relations

le nom d'écluſe ; mais de certaines rivieres qui coulent ou plutoſt qui ſe précipitent au travers d'une infinité de rochers durant l'eſpace de ſoixante & de quatre-vingts lieuës. Si je ne m'eſtois pas trouvé moy-meſme ſur ces perilleux torrens, j'aurois de la peine à croire ſur la foy des autres ce que j'en ay vû. C'eſt une temerité dans les voyageurs de s'y expoſer pour peu qu'ils en ſoient inſtruits, & une eſpece de folie dans les matelots de paſſer leur vie dans un meſtier où ils ſont à tout moment en danger de ſe perdre.

Ces torrens dont je parle, & que les gens du pays appellent *Chan*, ſe trouvent en differents endroits de l'Empire ; on en voit pluſieurs, quand on va de *Nam-tcham-fou*, capitale de la province de *Kiam-ſi*, à Canton. La premiere fois que j'y paſſay avec le Pere Fontaney, nous fuſmes un jour emportez avec une rapidité que tout l'effort de nos matelots ne pût ſurmonter. Noſtre barque abandonnée au torrent piroüetta long-temps parmi les détours

que le cours de l'eau formoit, & donna enfin ſur une roche à fleur d'eau avec tant de violence que le gouvernail de la groſſeur d'une poutre, briſa comme un verre, & que le corps du baſtiment fut porté tout entier par l'effort du courant ſur le rocher où il demeura immobile. Si au lieu de toucher par la poupe il eût donné par le travers, nous eſtions infailliblement perdus; mais ce ne ſont pas là les endroits les plus perilleux.

Dans la province de Fokien, ſoit qu'on vienne de Canton ou de *Hamtchéou*, on eſt durant huit ou dix jours dans un danger continuel de perir. Les chutes d'eau ſont continuelles, toûjours briſées par mille pointes de rochers, qui laiſſent à peine la largeur neceſſaire au paſſage de la barque. Ce ne ſont que détours, que caſcades, que courans oppoſez qui s'entrechoquent les uns les autres, & qui emportent les bateaux comme un trait. On eſt toûjours à deux pieds de l'écuëil qu'on n'évite que pour tomber

ſur un autre, & de cet autre ſur un troiſiéme, ſi le pilote par une adreſſe qu'on ne peut aſſez admirer, ne ſe ſauve du naufrage dont il eſt à tout moment menacé.

Il n'y a que les Chinois au monde capables d'entreprendre ces ſortes de voyages, & aſſez intereſſez pour ne ſe point rebuter malgré les accidents qui leur arrivent. Car il n'eſt point de jour qui ne ſoit fameux par pluſieurs naufrages, & je m'étonne meſme que toutes les barques n'y periſſent. Quelquefois on eſt aſſez heureux pour ſe briſer dans un lieu peu éloigné du bord, comme il m'eſt arrivé deux fois, pour ors on ſe ſauve à la nage, pourvû qu'on ait aſſez de force pour ſe tirer du torrent, qui eſt ordinairement fort étroit. D'autres fois la barque eſt emportée, & s'ouvre en un moment ſur les roches, où elle demeure à ſec avec les paſſagers; mais ſouvent il arrive, ſurtout en certains détours plus rapides, que le baſtiment eſt en pieces & l'équipage enſeveli, avant qu'on ait le

temps de ſe reconnoiſtre. Quelquefois auſſi, quand on deſcend les caſcades formées par la riviere qui ſe précipite toute entiere, les bateaux en tombant tout-à-coup plongent dans l'eau par la prouë ſans ſe pouvoir relever, & diſparoiſſent en un moment. Enfin ces voyages ſont ſi dangereux qu'en plus de douze mille lieuës que j'ay faites ſur les mers les plus orageuſes du monde, je ne croy pas avoir couru tant de dangers durant dix ans, que j'en ay couru en dix jours ſur ces torrens.

Les barques qu'on y employe ſont faites d'un bois fort mince & fort leger, ce qui les rend plus propres à ſuivre toutes les impreſſions qu'on leur veut donner. On les diviſe en cinq ou ſix *ſoutes*, ſeparées par de bonnes cloiſons, de ſorte que quand elles touchent par un endroit à quelque pointe de rocher, il n'y a qu'une partie du bateau qui ſe remplit, tandis que le reſte demeure à ſec, & donne le temps d'arreſter la voye d'eau qui s'eſt faite. Pour moderer la rapidité du mou-

vement dans les endroits où l'eau n'eſt pas trop profonde ; ſix matelots, trois d'un bord & trois de l'autre, tiennent chacun une longue perche plongée juſqu'au fond, avec laquelle ils font effort contre le courant, relâchant neanmoins peu à peu par le moyen d'une petite manœuvre amarrée par un bout au batteau, & roulée par l'autre tout au tour de la perche, qui gliſſe avec peine, & qui par un frottement continuel rallentit le mouvement de la barque, qui ſans cette précaution ſeroit emportée avec trop de rapidité. Deſorte que quand le torrent eſt droit & uniforme, quelque précipité qu'en ſoit le cours, on y vogue avec la même lenteur qu'on feroit ſur le canal le plus tranquille ; mais dés qu'il ſerpente, cette précaution eſt inutile. Alors on a recours a un double gouvernail fait en forme d'aviron de quarante & de cinquante pieds de long, dont l'un eſt à la prouë & l'autre à la poupe. C'eſt dans le jeu de ces deux grandes rames que conſiſte l'adreſſe des Nau-

To. 1.
P. 492.



Maniere de naviger dans les
Torrens de la Chine.

f. Erlinger del. et sc:

tonniers & le ſalut de la barque. Les élans réciproques & les ſecouſſes ménagées qu'ils luy donnent pour la pouſſer ou pour la détourner à propos, pour tomber juſte dans le fil de l'eau, pour éviter un écuëil ſans donner ſur un autre, pour couper un courant ou pour ſuivre une chute d'eau, ſans ſe précipiter avec elle ; tout cela la fait piroüetter de mille manieres differentes. Ce n'eſt pas une navigation, mais un manége ; & il n'y a point de cheval dreſſé qui travaille avec plus de feu ſous la main d'un Ecuyer, que le font ces bateaux entre les mains des matelots Chinois. Auſſi quand ils ſe perdent, ce n'eſt pas tant faute d'habileté que de force ; & ſi au lieu de huit perſonnes qui ſervent ordinairement la barque, on en prenoit quinze, toute la violence des torrens ne ſeroit pas capable de les emporter. Mais c'eſt une choſe aſſez ordinaire dans le monde, & ſur-tout à la Chine, de haſarder plutoſt ſa vie, & de riſquer tous ſes biens, que de faire une mediocre dépenſe,

dont on croit se pouvoir absolument passer.

Puisque je parle de l'adresse des Chinois sur les rivieres, je ne sçaurois, MONSEIGNEUR, m'empescher de vous faire remarquer celle dont ils usent dans la pesche. Outre la ligne, les filets & les machines ordinaires dont nous nous servons en Europe, & qu'ils employent aussi-bien que nous, ils ont encore deux manieres de prendre le poisson qui m'ont paru singulieres. La premiere se pratique de nuit, quand il fait clair de lune. Ils ont des bateaux fort étroits & fort longs, sur les bords desquels ils cloüent d'un bout à l'autre une planche large environ de deux pieds, sur laquelle on a passé un vernis blanc, fort uni & fort luisant. Cette planche est inclinée en dehors, & touche presque à la surface de l'eau; pour s'en servir, on a soin de la tourner du costé qui est eclairé par la lune, afin que la réflexion de la lumiere en augmente encore l'éclat. Les poissons qui joüent, & qui con-

fondent la couleur de la planche avec celle de l'eau, s'élancent ſouvent de ce coſté, & tombent ſans y penſer ou ſur la planche ou meſme dans le bateau. Deſorte que le peſcheur, ſans ſe donner preſque aucune peine, trouve en peu de temps ſa petite barque toute remplie.

La seconde maniere de peſcher eſt encore plus agreable. On éleve en diverſes Provinces des Cormorans, & on les dreſſe à la peſche comme nous dreſſons ici les chiens ou meſme les oiſeaux à la chaſſe. Un peſcheur en peut facilement gouverner cent, il les tient perchez ſur les bords de ſon bateau, tranquilles & attendans l'ordre avec patience, juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivez au lieu de la peſche. Alors au premier ſignal qu'on leur donne, chacun prend l'eſſort & s'envole du coſté qui luy eſt aſſigné. C'eſt une choſe fort agreable que de voir comme ils partagent entr'eux toute la largeur de la riviere ou de l'étang. Ils cherchent, ils plongent, & ils reviennent cent fois

ſur l'eau, juſqu'à ce qu'ils ayent trouvé leur proye ; alors ils la ſaiſiſſent avec le bec par le milieu du corps, & la portent incontinent à leur maiſtre. Quand le poiſſon eſt trop gros, ils s'entr'aident mutuellement ; l'un le prend par la queuë, & l'autre par la teſte, & ils vont ainſi de compagnie juſqu'au bateau où on leur preſente de longues rames ; ils s'y perchent avec leur poiſſon qu'ils n'abandonnent au peſcheur que pour en aller chercher un autre. Quand ils ſont bien las, on les laiſſe repoſer quelque temps ; mais on ne leur donne à manger qu'à la fin de la peſche, durant laquelle ils ont le goſier lié avec une petite corde, de peur qu'ils n'avalent les petits poiſſons, & qu'ils n'ayent plus envie de travailler.

Je ne vous parle point, MONSEIGNEUR, de leur adreſſe & de leur propreté dans les ouvrages de ſoye, dans la porcelaine, le vernis, l'architecture. Ce ſont des matieres qu'on a épuiſées dans les relations particulieres.

On ſçait aſſez que les étoffes de la Chine ſont non ſeulement belles, mais encore parfaitement bonnes; que la porcelaine eſt d'une propreté & d'une matiere inimitable; que leur vernis & l'uſage qu'ils en font ſur les cabinets, ſur les tables, ſur les paravents, ont attiré l'admiration de toute l'Europe. Pour ce qui eſt de leur architecture, quoiqu'ils ayent un gouſt fort different du noſtre, & bien éloigné de la perfection, où nous croyons eſtre parvenus; il faut pourtant avoüer qu'on voit à la Chine des pieces de ſculpture parfaitement bien travaillées, & que les ouvrages publics, comme ſont les portes des grandes Villes, les tours, & les ponts, ont quelque choſe de fort beau & de fort noble. Enfin les Chinois en matiere d'arts ſont adroits, laborieux, curieux à rechercher les nouvelles inventions des autres peuples, & fort propres à les imiter. Mais ce qui leur eſt particulier, c'eſt que dans tous leurs ouvrages ils font avec tres-peu d'inſtrumens & des machines fort ſimples

ce que nos ouvriers n'executent en Europe qu'avec un nombre d'outils presque infini.

Pour faire mieux connoiſtre le caractere de leur eſprit, j'ajoûteray qu'il n'y a point de nation au monde qui ſoit plus propre au commerce, & qui l'entende mieux. On ne ſçauroit croire juſqu'où va leur ſoupleſſe & leur ſubtilité, quand il faut s'inſinuer dans les eſprits, ménager une bonne occaſion, ou profiter des ouvertures qu'on leur donne. Le deſir d'acquerir les tourmente continuellement, & leur fait découvrir cent nouveaux moyens de gagner, qui ne viennent pas naturellement dans l'eſprit. Tout ſert, tout eſt precieux aux Chinois, parce qu'il n'y a rien dont ils ne ſçachent profiter. Pour le moindre gain ils entreprennent les voyages les plus difficiles & c'eſt pour cela que dans la Chine tout eſt en mouvement ; dans les ruës, dans les grands chemins, ſur les rivieres & le long des coſtes des Provinces maritimes, on voit un monde de voya-

geurs, ſi j'oſe m'expliquer de la ſorte ; le commerce infini qui ſe fait par tout eſt l'ame du peuple, & le principe de toutes leurs actions.

S'ils joignoient au travail & à l'induſtrie naturelle un peu plus de bonne foy, ſur tout à l'égard des étrangers, rien ne leur manqueroit de tout ce qui peut contribuer à former d'habiles negocians. Mais leur qualité eſſentielle c'eſt de tromper, quand ils peuvent ; pluſieurs ne s'en cachent point, & j'ay oüi dire qu'il y en a d'aſſez effrontez, quand on les a ſurpris en faute, pour s'excuſer ſur leur peu d'habileté ; vous voyez, diſent-ils, que je n'y entends pas fineſſe ; vous en ſçavez plus que moy ; mais peut-eſtre que je ſeray ou plus heureux ou plus adroit une autre fois. Ils falſifient preſque tout ce qu'ils vendent, quand les choſes ſont d'une nature à pouvoir eſtre falſifiées. On dit en particulier qu'ils contrefont ſi bien les jambons, que ſouvent on s'y méprend, & qu'aprés les avoir fait cuire long-temps on ne trouve, quand on

en veut manger, qu'une grosse piece de bois sous une peau de cochon. Il est seur qu'un étranger sera toûjours trompé, s'il achete par luy-mesme, quelque précaution qu'il prenne; il faut se servir d'un Chinois affidé qui connoisse le pays, & qui soit fait au manége; encore serez-vous bien heureux, si celuy qui achete & celuy qui vend ne s'accordent pas ensemble à vos dépens en partageant entr'eux le gain.

Quand on leur preste, il faut bien prendre ses seuretez; car pour leurs paroles, ceux qui les connoissent n'y font pas grand fond. Il s'en est trouvé qui empruntoient une fort petite somme, promettant de rendre fort exactement le principal avec un gros interest. Ce qu'ils exécutoient ponctuellement au jour marqué, pour se faire la réputation d'hommes sinceres. Ils en demandoient ensuite une plus grande qu'ils remettoient de mesme sans y manquer. Enfin ils continuoient des années entieres ce commerce jusqu'à ce qu'ayant engagé les gens à se fier à eux,

& à leur preſter des ſommes conſiderables, ils emportoient bien loin leur argent, & diſparoiſſoient pour toûjours.

Quand ils veulent obtenir une grace, ils ne ſe découvrent pas tout d'un coup; il y en a qui s'y préparent des années entieres auparavant. Ils font des preſents au maiſtre & à tous ceux de la maiſon; ils paroiſſent d'autant plus deſintereſſez qu'ils ſe défient de la bonne volonté des gens. Mais quand on a receu leurs bagatelles, qu'on croyoit pouvoir accepter ſans conſequence; ils commencent alors à découvrir leur deſſein, & ils ont déja ſi bien lié leur partie, qu'ils obtiennent preſque toûjours ce qu'ils demandent.

Cette adreſſe à tromper eſt encore plus extraordinaire dans les voleurs, Ils trouënt ſans bruit les plus épaiſſes murailles, ils bruſlent les portes, & y font de grands trous par le moyen d'une machine qui embraſe facilement le bois ſans aucune flamme; ils pénétrent dans les appartements les

plus reculez ſans qu'on s'en apperçoive ; & quand on ſe réveille le matin, on eſt bien étonné de trouver ſon lit ſans rideaux & ſans couverture, & ſa chambre entierement dégarnie : tables, cabinets, coffres, vaiſſelle, tout a eſté emporté, ſans qu'on puiſſe ordinairement trouver d'autres veſtiges de voleurs que le trou de la muraille par où ils ont paſſé avec tous les meubles de la maiſon.

Quand on les ſurprend, s'ils ſont armez, on les punit de mort ; que s'ils ne ſont en eſtat de bleſſer ou de tuer perſonne, on uſe de quelqu'autre punition corporelle, ſelon la qualité des choſes qu'ils ont volées ; car s'ils n'ont encore rien pris, les Juges ſe contentent de trente ou quarante coups de baſton. On dit que ces voleurs ont je ne ſçay quelle drogue dont la fumée aſſoupit extrémement, ce qui leur donne le temps & la facilité de faire leur coup ; & on en eſt ſi perſuadé, que les voyageurs ſe font porter un baſſin d'eau fraîche dans la chambre de leur

auberge, ce qui eſt un remede ſeur pour rendre inutile toute la force ou le charme de la fumée.

Ce n'eſt pas aprés tout qu'on ne trouve quelquefois de la bonne foy & meſme du deſintereſſement en pluſieurs Chinois ; car (ſans parler des Chrétiens dans leſquels la religion a réformé les mauvaiſes inclinations de la nature) je me ſouviens qu'arrivant pour la premiere fois à la Chine avec mes compagnons, eſtrangers, inconnus, expoſez à la cupidité des Mandarins, il n'y en eut aucun qui nous fiſt la moindre injuſtice ; & ce qui me parut plus extraordinaire, c'eſt qu'ayant offert un preſent au Commis de la Doüanne, gens preſque toûjours avides & attentifs à profiter de ces ſortes d'occaſions ; il proteſta, quelque inſtance que nous luy fiſſions, qu'il ne prendroit jamais rien de perſonne, tandis qu'il ſeroit en charge ; mais que ſi un jour il ſe trouvoit dans une autre ſituation, il recevroit volontiers de nous quelques curioſitez d'Europe,

Aprés tout, ces exemples ſont rares, & ce n'eſt pas là le caractere de la nation.

Comme les Chinois ont du genie pour le negoce, ils en ont auſſi beaucoup pour les affaires. Leur eſprit s'eſt tourné depuis long-temps à la politique & à la negociation, nonpas avec les eſtrangers qu'ils regardent comme des barbares ou comme leurs ſujets ; & que l'ancienne fierté de l'Empire empeſche depuis long-temps de ménager : mais entr'eux, ſelon qu'ils ſont liez d'intereſt, ou que leur fortune les y engage. Il y a de la politique parmi les Princes & les autres Grands du Royaume autant qu'en aucune Cour de l'Europe; Ils s'appliquent continuellement les uns les autres à connoiſtre leur gouſt, leurs inclinations, leurs humeurs, leurs deſſeins ; & ils s'eſtudient d'autant plus qu'ils ſont eux-meſmes plus cachez & plus diſſimulez : ils ménagent tout le monde, ils gardent meſme des bienſeances avec leurs ennemis.

Com-

Comme la voye de fait & le duel ne ſomt point eſtablis dans l'Etat, toute leur vengeance eſt raiſonnée & ſecrette. On ne peut expliquer par combien de détours & de reſſorts ils taſchent de ſe détruire les uns les autres, ſans qu'ils ſemblent y prendre aucune part. Ils ſont non ſeulement diſſimulez, mais encore patiens juſqu'à l'inſenſibilité, pour attendre le moment favorable de ſe declarer, & de porter ſeurement leur coup. Mais comme ils gardent toutes ſortes de meſures avec leurs ennemis pour les endormir plus facilement, ils bruſquent ſouvent en apparence leurs meilleurs amis, de crainte qu'une liaiſon trop éclatante ne les engage avec eux dans une méchante affaire; bien éloignez de cette amitié barbare, qui nous porte ſouvent en Europe à faire entrer dans nos querelles particulieres ceux qui nous ſont les plus dévouez, & à expoſer ſans aucun fruit une vie que nous devrions défendre aux dépens meſme de la noſtre.

Les Seigneurs de la Cour, les Vice-

rois des Provinces, les Generaux d'armée sont dans un mouvement continuel, pour conserver ou pour acquerir les principales charges de l'Etat. On se pousse par argent, par faveur, par intrigue ; & comme les loix ne donnent rien ni à la sollicitation, ni aux richesses, ni à l'ambition des particuliers, mais uniquement au merite ; les plus adroits paroissent toûjours les plus moderez, tandis que par cent ressorts cachez ils taschent de s'attirer le choix & l'estime de l'Empereur.

Enfin si des voisins plus puissans & plus spirituels que les Tartares les avoient pû accoûtumer à faire des traitez, comme font entr'eux les differents peuples de l'Europe, je suis persuadé que la politique & les negotiations auroient esté plus puissantes pour les défendre de leurs ennemis, que cette prodigieuse muraille dont ils ont tasché de se faire un rempart, & ces nombreuses armées qu'ils leur ont jusqu'ici si inutilement opposées.

Aprés tout ce que je viens de dire,

je vous laiſſe à juger, MONSEIGNEUR, du caractere de ces peuples, & de l'eſtime qu'on en doit faire. Quand on a le gouſt auſſi-bon que vous l'avez, non ſeulement on penſe finement les choſes, mais on en juge encore ſolidement & avec juſteſſe. Ainſi je ne croy pas que perſonne trouve mauvais que je ſoûmette les Chinois à voſtre cenſure. Eux ſeuls auroient de la peine à y ſouſcrire, s'ils connoiſſoient les défauts de leur eſprit, autant que nous connoiſſons la délicateſſe du voſtre. Mais comme ils ſe croyent la nation du monde la plus ſpirituelle, je ſuis ſeur qu'ils ſeront bien aiſes d'eſtre abandonnez au jugement d'une perſonne, que toute la France commence d'admirer, & ce qui eſt beaucoup plus, que Loüis le Grand honore particulierement de ſon eſtime. Vous remarquerez, MONSEIGNEUR, dans les Chinois des défauts qu'on ne peut excuſer; toute la grace que je vous demande pour eux, c'eſt de faire réflexion, qu'autrefois ils

ont esté plus sçavans, de meilleure foy, moins corrompus qu'ils ne sont à present. La vertu qu'ils cultivoient avec tant de soin, & qui contribuoit infiniment à former leur raison, les faisoit en ce temps-là les plus sages peuples de l'Univers; & comme leurs mœurs estoient plus reglées, je ne doute point qu'ils ne fussent alors plus spirituels & plus raisonnables.

Quoiqu'il en soit, dans l'estat mesme où ils se trouvent à present, vous ne laisserez peut-estre pas de les estimer, & de trouver que s'ils n'ont pas assez de genie pour estre comparez à nos sçavans d'Europe, ils ne nous cedent guere dans les arts; qu'ils nous égalent dans la politesse, & que peut-estre ils nous surpassent dans la police & dans le gouvernement. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vostre humble & tres-obéïssant serviteur, L. J.

MEMOIRE
DE LA
CHINE

TOM I